



HAL
open science

Les enfants et la mixité sociale dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco

Sonia Lehman-Frisch, Jean-Yves Authier, Frédéric Dufaux

► **To cite this version:**

Sonia Lehman-Frisch, Jean-Yves Authier, Frédéric Dufaux. Les enfants et la mixité sociale dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco. [Rapport de recherche] CNAF. 2012, pp.186. halshs-00974840

HAL Id: halshs-00974840

<https://shs.hal.science/halshs-00974840>

Submitted on 21 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DOSSIER D'ÉTUDES

153

J
U
I
L
L
E
T

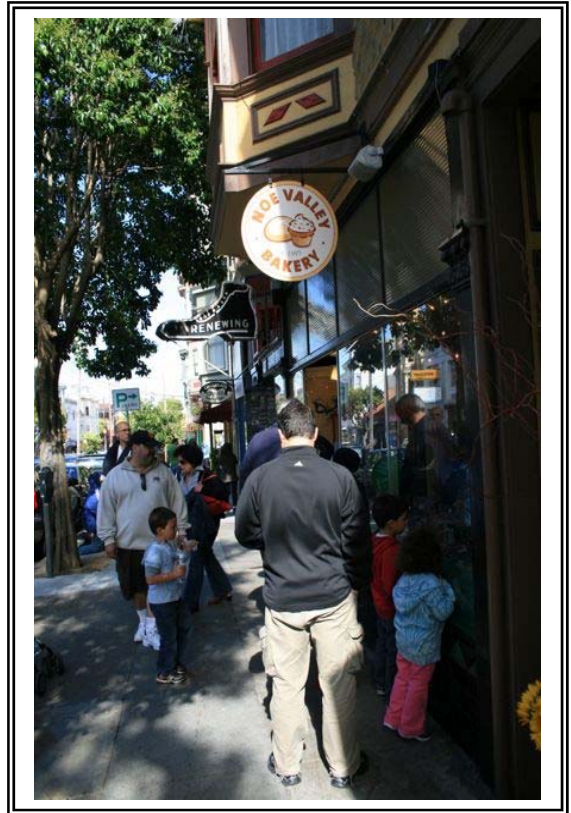
2012



*Sonia Lehman-Frisch (dir.) – Jean-Yves Authier
Frédéric Dufaux*

Les enfants et la mixité sociale dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco

**Université Cergy-Pontoise / Université Lyon II /
Université Paris Ouest – Nanterre**



AVANT PROPOS.....	7
INTRODUCTION	10
CHAPITRE 1 - ETUDIER LES ENFANTS ET LEURS FAMILLES DANS LES QUARTIERS	
GENTRIFIES	12
1 - Les enfants et les familles dans les grandes villes : un enjeu social, une énigme scientifique	12
11 – Les enfants, des citoyens en péril ?.....	12
12 – Les enfants et la ville, à la marge des sciences sociales francophones.....	13
<i>121 - Des travaux précurseurs peu nombreux et marginaux.....</i>	<i>14</i>
<i>122 - La timide émergence de travaux sur les enfants et la ville</i>	<i>15</i>
13 – "Children and the City" dans les sciences sociales anglophones.....	16
<i>131 - Les travaux pionniers sur les enfants et l'espace dans les années 1970.....</i>	<i>16</i>
<i>132 - L'essor des Children's Studies dans les années 1990.....</i>	<i>17</i>
<i>133 - Les approches contemporaines du rapport des enfants à la ville.....</i>	<i>18</i>
2 - La gentrification et la question des enfants	20
21 – Les quartiers gentrifiés au regard de la question des enfants et de leurs familles	21
22 – Les enfants, catégorie mineure de la littérature sur la gentrification	22
23 – Les manières d'habiter et de cohabiter des enfants et de leurs familles dans les quartiers gentrifiés	24
CHAPITRE 2 - UNE ENQUETE AUX BATIGNOLLES, A NOE VALLEY ET A STOKE NEWINGTON.....	27
1 – Une enquête comparative à Paris, Londres et San Francisco	27
2 – Trois quartiers, six écoles	29
21 – Un quartier gentrifié de Paris : les Batignolles.....	30
22 – Un quartier gentrifié de Londres : Stoke Newington.....	34
23 – Un quartier gentrifié de San Francisco : Noe Valley	39
3 – Une enquête auprès d'enfants et de parents.....	45
31 – L'enquête auprès des enfants.....	45
<i>311 - Les "Ateliers quartier".....</i>	<i>45</i>
<i>312 - Les enfants, leurs dessins et leurs entretiens</i>	<i>55</i>
32 – L'enquête auprès des parents	57

CHAPITRE 3 - REGARDS DE PARENTS, REGARDS D'ENFANTS : LES QUARTIERS

DES ENQUETES.....	60
1 – Les quartiers vus par les parents.....	60
11 – Le quartier, son coeur et ses marges.....	60
12 – Des "quartiers-villages" familiaux très appréciés.....	61
13 – Des quartiers "bobos" socialement mixtes ?.....	68
2 – Les quartiers vus par les enfants	74
21 – Les Batignolles, Stoke Newington et Noe Valley : des "quartiers du bonheur"	74
22 – "Dessine-moi ton quartier" : les Batignolles vues par les enfants de Lemercier	80
221 - Comment dessiner son quartier ?.....	80
222 - Représenter des paysages... habités.....	84
223 - Un quartier ancré sur le domicile	90
224 - Conclusion.....	93
3 – Conclusion	93

CHAPITRE 4 - LES MANIÈRES D'HABITER ET LES SOCIABILITÉS DES ENFANTS..... 94

1 – Des quartiers fortement "habités"... sous surveillance	94
11 – Vue d'ensemble	94
12 – Usages du quartier et effets de lieux.....	96
13 – Des manières d'habiter socialement différenciées	99
14 – Une histoire d'enfants et une affaire de familles.....	102
141 - Les quartiers des filles et les quartiers des garçons	102
142 - Un rapport au quartier qui diminue avec l'avancée en âge	103
143 - Des rapports aux quartiers différenciés selon les configurations familiales.....	104
144 - Caractéristiques individuelles et milieu social.....	105
15 – Conclusion	106
2 – Un "agréable mélange d'enfants" ?	108
21 – Les sociabilités à l'école	109
22 – Les sociabilités hors de l'école.....	111
221 - De l'école au quartier.....	112
222 - De la mixité au filtrage social des sociabilités.....	112
223 - Les lieux des liens	115
23 – Sociabilités, différenciations sociales et distance spatiale.....	118
3 – Conclusion	119

CHAPITRE 5 - LES RAPPORTS AU QUARTIER DES PARENTS 121

1 – S'installer ou rester dans les quartiers gentrifiés : la part des enfants dans les choix résidentiels des parents	121
11 – L'ancienneté relative d'installation dans le quartier (et dans le logement).....	121
12 – Les raisons de l'installation : le logement ou le quartier ?.....	124
121 - Dans les Batignolles	124
122 - A Stoke Newington.....	127
123 - A Noe Valley.....	129
13 – Les enfants, critères majeurs de choix résidentiel ?	133
2 – Pratiques et sociabilités des parents dans les quartiers gentrifiés.....	136
21 – "La naissance de chaque enfant vous rend plus local".....	136

22 – Des vies de quartier diversement ancrées autour des enfants	138
221 - "Une culture de quartier".....	138
222 - Un rapport intermittent au quartier : un type intermédiaire.....	143
223 - Le quartier, une unité relative.....	144
224 - Une vie de quartier très limitée.....	147
3 – Conclusion	151

CHAPITRE 6 - DES FAMILLES A L'EPREUVE DE LA MIXITE SOCIALE..... 153

1 – Le quartier : "une école de la vie"	154
2 – La diversité sociale a ses limites	156
3 – L'attachement à une "Community"	158
4 – Habiter à la marge de Noe Valley : les ajustements du territoire	162
5 – Chez soi dans un quartier divers ethniquement et socialement	165
6 – Faire communauté en restant à l'écart du quartier	168
7 – Conclusion	172

CONCLUSION 173

REMERCIEMENTS..... 175

BIBLIOGRAPHIE..... 176

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 – Trois quartiers gentrifiés à Paris (Les Batignolles), Londres (Stoke Newington) et San Francisco (Noe Valley)	29
Figure 2 – Localisation du quartier des Batignolles et des enfants enquêtés	31
Figure 3 – Le quartier des Batignolles et la localisation des enfants enquêtés habitant le quartier	32
Figure 4 – Localisation du quartier de Stoke Newington et des enfants enquêtés	35
Figure 5 – Le quartier de Stoke Newington et la localisation des enfants enquêtés habitant le quartier	37
Figure 6 – Localisation du quartier de Noe Valley et des enfants enquêtés	41
Figure 7 – Le quartier de Noe Valley et la localisation des enfants enquêtés habitant le quartier	43
Figure 8 – Batignolles : l'école Lemercier (photo de l'atelier quartier)	47
Figure 9 – Batignolles : l'école privée Ste Marie (photo de l'atelier quartier)	47
Figure 10 – Batignolles : la bibliothèque (photo de l'atelier quartier)	48
Figure 11 – Batignolles : le marché couvert (photo de l'atelier quartier)	48
Figure 12 – Batignolles : la rue commerçante des Batignolles (photo de l'atelier quartier) ..	48
Figure 13 – Batignolles : le Parc Cardinet (photo de l'atelier quartier)	49
Figure 14 – Batignolles : le métro Brochant (photo de l'atelier quartier)	49
Figure 15 – Batignolles : la place Clichy (photo de l'atelier quartier)	49
Figure 16 – Stoke Newington : l'école St Mary C. of E. (photo de l'atelier quartier)	50
Figure 17 – Stoke Newington : l'école Grasmere (photo de l'atelier quartier)	50
Figure 18 – Stoke Newington : la bibliothèque (photo de l'atelier quartier)	50

Figure 19 – Stoke Newington : la rue commerçante Church (photo de l'atelier quartier)....	51
Figure 20 – Stoke Newington : logement social (photo de l'atelier quartier)	51
Figure 21 – Stoke Newington : maisons de ville (photo de l'atelier quartier).....	51
Figure 22 – Stoke Newington : Clissold Park (photo de l'atelier quartier)	52
Figure 23 – Noe Valley : l'école privée St Philip (photo de l'atelier quartier)	52
Figure 24 – Noe Valley : l'école publique Alvarado (photo de l'atelier quartier)	52
Figure 25 – Noe Valley : la rue commerçante 24ème (photo de l'atelier quartier)	53
Figure 26 – Noe Valley : la bibliothèque (photo de l'atelier quartier).....	53
Figure 27 – Noe Valley : Dolores Park (photo de l'atelier quartier).....	53
Figure 28 – Noe Valley : la station de Bart et l'arrêt de bus (photo de l'atelier quartier)....	54
Figure 29 – Noe Valley : Golden Gate Park (photo de l'atelier quartier)	54
Figure 30 – Noe Valley : Union Square (photo de l'atelier quartier).....	54
Figure 31 – Caractéristiques des enfants interrogés.....	55
Figure 32 – Caractéristiques des parents interrogés	58
Figure 33 – Des enfants et leurs parents sur la 24ème rue dans Noe Valley	64
Figure 34 – L'adaptation des commerces aux familles avec enfants sur la rue Church à Stoke Newington.....	66
Figure 35 – Le quartier de Joyce (recto)	76
Figure 36 – Le quartier de Joyce (verso)	77
Figure 37 – Le quartier de Marc.....	81
Figure 38 – Le quartier de Lilian.....	83
Figure 39 – Le quartier de Sophie : un quartier dense	85
Figure 40 – Le quartier d'Olivia : paysage et architecture	86
Figure 41 – Le quartier d'Olivier : un quartier commerçant.....	87
Figure 42 – Le quartier de Salih : un quartier animé.....	89
Figure 43 – Le quartier de Shelihane : une cour d'immeuble.....	91
Figure 44 – Les usages des quartiers gentrifiés des enfants	95
Figure 45 – Indice d'usages du quartier des enfants aux Batignolles, à Stoke Newington et à Noe Valley	97
Figure 46 – Indice d'usages du quartier et milieu social des enfants.....	100
Figure 47 – L'encadrement des usages des quartiers enquêtés selon le milieu social des enfants	101
Figure 48 – Les usages des quartiers des filles et des garçons	103
Figure 49 – Le skate park du parc Cardinet aux Batignolles.....	106

Ce dossier d'études nous invite à un voyage dans trois pays pour aborder la question des enfants dans la ville à partir d'une analyse des pratiques et des représentations de la mixité sociale des « quartiers-villages » gentrifiés¹. Au moment où dans les villes, la proportion d'enfants tend à décliner dans un nombre croissant de quartiers du centre, cette recherche nous permet de mieux comprendre les rapports de co-habitation entre les nouvelles couches moyennes et supérieures (les « gentrifieurs ») et les classes populaires (les « gentrifiés »).

En France, peu de travaux en sciences sociales se sont attachés à saisir les rapports qu'entretiennent dans les quartiers gentrifiés (ou en cours de gentrification) les ménages « gentrifieurs » de classes moyennes (ou moyennes supérieures) et les ménages « gentrifiés » de milieux populaires. Pourtant, à partir de ces enfants de nombreuses situations de gentrification mettent en jeu des ménages familiaux appartenant à des milieux sociaux divers.

Les chercheurs, Sonia Lehman-Frish, Jean Yves Authier et Frédéric Dufaux nous proposent une analyse très fouillée de ce processus urbain de gentrification à travers la condition, la place et le rôle des enfants et de leurs familles dans ces territoires particuliers.

La recherche repose sur l'examen des expériences de la mixité sociale d'enfants de différents milieux sociaux, âgés de 9 à 11 ans, résidant dans trois quartiers gentrifiés : le quartier des Batignolles (Paris), de Stoke Newington (Londres) et Noe Valley (San Francisco).

Dans chaque quartier, les chercheurs ont choisi une école publique et une école privée afin de diversifier les catégories d'enfants interrogés et de saisir le « jeu des évitements » scolaires de certaines familles et les différenciations que ces choix scolaires révèlent au sein des couches moyennes.

Ensuite, au sein de chaque classe, un « Atelier quartier » a été mis en place dans lequel les enfants ont, dans un premier temps, dessiné leur quartier, puis dans un second temps, ont commenté avec les chercheurs un jeu de sept photos des quartiers d'enquête, dans lequel figuraient la bibliothèque du quartier, le parc, une rue commerçante, une station de transports publics, l'autre école enquêtée dans le quartier, le marché couvert et une place située à la limite du quartier. Ce premier volet du dispositif a été complété et enrichi par des entretiens auprès de leurs parents, puis auprès d'autres parents de l'école, parfois aussi auprès d'autres parents des trois quartiers d'enquête. Ces entretiens visaient à la fois à mieux saisir les territoires de la vie quotidienne des enfants dans le quartier et dans la ville, et à obtenir des données sur les manières d'habiter, de cohabiter et de vivre en ville des parents, lorsqu'ils sont avec ou sans leurs enfants.

¹ La gentrification est un concept inventé outre-Manche et forgé outre-Atlantique qui désigne une forme particulière d'embourgeoisement : il s'agit de l'arrivée d'une population au niveau social élevé dans un espace urbain populaire, au bâti dévalorisé, et de la réhabilitation de ses logements, appropriés par les nouveaux habitants. Ce processus est apparu dans les années 1960-1970 dans les grandes villes anglaises et nord-américaines.

Au total, les trois missions, sur Paris, Londres et San Francisco, ont permis de collecter 253 entretiens auprès d'enfants (144) et de parents (106) des quartiers gentrifiés. Dans le même temps, 144 dessins d'enfants ont été rassemblés au cours des ateliers quartiers réalisés dans les écoles

Dans le cadre de ce dispositif, les chercheurs ont pu centrer leurs interrogations sous divers angles : Quels rapports ces enfants entretiennent-ils avec l'espace socialement mixte que constitue leur quartier de résidence ? Comment perçoivent-ils les autres enfants et habitants qui composent leur quartier ? Quels usages font-ils de leur quartier ? Quelles relations les enfants des familles des couches moyennes (ou moyennes supérieures) et les enfants de milieux populaires entretiennent-ils ? Peut-on observer dans ces quartiers un mélange d'enfants ou observe-t-on au contraire des logiques d'entre-soi ? Comment leurs parents interviennent-ils dans leurs manières d'habiter le quartier et dans leurs sociabilités locales ?

A l'issue du recueil du matériau dans les trois pays, l'analyse souligne qu'enfants et parents expriment un fort attachement à leur quartier. Les enfants en ont une connaissance fine mais différenciée selon leurs caractéristiques résidentielles et sociales. Contrairement aux parents, ils évoquent peu la question de l'accessibilité du quartier à l'échelle de la ville mais fondent leur appréciation du quartier sur la proximité de leurs amis.

Par ailleurs, l'enquête montre que le fort attachement au quartier de par son adaptation à la vie familiale a conduit un certain nombre de ménages à faire des compromis sur leur logement pour être en mesure de rester dans le quartier. La recherche met également en évidence qu'indépendamment de la date d'arrivée dans le quartier, la naissance du premier enfant (puis éventuellement d'autres enfants) structure fortement les manières d'habiter en opérant un fort recentrement des pratiques et des socialités. De plus, les manières d'habiter sont nettement différenciées selon le profil des parents (milieu social, situation familiale, temps disponible..) mais aussi à la place qu'ils accordent au quartier dans l'éducation de leurs enfants et donc en partie à la diversité sociale du quartier.

Les enfants de leur côté jouent un rôle important dans la vie sociale des quartiers gentrifiés, en y étant souvent plus présents que leurs parents. Il apparaît que les rapports de cohabitation dans ces quartiers ne sont pas toujours marqués par des logiques d'entre soi social. Ainsi l'analyse des manières d'habiter et de cohabiter des enfants de différents milieux sociaux révèle un plus grand mélange social, notamment dans le cadre de l'école.

Les analyses montrent également que les enfants peuvent habiter très diversement le quartier en fonction de leur milieu social, de leur âge, de leur sexe) et qu'ils peuvent avoir d'autres lieux de vie sociale.

Plus globalement, l'enquête révèle des enfances très différenciées à Paris, à Londres et à San Francisco entre les enfants des classes populaires, des classes moyennes et des classes moyennes supérieures, entre les filles et les garçons, entre les jeunes enfants, entre ceux qui habitent avec leurs deux parents et ceux qui vivent dans des familles monoparentales, entre les aînés et les cadets et les enfants uniques.

Dans tous les cas, les manières d'habiter et de cohabiter des enfants dans le quartier et en dehors du quartier sont étroitement liées à la manière dont les parents orientent, encouragent ou limitent la vie de quartier mais surtout en fonction des rapports qu'ils entretiennent à la diversité sociale.

Catherine Vérité
catherine.verite@cnaf.fr
Cnaf - DSER

Aujourd'hui, dans de nombreuses grandes villes contemporaines des pays du Nord, les enfants ne sont pas rois. Leur proportion tend à décliner dans un nombre croissant de quartiers centraux, et plusieurs municipalités se sont récemment inquiétées de ce phénomène qui hypothèque leur avenir. Pourtant, tous les quartiers centraux ne sont pas également touchés par ce phénomène, et l'on observe en particulier le développement de quartiers familiaux et socialement mixtes, résultant de la transformation d'anciens quartiers populaires par l'arrivée de jeunes ménages familiaux issus des classes moyennes supérieures, et où les enfants et leurs familles sont à la fois surreprésentés du point de vue démographique et très visibles dans les espaces publics. L'émergence de cette nouvelle figure urbaine invite à reformuler les questionnements traditionnellement associés à la place des enfants en ville d'une part et à la mixité sociale d'autre part.

C'est dans ce contexte que nous avons réalisé une recherche intitulée « Les enfants et la mixité sociale dans les quartiers gentrifiés à Paris, Londres et San Francisco » et financée par la CNAF. Ce faisant, nous avons souhaité contribuer à éclairer les politiques publiques touchant à la condition des enfants et de leurs familles en ville, en étudiant leur place et leur rôle dans ces territoires particuliers que constituent les quartiers affectés par le processus urbain majeur de gentrification. Dans une perspective comparative internationale originale, nous avons ainsi étudié les manières d'habiter et de cohabiter des enfants et de leurs parents, ainsi que leurs rapports respectifs à la mixité sociale, dans trois quartiers gentrifiés de Paris, Londres et San Francisco.

Le présent rapport, qui présente le positionnement et les résultats de cette recherche, est composé de six chapitres. Les deux premiers chapitres exposent tout d'abord les fondements sociétaux, scientifiques et méthodologiques de la recherche. Le chapitre 1 revient ainsi en détail sur les grandes problématiques dans lesquelles cette recherche s'inscrit et souligne le faible intérêt que la question du rapport au quartier et à la ville des enfants et de leurs familles a suscité dans les sciences sociales francophones à ce jour, à la fois dans le champ de la littérature sur les enfants et dans le champ de la littérature sur la gentrification. Le chapitre 2 présente l'enquête : il décrit les trois terrains sélectionnés, le dispositif méthodologique mis en place, et les matériaux collectés auprès des enfants et des parents.

Les quatre chapitres suivants présentent les grands résultats de la recherche et analysent, sous différents angles, les manières d'habiter et de cohabiter des enfants et des parents et leurs rapports à la mixité sociale. Le chapitre 3 est consacré aux manières dont les parents et les enfants se représentent les quartiers gentrifiés et révèle les convergences et les divergences des regards portés par les parents et par les enfants sur ces trois quartiers. Le chapitre 4 porte sur les manières d'habiter et de cohabiter des enfants et met au jour les importantes différenciations sociales qui structurent leurs pratiques et leurs sociabilités. Dans le chapitre 5, ce sont les choix résidentiels de leurs parents qui sont examinés, et plus largement leurs pratiques et leurs sociabilités au sein des quartiers, ainsi que leurs évolutions au fil du temps.

Parce que les chapitres précédents suggèrent que les manières d'habiter des enfants et celles des parents sont très imbriquées, le chapitre 6 analyse précisément la façon dont les enfants structurent les pratiques et les sociabilités de leurs parents, et réciproquement : à travers la présentation de six couples parents-enfants dans les trois quartiers, il montre que leurs manières co-construites d'habiter les quartiers gentrifiés sont révélatrices de rapports différenciés à la mixité sociale.

En étudiant les enfants et leurs familles dans les quartiers gentrifiés, la recherche s'inscrit dans une problématique double : elle consiste à saisir la place et le rôle des enfants et de leurs familles dans les grandes villes contemporaines, tout en l'appréhendant dans un contexte urbain particulier : les quartiers travaillés par le processus de gentrification. Ce premier chapitre présente ainsi les grands enjeux que la recherche contribue à éclairer. Il révèle d'abord ce qui fait des enfants et de leurs familles dans les grandes villes à la fois un enjeu social et une énigme scientifique. Puis il montre tout l'intérêt de se pencher, dans cette perspective, sur les manières d'habiter et de cohabiter de ces enfants et de ces familles dans les quartiers spécifiques que constituent les quartiers gentrifiés, afin de pallier des carences patentées dans les analyses sur la gentrification. Ayant ainsi clarifié le positionnement de la recherche, il s'achève sur l'exposition des grands axes de questionnements sur lesquels elle est bâtie.

1 – Les enfants et les familles dans les grandes villes : un enjeu social, une énigme scientifique

Les enfants et leurs familles semblent de moins en moins à leur place dans les grandes villes contemporaines. Cette question de leur place dans la ville constitue une préoccupation croissante de nombre de municipalités, paradoxalement largement ignorée par les sciences sociales contemporaines, en particulier en France.

11 – Les enfants, des citadins en péril ?

Dans de nombreuses villes de pays du Nord en effet, la part des enfants et des familles tend à décliner. Paris en est une bonne illustration : entre 1954 et 1999, la capitale française a perdu 700 000 habitants, parmi lesquels 24 % étaient des enfants de moins de 15 ans. En 2006, elle accueille 314 000 enfants, et ceux-ci représentent seulement 14,4 % de la population parisienne, contre 19,5 % en Ile-de-France et 18,6 % en France. Autre exemple, les couples avec enfants et les familles monoparentales ne constituent que 24 % des ménages parisiens alors qu'ils représentent plus de 37 % de l'ensemble des ménages en France (Recensement INSEE - 2006). Cette désaffection des familles pour le cœur de l'agglomération est communément mise sur le compte des difficultés rencontrées en matière de logement (exiguïté et coût) et d'équipements liés à l'enfance.

Pourtant, les premières années du 21^{ème} siècle ont vu s'esquisser un léger retournement de tendance : entre 1999 et 2007 le retour inédit de la croissance démographique parisienne s'est appuyé notamment sur un regain de la natalité et de la fécondité (APUR - 2010), et s'est traduit par une légère augmentation des effectifs scolaires dans le premier degré (Service Statistique Académique de Paris - 2010). Si la municipalité de Paris a décidé d'encourager ce fragile retour en ville des enfants et de leurs familles, elle a également pris conscience qu'il se produisait dans un contexte de disparité sociale croissante. Malgré un revenu médian des familles parisiennes sensiblement plus élevé qu'en Ile-de-France ou qu'en France, ce ne sont pas moins de 20 % des familles qui, à Paris, vivent au-dessous du seuil des « bas revenus » tels qu'ils sont définis par la Caisse des Allocations familiales (Observatoire des Familles Parisiennes - 2010).

Ce double défi auquel Paris est confronté est loin d'être spécifique à la capitale française, et la question des enfants est devenue une préoccupation majeure pour de nombreuses grandes villes du monde aujourd'hui. Une enquête récente réalisée par l'Observatoire mondial des modes de vie urbain auprès de 9 000 habitants résidant dans quatorze grandes villes (Londres, Paris, Lyon, Berlin, Prague, Alexandrie, Shanghai, Pékin, Tokyo, Sydney, Chicago, Los Angeles, New York et Mexico) révèle ainsi que près du tiers des enquêtés ne souhaitent pas élever leurs enfants dans la ville où ils résident (Damon - 2008). Aux Etats-Unis par exemple, de nombreux articles de journaux (locaux et nationaux comme le *San Francisco Chronicle*, le *San Francisco Examiner* ou le *New York Times*) et de rapports s'alarment de « l'avenir des enfants » à San Francisco (Lee - 2008), et s'interrogent sur le devenir de cette « ville sans enfants » (*the city without children*) (Brodkin - 2001) ainsi que sur l'impact des profondes inégalités qui marquent toutes les facettes de la vie quotidienne de ses plus jeunes habitants, posant la question de l'égalité des chances. En Grande-Bretagne, dans ses préfaces successives au *State of London's Children*, Ken Livingstone, alors maire de la capitale, s'inquiète de ce que les enfants de sa ville subissent « les niveaux d'inégalité les plus élevés de toutes les régions du Royaume-Uni » (Greater London Authority - 2004). En 2010, la situation ne s'est guère améliorée et 39 % des enfants de Londres, soit près de 600 000 enfants, vivent toujours au-dessous du seuil de pauvreté dans la région la plus riche du pays (London Child Poverty Commission - 2010).

La question des enfants et des familles, de leur présence et de leur place dans les grandes villes constitue donc un enjeu de première importance.

12 – Les enfants et la ville, à la marge des sciences sociales francophones

Bien que les enfants représentent un enjeu urbain majeur, force est de constater que les rapports des enfants et des jeunes à la ville (et plus largement, au territoire) sont un domaine de recherche encore sous-exploré dans les sciences sociales francophones aujourd'hui, comme le rappelle l'introduction des actes d'un récent colloque sur « les enfants et les jeunes dans les espaces du quotidien » (Danic *et al.* - 2010) :

La question du rapport des enfants aux espaces (...) a été peu investiguée (David - 2010 : 9).

Il s'agit ici de présenter une brève rétrospective des rares travaux qui, depuis les années 1970 et jusqu'à nos jours, se sont intéressés aux représentations, aux pratiques et/ou aux sociabilités des enfants dans la ville.

121 – Des travaux précurseurs peu nombreux et marginaux

Quelques études pionnières avaient ouvert la voie à des recherches sur les rapports des enfants à la ville dans les années 1970. En géographie notamment, un certain nombre de travaux se sont ainsi penchés sur les représentations de l'espace des enfants, dans le sillage de la « géographie de la perception ». Ce courant de la géographie, qui s'est développé autour de chercheurs comme Antoine Bailly, Jean-Paul Guérin, Hervé Gumuchian ou Bertrand Debarbieux pour n'en citer que quelques-uns, s'est inspiré de la psychologie cognitive (Piaget et Inhelder - 1972) et de la notion d'espace vécu (Frémont - 1976) : pour eux, l'espace, loin d'être objectif et rationnel, est le produit d'une construction mentale ; ils se donnent donc pour objectif de saisir les représentations de l'espace (individuelles et collectives), en s'appuyant notamment sur les techniques des cartes mentales développées aux Etats-Unis par Kevin Lynch (1960), Peter Gould et Rodney White (1974). Dans cette perspective, reconnaissant que « chaque individu est unique dans sa relation au monde mais appartient aussi à un groupe socio-culturel, à un groupe qui nourrit sa vision » (André *et al.* - 1989 : 162, cité dans Breux et Reuchamps - 2010 : 9), et que les cartes mentales (et les représentations qu'elles expriment) évoluent sensiblement avec l'âge, des chercheurs se sont plus particulièrement penchés sur les représentations des enfants. Ils ont ainsi étudié en particulier la façon dont ils conçoivent la ville (Bertrand et Metton - 1972 ; Metton - 1976 ; Ferras - 1978 ; Lugadet-Agraz - 1989 ; plusieurs articles dans Callenge *et al.* - 1997), bien que des travaux aient aussi été réalisés sur la façon dont ils conçoivent d'autres objets géographiques comme la montagne (Masson-Vincent - 1990), la région ou le monde (André *et al.* - 1989) (Sgard et Hoyaux - 2006). Dans l'ensemble cependant, ces recherches s'intéressent surtout aux mécanismes de construction des représentations dans une perspective cognitiviste et non aux rapports pratiques et symboliques des enfants à la ville.

À côté de ces travaux, dans des perspectives hygiénistes et de réforme urbaine, on recense également quelques études de sociologues s'intéressant aux enfants dans leurs relations à l'espace, principalement pour dénoncer l'inadaptation de l'environnement urbain à la condition enfantine. C'est le cas de Rose-Marie de Casabianca, qui, dès 1959, étudie « la vie extrascolaire des enfants » dans un quartier parisien populaire du 9^{ème} arrondissement, la paroisse de Notre-Dame de Lorette, préconisant d'améliorer la ville pour réformer les « pathologies sociales ». À la fin des années 1970, Marie-José Chombart de Lauwe réalise avec son équipe une enquête pour le Ministère de la Qualité de la vie (1987) : comparant les pratiques d'enfants de 6 à 14 ans dans différents environnements (un quartier ancien de Paris, des quartiers de villes nouvelles et un village de Lozère), elle souligne les « malajustements entre les enfants et l'espace construit » (Chombart de Lauwe - 1977 : 1) et tout particulièrement ceux des « vieux quartiers » qui n'offrent rien pour satisfaire les besoins en loisirs des enfants. Mais dans l'ensemble, ces travaux sont restés relativement marginaux dans les sciences sociales en France.

Ces dernières années, un certain nombre de chercheurs, en France, ont commencé à s'intéresser aux rapports des enfants et des jeunes au territoire urbain. C'est à des sociologues que l'on doit en particulier tout un ensemble de travaux récents portant en particulier sur les adolescents (Galland - 2006), et plus spécifiquement sur les jeunes de milieux populaires, résidant dans des quartiers d'habitat social localisés en banlieue (Lepoutre - 2001 ; Beaud - 2002 ; Kokoreff - 2003) ou, de façon moins visible, dans des bourgs ruraux industriels (Rénahy - 2005). Ces productions, montrent que le quartier ou le village, loin d'être un simple décor ou un handicap, constitue souvent pour ces adolescents ou ces jeunes, un « espace ressource » et un lieu important de socialisation.

Les recherches portant sur le rapport au territoire des enfants plus jeunes sont plus rares². Dans le contexte de l'émergence d'une « sociologie de l'enfance » (Sirota - 2006) à la marge de la sociologie de la famille et de la sociologie de l'éducation, certains travaux se sont cependant penchés sur la relation des enfants à différents types d'espaces : la salle de classe, la cour de récréation, l'établissement (Delalande - 2001, 2003, 2010 ; Rayou - 2006), ou, dans une moindre mesure, le logement (Sirota - 1998 ; Lignier - 2010), dans le prolongement ici d'autres travaux plus anciens sur la chambre d'enfant (Neitzert - 1990) et sur les espaces des relations entre parents et enfants dans le logement (De Singly - 1998). Mais dans cet ensemble limité de travaux, les questions urbaines restent très marginales :

(...) La plupart des recherches hors de la sphère privée s'intéresse à d'autres institutions que la famille – la crèche, les conseils municipaux d'enfants, l'école, les centres de loisirs (...) et peu de travaux concernent les enfants de moins de douze ans dans la sphère publique à strictement parler. (Danic, Delalande, Rayou - 2006 : 82).

Quelques productions de sociologues ou de géographes sont plus directement centrées sur le rapport à la ville des enfants et des jeunes. Un certain nombre d'entre elles, qui portent surtout sur des villes de pays en développement, s'intéressent ainsi aux « enfants des rues » (Tessier - 2005 ; Morelle - 2007). Marie Morelle étudie ainsi les enfants des rues de Yaoundé et d'Antananarivo : elle analyse les manières dont ces enfants sans familles, relégués en permanence dans la rue, s'approprient l'espace public pour leur vie quotidienne, et met en évidence la façon dont la rue constitue la spatialisation même de leur exclusion de la ville.

Ce sont finalement les psychologues, parfois associés à des géographes, qui, dans la lignée des travaux de Jean Piaget, sont les plus nombreux à s'intéresser aux enfants : certains d'entre eux analysent les modalités de développement des compétences spatiales des enfants dans une perspective cognitiviste (Ramadier et Depeau - 2010 ; Eaux et Legendre - 2010) ; d'autres se penchent sur la manière dont les connaissances de l'espace (urbain) des enfants s'articulent avec leurs pratiques, leurs mobilités et leur autonomie de déplacement (Depeau - 2003 ; Tsoukala - 2007 ; Legendre - 2010).

² D'une manière plus générale, au-delà de la question du rapport au territoire, les recherches sur les enfants avant l'adolescence sont encore très peu nombreuses dans l'ensemble des sciences sociales de langue française (Razy *et al.* - 2012).

Sandrine Depeau, par exemple, analyse l'incidence de la morphologie des quartiers sur l'acquisition de l'autonomie de déplacements des enfants, à partir d'une enquête menée auprès d'enfants âgés de 9 à 12 ans ainsi que de leurs parents dans un quartier de centre-ville et dans un quartier de ville-nouvelle, dans la région parisienne. Elle met en avant l'importance, pour comprendre les mobilités des enfants, non seulement de la structure urbaine, mais aussi du contexte familial (le rôle de l'éducation des parents et de leur propre rapport à la ville), dont elle constate qu'il a très peu été étudié. Elle oppose ainsi deux types de mobilités caractérisant respectivement les quartiers urbains traditionnels et les quartiers de ville nouvelle. Les premiers sont plutôt les supports d'une logique de cheminement, au sein desquels les enfants tracent des lignes et des points (constitués par les lieux d'activités des enfants) dans un environnement socio-spatial hétérogène ; dans les seconds au contraire, les enfants développent une logique de surfaces, plus restreintes, délimitées et contrôlées, mais moins institutionnalisées, dans un environnement homogène dominé par les pairs et les mères accompagnatrices (Depeau - 2008).

Au total, les travaux sur les rapports au quartier et à la ville des enfants dans les sciences sociales francophones sont encore relativement peu développés et engagent rarement le dialogue avec la recherche anglophone³, alors même que celle-ci atteste d'une vitalité remarquable dans ce domaine.

13 – « Children and the City” dans les sciences sociales anglophones

C'est aussi dans les années 1970 que la question du rapport des enfants à la ville émerge dans les sciences sociales anglophones. Mais alors qu'elle marque le pas en France dans les années 1990, elle connaît au contraire un essor considérable dans la recherche anglophone au cours de cette même décennie.

131 – Les travaux pionniers sur les enfants et l'espace dans les années 1970

Deux ensembles de travaux distincts se développent dans les années 1970, préfigurant deux grands types d'approches qui persistent encore aujourd'hui dans les recherches sur les enfants et l'espace. D'un côté, James Blaut et David Stea, chercheurs en psychologie environnementale à l'Université de Clark, mettent en place le « *Place Perception Project* » visant à développer la compréhension des processus cognitifs d'appréhension de l'espace par les enfants et de développement de leurs compétences cartographiques dans une perspective éducative. Ainsi, en utilisant différentes méthodes visuelles, au premier rang desquelles, bien sûr, les cartes mentales, plusieurs chercheurs ont montré les variations des modalités de la connaissance de l'espace en fonction de l'âge et du sexe des enfants tout en remettant en cause l'hypothèse piagétienne des étapes du développement de l'enfant (Blaut et Stea - 1971 ; Matthews - 1984, 1985, 1992).

³ Il faut ici cependant mentionner les recherches québécoises qui occupent une place particulière, au carrefour des mondes universitaires francophone et anglophone, et à qui l'on doit un certain nombre de publications en français mais s'inscrivant clairement dans le champ des recherches anglophones (voir par exemple Cloutier et Torres - 2010).

D'un autre côté, William Bunge s'intéresse à la question des pratiques spatiales et de l'attachement des enfants à l'espace urbain à Détroit : ses « expéditions géographiques » visent à montrer l'oppression spatiale subie par les enfants dans leur environnement quotidien, et à mettre en évidence que les enfants sont finalement les principales victimes des forces politiques, économiques et sociales qui façonnent l'espace urbain (Bunge - 1973). Moins ouvertement polémiques, quelques autres chercheurs s'engagent sur la voie d'explorer les pratiques urbaines des enfants aux Etats-Unis (Ward - 1978 ; Hart - 1979) ou ailleurs (Lynch - 1977).

132 – L'essor des Children's Studies dans les années 1990

Plus de vingt ans après ces travaux pionniers, les recherches sur le rapport des enfants et à la ville (et au territoire en général) connaissent un développement véritablement spectaculaire dans les sciences sociales anglophones. Plusieurs facteurs géographiques, sociétaux et intellectuels se combinent pour expliquer l'essor de ces travaux. D'abord, il est lié en partie à la reconnaissance, par le champ scientifique, de l'importance du phénomène urbain à l'échelle mondiale, alors que l'UNICEF établit qu'un citoyen sur trois est un enfant, soit environ un milliard d'individus (Cloutier, Torres - 2010). Ensuite, la Convention Internationale des Droits de l'Enfant est adoptée en 1989, et, dans son sillage, les instances internationales insistent de manière récurrente sur la nécessaire prise en compte des enfants dans la mesure du bien-être des sociétés et sur leur place dans la ville notamment (alors que les enfants comptent aujourd'hui pour près du tiers de la population urbaine mondiale). En propulsant les enfants sur le devant de la scène internationale, ces événements contribuent à légitimer l'intérêt scientifique pour une population jusque-là négligée par la recherche internationale et à lui proposer un agenda de recherches (McKendrick - 2000).

Enfin, les années 1990 sont également le temps d'une vaste réflexion scientifique sur le concept d'enfant, qui a nourri le renouvellement des travaux sur la question des enfants et des jeunes. Ainsi, s'appuyant sur les travaux de Philippe Ariès, qui ont montré la façon dont la conception de l'enfance comme un âge spécifique de la vie, distinct de l'âge adulte, a historiquement émergé au 16^{ème} siècle et s'est décisivement consolidée à l'époque des Lumières (Ariès - 1960), des chercheurs ont contesté la conception naturaliste de l'enfant qui imprègne encore largement les discours contemporains. Ils ont montré que loin d'être une donnée biologique, l'enfance est en réalité une construction sociale, qui varie sensiblement selon les milieux sociaux, les sociétés, et les périodes de l'histoire (Prout et James - 1990 ; Jenks - 1996). Ainsi, la question même des limites de l'enfance demeure problématique puisque soumise à ces variations sociales, spatiales et temporelles. Ces analyses épistémologiques, en posant les enfants comme êtres à part entière (et non comme êtres en devenir, devant être soumis aux forces de socialisation pour pouvoir atteindre la complétude de l'âge adulte), les placent au rang de véritables acteurs sociaux, et soulignent la nécessité de les mettre au centre des recherches en tant que tels.

Dans ce contexte épistémologique renouvelé, et encouragées de surcroît par le lancement de vastes programmes de recherches nationaux (l'ESRC au Royaume-Uni et la NSF aux Etats-Unis) et internationaux (UNESCO), les recherches se sont considérablement développées depuis la fin des années 1990, au point de se constituer en un champ spécifique, les *Children's Geographies*, qui possèdent ses propres colloques, ses ouvrages de référence (par exemple Holloway et Valentine - 2000 ; Chawla - 2002 ; Christensen et O'Brien - 2003 ; Valentine - 2004 ; Holt - 2011), et ses revues spécialisées (voir par exemple le renouveau de la revue *Children, Youth and Environment* en 1992 et la création d'une revue intitulée *Children's Geographies* en 2003). Ces travaux sur les enfants accordent une attention toute particulière à la dimension spatiale (Holloway et Valentine - 2000) ou, pour le dire autrement, les *Children's Geographies* visent à mettre en lumière les multiples façons dont l'espace structure les vies quotidiennes des enfants et des jeunes, et dont, inversement, les enfants réinterprètent et construisent leurs propres territoires.

133 – Les approches contemporaines du rapport des enfants à la ville

Les *Children's Geographies* explorent ainsi différentes dimensions de la question du rapport des enfants au territoire, que plusieurs états de la littérature se sont efforcés de saisir ces dix dernières années (Holloway, Valentine - 2000 ; Christensen, O'Brien - 2003 ; Holt - 2012). On se concentrera ici sur les travaux portant spécifiquement sur les pratiques urbaines des enfants⁴. En effet, avec l'émergence de l'approche sociologique de l'enfant et dans le contexte d'une forte croissance urbaine, un grand nombre de chercheurs se sont intéressés aux rapports des enfants à la ville, en étudiant leurs propres perspectives sur leurs territoires (leurs pratiques et leurs représentations spatiales), le sens et les valeurs qu'ils y accordent et les formes d'attachement qu'ils manifestent (Holloway, Valentine - 2000 ; Christensen, O'Brien - 2003 ; Valentine - 2004). Plusieurs résultats émergent de cet ensemble de travaux.

Ils révèlent ainsi que les territoires urbains des enfants, dans les pays du Nord, sont globalement travaillés par quatre grandes tendances concomitantes : l'« enfermement », la « privatisation », l'« archipelisation » et la « dépendance spatiale ». Premièrement, les travaux constatent depuis plusieurs décennies un enfermement croissant des enfants dans les espaces privés (le logement, les activités de loisirs organisées, etc.), qui va de pair avec leur éviction des espaces publics (les places urbaines, les jardins publics, et tout particulièrement les rues). Cet enfermement est en bonne part lié à l'accroissement de la circulation automobile dans les villes. Mais il est aussi dû aux transformations des logements, plus grands, plus confortables, et où les enfants ont plus souvent qu'autrefois des espaces qui leur sont attribués (chambres, salles de jeux...) et possédant de nombreux équipements de loisirs (Karsten - 2005). Par conséquent, les enfants ne se plaignent pas toujours, loin de là, du temps qu'ils passent dans leur logement. Ce déclin des enfants dans les espaces publics ne peut pas être assimilé à un déclin de la place des enfants dans la ville (et dans la société). Au contraire, la seconde tendance caractérisant les territoires urbains des enfants consiste en une multiplication des espaces dédiés aux enfants.

⁴ Pour une présentation plus détaillée des autres grands axes des travaux anglophones portant sur le rapport des enfants au territoire, on pourra se reporter à Lehman-Frisch, Vivet - 2011.

Ces espaces, de plus en plus visibles dans la ville, ont cependant pour caractéristique d'être des espaces privés, c'est-à-dire des lieux dont les activités sont gérées par des institutions privées, organisées et surveillées par des adultes (les activités para- ou périscolaires – en forte augmentation dans la plupart des pays du Nord –, les structures commerciales ludiques ciblant les enfants, etc.) (MacKendrick, Bradford, Fielder - 2000 ; Karsten - 2002). Troisièmement, les enfants tendent de plus en plus à être convoyés d'un lieu (privé) à l'autre dans la ville, la plupart du temps en voiture, par leurs parents ou d'autres adultes : ce phénomène aboutit à une archipélisation de leurs territoires et à une déconnexion de leur quartier de résidence (Lareau - 2003 ; Zeiher - 2003). Quatrièmement, l'ensemble de ces tendances va de pair avec une diminution conséquente de l'autonomie spatiale des enfants : les déplacements et les pratiques non accompagnés par des adultes adviennent de plus en plus tardivement pour les enfants (Valentine - 2004).

Ces quatre processus affectant les territoires urbains des enfants doivent être mis en relation avec les représentations que les sociétés (les adultes) se font du rapport des enfants à la ville et des compétences spatiales des enfants. En effet, plusieurs travaux ont montré l'importance de mettre en lumière les idéologies sous-jacentes à ces discours, dans la mesure où ceux-ci influencent profondément les pratiques socio-spatiales des enfants (Karsten - 2002 ; Valentine - 2004). Gill Valentine montre par exemple qu'en Grande Bretagne (et ces résultats pourraient être élargis à de nombreux pays du Nord) subsiste une représentation paradoxale des enfants : ils sont considérés à la fois comme des « petits anges » (vulnérables, qu'il faudrait protéger contre les dangers inhérents aux espaces publics) et comme des « petits démons » (aux comportements déviants dans les espaces publics, qu'il s'agirait alors de contrôler). Cette conception duale et contradictoire des enfants repose ainsi sur l'idée que la place des enfants est à la maison et non dans les espaces publics (Valentine - 2004).

D'autres chercheurs, plus rares, ont étudié l'impact de ces quatre processus territoriaux sur la cohésion sociale des citadins. Lia Karsten montre ainsi qu'à Amsterdam, dans un contexte de ségrégation scolaire anciennement et fortement ancré, la déconnexion croissante des enfants de leur quartier de résidence prive les enfants d'un contexte dans lequel ils avaient autrefois maintes occasions de développer des relations sociales avec des enfants de milieux sociaux ou d'origines ethniques différents (Karsten - 2010). Autrement dit, l'enfermement, la privatisation, l'archipélisation et la dépendance spatiale des territoires urbains des enfants contribuent à la ségrégation urbaine et fragilisent le principe de cohésion sociale fondé sur un côtoiement quotidien.

Si ces travaux s'efforcent de mettre à jour des tendances discernables dans de nombreuses villes du Nord, ils s'accordent cependant pour réfuter l'idée d'enfant universel et reconnaissent l'importance des différenciations sociales (le genre, l'âge, le milieu social, et la « race » pour employer la terminologie américaine) et résidentielles (selon qu'ils habitent dans un quartier de centre-ville, de banlieue ou du périurbain) dans la structuration des territoires des enfants. Ainsi les travaux d'Annette Lareau montrent-ils que, dans une ville (anonyme) de la Côte Est des Etats-Unis, les enfants des classes moyennes supérieures sont peu investis dans leur quartier et tendent au contraire à partager leur temps entre leur logement et les divers lieux de leurs activités, dispersés dans la ville. Ce n'est pas le cas des enfants des couches populaires, dont les pratiques restent très ancrées sur leur quartier de résidence (Lareau - 2003).

A partir de l'exemple d'Amsterdam, Lia Karsten propose quant à elle de distinguer trois grands types d'enfants selon leur rapport au territoire : les « *backseat children* » (c'est-à-dire les « enfants de la banquette arrière ») correspondent aux enfants néerlandais des classes moyennes supérieures conduits en voiture d'un lieu à l'autre par leurs parents ; les « *outdoor children* » (soit les « enfants d'extérieur ») font référence aux enfants de couches populaires et d'origine néerlandaise habitant dans des quartiers solidement établis, et qui investissent fortement leur quartier de résidence ; les « *indoor children* » (soit les « enfants d'intérieur »), enfin, sont des enfants des milieux populaires, d'origines immigrées, habitant dans des quartiers hétérogènes socialement et peu stables résidentiellement, que leurs parents répugnent à laisser jouer dehors (Karsten - 2005).

Enfin, dans le prolongement de ces travaux sur les enfants et la ville, des chercheurs se sont penchés plus spécifiquement sur la question de l'adaptation ou de l'inadaptation de l'environnement urbain au bien-être des enfants et prônent leur participation aux processus d'aménagement, dans une forte perspective appliquée (Chawla - 2002). Globalement, ces travaux se sont intéressés de façon privilégiée aux pays du Nord, et plus particulièrement aux pays du monde anglophone, bien que les recherches portant sur les pays du Sud se soient récemment développées (Chawla - 2002 ; Katz - 2004).

Au total, ce bref état de la littérature a révélé la rareté des travaux sur les enfants dans la ville dans les sciences sociales en France, qui contraste fortement avec leur dynamisme dans la littérature anglophone. Aussi cette recherche a-t-elle pour ambition de combler cette carence en étudiant les manières d'habiter et de cohabiter des enfants dans les grandes villes, dans un contexte particulier, celui des quartiers gentrifiés.

2 – La gentrification et la question des enfants

Les grandes villes ne sont pas des entités socio-spatiales homogènes, et les enfants et leurs parents, comme les autres citoyens, n'y déploient pas les mêmes pratiques urbaines selon le quartier où ils habitent. Partant de ce constat, la recherche a porté sur les manières d'habiter et de cohabiter des enfants et de leurs familles dans un type de quartier particulier : les quartiers gentrifiés. Nous mettrons d'abord en avant ici l'intérêt de porter le regard sur ces quartiers affectés par la gentrification, qui constitue l'un des processus majeurs de transformation des centres des grandes villes contemporaines. Puis nous présenterons la façon dont, au sein de la littérature sur la gentrification, quelques (rares) travaux ont abordé la question des enfants et de leurs familles. Ces différents éléments de contexte étant posés, nous exposerons pour finir les grands axes de questionnement qui ont structuré la recherche.

21 – Les quartiers gentrifiés au regard de la question des enfants et de leurs familles

La gentrification constitue aujourd'hui « un élément saillant de la transformation des centres urbains » (Smith - 1999). Observée dès le début des années 1960 à Londres (Glass - 1964), la gentrification désigne le processus à travers lequel des ménages appartenant aux couches moyennes et supérieures s'installent dans des vieux quartiers populaires situés en centre-ville, réhabilitent l'habitat vétuste et dégradé et remplacent (en partie) les anciens habitants. Résultant à la fois des mécanismes du marché du logement (Smith - 1996) et de la tertiarisation de l'économie des grandes villes, qui a été suivie par le « retour en ville » de nouvelles classes moyennes attirées par les modes de vie urbains (Gale - 1976 ; Ley - 1996 ; Bidou - 2003), elle présente ainsi des configurations relativement atypiques, dans des villes aujourd'hui fortement ségréguées, de mixité sociale – dont certains chercheurs pensent qu'elles sont transitoires et vouées à disparaître (Smith - 1996 ; Lees, Slater, Wyley - 2008).

Il est important de rappeler cependant que, loin d'être spatialement homogène, le phénomène atteste d'une « géographie de la gentrification » (Lees - 2001). En effet, la gentrification n'affecte pas indifféremment toutes les villes : elle se manifeste le plus précocement et le plus fortement dans les villes les plus travaillées par la métropolisation et les transformations économiques qui y sont associées (Ley - 1991, 1996). En même temps, au sein des villes, elle ne se déploie pas dans tous les quartiers, et l'on constate de surcroît de fortes différences entre les quartiers gentrifiés d'une même ville (Butler, Robson - 2003 ; Clerval - 2008). En particulier, ces quartiers ne sont pas également investis par les mêmes types de ménages. Dans un certain nombre de cas en effet, la gentrification est davantage le fait de personnes seules (artistes, étudiants, etc.) ou de jeunes couples sans enfant, autant de « gentrificateurs » dont les motivations résidentielles et les manières d'habiter ont abondamment été étudiées par les chercheurs (Dansereau - 1985 ; Zukin - 1989 ; Van Criekingen - 2008). Mais de nombreuses situations de gentrification mettent en jeu des ménages familiaux avec enfants.

L'étude de ces quartiers gentrifiés familiaux permet ainsi de renouveler la question des choix résidentiels des ménages appartenant aux nouvelles couches moyennes et supérieures présents dans ces quartiers. Les motivations résidentielles des gentrificateurs sans enfants sont en effet bien connues : on sait que leur installation dans ces quartiers est liée à la proximité des emplois de l'économie de service dans les centres-villes, à la présence de logements dégradés mais à l'architecture intéressante, et à leur attrait pour la culture et les modes de vie et urbains (Bidou - 1984 ; Ley - 1996). Reste qu'il importe de comprendre si les gentrificateurs avec enfants, qui ont choisi ces quartiers de centre-ville socialement mixtes plutôt que des quartiers de banlieues, souvent présentés comme étant plus adaptés à la vie de famille, prennent en compte, dans leurs arbitrages, d'autres éléments que ceux avancés par ceux qui n'ont pas d'enfant (la question de l'école par exemple).

Par ailleurs, l'intérêt de porter le regard sur ces quartiers gentrifiés familiaux réside dans la mise en évidence des enfants comme figures de la gentrification. De nombreux travaux ont en effet porté sur les manières d'habiter des adultes des classes moyennes et supérieures : ils ont montré leur attachement au quartier et ont analysé leurs pratiques intensives de différents lieux (Authier - 2001 ; Lehman-Frisch - 2001 ; Charmes - 2006).

Parce que les enfants sont aussi des habitants de ces quartiers, il est tout aussi légitime de s'interroger sur leurs représentations, leurs pratiques, et leurs sociabilités, dans les quartiers gentrifiés. De surcroît, les prendre en compte dans l'analyse de la gentrification permettrait de mesurer éventuellement leur influence sur les modes de vie de leurs parents à proximité de leur domicile.

Enfin, les quartiers gentrifiés familiaux offrent un cas de figure particulièrement intéressant pour étudier les faits et les effets de la « mixité sociale », à l'heure où certains chercheurs dénoncent la tendance des classes moyennes au « séparatisme social » (Ascher, Donzelot, *et al.* - 1999 ; Maurin - 2004), et où la mixité sociale est devenue un enjeu politique majeur (Genestier - 2010). Ainsi, alors que plusieurs recherches ont montré des interactions relativement limitées entre adultes de différents milieux sociaux dans les quartiers gentrifiés (Simon - 1995 ; Lehman-Frisch - 2008), la question se pose de savoir si le fait d'avoir des enfants conduit les gentrificateurs à envisager et pratiquer différemment cette mixité sociale. Plus encore, il s'agit de savoir si les enfants sont, comme les adultes, en retrait de la mixité sociale, ou si au contraire, ils pratiquent davantage le mélange social que les adultes, dans leur vie de quartier quotidienne. Analyser les quartiers gentrifiés familiaux revient finalement à envisager la question de la mixité sociale et de la cohabitation sous un autre angle que celui habituellement pris en compte par les études sur la gentrification.

Au total, il apparaît qu'aborder les quartiers gentrifiés par le biais des enfants permet, plus globalement, d'enrichir la compréhension de la gentrification en renouvelant les questionnements traditionnellement associés à ce phénomène.

22 – Les enfants, catégorie mineure de la littérature sur la gentrification

Si la gentrification a fait l'objet d'une abondante littérature jusqu'à aujourd'hui, dans les sciences sociales anglophones et francophones (Atkinson et Bridge (dir.) - 2005 ; Lees, Slater et Wyley - 2008 ; Authier et Bidou (dir.) - 2008), d'une manière générale, les familles et les enfants n'y sont pas rois, comme le soulignait récemment Anne Clerval dans sa thèse consacrée à la gentrification à Paris :

La place des familles et des enfants (...) n'a (...) été que peu abordée jusqu'ici.
(Clerval - 2008).

On recense cependant quelques travaux s'intéressant plus ou moins directement à cette question. Ainsi, un premier ensemble de travaux s'est principalement attaché à analyser, dans différents types de quartiers gentrifiés, les stratégies scolaires des familles de classes moyennes, soit à l'intérieur de recherches centrées sur la gentrification (Butler - 2003 ; Butler et Robson - 2003 ; Clerval - 2008 ; Collet - 2010), soit dans le cadre de travaux portant plus largement sur les choix éducatifs des classes moyennes (Oberti - 2007 ; Van Zanten - 2009).

De manière relativement convergente, ces productions montrent que sous des discours valorisant très souvent la mixité sociale, ces familles, pour qui l'école constitue un enjeu important de reproduction sociale et un bon analyseur de leur rapport à la mixité sociale, ont tendance à privilégier une « logique de protection », qui s'exprime par « des stratégies d'évitement » des établissements publics du quartier ou par « des stratégies de colonisation » de ces établissements. En même temps, derrière cette tendance générale, ces recherches laissent apparaître des stratégies scolaires variées, et étroitement liées aux rapports que les familles entretiennent avec leur quartier, oscillant entre entre-soi social et ouverture maîtrisée aux « autres différents de soi », selon les contextes, selon les populations de gentrificateurs et, aussi, selon l'âge des enfants. Ainsi, ces travaux permettent d'observer que les nouvelles générations de gentrificateurs scolarisent davantage leurs enfants en dehors de leur quartier et sont moins ouverts à la mixité sociale que les « pionniers » ; que les ménages familiaux (de classes moyennes) travaillant dans le secteur public investissent davantage les établissements publics de leur quartier que les ménages familiaux du secteur privé ; ou bien encore, que les pratiques « d'évitement scolaire » (des établissements publics du quartier) sont plus récurrentes pour les collégiens que pour les enfants scolarisés dans le primaire.

Dans une perspective relativement proche, d'autres chercheurs, moins nombreux, ont exploré les choix de prise en charge de la petite enfance effectués, dans des quartiers gentrifiés, par des parents appartenant aux classes moyennes. Tel est le cas, par exemple, de l'étude réalisée par Stephen J. Ball, Carol Vincent et Sophie Kemp (2004) dans deux quartiers gentrifiés de Londres : Stoke Newington et Battersea. Dans cette étude, les auteurs ont interrogé des femmes et des hommes de classes moyennes ayant des enfants âgés de 0 à 5 ans sur leurs choix en matière de nourrices, de crèches, de haltes-garderies ou d'écoles maternelles. Comme dans les travaux précédemment évoqués, leur analyse met au jour des différences entre les membres des classes moyennes et entre les deux quartiers, attestant de la dimension locale et relationnelle des classes moyennes. Dans le quartier de Stoke Newington, qui se caractérise par une grande diversité sociale, les familles de classes moyennes, travaillant souvent dans des services publics, dans les médias ou dans des associations, adoptent (ou ont adopté) des modes de garde pour leurs enfants relativement ouverts à la mixité sociale. Au contraire, dans le quartier plus gentrifié de Battersea, où la mixité sociale est plus relative et où la population des gentrificateurs est composée principalement de professionnels de la City, les choix opérés par les familles de classes moyennes dans la prise en charge de leurs enfants conduisent à, et révèlent, « une insularité ethnique et de classe ».

Enfin, quelques auteurs ont étudié les choix résidentiels de familles de classes moyennes qui, plutôt que de s'installer en banlieue, comme c'est majoritairement le cas, ont préféré emménager dans des quartiers gentrifiés dans le centre des villes (Karsten – 2003 et 2007). Dans les différents contextes observés (à Amsterdam, à Rotterdam), les motivations des couples pour élever leurs enfants dans ces quartiers sont très proches de celles des autres gentrificateurs sans enfant : il s'agit de réduire les temps et les coûts de transport, de continuer de prendre part à la vie culturelle et sociale de la ville et d'habiter dans un quartier à la population mixte et aux modes de vie variés.

Toutefois, là encore, bien que la « diversité » soit vantée, « l'ancrage social » de ces familles apparaît limité : leurs réseaux sociaux sont en effet composés d'individus et de familles partageant une certaine homogénéité en termes de classe, d'ethnicité, de situation familiale et de valeurs sur la vie urbaine. Et dans la constitution de ces réseaux, les enfants jouent visiblement un rôle important : ils relient les familles qui habitent à proximité les unes des autres et ces liens deviennent parfois l'occasion de développer de véritables groupes d'entraide et d'échange de services et de conseils. En même temps, comme dans les travaux précédemment cités, les analyses développées font apparaître dans ce registre des variations selon les contextes observés. Par exemple, à Rotterdam, les familles de classes moyennes ont des réseaux sociaux moins mono-ethniques que les familles de classes moyennes d'Amsterdam.

À l'intérieur de cette littérature, les chercheurs ont ainsi porté leur regard davantage sur les familles de classes moyennes que sur les familles de milieux populaires, sans doute en partie parce que ces dernières sont plus difficiles à enquêter (Clerval - 2008 ; Oberti - 2007). Plus encore, dans ces recherches, les auteurs ont davantage étudié les rapports de cohabitation des parents que les rapports de cohabitation des enfants, à partir d'enquêtes menées auprès des parents et non pas auprès des enfants eux-mêmes. Enfin, les auteurs de ces recherches ont bien souvent privilégié la question de l'école (et des choix éducatifs) au détriment d'une analyse plus étendue et plus systématique des rapports de cohabitation à l'œuvre dans les différents espaces publics des quartiers gentrifiés (commerces, parcs, lieux d'activités culturelles ou sportives, etc.) – comme le suggère par exemple l'étude réalisée par Lia Karsten (1998) à Amsterdam sur la ségrégation telle qu'elle est vécue par les enfants⁵. Aussi, ces travaux apportent au total assez peu d'éléments de connaissance sur les manières d'habiter et de cohabiter des enfants de classes moyennes et des enfants de milieux populaires, dans les quartiers gentrifiés, au-delà des murs de l'école.

23 – Les manières d'habiter et de cohabiter des enfants et de leurs familles dans les quartiers gentrifiés

Dans le contexte de cet important déficit des recherches en sciences sociales sur ces questions, notre enquête s'est intéressée aux manières d'habiter et de cohabiter des enfants (scolarisés à l'école primaire et âgés de 9 à 11 ans) et de leurs familles dans les quartiers gentrifiés. Elle est structurée autour de plusieurs grands axes de questionnements interdépendants mais que l'on peut présenter successivement.

⁵ Cette étude (Karsten - 1998), menée auprès d'enfants néerlandais et d'enfants d'origine turque, marocaine ou surinamaise, âgés de 7 à 12 ans, résidant dans 5 quartiers de l'agglomération d'Amsterdam, aux caractéristiques sociales, ethniques et urbaines variées, analyse leur fréquentation des espaces publics, leur engagement dans des activités péri-scolaires et leur liberté de mouvement. Elle montre notamment que la vie quotidienne des enfants des minorités est moins « variée » et moins mobile que celle des enfants néerlandais, et que la vie quotidienne des enfants est inégalement « variée » selon le quartier dans lequel ils résident.

Un premier axe de questionnements a trait aux motivations résidentielles des ménages issus des classes moyennes et supérieures installés dans ces quartiers gentrifiés socialement mixtes. Pourquoi ces « gentrificateurs » ont-ils fait le choix d’habiter dans ces quartiers urbains, plutôt que celui d’habiter en banlieue ou à la campagne, alors que ces contextes résidentiels sont bien souvent présentés comme des environnements plus adaptés aux jeunes enfants ? Préférant s’installer en ville, comment expliquent-ils leur choix d’un quartier gentrifié plutôt que d’autres types de quartier caractérisant les grandes villes contemporaines (quartiers populaires ou quartiers bourgeois) ? Quelle place les enfants tiennent-ils dans ces stratégies résidentielles ? Comment l’arrivée d’un enfant (le premier, le second, le troisième voire le quatrième), puis l’avancée en âge du (ou des) enfant(s) influencent-elles les projets résidentiels ?

Un deuxième axe de questionnements porte sur les manières d’habiter et de cohabiter des enfants dans les quartiers gentrifiés, à partir de leurs propres perspectives (et non vues à travers les discours de leurs parents). Comment ces « autres » habitants se représentent-ils ces quartiers ? Quels usages en ont-ils ? Quelles relations sociales entretiennent-ils ? Comment investissent-ils ces quartiers en comparaison des adultes : les habitent-ils plus intensément, et pratiquent-ils davantage la mixité sociale que les adultes ? Les vies de quartiers de ces enfants issus de divers milieux sociaux sont-elles uniformes ? Dans le cas contraire, quelle place les différenciations sociales (d’âge, de genre, de milieu social, de composition familiale, etc.) et spatiales tiennent-elles dans l’explication des variations de leurs rapports au quartier ?

Un troisième axe de la recherche s’intéresse aux manières d’habiter et de cohabiter des parents de ces enfants. En quoi les pratiques et les sociabilités de ces « gentrificateurs » (avec enfants) diffèrent-elles de celles attestées par d’autres types de « gentrificateurs » (sans enfant) ? Dans quelle mesure les enfants interviennent-ils, par leurs activités et leurs relations locales, dans la structuration de leurs propres manières d’habiter et de cohabiter ? Inversement, comment les pratiques et les sociabilités de proximité des enfants, au-delà des murs de l’école, sont-elles structurées par leurs parents ? Au sein de ces quartiers, tous les ménages des classes moyennes et supérieures développent-ils le même rapport au quartier ou observe-t-on des variations internes à cette catégorie sociale ? Comment les parents issus des couches populaires habitent-ils et cohabitent-ils dans ces quartiers gentrifiés ?

Enfin, un dernier axe de la recherche analyse, de façon transversale, le rapport à la mixité sociale et ethnique des enfants et de leurs parents. Comment les enfants pratiquent-ils la mixité sociale dans les différents territoires de leur vie quotidienne que constituent l’école, le logement, le quartier et le reste de la ville ? Comment les parents des classes moyennes et supérieures, qui vantent volontiers la diversité sociale de leur quartier, concilient-ils dans ces quartiers leur désir de mixité sociale avec leurs exigences d’excellence pour la carrière scolaire de leurs enfants ? Comment organisent-ils ou gèrent-ils les activités et les relations locales de leurs enfants et qu’est-ce que cela dit de leur rapport avec leur quartier et sa diversité sociale ? Comment, de leur côté, les familles populaires vivent-elles cette cohabitation et que pensent-elles de la transformation de leur environnement urbain ? Les pratiques et les représentations du quartier des enfants et des parents de ces milieux modestes en sont-elles transformées ?

Pour donner des éléments de réponse à l'ensemble de ces questionnements, la recherche s'est appuyée sur une enquête comparative menée dans trois quartiers gentrifiés de trois grandes villes de pays du Nord. Le chapitre deux présente les terrains de l'enquête ainsi que le dispositif méthodologique mis en place.

Pour saisir les manières d’habiter et de cohabiter des enfants et de leurs parents et leurs rapports à la mixité sociale dans les quartiers gentrifiés, nous avons réalisé une enquête auprès d’enfants âgés de 9 à 11 ans et de leurs parents dans trois quartiers gentrifiés de Paris, de Londres et de San Francisco. Ce chapitre revient d’abord sur les objectifs de la perspective internationale qui caractérise la recherche et énonce les arguments ayant présidé au choix des terrains sélectionnés. Puis il décrit successivement les trois quartiers – les Batignolles (Paris), Stoke Newington (Londres) et Noe Valley (San Francisco) – ainsi que les écoles locales et les classes par lesquelles les enfants enquêtés ont été saisis. Enfin, il expose le dispositif méthodologique mis en place et présente le matériau collecté auprès des enfants et de leurs parents.

1 – Une enquête comparative à Paris, Londres et San Francisco

La recherche repose sur une démarche comparative menée dans trois villes de pays du Nord : Paris, Londres et San Francisco. Cette comparaison internationale, dont certains chercheurs déplorent qu'elle soit encore trop peu pratiquée aujourd'hui, dans les recherches sur la gentrification notamment (Lees - 2010)⁶, repose sur le choix de trois grandes villes, où le processus de gentrification est particulièrement développé et a été abondamment analysé par les sciences sociales. C'est à Londres en effet que le phénomène a été observé pour la première fois dans les années 1960 par une sociologue, Ruth Glass, à qui l'on doit le terme de « gentrification » (Glass - 1964). Par la suite et jusqu'à aujourd'hui, de nombreux travaux, que l'on doit en particulier aux chercheurs du *Cities Group* au Kings' College de l'université de Londres, ont continué d'analyser ses formes et ses conséquences les plus récentes dans la capitale britannique, (Butler - 1995 ; Hamnett - 2003 ; Butler avec Robson - 2003, Imrie *et al.* - 2009). A San Francisco, la gentrification est un débat qui occupe régulièrement le devant de la scène depuis la fin des années 1990, et qui a culminé au début des années 2000 avec la constitution d'un mouvement anti-gentrification (Solnit et Schwartzenberg - 2000 ; Lehman-Frisch - 2001 ; Brahinsky *et al.* - 2012). A Paris, le phénomène a acquis une visibilité accrue depuis le début des années 2000 en lien avec le succès de l'expression de « quartiers bobos », et Anne Clerval en a finement analysé les développements à l'échelle de la ville (Clerval - 2008).

⁶ L'on peut tout autant déplorer l'absence de démarche comparative dans les *Children's Studies* portant sur le rapport des enfants à la ville. Bien que cela constitue l'un des objectifs du vaste programme de recherche coordonné par Louise Chawla, *Growing Up in Cities*, il apparaît en réalité que les méthodes employées sur chaque terrain d'enquête ne sont pas identiques, rendant malaisée une analyse véritablement comparative des résultats (Chawla - 2002). Quelques chercheurs se sont essayés à une comparaison de plusieurs territoires urbains, mais sans sortir du cadre national (voir par exemple Lareau - 2003 ou Karsten - 2005).

Ces trois villes sont aussi des villes mondiales et cosmopolites, qui accueillent, depuis plusieurs décennies, de vastes contingents d'immigrants, certes venus de régions du monde différenciées : l'Amérique Latine et l'Asie pour San Francisco, l'Europe du Sud, le Maghreb et l'Afrique de l'Ouest pour Paris, et la Turquie, l'Asie du Sud et les Caraïbes pour Londres. Aussi les immigrés ou leurs descendants constituent-ils une part non négligeable des couches populaires de la population de ces villes.

Autre point commun justifiant notre choix de ces trois villes dans le cadre de cette recherche, toutes ont reconnu la question des enfants comme l'une de leurs préoccupations majeures au cours de la dernière décennie. Ainsi, le maire de Paris, Bertrand Delanoë, dans son discours du 15 janvier 2002 intitulé « L'enfant dans la Ville : un enjeu de culture », l'a désignée comme prioritaire pour Paris. De même, à Londres, Ken Livingstone, alors maire de la capitale britannique, en a fait « l'une de (ses) priorités » (Greater London Authority - 2007), tandis qu'à San Francisco, le maire Gavin Newsom a déclaré qu'« une ville sans enfant est une ville sans avenir » (*San Francisco Examiner* - 16 Janvier 2006). Tous trois ont par conséquent tenté de prendre des mesures concrètes pour répondre au double problème de retenir leurs familles et d'améliorer l'égalité des chances des enfants : ils ont créé, respectivement, l'*Office of Children's Rights Commissioner* à Londres en 2000, le *Policy Council for Children, Youth and Families* à San Francisco en 2005, et l'Observatoire des Familles et le Conseil Consultatif des Familles Parisiennes à Paris en 2006.

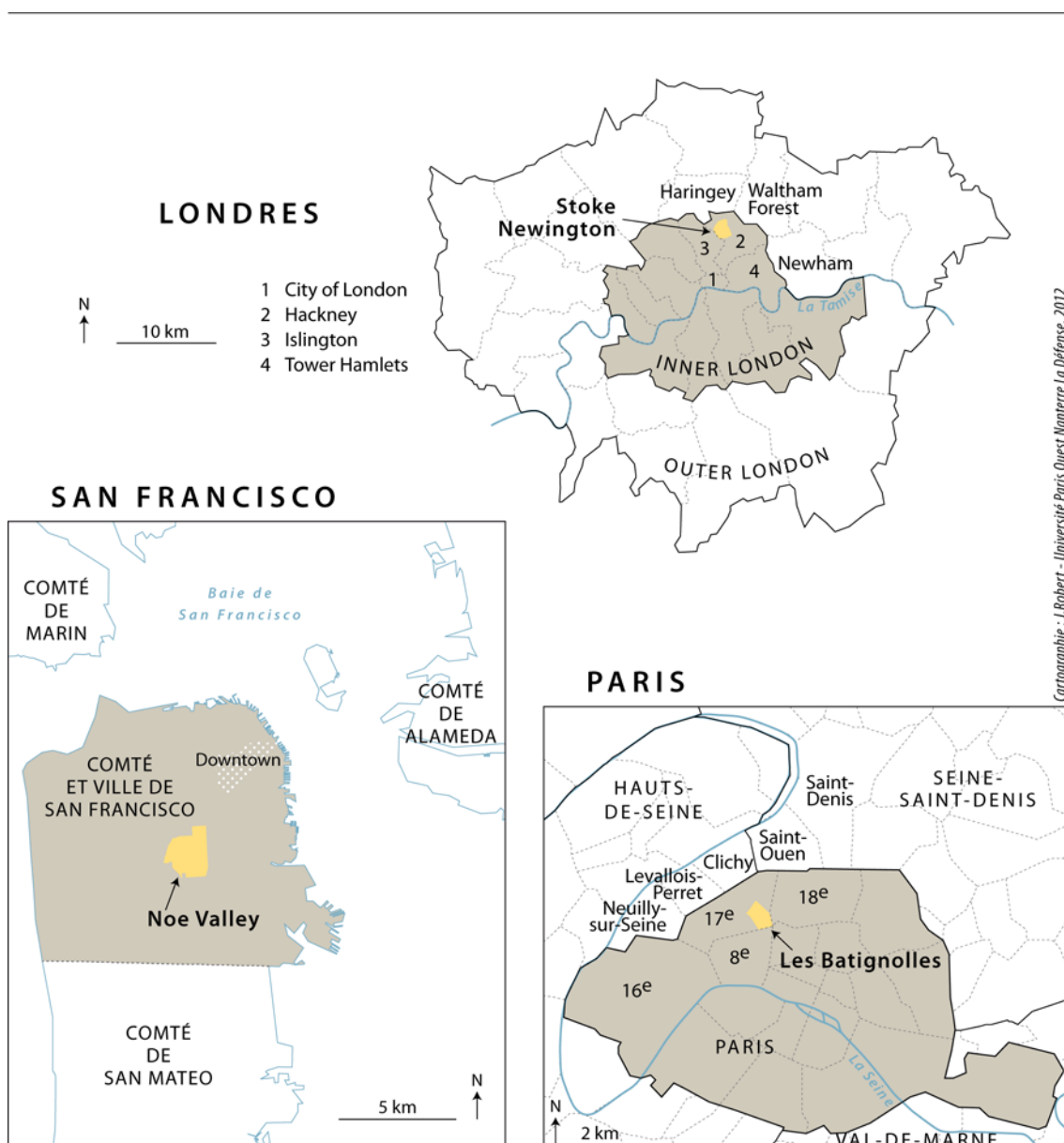
Mais Paris, Londres et San Francisco s'inscrivent aussi dans des contextes nationaux et locaux différenciés. Les trois villes ont ainsi des histoires urbaines spécifiques (par exemple, à Paris, la ville-centre n'a pas connu de déclin socio-spatial aussi accentué qu'à Londres ; le rapport à la ville n'est pas le même en France qu'aux Etats-Unis) et des morphologies urbaines distinctes (densité, type du bâti et de l'habitat, etc.). Leurs conceptions de la société ne sont pas identiques (fondées sur l'idée de communautés et de différences aux Etats-Unis ou au contraire sur l'idée d'égalité et d'universalisme en France), ce qui peut expliquer des divergences sensibles dans les manières de penser la mixité sociale et par conséquent dans les façons de se représenter la ville et le quartier. Enfin, leurs systèmes scolaires (et plus largement le rapport à l'école de leurs habitants) ne reposent pas sur les mêmes principes : alors qu'à Paris et à Londres l'affectation scolaire est décidée en fonction de la proximité du domicile par rapport à l'école (la « carte scolaire » à Paris et la « *catchment area* » à Londres), à San Francisco, elle repose sur une loterie visant à maximiser la diversité des publics des écoles et prenant peu en compte la localisation du domicile, ce qui invite à interroger la question de l'impact de la proximité de l'école sur le rapport au quartier des enfants et de leurs familles.

Au total, la comparaison vise à dépasser les limites de la monographie afin de mettre en avant les tendances communes aux trois cas d'étude dans les manières d'habiter et de cohabiter des enfants (et de leurs parents) dans les quartiers gentrifiés : il s'agit ainsi d'établir dans quelle mesure la place et le rôle des enfants dans les quartiers gentrifiés relèvent d'une « culture de la gentrification » transcendant les frontières, et dans quelle mesure le rapport à la mixité sociale dans ces quartiers s'y pose en des termes communs. En même temps, la comparaison a pour objectif d'identifier les différenciations liées aux spécificités des contextes nationaux et locaux.

2 – Trois quartiers gentrifiés, six écoles

Au sein de ces trois villes, nous avons retenu trois quartiers : les Batignolles (Paris), Stoke Newington (Londres) et Noe Valley (San Francisco) (cf. Figure 1). Ce choix repose sur le fait qu'il s'agit à la fois de quartiers gentrifiés et de quartiers habités par des familles et des enfants. Ces trois quartiers, de plus, avaient déjà fait l'objet d'études, permettant de donner une utile profondeur historique à leurs transformations socio-spatiales récentes (Butler - 1995 ; Vincent et Ball - 2007 ; Bernard - 2004 ; Collet - 2003 ; Lehman-Frisch - 2001 et 2002).

Figure 1 - Trois quartiers gentrifiés à Paris (les Batignolles), Londres (Stoke Newington) et San Francisco (Noe Valley)



Enfin, pour saisir les enfants et les parents de ces trois terrains d'étude, nous avons sélectionné, dans chaque quartier, une école publique et une école privée ou confessionnelle : il s'agissait ainsi de diversifier les enfants interrogés et de saisir le jeu des évitements scolaires de certaines familles et les différenciations que ces choix scolaires révèlent au sein des couches moyennes. Dans chaque école, nous avons choisi une classe de CM1 ou de CM2 (ou d'un niveau équivalent, soit *4th Grade* et *5th Grade* à San Francisco, ou *5th Year* et *6th Year* à Londres). Dans cette section, nous présentons les trois quartiers ainsi que les écoles et les classes ayant participé à l'enquête.

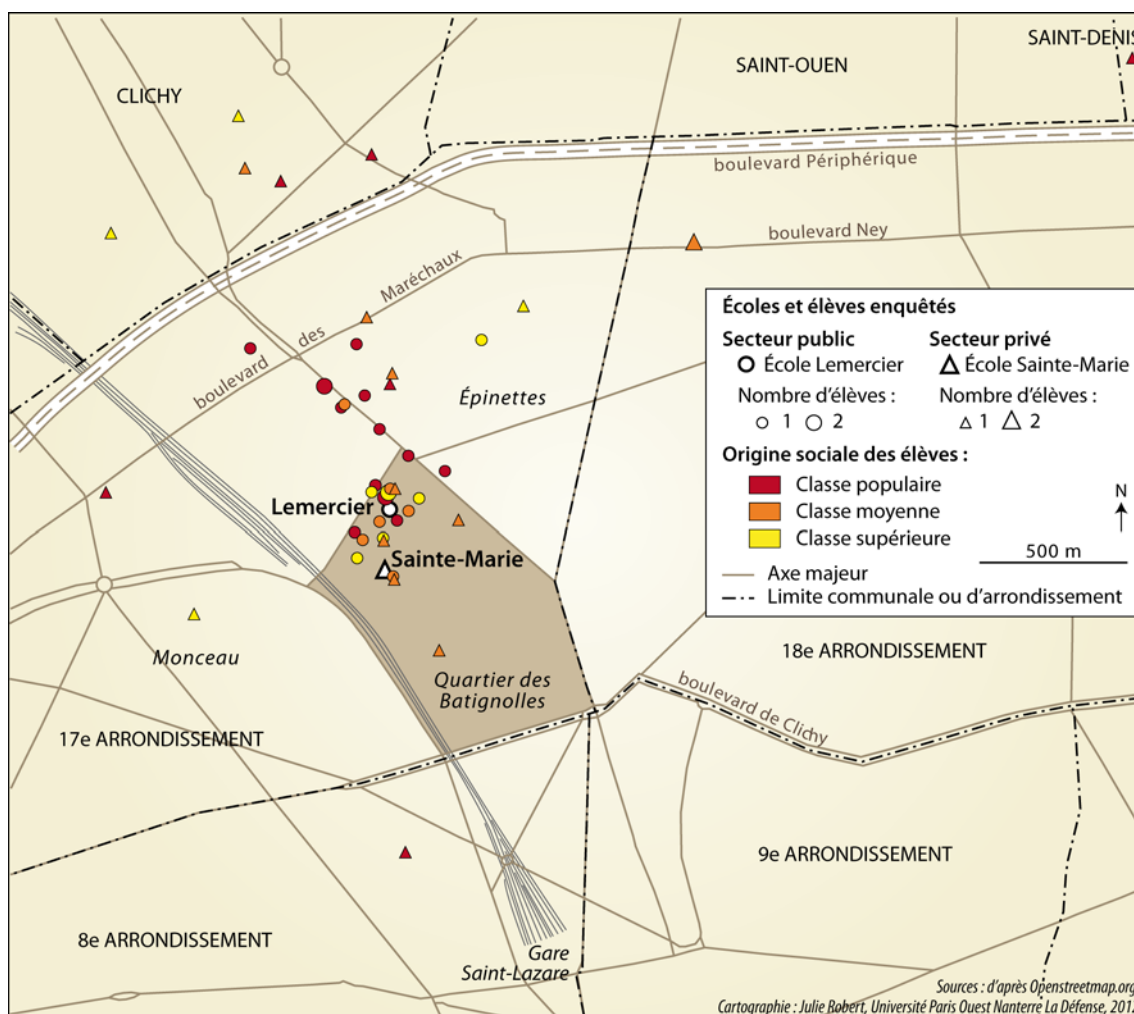
21 – Un quartier gentrifié de Paris : les Batignolles

Situé à Paris, dans le XVII^e arrondissement, à proximité des anciennes banlieues industrielles du nord-ouest parisien (Clichy, Saint-Ouen, Saint-Denis) (cf. Figure 2), le quartier des Batignolles⁷ est à la fois un quartier « central », à l'échelle de l'agglomération parisienne, et un quartier occupant une position péricentrale, à l'intérieur de la « ville capitale » (Pinçon, Pinçon-Charlot - 2004). Ancien quartier populaire, fortement marqué par les activités liées à la Gare de marchandises Cardinet dans les années 1950, il est progressivement devenu, à partir des années 1990-1999, comme de nombreux autres quartiers parisiens (Clerval - 2008), un quartier gentrifié, investi par des ménages de couches moyennes de « retour en ville » (Bidou-Zachariasen (dir.) - 2003). Aujourd'hui, les cadres et professions intellectuelles supérieures, parmi lesquels figurent de nombreux salariés travaillant dans le secteur de l'information et de la communication, mais aussi dans l'administration publique, l'enseignement, la santé et l'action sociale, forment ainsi à eux seuls plus de 52 % des actifs.

Contrairement à d'autres quartiers gentrifiés de Paris, plus centraux, plus « branchés », habités par de jeunes couples sans enfant ou par des personnes seules, il est en même temps un quartier familial et, plus encore, un quartier de jeunes enfants. Certes, globalement, les ménages avec enfants ne sont proportionnellement pas plus nombreux aux Batignolles qu'à Paris ou que dans le reste du XVII^e arrondissement. Mais les enfants de moins de 15 ans sont ici surreprésentés (15,3 % contre 14,4 % à Paris) et 69 % des enfants du quartier ont entre 0 et 10 ans. La présence de ces jeunes enfants est fortement visible dans la vie quotidienne du quartier. Le samedi ou le dimanche matin, la circulation devient presque difficile sur les trottoirs étroits de la rue des Moines ou dans les allées du Marché couvert, très vite encombrés par des poussettes, des landaus, ou par les petits pas des jeunes enfants. Aux beaux jours, le square des Batignolles (pour les tout-petits) et le parc Cardinet (pour les petits, les enfants d'âge moyen et les adolescents) attestent une densité de familles et d'enfants particulièrement élevée.

⁷ Le quartier d'enquête des Batignolles est défini comme l'ensemble des IRIS « Batignolles » 1 à 6, 12 et 13 et les deux IRIS « Epinettes » 2 et 6 qui, tous ensembles, correspondent précisément à notre quartier d'enquête. Le périmètre de ce dernier est plus restreint que celui du quartier « Batignolles » de l'INSEE qui regroupe au total 16 IRIS. Les données sur la population du quartier citées dans cette section sont issues du recensement général de la population de l'INSEE de 2007

Figure 2 - Localisation du quartier des Batignolles et des enfants enquêtés⁸

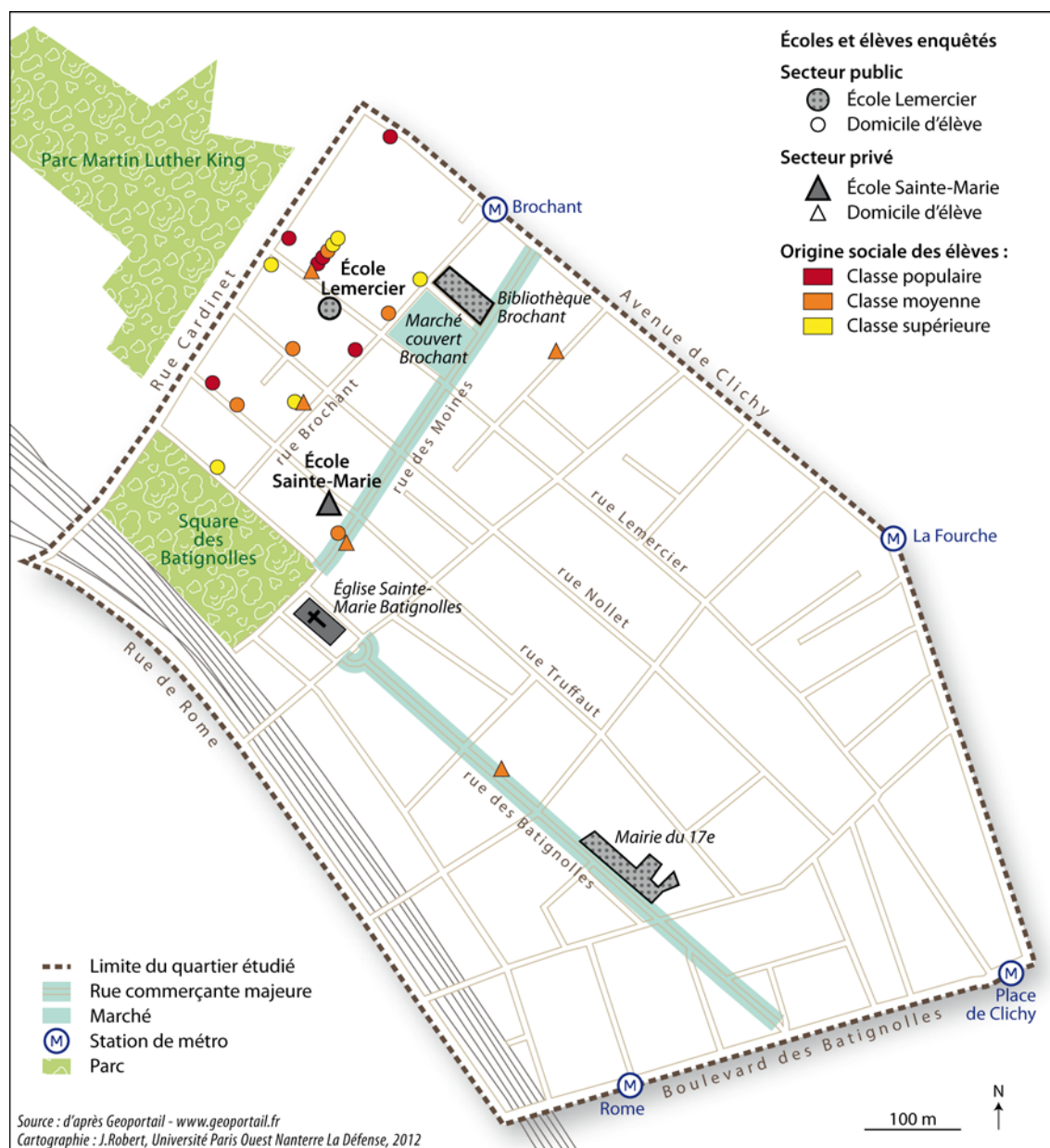


Mais le quartier des Batignolles, dont les habitants vantent volontiers le caractère de « village », n'est pas seulement un quartier composé de jeunes ménages de cadres avec de jeunes enfants. Il abrite également d'autres catégories d'actifs, des employés (14,8 %), des ouvriers (6 %), et d'autres catégories de ménages, en particulier des retraités (18,7 % des ménages), qui sont pour la plupart d'anciens ouvriers ou employés. Autrement dit, ce quartier, peuplé de 25 482 habitants, est aussi un quartier socialement mixte... Ce qui apparaît très diversement dans les perceptions des habitants (cf. chapitre 3).

Enfin, le quartier des Batignolles peut être défini, et se distingue, par sa position « intermédiaire » (Bernard - 2004) entre les deux quartiers qui l'entourent (cf. Figure 2) : le quartier populaire des Épinettes, au nord (de l'avenue de Clichy), et les quartiers « bourgeois » de Monceau et des Ternes, au sud (des voies ferrées).

⁸ Pour coder le milieu social des enfants, nous avons utilisé les PCS de l'INSEE et distingué trois grandes catégories : les classes moyennes supérieures, les classes moyennes et les classes populaires. Dans le cas de Noe Valley et de Stoke Newington, nous avons établi des équivalences entre les professions des parents (renseignées par les écoles, en retenant classiquement la profession de la personne de référence du ménage) et la nomenclature française.

Figure 3 - Le quartier des Batignolles et la localisation des enfants enquêtés habitant le quartier



Dans ce quartier, les deux écoles qui ont été retenues sont l'école Lemercier et l'école Sainte-Marie des Batignolles, toutes deux situées au cœur du quartier, à moins de 300 mètres l'une de l'autre (cf. Figure 3). La première est une école publique, de taille moyenne, regroupant 211 enfants, répartis dans 10 classes du CP au CM2. Elle accueille majoritairement des enfants résidant aux Batignolles, mais aussi des enfants habitant à proximité, dans le quartier populaire des Épinettes. Comme le soulignent la plupart des parents interrogés, c'est une école qui se caractérise par « une très grande mixité sociale », avec « des enfants d'un petit peu tous les milieux ».

La distribution des élèves selon le quotient familial confirme cette caractéristique : d'un côté, 22,3 % appartiennent à des ménages dont le quotient familial est inférieur à 384 euros, alors qu'à l'opposé, 30,3 % vivent dans des ménages dont le quotient familial dépasse les 2 100 euros⁹. À cette mixité sociale s'ajoute une forte diversité culturelle, puisque l'école regroupe 21 nationalités et que plusieurs enfants de nationalité française ont des origines étrangères.

L'école Sainte-Marie des Batignolles est au contraire une école privée, catholique. Composée d'une classe par niveau, du CP au CM2, c'est aussi une plus petite structure (125 élèves). Son recrutement est à la fois local et extra local. L'école accueille en effet, tout à la fois, des enfants des Batignolles, des enfants des Épinettes, des enfants résidant dans les arrondissements limitrophes du XVII^e arrondissement et des enfants résidant dans les communes périphériques proches et notamment à Clichy. Dans un autre registre, l'école accueille aussi, tout à la fois, des enfants entrant au moment du CP, des enfants qui entrent plus tardivement, en particulier en CM1 ou en CM2, pour accéder aux collèges privés proches et éviter le collège public du secteur situé dans le quartier des Épinettes, des enfants venant du public en difficultés scolaires ou bien encore, des enfants ayant une histoire (familiale) « lourde », à l'exemple d'enfants de familles de réfugiés. Aussi, socialement, « le spectre est assez large », pour reprendre les propos de la directrice, avec « à la fois des gens très simples, très modestes, et puis des familles, entre guillemets, plus bobos ». Contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, ces différenciations sociales ne redoublent pas toujours les différences de localisation résidentielle :

« Il y a des familles de Clichy qui sont des bobos (...), mais qui sont sur Clichy parce que les familles sont plus nombreuses, parce qu'on n'arrive pas à se loger à Paris (...) et puis on a des gens simples du quartier... Il n'y a pas que des gens aisés dans Paris, il y a aussi des gens... On est sur Paris, mais proche du périphérique, donc on sent cette population là. (Directrice de l'école Sainte-Marie des Batignolles) »

À Lemercier, les enfants enquêtés appartiennent à une classe de CM1, constituée de 14 filles et 13 garçons âgés pour la plupart de 10 ans au moment de l'enquête. Comme l'école dans son ensemble, il s'agit d'une classe regroupant des enfants dont les parents exercent des professions très diverses : juriste, biologiste, journaliste, directrice de production, architecte, enseignant, directeur d'entreprise... mais aussi : employée de maison, agent de nettoyage, nourrice, aide-soignant, ouvrier dans la confection, chauffeur de taxi, etc. Globalement, les enfants de milieux populaires sont toutefois plus nombreux que les enfants appartenant aux couches moyennes supérieures (16 contre 11), à l'opposé de la composition sociale du quartier. Cette configuration s'explique en partie par la présence dans la classe d'une sous-population relativement importante d'enfants (10 au total) provenant du quartier voisin des Épinettes (cf. Figure 2) – les enfants de la classe habitent en moyenne à 321 mètres de l'école.

⁹ Le quotient familial, défini par la Caisse d'Allocations Familiales, correspond aux ressources mensuelles du ménage, hors prestations, divisées par le nombre de parts correspondant au foyer (deux parts pour un couple ou parent isolé, une demie part pour les enfants à charge, sauf pour le troisième qui compte pour une part entière). Ce quotient sert à calculer les tarifs proposés pour la cantine, l'étude et les activités périscolaires organisées dans l'école. Les données citées dans ce paragraphe proviennent de l'école et correspondent à l'année 2009-2010.

À cette diversité sociale s'ajoute une grande diversité culturelle, puisque 17 enfants ont au moins un parent de nationalité ou d'origine étrangères (portugaise, tunisienne, marocaine, algérienne, turque, polonaise, etc.) et que 2 enfants sont d'origine antillaise. La classe regroupe également des enfants vivant dans des familles aux configurations variées, avec une forte présence d'enfants appartenant à des ménages monoparentaux et une faible présence d'enfants fils ou filles uniques. Le plus souvent, tous ces enfants habitent leur logement depuis leur naissance et sont scolarisés dans l'école depuis le CP.

Dans l'école privée, la classe qui a été choisie est une classe de CM2, formée de 12 filles et 10 garçons, âgés de 11 ou 12 ans. Comme à Lemerrier, la liste des professions des parents des élèves regroupe différents métiers : ingénieur, professeur de danse, responsable de marché, directrice de production, employée de nettoyage, femme de service, femme de chambre, etc. Mais la classe est socialement moins hétérogène, avec une plus faible distance sociale entre les enfants de milieux populaires et les enfants de classes moyennes supérieures, pris dans leur ensemble, et les enfants de classes moyennes supérieures sont ici plus nombreux que les enfants de milieux populaires. Elle est également moins diversifiée culturellement, avec 7 enfants seulement d'origine étrangère, et composée exclusivement d'enfants habitant avec leurs deux parents. Inversement, la classe comprend autant d'enfants scolarisés dans l'école depuis le CP que d'enfants arrivés en CM2, et réunit à la fois des enfants résidant dans le quartier des Batignolles, ou à proximité, et des enfants domiciliés dans des contextes urbains beaucoup plus éloignés (cf. Figure 2) : les enfants habitent ici en moyenne à 1 091 m de leur école.

22 – Un quartier gentrifié de Londres : Stoke Newington

Stoke Newington est situé au nord-est de l'Inner-London,¹⁰ sur le territoire de Hackney, le deuxième borough le plus pauvre d'Angleterre (en 2007). Ancien quartier populaire ayant subi un processus de détérioration et de dépeuplement dans les décennies suivant la Deuxième Guerre Mondiale, l'ancien borough autonome de Stoke Newington¹¹ a été le lieu d'une gentrification progressive à partir des années 1980, au point d'être qualifié de « quartier bohème » par l'administration du borough dès le début des années 1990.

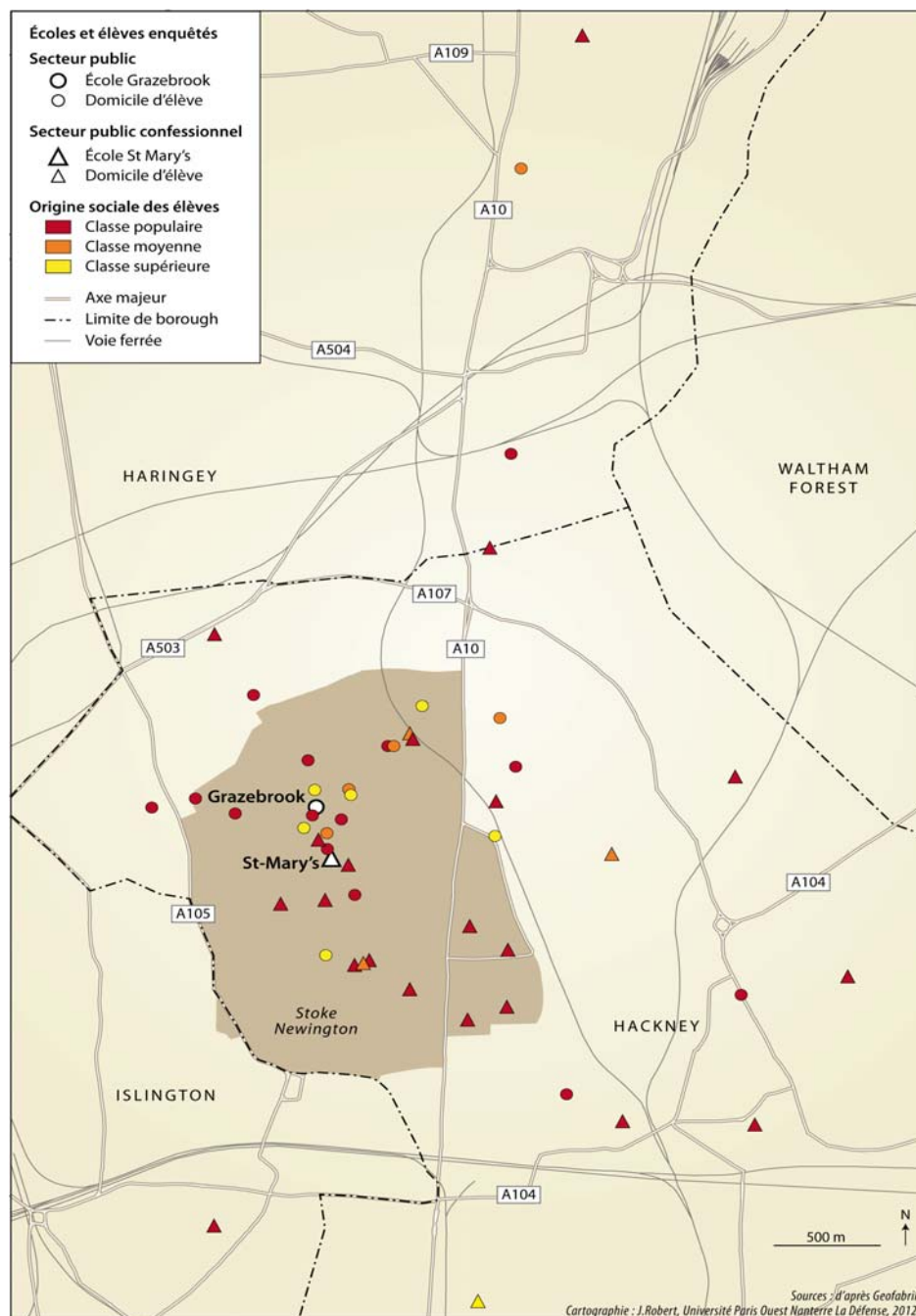
Bordé à l'ouest par les quartiers aisés du borough d'Islington et à l'est et au sud par des quartiers solidement populaires (cf. Figure 4), Stoke Newington atteste aujourd'hui d'une incontestable mixité sociale. Les classes moyennes et supérieures (définies comme les catégories AB et C1 les « *Approximate social groups* » par le recensement) y représentent 60 % de la population active et côtoient quotidiennement les classes populaires, parmi lesquelles une forte proportion d'individus appartenant aux couches les plus défavorisées de la population (18 % des actifs relèvent de la catégorie E, soit les « *on state benefit, unemployed, lowest grade workers* »).

¹⁰ L'Inner-City est constituée par les *boroughs* centraux de l'agglomération londonienne ; sa superficie est comparable à celle de Paris *intra-muros*.

¹¹ Le quartier d'étude correspond aux *wards* Clissold, Stoke Newington Central et Lordship, soit 32 000 habitants selon des estimations de l'Office for National Statistics en 2007. Les chiffres cités sont issus du dernier recensement (2001), sauf indiqué autrement.

Cette mixité sociale correspond à une diversité des origines ethniques : à côté d'une majorité de « Blancs » (67 %), on recense des « Noirs » (18 %), des « Asiatiques » (8 %), des « Chinois ou autres groupes » (3 %) et des « groupes ethniques mixtes » (4 %), pour reprendre les catégories du recensement britannique¹².

Figure 4 - Localisation du quartier de Stoke Newington et des enfants enquêtés



¹² L'Office for National Statistics recense les catégories raciales et ethniques depuis 1991. Le recensement de 2001, propose d'abord une catégorie reposant sur la « race » et la physionomie (« Blanc », « Asiatique »/« Britannique Asiatique », « Noir »/« Noir Britannique », « Mélangé », « Chinois », « Autres groupes ethniques »), puis une seconde catégorie reposant sur l'origine géographique (les « Asiatiques » peuvent choisir entre « Indien », « Pakistanais », « Bangladais » ou « autres » ; Les « Noirs » peuvent choisir entre « Caribéen », « africain » ou « autres »).

La persistance de cette mixité socio-ethnique s'explique en partie par l'importance des logements sociaux, qui abritant 38 % des foyers du quartier et que l'on reconnaît aisément à leur style architectural caractéristique, sont parfois des immeubles isolés de deux à trois étages, parfois des barres comportant une dizaine d'étages et groupés en ensembles imposants. Quoiqu'il en soit, ils contrastent nettement avec le reste de l'habitat du quartier, plutôt caractérisé par des petites maisons mitoyennes de deux étages maximum, aux murs de briques, aux fenêtres sans volet et qui s'ouvrent sur de petits jardins.

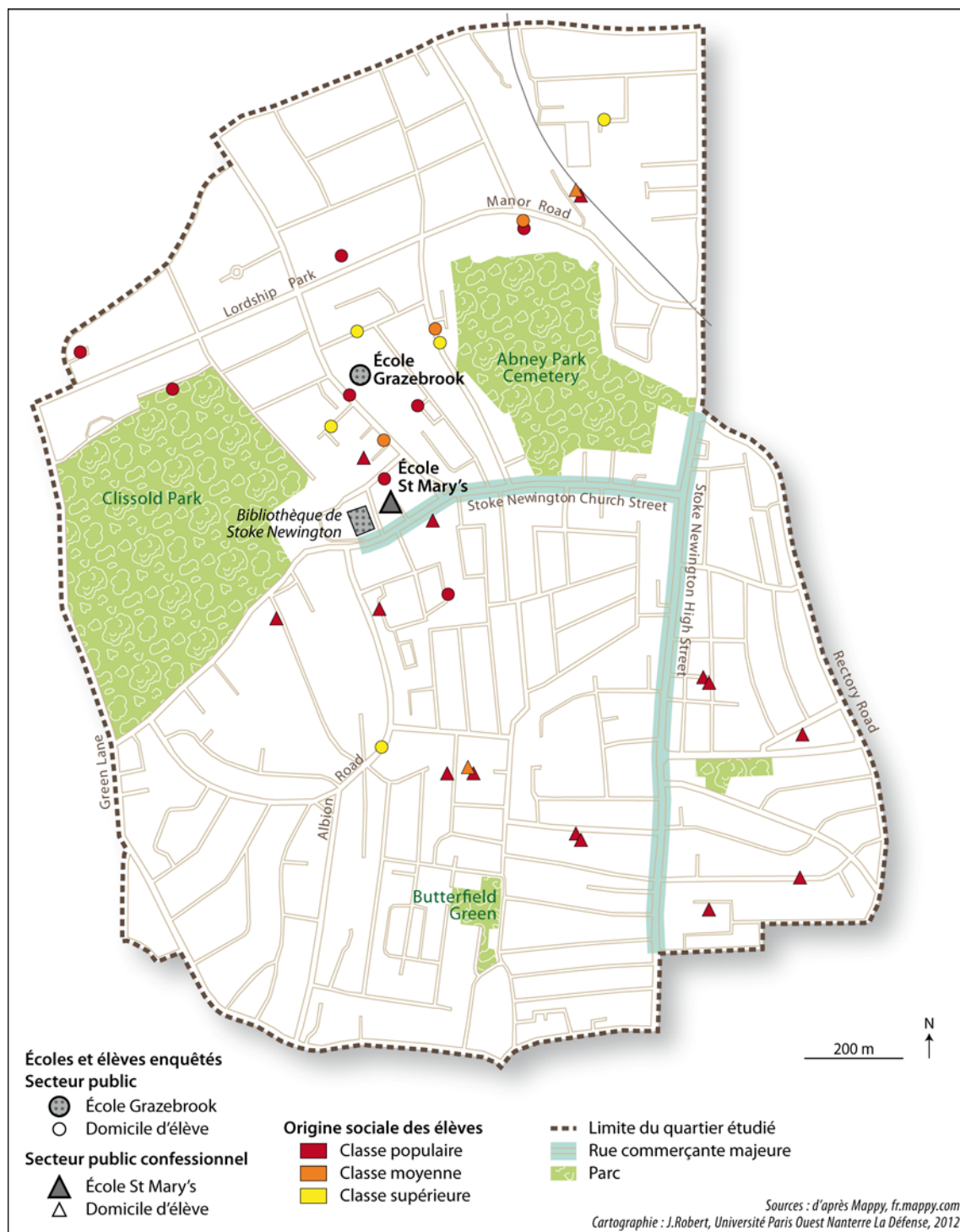
Comme les Batignolles, Stoke Newington est un quartier gentrifié ostensiblement approprié par les familles, comme en témoigne le surnom que lui donnent certains de ses habitants : *Nappy Valley*¹³. Les moins de dix ans y sont surreprésentés dans le quartier (17 %) par rapport au reste de Londres (14 %) et à l'Angleterre en général (14 %). Les ménages familiaux avec enfants, qu'ils soient mariés ou non, bi-parentaux ou mono-parentaux, représentent environ 29 % des ménages du quartier. L'atmosphère du quartier s'en ressent et l'on repère à tout moment des enfants plus ou moins jeunes et leurs parents déambuler le long de la rue commerçante Church ou des allées du parc Clissold. Outre les commerces spécifiquement dédiés aux enfants, de nombreux restaurants prévoient des chaises hautes ou des coloriations pour les jeunes enfants toujours prêts à accueillir les poussettes. Leurs panneaux d'affichage sont d'ailleurs remplis de petites annonces à destination des familles : offres de baby-sitting, recherche de nourrice, clubs artistiques pour enfants, spectacles pour jeune public, etc.

Les deux écoles sélectionnées dans le quartier de Stoke Newington, Grazebrook et Saint Mary's Church of England (C. of E.), sont toutes deux localisées près de l'artère centrale du quartier (Church Street) et très proches l'une de l'autre (moins de 400 mètres) (cf. Figure 5). Grazebrook est une *Community School* (c'est-à-dire une école publique, gratuite, financée par l'Etat, et gérée par la Local Education Authority, l'autorité locale pour l'éducation). Avec ses 449 élèves (en 2011) entre trois ans et onze ans et ses quatorze classes de la *Nursery* à la classe de *Year 6*¹⁴, c'est une école relativement grande. Les enfants, qui résident pour la plupart au sein du quartier, y attestent d'une grande diversité socio-ethnique. Ainsi, du point de vue social, les enfants des couches moyennes et supérieures côtoient-ils les enfants des familles les plus pauvres bénéficiant de repas gratuits (26 %). Du point de vue ethnique, le fort taux de non locuteurs de l'anglais à leur entrée à l'école (38 %) atteste la présence d'une large proportion d'enfants d'origine immigrée (20 % de « Britanniques blancs », 3 % d'« Irlandais blancs », 21 % d'« autres Blancs », 9 % de « *mixed* », 21 d'« Asiatiques », 15 % de Noirs afro-caribbéens » et 8 % de « Noirs africains » pour l'année 2003).

¹³ *Nappy* signifie « couche ». *Nappy Valley* est à l'origine le surnom donné à Battersea, un quartier du sud de Londres. Il désigne un espace caractérisé à la fois par un fort taux de natalité et par la prédominance de classes moyennes-supérieures dans une atmosphère de néo-convivialité articulée notamment autour des cafés et restaurants.

¹⁴ Cela correspond, dans le système français, au cycle d'école maternelle combiné au cycle primaire. Les données mentionnées proviennent des rapports de l'OFSTED (l'organisme d'évaluation du système éducatif en Grande-Bretagne) de 2003 et 2009 pour Grazebrook, et de 2002 et de 2006 pour St Mary's.

Figure 5 - Le quartier de Stoke Newington et la localisation des enfants enquêtés habitant le quartier



En l'absence d'écoles privées sur le territoire de Stoke Newington, nous avons choisi de mener l'enquête dans une école publique mais confessionnelle, Saint Mary's Church of England (C. of E.). Il s'agit de l'école paroissiale de l'église anglicane Saint Mary's Church of England, toute proche. C'est une *Voluntary Aided School*, ce qui en Grande-Bretagne correspond à des écoles dont le financement est assuré pour l'essentiel par l'Etat, et qui sont gratuites, mais qui sont gérées par un conseil, et qui peuvent dispenser un enseignement religieux de leur choix. Même si tous les élèves ne sont pas chrétiens, cela en fait une école dont l'objectif premier est la transmission des « valeurs chrétiennes », ce qui fait son attractivité, comme le souligne une mère lors d'un entretien. Son aire de recrutement, de ce fait, dépasse le quartier proche. Saint Mary's est une école plus petite que Grazebrook (214 élèves en 2006), et qui scolarise des enfants ayant entre trois et onze ans, de la *Nursery* à la *Year 6*. Comme Grazebrook, c'est une école mixte à la fois socialement et ethniquement. Son recrutement populaire est cependant nettement plus accentué qu'à Grazebrook (ou que dans l'école privée des Batignolles), puisqu'elle accueille plus du tiers des enfants ayant droit à la gratuité des repas (soit un taux environ deux fois plus élevé que la moyenne nationale). En 2002, plus de 80 % des élèves sont issus de minorités ethniques, avec une forte composante noir-afro-caribéenne et noir-africaine. En même temps, plus du tiers des enfants ne parlent pas (ou peu) anglais (les principales langues parlées autres que l'anglais sont le Yoruba, le Turc et le Ibo).

A Grazebrook, la classe de *Year 5* enquêtée compte 25 enfants, soit 14 filles et 11 garçons, âgés pour la plupart de 10 ans au moment de l'enquête. Comme l'école dans son ensemble, les enfants de la classe proviennent de milieux sociaux relativement variés : au total, la classe compte six enfants des classes moyennes supérieures, neuf enfants des classes moyennes et huit des classes populaires, leurs parents exerçant des professions aussi variées que manager, architecte, avoué, professeur d'art dramatique, avocat, enseignant de langues, chauffeur de bus, boucher kacher, employé, charpentier, chauffeur de taxi ou sans emploi.... Les enfants de milieux populaires sont donc nettement moins nombreux que les enfants appartenant aux couches moyennes supérieures (15 contre 8). La classe atteste également d'une grande diversité culturelle : 21 enfants sur 25 ont au moins un parent de nationalité ou d'origine étrangère (kurde, afro-caribéen, indien, irakien, somalien, polonais...) et 10 des 20 enfants pour lesquels nous disposons de l'information ont une autre langue maternelle que l'anglais. Sur le plan résidentiel, la classe comprend une majorité d'enfants résidant dans le quartier de Stoke Newington, et la distance moyenne entre le domicile des élèves enquêtés et l'école est d'environ 1 000 mètres (elle tombe à 600 mètres, si l'on retranche les quatre élèves qui habitent à plus de 2 km de l'école pour des raisons particulières – suite à un déménagement récent, pour la plupart), confirmant le statut d'école de quartier de Grazebrook.

Dans l'école Saint Mary's, les enfants enquêtés sont en *Year 5*, dans une classe de 27 enfants : les 10 filles et les 17 garçons qui la composent sont âgés de 10 ans. Comme à Grazebrook, la liste des professions des parents des élèves regroupe des métiers variés, tout en marquant la composition nettement plus populaire de l'école anglicane : gestionnaire d'une petite société de taxis, médecin, enseignante, conducteur de train, mécanicien, employé de poste, gardien, employé dans la sécurité, commerçant, chauffeur de taxi, ouvrier, assistante sociale, infirmière, assistante maternelle, commerçant... La classe compte seulement quatre enfants de classes moyennes supérieures, alors que tous les autres sont de classes populaires.

La classe est donc socialement à la fois plus populaire et moins hétérogène qu'à Grazebrook. Elle est également moins diversifiée culturellement, avec une forte dominante des enfants d'origines afro-caribéenne et africaine. Elle compte seulement un enfant « anglais-blanc » : les 26 autres enfants de la classe sont d'origine étrangère, et parmi eux, 19 sont soit d'origine afro-caribéenne, soit africaine, ce qui correspond bien au profil général de l'école. Du point de vue des configurations familiales, les enfants présentent là aussi des situations relativement peu variées : ils sont nombreux à appartenir à des ménages monoparentaux, et ont dans leur grande majorité un ou plusieurs frères ou sœurs. Enfin, la classe comprend une minorité d'enfants résidant dans le quartier de Stoke Newington, et une majorité d'enfants domiciliés dans des contextes urbains plus éloignés (la distance moyenne entre le domicile et l'école est d'un peu plus de 1 500 mètres, soit 50 % de plus que pour les élèves enquêtés à Grazebrook), confirmant l'attractivité de l'école pour des populations extérieures au quartier, du fait de ses valeurs religieuses.

23 – Un quartier gentrifié de San Francisco : Noe Valley

A San Francisco, Noe Valley apparaît comme une figure emblématique du quartier gentrifié de centre-ville. Avec ses 30 669 habitants, c'est un quartier¹⁵ central relativement dense (9 700 habitants par km²), dont les habitants apprécient le caractère de « village », bien relié au *downtown* par les transports en commun et fortement polarisé par sa rue commerçante principale, la 24^{ème} rue (Lehman-Frisch - 2002) (cf. Figure 6). Encore très marqué par une population d'ouvriers et d'artisans dans les années 1980, il s'est rapidement gentrifié à partir des années 1990, et les nouveaux habitants sont nombreux à se réjouir de la « *diversity* » qu'ils y observent. Noe Valley cultive également son image de quartier familial : les habitants le surnomment volontiers « *Stroller Valley* » (la Vallée des Poussettes) et la rue commerçante en appelle ostensiblement aux enfants (magasins spécialisés dans des articles pour enfants, organisation d'événements à destination des familles, aménagement des magasins pour les accommoder...).

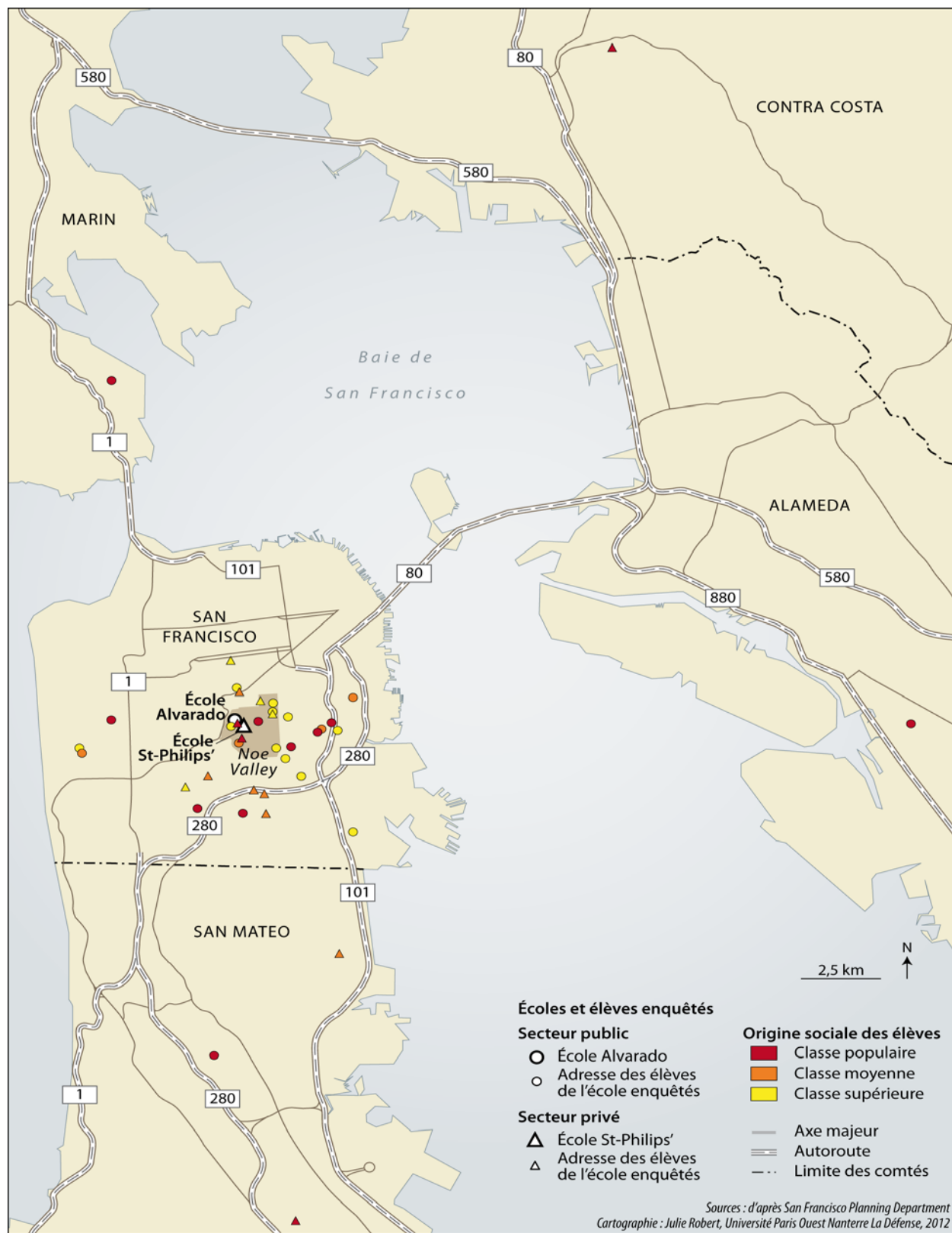
Pourtant la figure de Noe Valley comme quartier gentrifié central, mixte et familial est plus problématique qu'il n'y semble à première vue. Ainsi, sa dimension familiale et la forte visibilité des enfants sont relativisées par les statistiques : les enfants de moins de 19 ans sont certes en légère augmentation depuis 2000 (13,1 % en 2010 contre 11,8 % en 2000), mais ils restent proportionnellement moins nombreux qu'à San Francisco (15,5 %), une ville parfois qualifiée de « *City without children* » (Brodkin - 2001) et où de nombreux observateurs s'inquiètent de l'avenir des familles (Knight - 2011).

De même, le caractère « *diverse* » du quartier, mis en avant par certains habitants, est ambigu, les statistiques montrant que les classes moyennes et supérieures y sont en réalité très largement prédominantes (66,3 % de *management, professional and related occupations*), dans un quartier que l'on peut qualifier de « supergentrifié » (Lehman-Frisch - 2002).

15 San Francisco ne possède pas de subdivisions administratives équivalentes aux arrondissements de Paris. Le quartier d'enquête est défini comme l'ensemble des îlots 207, 210 à 216. Les données mentionnées dans ce paragraphe sont tirées du Recensement décennal 2010 et de l'American Community Survey 2005-2009.

Ce paradoxe résulte en partie de ce que les habitants envisagent davantage la mixité en termes ethniques voire culturels qu'en termes sociaux, et les statistiques confirment la présence d'une population d'origine hispanique (14,2 % « *any race Hispanic or Latino* »), asiatique (11,5 %), ou mixte (5,5 %), ou encore de personnes nées en Europe (3,8 %), ou d'homosexuels (3,5 % de foyers « *unmarried same sex partner households* »). Il est aussi à mettre en lien avec les fortes différenciations socio-ethniques à l'intérieur du quartier, opposant en particulier son cœur avec ses marges, nettement moins homogènes socialement et caractérisées par une plus forte représentation de populations d'origine hispanique (21,8 % dans l'îlot 210, contre 7,8 % dans l'îlot 212). Les entretiens révèlent de plus que les représentations relatives à la composition de la population du quartier et à la signification donnée à la « *diversity* » varient sensiblement d'un individu à l'autre (cf. chapitre 3).

Figure 6 - Localisation du quartier de Noe Valley et des enfants enquêtés



Notons que par rapport aux Batignolles et à Stoke Newington, l'identité de Noe Valley comme quartier central, en opposition voire en rupture avec la banlieue, est à nuancer. La centralité de Noe Valley est remise en cause par une densité résidentielle plus faible et accentuée par la forte mobilité quotidienne (79 % des foyers du quartier disposent d'au moins un véhicule) et résidentielle (29,7 % des logements occupés le sont par des résidents installés depuis moins de quatre ans) des ménages. Le système d'inscription dans les écoles publiques de San Francisco contribue un peu plus à brouiller la cohérence du quartier. A l'opposé de la logique de la carte scolaire prévalant en France et en Grande-Bretagne, il vise à maximiser la diversité sociale des élèves au sein de chaque école et ne prend pas en compte la proximité du domicile¹⁶. Autrement dit, les écoles publiques ne sont pas des écoles de quartier au sens où on l'entend à Paris ou à Londres.

Les enfants interrogés dans le cadre de cette enquête sont scolarisés dans deux classes de deux écoles de Noe Valley, situées à proximité de la 24^{ème} rue et à 450 mètres l'une de l'autre : Alvarado et St Philip (cf. Figure 7).

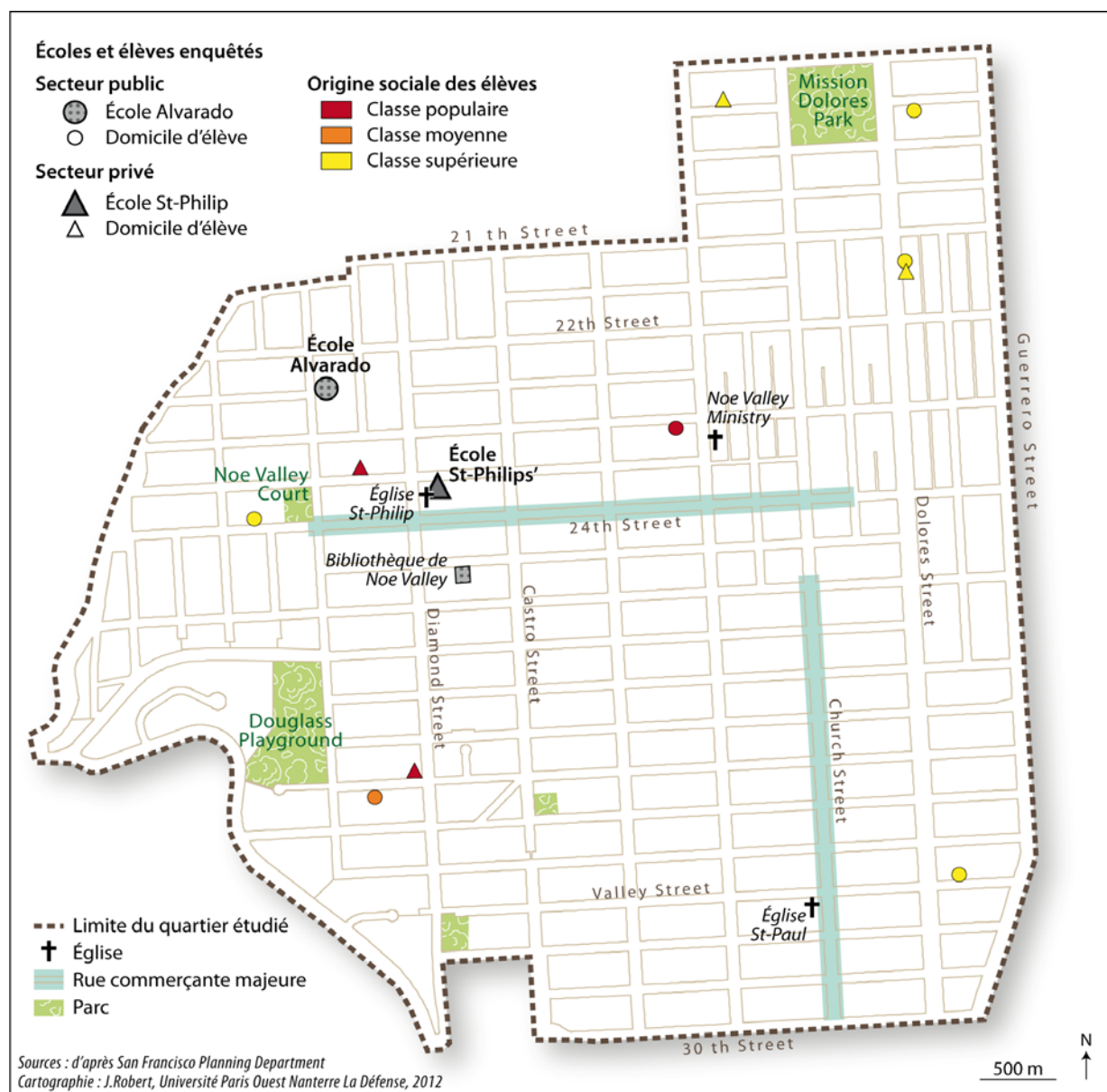
Alvarado Elementary School est une école publique élémentaire de grande taille (485 enfants répartis dans 22 classes du *Kindergarten* au *5th Grade*¹⁷). Comme son directeur, l'enseignante interrogée décrit Alvarado comme une « école mixte » (*diverse*), où « l'on voit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel », liée en partie à la présence d'une filière « *Spanish Immersion* » où l'enseignement est donné en espagnol : une majorité d'enfants d'origine hispanique (46,5 %) côtoie en effet une forte minorité de Blancs (26 %), ainsi que des Afro-américains (7 %), des Asiatiques (5,5 % Chinois, Philippins et Japonais), et d'autres non-Blancs (5,5 %)¹⁸. Cette mixité ethnique va de pair avec une forte représentation de populations socialement désavantagées, puisque plus de 40 % des élèves bénéficient de repas entièrement ou partiellement pris en charge par le School District, et 32 % ne parlent pas l'anglais couramment. Ajoutons que l'école compte davantage de garçons (55,5 %) que de filles (44,5 %). Ainsi, de façon plus marquée qu'aux Batignolles, Alvarado a un profil socio-ethnique inversé par rapport au quartier de Noe Valley, ce qui est en lien avec la géographie de la domiciliation de ses élèves : moins de 15 % d'entre eux seulement habitent dans le district postal englobant Noe Valley, et ils sont nombreux à venir des quartiers voisins.

16 En Californie, chaque School District décide de son système d'attribution des places à l'école, sous réserve de conformité aux lois californienne et fédérales. En 2002, le San Francisco Unified School District, dans la continuité de ses efforts pour lutter contre la ségrégation, a mis en place une loterie fondée sur un index de diversité (établi d'après une série de critères sociaux, les critères raciaux ayant été jugés anti-constitutionnels). Ce système, très controversé, a été modifié à la rentrée 2010 pour réintroduire le facteur de proximité du domicile.

17 Soit l'équivalent des classes allant de la Grande Section de Maternelle au CM2. Les données suivantes se reportent à l'année 2008-2009 et sont tirées de statistiques publiées en 2009 par le SFUSD ou compilées par l'école Alvarado.

18 Les familles des 10 % d'enfants restant ont refusé de se prononcer sur leur ethnicité.

Figure 7 - Le quartier de Noe Valley et la localisation des enfants enquêtés habitant le quartier



Noe Valley possède deux écoles privées, toutes deux catholiques. St Philip School¹⁹ est l'une d'entre elles. Plus petite qu'Alvarado (224 élèves) elle regroupe une école élémentaire et un collège, soit 9 classes du *Kindergarten* au *8th Grade*. Selon l'enseignant, les familles de l'école sont relativement aisées dans l'ensemble.

19 La confession de l'école induit bien sûr un biais dans la composition ethnique et culturelle des élèves, particulièrement aux Etats-Unis où le catholicisme est minoritaire. Reste que l'école St Philip permet de révéler un certain nombre d'enjeux relatifs à la question du choix des écoles privées par rapport au public, au-delà de la simple dimension religieuse. Notons par ailleurs que contrairement aux écoles publiques, les écoles privées ne sont pas tenues de publier leurs données. Ces dernières, moins détaillées, nous ont été fournies par la directrice. Elles correspondent à l'année 2008-2009.

Elles doivent en effet être en mesure de payer les frais d'inscription (moins de 5 000 \$ par an²⁰), 18 élèves (soit 8 %) seulement bénéficiant d'une aide sur ce montant. Cette relative aisance financière correspond à une moindre mixité ethnique comparée à Alvarado : l'enseignant souligne la prédominance d'enfants d'origine irlandaise, qui constituent sans doute une bonne partie des 60,5 % de Blancs recensés par l'administration, à côté d'une minorité importante d'Hispaniques (16 %) et d'un groupe limité mais en croissance d'enfants d'origine asiatique (5 %) ; reste encore un groupe non négligeable d'enfants d'origine ethnique mélangée (16,5 %), tandis que les Afro-américains sont très peu nombreux (2 %). Deux élèves seulement sont recensés comme ne maîtrisant pas la langue anglaise. Décrite comme une « école de quartier » par l'enseignant, la directrice estime que la majorité des élèves habite dans le district postal incluant Noe Valley.

Les enfants interrogés à Alvarado appartiennent à une classe de double niveau (*4th Grade-5th Grade*, soit l'équivalent CM1-CM2) relevant de la filière générale. Du point de vue ethnique, les 25 enfants de cette classe sont diversifiés, quoique les Hispaniques y soient nettement sous-représentés par rapport à l'école en général : à côté d'une majorité de Blancs (11 enfants, mais parmi lesquels, 5 ont au moins un parent venu d'Europe peu avant leur naissance), ils sont d'origine afro-américaine (4), asiatique (3), hispanique (3) ou mixte (4). Les enfants issus des classes moyennes supérieures (14) sont légèrement plus nombreux que les enfants d'origine populaire (11) : les réunions de classe rassemblent donc entre autres un enseignant de musique au lycée, un développeur en informatique, une artiste sculpteur, une interprète à la Court ou une juge, avec un chauffeur de taxi, un employé de supermarché, un ouvrier du bâtiment et une aide-soignante. La classe, composée presque également de filles (13) et de garçons (12), atteste encore d'une grande variété de statuts familiaux : 15 enfants vivent dans des foyers composés de deux parents, tandis que les 9 autres habitent avec leur mère, qu'ils gardent le contact avec leur père (4) ou non (5). Il faut encore évoquer le cas de deux enfants adoptés, et de deux foyers lesbiens. Avec en outre les cinq élèves désignés comme « en difficulté » (*special need students*) par l'institution, l'enseignante parle de cette classe comme de « la plus difficile qu'(elle) ait eue, de loin, à Alvarado » (où elle enseigne depuis sept ans), et présentant une « combinaison intéressante » de quelques élèves « particulièrement difficiles » et d'« une poignée des meilleurs élèves qu'(elle) ait jamais eus ». Résidentielllement, les enfants habitent en moyenne à 5,2 km de l'école : parmi eux, six seulement habitent le quartier, et quatre habitent hors de la ville.

La classe de G4 (équivalent CM1) enquêtée à St Philip s'oppose à bien des égards à celle d'Alvarado. Réduite à 14 élèves en raison du départ d'un certain nombre d'enfants depuis le *Kindergarden* (il n'y a qu'une seule classe par niveau), elle compte plus de filles (8) que de garçons (6). Comme le constate l'enseignant, elle reflète la composition ethnique de l'école : une majorité de Blancs (8), dont quatre ont au moins un parent d'origine irlandaise, quelques Hispaniques (3), Asiatiques (2), ou mixte Blanc (d'origine irlandaise)/Asiatique (1). Socialement, leurs familles sont moins souvent issues des couches moyennes-supérieures (4), que des milieux populaires (10), mais parmi ces dernières, certaines semblent jouir de revenus confortables.

20 Une somme qui paraît importante au regard des prix pratiqués en France, mais qui reste quatre fois moins élevée que pour la plupart des autres écoles privées de San Francisco.

La composition familiale des enfants est relativement homogène, en conformité avec les valeurs catholiques de l'école : la grande majorité des enfants vit avec ses deux parents (10). Quelques élèves (3) habitent cependant avec leur mère tout en voyant leur père plus ou moins régulièrement, tandis qu'un autre enfant est élevé par ses grands-parents. En moyenne, ils habitent à 7 km de l'école, et quatre d'entre eux habitent au sein du quartier tandis que trois habitent hors de San Francisco, ce qui va à l'encontre de l'image d'école de quartier évoquée par l'enseignant et la directrice (cf. Figure 6). Globalement, l'enseignant qualifie cette classe de performante sur le plan scolaire, et, du point de vue relationnel, à la fois « énergique », « unie » et « compatissante ».

3 – Une enquête auprès d'enfants et de parents

En entrant par deux écoles (l'une publique et l'autre privée ou confessionnelle) aux Batignolles, à Stoke Newington et à Noe Valley, l'objectif était d'entrer en contact avec à la fois des enfants et des parents, qui soient résidents et/ou usagers des quartiers gentrifiés. Dans cette section, nous explicitons notre choix d'interroger des enfants scolarisés à l'école primaire et âgés de 9 à 11 ans avant d'exposer le dispositif de recherche. Celui-ci a consisté à monter des « Ateliers quartier » dans une classe de chaque école, destinés à collecter différents types de données directement auprès des enfants. Dans la foulée de ces ateliers, nous avons sollicité les parents des enfants de chaque école pour des entretiens qualitatifs.

31 – L'enquête auprès des enfants

311 – Les « Ateliers quartier »

Plusieurs raisons ont présidé à notre choix d'interroger des enfants âgés de 9 à 11 ans pour appréhender leurs manières d'habiter et de cohabiter dans les quartiers gentrifiés. D'une part, c'est à cet âge que les enfants commencent à acquérir une certaine autonomie spatiale, qu'ils développent une conscience plus aigüe de leur environnement, et qu'ils peuvent exprimer leur expérience de façon élaborée (Valentine - 2004 ; Depeau - 2003). D'autre part, il s'agissait de les saisir avant leur entrée au collège, qui marque une rupture dans les stratégies scolaires des parents (van Zanten - 2009) et une nouvelle étape du rapport des enfants au quartier (marquée par une accélération de leur autonomie spatiale et un élargissement de leur territoire, le collège pouvant être situé hors du quartier de résidence).

Compte-tenu de l'âge des enquêtés, nous avons mis en place un dispositif de recherche plus ludique que les entretiens traditionnels, et qui combinait plusieurs types d'outils, dans le but de mettre à la disposition des enfants différents moyens d'exprimer leurs rapports au quartier. Ainsi, une fois obtenu l'accord des directeurs, des enseignants, des parents et des enfants eux-mêmes, nous avons réalisé, au sein de chaque classe, un « Atelier quartier », structuré en deux étapes distinctes. Dans un premier temps, nous avons demandé aux enfants de dessiner leur quartier.

Cette formulation, volontairement ouverte, visait à laisser aux enfants le choix du mode et du contenu de leur production graphique. Lorsqu'un enfant demandait s'il devait faire un dessin ou un plan, il était précisé à l'ensemble de la classe que la décision leur appartenait. Dans un deuxième temps, nous avons réalisé avec chaque enfant des entretiens dans la bibliothèque de l'école. Ces entretiens individuels, d'une quinzaine de minutes, reposaient sur la présentation d'un jeu de sept photos des quartiers d'enquête, dans lequel figuraient la bibliothèque du quartier, le parc, une rue commerçante, une station de transports publics (bouche de métro à Paris, entrée du BART²¹ à San Francisco, arrêt de bus à Stoke Newington), l'autre école enquêtée dans le quartier, le marché couvert (sans équivalent à Noe Valley et à Stoke Newington) et une place située à la limite du quartier (remplacée, pour San Francisco, par la place centrale du centre-ville, Union Square, et pour Londres, par la place de la mairie de Hackney) (cf. Figure 8 à Figure 30). Ces photos, que les enfants pouvaient commenter dans l'ordre qu'ils souhaitaient, permettaient de saisir leurs connaissances du quartier, mais aussi de recueillir, à partir de questions plus larges associées à chaque photo, des informations indirectement liées à leur contenu. Ainsi les enfants étaient-ils invités à exprimer leurs représentations du quartier (leurs lieux préférés, leur attachement au quartier ou à l'inverse leurs sentiments négatifs, etc.), leurs usages du quartier (les types de lieux fréquentés, publics ou privés, les activités pratiquées et leur localisation, etc.) et les fréquences et temporalités de ces pratiques, ainsi que leurs usages du logement et du reste de la ville. Toujours à partir de ces photos, ils étaient incités à raconter leurs mobilités dans et hors du quartier (et l'autonomie ou au contraire l'accompagnement plus ou moins systématique – par un parent, une *baby sitter* ou un pair, etc. – de leurs déplacements locaux), ou bien encore leurs sociabilités (famille, amis ou connaissances) et les différents lieux où elles se déploient (à l'école, dans le logement, ou dans le quartier, voire au-delà).

Ce dispositif méthodologique, expérimenté la première fois dans le cadre de l'école privée des Batignolles, a ensuite été adapté à plusieurs égards. Ainsi, la séance de dessin était initialement précédée par la constitution de plusieurs groupes, dont la composition était librement choisie par les enfants eux-mêmes. Les objectifs de cette démarche consistaient d'une part à saisir les affinités des enfants au sein de la classe, et d'autre part à fournir le cadre d'une discussion collective, une fois les dessins terminés, sur chacun d'entre eux. A l'issue de ce premier atelier, nous avons constaté que plusieurs dessins, réalisés dans le cadre de ces groupes, présentaient de fortes similarités qui attestaient d'échanges entre les enfants, et remettaient donc en cause l'authenticité de certaines représentations graphiques du quartier. De plus, les groupes de discussion se sont révélés difficiles à exploiter, les échanges ayant tendance à être désordonnés et pour les acteurs des dialogues difficiles à identifier sur les enregistrements. Aussi avons-nous choisi de ne pas conserver cet aspect de la méthode pour les Ateliers quartier qui ont suivi. Autre modification apportée au dispositif initial, les entretiens individuels à partir des photos ont d'abord été conçus pour être relativement courts (environ douze minutes), pour ne pas lasser les enfants interrogés. Les premiers entretiens, réalisés à l'école privée des Batignolles, ont montré que ce mode d'entretien a su capter l'intérêt des enfants, qui étaient manifestement disposés à raconter leur quartier bien au-delà du temps convenu au départ. Par la suite, la durée de ces entretiens a donc été allongée (jusqu'à 35 minutes environ).

²¹ Le BART (Bay Area Rapid Transit) est l'équivalent du RER parisien dans l'agglomération de San Francisco.

Compte tenu de ces adaptations, les deux étapes de l'Atelier quartier ont globalement bien fonctionné, montrant ainsi qu'enquêter auprès d'enfants ne relève pas de l'impossible (Danic, Delalande, Rayou - 2006). Certes, l'entrée par l'école pose la question du biais que ce lieu particulier induit sur le matériau collecté, puisque les enfants ne produisent pas les mêmes réponses, et ne s'expriment pas de la même manière selon qu'ils sont enquêtés en milieu scolaire ou à leur domicile par exemple. De plus, on peut s'interroger sur les façons différenciées dont l'enquête est reçue selon les enfants en fonction de leur milieu social, dont on sait qu'il joue à la fois sur la compréhension de la consigne et sur l'intérêt à son égard. Aussi avons-nous complété ces informations en effectuant également des observations (notamment dans les parcs) et des entretiens avec les enseignants de ces enfants, ainsi que, par la suite, des entretiens auprès de leurs parents (cf. IV.). Les entretiens auprès des enseignants (et des entretiens plus informels auprès des directeurs ou directrices d'écoles) ont aussi permis de recueillir d'indispensables informations sur la classe (sur les relations qu'entretiennent entre eux les enfants de la classe, sur les professions de leurs parents, etc.) et sur l'école (notamment sur la composition sociale).



**Figure 8 – Batignolles : l'école Lemercier
(photo de l'atelier quartier)**



**Figure 9 – Batignolles : l'école privée Ste Marie
(photo de l'atelier quartier)**



**Figure 10 – Batignolles : la bibliothèque
(photo de l'atelier quartier)**

**Figure 11 – Batignolles :
Le marché couvert
(photo de l'atelier quartier)**



**Figure 12 – Batignolles : la rue
commerçante des Batignolles
(photo de l'atelier quartier)**



**Figure 13 – Batignolles : le Parc Cardinet
(photo de l'atelier quartier)**

**Figure 14 - Batignolles :
le métro Brochant
(photo de l'atelier quartier)**



Figure 15 - Batignolles : la place Clichy (photo de l'atelier quartier)



Figure 16 – Stoke Newington :
L'école St Mary C. of E.
(photo de l'atelier quartier)



Figure 17 – Stoke Newington :
L'école Grasmere
(photo de l'atelier quartier)

Figure 18 – Stoke Newington :
La bibliothèque
(photo de l'atelier quartier)



Figure 19 - Stoke Newington : la rue commerçante Church (photo de l'atelier quartier)



**Figure 20 : Stoke Newington :
Logement social
(photo de l'atelier quartier)**

**Figure 21 – Stoke Newington :
Maisons de ville
(photo de l'atelier quartier)**



**Figure 22 – Stoke Newington :
Clissold Park
(photo de l'atelier quartier)**



Figure 23 - Noe Valley : L'école privée St Philip (photo de l'atelier quartier)



**Figure 24 – Noe Valley :
L'école publique Alvarado
(photo de l'atelier quartier)**



Figure 25 – Noe Valley :
La rue commerçante 24^{ème}
(photo de l'atelier quartier)

Figure 26 – Noe Valley :
La bibliothèque
(photo de l'atelier quartier)

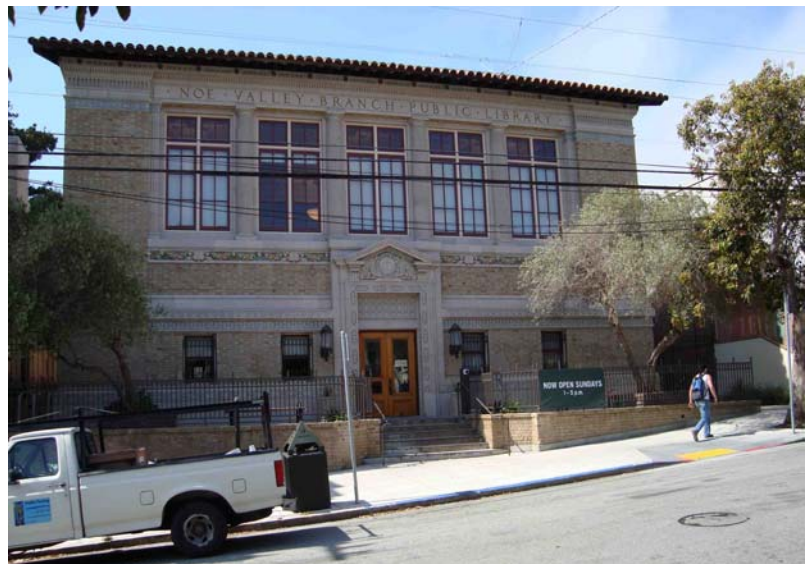


Figure 27 - Noe Valley : Dolores Park (photo de l'atelier quartier)



Figure 28 - Noe Valley : la station de BART et l'arrêt de bus (photo de l'atelier quartier)



**Figure 29 – Noe Valley :
Golden Gate Park
(photo de l'atelier quartier)**



**Figure 30 – Noe Valley :
Union Square
(photo de l'atelier quartier)**

Au total, nous avons collecté des dessins et des entretiens individuels auprès de 145 enfants de 9 à 11 ans : 47 aux Batignolles, 59 à Stoke Newington et 39 à Noe Valley (cf. Figure 31). Parmi ces enfants, l'immense majorité est scolarisée dans les 6 écoles sélectionnées (138 enfants)²². Leur profil global atteste d'une surreprésentation d'enfants scolarisés dans une école publique (55,1 %) par rapport aux enfants fréquentant une école privée (et/ou confessionnelle)²³ (44,9 %), en raison des effectifs différenciés des classes enquêtées (ainsi, le nombre d'élèves de la classe de l'école privée de Noe Valley était particulièrement réduit, avec 14 enfants seulement). L'équilibre entre garçons et filles est en revanche presque parfait (respectivement 50,7 % et 49,3 %).

Figure 31 - Caractéristiques des enfants interrogés

	Batignolles		Stoke Newington		Noe Valley		TOTAL
	1	2	3	4	5	6	
Ecoles*							
TOTAL ENFANTS	27	20	25	27	25	14	138
Garçons	13	9	11	17	13	7	70
Filles	14	11	14	10	12	7	68
Catégorie sociale							
Classes moyennes supérieures	7	4	6	1	11	4	33
Classes moyennes	6	11	9	3	4	5	38
Classes populaires	14	5	8	18	9	4	58
Catégorie sociale non renseignée	0	0	2	5	1	1	9
Enfants vivant avec ses 2 parents ensemble	15	17	18	13	13	8	84
Composition de la fratrie							
Enfants uniques	6	5	5	6	5	5	32
Aînés	3	8	8	7	12	5	43
Frère(s)/sœur(s) + âgé(s)	18	5	12	14	8	4	61
Enfants habitant le quartier d'enquête	17	5	16	12	6	4	60
Enfant dont un parent a été interrogé	5	2	2	0	8	3	20

* Ecoles : 1 : Lemer cier ; 2 : Sainte-Marie des Batignolles ; 3 : Grazebrook ; 4 : Saint Mary's Church of England ; 5 : Alvarado ; 6. St Philip's

²² Un « Atelier quartier » a également été réalisé, dans le quartier de Stoke Newington, dans la branche locale de la bibliothèque municipale, qui a permis de collecter 7 entretiens d'enfants supplémentaires, en plus d'une dizaine d'entretiens de parents.

²³ Dans le cas de Stoke Newington, en l'absence d'écoles privées dans les limites du quartier d'enquête, nous avons sélectionné une école publique confessionnelle (Church of England), Saint Mary.

Dans l'ensemble, les enfants interrogés présentent une incontestable diversité sociale²⁴ : les enfants issus des milieux populaires sont majoritaires (42,2 %), suivis par les enfants des classes moyennes (27,5 %) puis les enfants des classes moyennes supérieures (23,9 %). Mais la composition sociale des enfants varie sensiblement d'un quartier à l'autre. A Noe Valley, les enfants des classes moyennes supérieures prédominent (38,5 %), devant les enfants des classes populaires (33,3 %) et ceux des classes moyennes (23,1 %), reflétant ainsi la « supergentrification » du quartier. A l'inverse, à Londres ce sont les enfants des milieux populaires qui sont les plus nombreux proportionnellement (50 %), suivis des enfants des classes moyennes (23,1 %), encore loin devant ceux des classes moyennes supérieures (13,5 %), ce qui est à mettre en lien avec la particularité de l'école Saint Mary (une école confessionnelle mais gratuite) mais aussi plus généralement avec le maintien des classes populaires dans la population locale grâce à l'importance des logements sociaux dans le quartier. Les Batignolles sont dans une situation intermédiaire, avec une majorité d'enfants (plus faible qu'à Stoke Newington) issus des classes populaires (40,4 %), talonnés par les enfants des classes moyennes (36,2 %), les enfants des classes moyennes supérieures constituant une minorité conséquente (23,4 %)²⁵.

Enfin, les enfants interrogés vivent dans des configurations familiales variées. Si la majorité d'entre eux habitent avec leurs deux parents, qu'ils soient mariés ou en concubinage (60,9 %), une part non négligeable, surtout parmi les enfants des écoles publiques, vit dans des familles moins traditionnelles (foyers monoparentaux avec ou sans maintien des liens avec le père, foyers recomposés, foyers homoparentaux, foyers grands-parentaux, etc.). Leur place au sein de la fratrie apparaît également variée : une minorité saisissable sont des enfants uniques (23,2 %), mais la plupart ont un ou des frères et sœurs, qu'ils soient les aînés (31,2 %), ou non (44,2 %).

À partir des entretiens retranscrits des enfants, nous avons élaboré une base de données composée d'une part de plusieurs variables caractérisant leurs connaissances du quartier, leurs pratiques dans le quartier et hors du quartier, leurs sociabilités à l'école, dans le quartier et dans la ville... Et d'autre part de plusieurs variables permettant de différencier les enfants selon la localisation de leur domicile (dans et hors du quartier d'enquête, mais aussi en fonction de la distance de leur domicile à l'école), leur âge, leur sexe, la composition de leur famille, leur milieu social. Les traitements quantitatifs (réalisés à l'aide du logiciel Modalisa)²⁶ présentés dans les chapitres qui suivent en sont directement issus.

Par ailleurs, les 145 dessins de quartier réalisés par les enfants ont été analysés pour saisir les représentations du quartier des enfants ainsi que pour mettre en rapport leurs représentations graphiques et leurs représentations discursives, saisies par le biais des entretiens (cf. chapitre 3).

²⁴ Pour rappel des modalités de codage du milieu social des enfants : cf. note 7.

²⁵ Dans les trois quartiers, et de façon plus prononcée à Paris et à Londres, la composition sociale n'est pas l'exact réplique de la composition sociale des quartiers. Ce qui tend à confirmer l'idée selon laquelle la gentrification agirait sur l'espace scolaire avec un certain décalage temporel par rapport à l'espace social urbain (Clerval – 2008 - p. 403).

²⁶ Ces traitements portent sur les enfants qui habitent dans les limites de la ville, soit un total de 125 individus.

32 – L'enquête auprès des parents

A la suite des « Ateliers quartiers » réalisés auprès des enfants, nous avons effectué des entretiens auprès de leurs parents, puis auprès d'autres parents de l'école, voire d'autres parents des trois quartiers d'enquête²⁷. Ces entretiens visaient à la fois à mieux saisir les territoires de la vie quotidienne des enfants dans le quartier et dans la ville, et à obtenir des données sur les manières d'habiter, de cohabiter et de vivre en ville des parents, lorsqu'ils sont avec ou sans leurs enfants. Plus précisément, une première série de questions semi-ouvertes interrogeait les rapports des enquêtés à leur logement : quelles sont leurs motivations résidentielles ? Comment se représentent-ils leur logement ? Quels usages en ont-ils (c'est-à-dire notamment les modalités de partage de l'espace du domicile entre les membres de la famille et les usages sociaux du logement) ? Un deuxième ensemble de questions portait sur leurs pratiques spatiales au-delà du logement : comment se représentent-ils le quartier gentrifié (à la fois spatialement et socialement) et ses évolutions ? Quel rapport à la mixité sociale du quartier ont-ils ? Quels usages (liés à des pratiques de consommation, de loisirs, de travail, etc.) ont-ils du quartier et quelles pratiques déploient-ils plutôt en dehors du quartier (dans le reste de la ville, voire au-delà) ? Selon quelles temporalités ? Comment se représentent-ils leur vie sociale, qui sont leurs amis (en particulier socialement et ethniquement) et quel rôle leur(s) enfant(s) joue(nt)-il(s) dans leur réseau social actuel ? Quels sont les lieux de leurs sociabilités ? Enfin, ils étaient questionnés plus spécifiquement sur leur(s) enfant(s) : comment la vie quotidienne de leurs enfants est-elle organisée ? Quels types d'activités pratiquent-ils (activités parascolaires, culturelles, artistiques, sportives, etc. ; activités organisées ou libres) et où ont-elles lieu (dans le quartier ou ailleurs dans la ville) ? Comment leurs déplacements sont-ils assurés, au sein du quartier et éventuellement au-delà ? Quel rapport à l'autonomie spatiale de leurs enfants les parents expriment-ils ? Qui sont les amis de leurs enfants (genre, milieu social, ethnicité) et dans quel cadre les ont-ils rencontrés (à l'école, dans les activités, dans le quartier, par les amis de leurs parents) ? Dans quels lieux les fréquentent-ils ? De quelle stratégie scolaire (voire résidentielle) le choix de l'école de leur(s) enfant(s) est-il le résultat ? En particulier, comment argumentent-ils leur choix entre l'école publique et l'école privée ? Quels rapports entretiennent-ils avec l'école (socialement et ethniquement mixte) et les familles qui la fréquentent ?

Au total, nous avons ainsi réalisé 94 entretiens de parents dans les trois quartiers²⁸, soit 33 aux Batignolles, 29 à Stoke Newington et 32 à Noe Valley (cf. Figure 32). Parmi ces parents, 22 sont le père ou la mère d'un des enfants interrogés dans le cadre des « Ateliers quartier » (soit 23,4 % : 7 parents aux Batignolles, 4 à Stoke Newington et 11 à Noe Valley). Plus globalement, en raison des choix méthodologiques de la recherche et de l'entrée par les écoles du quartier, la grande majorité des parents ont leurs enfants scolarisés dans les classes (de divers niveaux) des écoles sélectionnées, publiques ou privées/confessionnelles (respectivement 61,7 % et 23,4 %). Mais une minorité non négligeable de parents, contactés en dehors des écoles en question, ont leurs enfants scolarisés dans d'autres écoles primaires, publiques ou privées (14,9 %).

²⁷ Le parti pris initial était d'interroger uniquement les parents des enfants enquêtés. N'en ayant pas obtenu suffisamment, nous avons élargi l'enquête à d'autres parents de l'école puis à d'autres parents du quartier.

²⁸ Ces entretiens, d'une durée moyenne d'une heure et demie, se sont déroulés la plupart du temps au domicile des parents, et parfois, à leur demande, au sein de l'école ou dans un café du quartier ou à proximité de leur lieu de travail.

Dans l'ensemble, il faut aussi noter que la plupart des parents sont des mères (78,7 %), reflétant la place prédominante des femmes dans la gestion de la vie quotidienne des enfants, mais quelques pères ont également accepté d'être interrogés (21,3 %), une attitude qui est probablement liée à l'évolution des rôles de genre au sein de la famille contemporaine et à l'implication croissante des hommes dans l'éducation de leurs enfants. Enfin, en raison des stratégies scolaires des familles et des systèmes d'affectation des élèves adoptés par les institutions scolaires locales, un certain nombre de parents interrogés, s'ils sont des usagers quotidiens des quartiers gentrifiés, n'habitent pas en leur sein (30,9 %).

Figure 32 - Caractéristiques des parents interrogés

	Batignolles	Stoke Newington	Noe Valley	TOTAL
TOTAL PARENTS	33	29	32	94
Parents école publique	24	15	19	58
Parents école privée (ou confession.)	9	3	10	22
Autres parents	0	11	3	14
Hommes	6	6	8	20
Femmes	27	23	24	74
Parent dont l'enfant a été interrogé	7	4	11	22
PARENTS HABITANT LE QUARTIER D'ENQUETE	23	24	18	65
Parents école publique	21	14	10	45
Parents école privée (ou confession.)	2	3	5	10
Autres parents	0	7	3	10
Hommes	5	4	3	12
Femmes	18	20	15	53
Agés de 35 à 40 ans	15	5	5	25
Agés de 41 à 45 ans	9	6	7	22
Agés de 46 à 50 ans	5	3	2	10
Agés de 51 ans et plus	2	4	1	7
Age non renseigné	2	6	3	11
Propriétaires	12	18	16	46
Locataires	11	6	2	19
Classes moyennes supérieures	17	10	15	42
Classes moyennes	5	8	2	15
Classes populaires	1	6	1	8
Statut matrimonial: marié(e) ou en concubinage	23	21	16	60

L'enquête a mis l'accent sur les parents résidant dans les quartiers d'enquête (23 aux Batignolles, 24 à Stoke Newington et 18 à Noe Valley, soit 69,1 % de la totalité des entretiens de parents). Une forte majorité d'entre eux sont des parents dont les enfants fréquentent les écoles publiques de la recherche (69,2 %), tandis que les autres ont leurs enfants dans les écoles privées (ou confessionnelles) (15,4 %) ; un troisième groupe de parents a des enfants scolarisés dans d'autres écoles, privées ou publiques (15,4 %). La prédominance des mères est plus marquée que dans l'échantillon global (81,5 %), et nombre d'entre elles sont au foyer ou travaillent à temps partiel depuis la naissance de leur(s) enfant(s). Il faut mentionner, parmi les pères interrogés (18,5 %), la présence de quelques hommes travaillant à domicile voire au foyer. La plupart de ces pères et de ces mères habitent d'ailleurs avec l'autre parent de leur enfant, qu'ils soient mariés ou vivent en concubinage (92,3 %). Ces parents, dont l'enfant de référence est scolarisé dans différents niveaux de l'école primaire et qui peuvent avoir d'autres enfants plus jeunes ou plus âgés, ont par conséquent des âges variés, allant de 35 à 58 ans : le groupe prédominant est constitué par la tranche d'âge 35-40 ans (38,5 %), suivi par les 41-45 ans (33,8 %). Viennent ensuite des parents âgés de 46 à 50 ans (15,4 %) puis ceux ayant plus de 51 ans (10,8 %)²⁹.

Enfin, les parents interrogés relèvent de différentes catégories sociales. La plupart d'entre eux appartiennent aux classes moyennes supérieures (64,6 %), suivis par les classes moyennes (23,1 %) ; les parents des classes populaires constituent, eux, une faible minorité (12,3 %), illustrant la réticence des couches populaires résidant dans les quartiers gentrifiés vis-à-vis de la démarche d'enquête (Oberti - 2007 ; Clerval - 2008). La composition sociale des parents interrogés est à mettre en lien avec le statut d'occupation de leur logement. Ces différents milieux sociaux ne sont pas répartis de façon homogène dans les trois quartiers. A Noe Valley, ce sont les classes moyennes supérieures qui prédominent le plus nettement (83,3 %), reflétant le niveau de « supergentrification » atteint par le quartier. A l'opposé, Stoke Newington est le seul quartier où elles ne représentent pas la majorité absolue (41,7 %), et où les classes populaires constituent une forte minorité (25 %), à côté des classes moyennes (33,3 %), en lien avec la composition socio-démographique du quartier en général. Les Batignolles occupent, à cet égard encore, une position intermédiaire entre ces deux quartiers, avec une assez forte proportion de classes moyennes (73,9 %). De façon peu surprenante, ces parents sont ainsi majoritairement propriétaires de leur logement (70,8 %), avec de nettes différences entre les trois quartiers cependant : les propriétaires sont proportionnellement plus nombreux à Noe Valley (88,9 % des parents interrogés dans ce quartier) et à Stoke Newington (75,0 %) qu'aux Batignolles (52,2 %). Ces variations sont en partie liées à une tradition de la propriété immobilière qui diffère selon les pays (ainsi la culture de la propriété du logement est particulièrement marquée aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne depuis plusieurs décennies).

²⁹ Pour certains parents, le critère de l'âge n'a pas été renseigné (16,9 %).

L’examen statistique des caractéristiques socio-démographiques des Batignolles, de Stoke Newington et de Noe Valley a fait apparaître ces territoires comme des quartiers gentrifiés, socialement diversifiés et marqués par une surreprésentation des familles avec enfants. Ces attributs correspondent-ils à ceux mis en avant par les parents et les enfants ? Ce chapitre est consacré aux manières dont les familles se représentent leur quartier. Il s’intéresse aux regards que les parents et les enfants portent respectivement sur les trois quartiers, et met en lumière un certain nombre de convergences et de décalages entre les représentations des uns et des autres. Parce que les représentations sont étroitement liées aux pratiques et aux sociabilités des habitants (soit qu’elles les influencent, soit qu’en retour elles soient structurées par elles), ce chapitre constitue en même temps un préambule à l’analyse des pratiques et des sociabilités des enfants (chapitre 4) et des parents (chapitre 5).

1 – Les quartiers vus par les parents

Les entretiens réalisés avec les parents, et plus particulièrement avec ceux qui habitent le quartier (cf. chapitre 2), apportent de nombreux éléments sur les manières dont ils se représentent leur quartier. De façon convergente dans les trois quartiers, trois images fortes structurent leurs représentations du quartier.

11 – Le quartier, son cœur et ses marges

Les parents interrogés identifient tous les Batignolles, Stoke Newington ou Noe Valley comme leur quartier de résidence. Ils distinguent cependant nettement le cœur du quartier de ses marges. Si de nombreux parents identifient spontanément un « cœur » du quartier, celui-ci n’est cependant pas constitué des mêmes lieux selon les quartiers. A Noe Valley, c’est la rue commerçante (la 24^{ème} rue) qui est présentée très consensuellement comme le centre du quartier, confirmant des recherches précédentes menées sur le quartier (Lehman-Frisch - 2002). Aux Batignolles, qui possède deux rues commerçantes principales et où les commerces sont globalement plus dispersés, c’est plutôt l’église (située à la convergence de ces deux rues commerçantes perpendiculaires entre elles, et qui s’adosse au parc des Batignolles) qui est considérée comme le centre du quartier. A Stoke Newington, les parents désignent la rue Church (où sont concentrés tous les commerces), et plus généralement l’ancien centre historique du quartier, qui englobe également le cimetière d’Abney Park et le Clissold Park, et qui constitue un élément d’identification important du quartier. Au total, dans les trois quartiers, ce sont les espaces publics principaux qui composent le cœur et sur lesquels repose l’identification du quartier :

« Un quartier a forcément un espace où l'on peut se rencontrer.³⁰ (Mme Q., CMS, Noe Valley) »

Le consensus est moins fort cependant en ce qui concerne la délimitation des marges du quartier. Aux Batignolles, les représentations des limites du quartier sont relativement convergentes, les parents citant presque tous sans hésiter les quatre grands axes encerclant le quartier autour de l'église des Batignolles (cf. Figure 3). Pour eux, ces limites spatiales sont de plus renforcées par des différenciations sociales : ils distinguent en effet très nettement, dans leur ensemble, les Batignolles des Epinettes (plus populaires) et de Monceau (plus bourgeois) :

« Le quartier tel que je l'ai délimité, je pense que c'est des classes moyennes. (...) Si on va d'un côté ou de l'autre, ... De l'autre côté de l'avenue de Clichy c'est plus populaire, et de l'autre côté au contraire vers... C'est la partie bourgeoise du 17^e. (Mme C.-D., CMS, Batignolles) »

Mais dans les quartiers moins denses de Stoke Newington et de Noe Valley, les limites (géographiques et sociales) sont moins nettes. Plusieurs parents à Noe Valley par exemple expliquent qu'ils considèrent habiter dans les marges mal définies du quartier :

« On habite à la limite de Noe Valley et de la Mission. Je dirais qu'à partir de la rue Guerrero, on considère que c'est la Mission. Alors on est un peu à la frontière.³¹ (Mme N., CMS) »

« C'est le quartier de Noe Valley/Diamond Heights. (...) Deux quartiers différents, mais on est juste au milieu. (...) La zone grise...³² (Mme M., CM) »

On montrera plus loin, la façon dont certains parents « jouent » précisément de la position intermédiaire de leur domicile pour leurs pratiques et celles de leurs enfants (cf. chapitre 6).

Quoiqu'il en soit, les parents distinguent presque tous, à une échelle plus fine, un quartier de proximité que certains désignent comme leur « quartier immédiat » (Mme O., CM, et Mme I., CMS, à Noe Valley). Ce quartier correspond à leur territoire de pratiques quotidiennes, le plus souvent à pied, et ne se conforme pas toujours exactement aux limites des quartiers des Batignolles, de Stoke Newington et de Noe Valley, en particulier pour les parents qui habitent dans leurs marges.

12 – Des « quartiers-villages » familiaux très appréciés

Clairement identifiés, les Batignolles, Stoke Newington et Noe Valley sont aussi tous trois des quartiers très appréciés par les parents dans l'ensemble, qui n'hésitent pas à exprimer leur attachement au quartier par des déclarations enthousiastes :

³⁰ « A neighborhood has to have a meeting place ».

³¹ « We live on the edge of Noe Valley and the Mission. I think that probably starting on Guerrero would be considered the Mission, so this is kind of the dividing line ».

³² « This is Noe Valley/Diamond Heights District. (...) Two different [neighborhoods] but we're right in the middle. (...) The gray area ».

« J'adore notre quartier. Oui, vraiment j'adore notre quartier.³³ (Mme E., CMS, Noe Valley) ».

« Je l'aime bien ce quartier... (...) On n'arrive pas à déménager ! (Mme Ma., CM, Batignolles) ».

Cette appréciation positive repose sur plusieurs éléments récurrents dans les entretiens et communs aux trois quartiers. Les parents décrivent en effet leur quartier comme étant à la fois calme, animé et sûr, avec la présence de commerces, des cafés et des restaurants dont ils apprécient la diversité et l'accessibilité à pied (les parents de Noe Valley emploient le terme de « marchabilité » (*walkability*) du quartier, dans une ville où les déplacements en voiture restent largement majoritaires). Ils mettent souvent en avant la proximité du centre de la ville ou des pôles d'emplois de l'agglomération. Surtout, ils insistent sur l'atmosphère de quartier et convoquent de façon récurrente l'image du quartier-village convivial marqué par l'interconnaissance (avec les marchands, avec les habitants).

« Tout le monde ici parle du village des Batignolles, je pense que c'est pas tout à fait faux, c'est un peu une enclave. C'est un quartier où sont les gens qui y vivent et les commerçants vivent aussi. C'est un quartier qu'on ne traverse pas par hasard. On n'a pas besoin de le traverser pour aller ailleurs dans Paris finalement. (Mme C., Batignolles) ».

« Il est animé mais sans être (insistance sur le mot :) trop animé. Les gens se connaissent, se parlent pas mais en tous les cas se connaissent, et donc peuvent se dire bonjour quand même (Mme D., CMS, Batignolles) ».

« C'était comme un petit... comme un village en dehors de Londres. (...) C'est très autonome. C'est comme une sorte de petite ville ou... On peut y vivre sans être à Londres³⁴ (Mme T., CMS, Stoke Newington) ».

« C'est vraiment comme un village, c'est ça. Alors on vit dans une grande ville, mais habiter à Stoke Newington c'est comme habiter un petit village. Parce que je connais tout le monde. Je descends la rue Church et je rencontre dix personnes que je connais³⁵ (Mme H., CMS, Stoke Newington) ».

« Parce que si on le veut vraiment, on peut faire la plupart des choses qu'on a à faire dans le quartier. Il y a presque tout, entre la 24^{ème} et la rue Church. Il y a des parcs et le Noe Valley Ministry fait une série de concerts, et si on veut écouter de la musique, on peut. Il se passe plein de choses dans le quartier. Quand on se promène sur la 24^{ème} rue, on rencontre tout le temps des gens qu'on connaît. C'est un peu comme dans une petite ville au milieu de la grande ville³⁶ (Mme E., CMS, Noe Valley) ».

³³ « I love our neighborhood. Yes, absolutely I love our neighborhood ».

³⁴ « It was like a small... it is like a village outside London. (...) It is very self-contained. It is like a little type of town or some...you could live without being in London ».

³⁵ « It's really village like is what it is. So you're living in a big city, but living in Stoke Newington is like living in a small village. Because I know everyone. I'll walk down Church street and I'll bump into ten people I know ».

³⁶ « Because if you really really wanted to you might be able to do most your things in the neighborhood. There is almost everything between 24th and Church. There are parks and the Noe Valley Ministry has a concert series, so if you wanted to hear music, you could

« Je trouve juste que ça fait très quartier. D'abord, San Francisco n'est pas une grande ville en soi. Et en étant... Ça fait plus quartier... Par exemple on rencontre toujours les mêmes gens³⁷ (M. U., CMS, Noe Valley) ».

Ce sentiment d'être à la fois dans et hors de la (grande) ville, au sein d'un quartier à forte identité où l'interconnaissance et, plus généralement, les relations sociales sont relativement développées, est presque toujours très apprécié. Mais avec le temps, cette sociabilité de village peut devenir presque trop intense pour certains parents, telle cette mère habitant à Stoke Newington depuis plus de dix ans, et qui avoue parfois marcher d'un pas pressé sur la rue Church pour éviter d'être happée dans des discussions autour d'un café alors qu'elle se plaint de manquer de temps.

Ces représentations sont au total très convergentes avec celles mises en avant par nombre de recherches sur d'autres quartiers gentrifiés des villes d'Amérique du Nord ou d'Europe (Ley - 1996 ; Authier - 2001 ; Butler – Robson - 2003). Mais dans ces trois quartiers, l'image du quartier-village est aussi étroitement associée à la forte visibilité des familles avec enfants, comme le suggère l'expression d'un parent, qui évoque « une atmosphère de village familial » (*a villagy-family feel*) (Paul, CM, Stoke Newington) :

« C'est bobo-land, c'est poussette-land, et c'est super ! (M. T., CMS, Batignolles) ».

« Et il y a eu une explosion d'enfants dans ce quartier, qui est... phénoménale. (...) C'est venu comme ça, fin des années 1990, et moi-même j'ai eu mon enfant en 2000, et effectivement ... J'ai vécu moi-même un peu cette évolution, parce que... Quand j'ai promené ma fille quand elle était bébé au square, il y avait des mamans avec des poussettes et des landaus partout... Et ça continue, c'est extraordinaire (Mme W., CMS, Batignolles) ».

« Je crois qu'il y a une plus grande concentration de familles avec de jeunes enfants dans Stoke Newington que nulle part ailleurs dans le pays³⁸ (Mme B., CM, Stoke Newington) ».

« On habite à Noe Valley, mais on l'appelle « Poussettes Valley » parce qu'il y a tellement de mères et de parents et de nounous avec des poussettes !³⁹ (Mme O., CMS, Noe Valley) ».

« Ici on a soit un chien soit un enfant, à Noe Valley, tout le monde plaisante. En fait, il y a un dicton qui dit que ceux qui ne peuvent pas avoir de chien ont des enfants !⁴⁰ (Mme Q., CMS, Noe Valley) ».

do that. There's a lot going on in the neighborhood. When we go for walks on 24th st we run into people we know all the time. It's kind of small town-ish in the middle of the city ».

³⁷ « I just feel like it's very neighborhoody. First of all, San Francisco is not a big city, per se. And being that it's more neighborhood... like you run into the same people ».

³⁸ « I think there's a bigger population of families with young children in Stoke Newington than there is anywhere in the country ».

³⁹ « We live in Noe Valley but it's called "Stoller Valley", because there are so many moms and parents and nannies with strollers ! ».

⁴⁰ « You either have a dog or a kid, in Noe Valley, they all joke. In fact there's a saying that those who can't have dogs have kids ! ».

Figure 33 - Des enfants et leurs parents sur la 24ème rue dans Noe Valley



Cette « atmosphère familiale » est donc un élément majeur de l'identité des Batignolles, Stoke Newington et Noe Valley : ce ne sont pas des quartiers où l'on trouve une grande variété de galeries artistiques, de bars ou autres lieux nocturnes et en cela ils se distinguent d'autres quartiers gentrifiés non familiaux :

« On dit plus ou moins qu'on s'installe ici avant d'avoir un bébé. Alors il y a des poussettes partout. Toutes les conversations c'est, « Vous avez un job ? » ou « Vous avez un enfant ? » [Rires] Vous voyez ? Mais c'est bien ce que ça veut dire. C'est un quartier familial. On ne s'installe pas ici quand on est jeune et yuppie et qu'on veut aller dans des bars et faire la fête. On va à Marina, Cow Hollow, North Beach : c'est là qu'on va pour ça. On ne vient pas ici quand on est célibataire. On vient ici quand on a une famille.⁴¹ (Mme E., CMS, Noe Valley). »

« C'est drôle. Il ne se passe pas grand-chose en termes de culture dans ce quartier. Mais, c'est un chouette quartier urbain quand on a une famille. C'est très facile à vivre. On se sent en sécurité.⁴² (M.U., CMS, Noe Valley) ».

Au constat de la forte présence des familles correspond un sentiment assez largement partagé que ces quartiers sont « super adaptés aux enfants » (*super appropriate for kids*) (M. G., CMS, Noe Valley), ou « très tournés vers les familles » (*very family orientated*) (Mme H., CMS, Stoke Newington).

⁴¹ « We sort of had the reputation as you come here and you have your babies. So there's strollers everywhere. Everything is about, "Do you have a job?" or "Do you have kids?" [laughs] Right? But it goes back to the heart of it. It's a family neighborhood. You don't move here, if you want to be young and yuppie and go to the bars and party, you move to Marina, Cow Hollow, North Beach. Those are the places you go. You don't come here as a single person. You come here as a family ».

⁴² « It's funny. There is not much culture going on in this neighborhood. But it feels like a nice urban neighborhood to have a family. It's very livable. It feels safe ».

« C'est un super endroit pour élever ses enfants⁴³ (Mme W., CMS, Stoke Newington) ».

Leur caractère accueillant aux familles et aux enfants est relié à plusieurs caractéristiques. D'abord, les parents, dans les trois quartiers, apprécient la proximité des parcs :

« Moi j'aime bien la proximité du parc Martin Luther King en face. Parce que pour mes enfants c'est sympa. Bon il est un peu trop petit ce parc. (Mme C-D., CMS, Batignolles) ».

« Je trouve que ce qui est vraiment bien dans ce quartier c'est qu'il y a plein de parcs et d'aires de jeux où les enfants peuvent aller⁴⁴ (Mme Cb., CMS, Noe Valley) ».

Est également mise en avant la forte concentration des familles en elle-même, qui a conduit les restaurants, les cafés, les commerces à s'adapter à une clientèle de familles et d'enfants (cf. Figure), et qui participe plus largement à la construction d'un sentiment de communauté familiale dans le quartier :

« Il y a plein de trucs pour les enfants, donc c'est ça qui fait que c'est pratique aussi. Il y a plein de boutiques qui sont axées enfant, on voit que c'est un quartier familial. (Mme D., CMS, Batignolles) ».

« Toute la communauté s'est adaptée. Les magasins et les restaurants sont très sensibles. S'ils veulent gagner de l'argent ils sont obligés d'être accueillants envers les familles (...). Alors le quartier est devenu très accueillant pour les familles. Les gens sont généralement très à l'aise entre eux, ils se promènent avec leurs enfants et se disent bonjour dans les rues, les gens s'arrêtent et s'interpellent.⁴⁵ (M. Q., CM, Stoke Newington) ».

« Il y a beaucoup de familles, alors il y a une communauté qui s'est formée.⁴⁶ (M. G., CMS, Noe Valley) ».

⁴³ « It's a great place to raise children ».

⁴⁴ « I do think the nice thing about this area is that there's enough parks and enough play areas for kids to go to ».

⁴⁵ « The whole community adapted to that. The shops and restaurants are very sensible. If they want to make money then they have to be friendly towards families (...). So the place became very child friendly. People are generally quite at ease with each other, they're walking with their children and say hello in the streets, people stop and shout ».

⁴⁶ « There are a lot of other families so there is a community of people ».

Figure 34 - L'adaptation des commerces aux familles avec enfants sur la rue Church à Stoke Newington



Dans les trois quartiers, les parents apprécient également la présence de la bibliothèque et la diversité des activités destinées aux enfants. Ils sont plusieurs à évoquer aussi la qualité des écoles locales publiques comme un atout du quartier pour la vie des familles. Les parents des Batignolles apprécient les activités organisées au sein des écoles du quartier. A Stoke Newington, le bon niveau des écoles publiques est d'autant plus apprécié qu'il permet aux enfants des classes moyennes et supérieures de rester dans un quartier proche de leur domicile et de ne pas être contraints à des déplacements quotidiens lointains et fatigants (en plus des économies réalisées par les parents en évitant de les scolariser dans des écoles privées). Les parents (de l'école publique) à Noe Valley, se réjouissent également de la qualité de l'école publique locale, tout en regrettant que la mauvaise image des écoles publiques n'ait conduit de nombreux parents à quitter le quartier (et la ville) pour cela :

« Ce qui distingue vraiment ce quartier c'est que la plupart des gens sont assez riches pour envoyer leurs enfants dans des écoles privées et la plupart des gens ne veulent pas, et les écoles publiques sont assez bonnes. Alors il y a un vrai soutien pour les écoles par ces classes moyennes, alors que dans d'autres quartiers de Londres, par exemple dans l'ouest ou dans le sud...⁴⁷ (Mme N., CMS, Stoke Newington) ».

⁴⁷ « The one thing that distinguishes this area is that most people are rich enough to send their children to private schools and most people don't want to, and the state schools are quite good. So there's very strong support for the schools among the middle class, whereas in other parts of London, like if you go to west London, or south London ».

« Malheureusement, ce qui se passe souvent c'est que les écoles ne sont peut-être pas à la hauteur de ce que veulent les gens, et ils quittent le quartier quand leurs enfants commencent l'école primaire. Ils vont dans Marin où les écoles sont un peu mieux.⁴⁸ (Mme O., CMS, Noe Valley) ».

A Noe Valley et à Stoke Newington, les parents insistent encore sur les caractéristiques architecturales du quartier considérées comme appropriées à la vie de famille, à savoir la disponibilité de maisons individuelles et la présence de jardins. Ces deux quartiers contrastent ici avec les Batignolles, où les parents ont plutôt tendance à souligner la petitesse des appartements, typique des anciens quartiers populaires parisiens :

« De plus en plus de maisons sont achetées par des familles, qui ajoutent un étage. Beaucoup de maisons ont été agrandies depuis. Les grandes familles ont besoin d'espace.⁴⁹ (Mme W., CMS, Stoke Newington) ».

« Mais je trouve que Noe Valley, pour les familles, c'est le meilleur quartier de la ville à cause des jardins.⁵⁰ (Mme D., CMS, Noe Valley) ».

Les parents sont enfin assez unanimes, dans les trois quartiers, à considérer que ce sont des quartiers sûrs (sauf parfois, aux Batignolles, le parc Cardinet). Parce qu'il y a toujours du monde, parce qu'il existe un système de « coveillance » (Rosenberg - 1980), ou parce que les parents accompagnent systématiquement les enfants, ces derniers sont en sécurité dans le quartier :

« Et sécurité... On va dire que pour aller de chez moi à l'école oui, et puis il y a une petite boutique qu'elle n'a pas fait [sur son dessin] mais il y a un monsieur qui vend un, une espèce de bazar et on se dit bonjour et je sais qu'il regarde vraiment tout ce qui se passe et tout. Oui, plutôt en sécurité. (Mme N., CMS, Batignolles) ».

« C'est formidable ici. C'est calme. (...) C'est juste ça qu'on veut. (...) Pour soi et pour ses enfants.⁵¹ (Mme N., CP, Stoke Newington) ».

« On se sent en sécurité⁵² (M U., CMS, Noe Valley) ».

Mais cette appréciation n'est pas univoque et certains parents mentionnent les aspects sous lesquels ces trois quartiers ne leur paraissent pas suffisamment adaptés aux enfants. Outre une trop forte circulation automobile, plusieurs parents mettent d'abord l'accent sur le renchérissement des logements. A Noe Valley, quelques (rares) parents signalent aussi l'absence de commerces destinés aux enfants plus grands, le manque d'espaces de plein air (les parcs sont parfois jugés insuffisants, en particulier lorsque les enfants grandissent), voire l'anonymat des relations dans le quartier (comme le regrette un père de milieu populaire originaire d'Amérique Centrale).

⁴⁸ « Unfortunately, what happens many times is that the schools might not be what people want them to be, and they move out by the time the kids start kindergarten. They move to Marin where the schools are slightly better ».

⁴⁹ « More houses have been bought by families, and gone up. Lots of houses have been extended, since then. Big families who need more space ».

⁵⁰ « But I think Noe Valley, for families, is the best place to live in the city because of the yards ».

⁵¹ « It's excellent here. It's peaceful. (...) That's what you want is peace. (...) For yourself and your children ».

⁵² « It feels safe ».

Aux Batignolles, une minorité de parents (composée surtout d'hommes, mais aussi des parents les plus critiques à l'égard du quartier et de son évolution) considèrent même que le quartier n'est pas vraiment ou pas du tout adapté pour les enfants : il n'y a pas vraiment de centre culturel, les activités sont éloignées, les horaires non adaptés, les tarifs prohibitifs, les inscriptions difficiles et le nouveau parc (Cardinet) n'est pas bien fréquenté.

« (Et depuis que vous habitez dans ce quartier, vous trouvez qu'il a changé ?)
Oui, oui. Bah en fait en bas de l'immeuble avant il n'y avait pas de bande de jeunes qui venaient fumer la journée et maintenant on est... On voit des jeunes désœuvrés qui viennent fumer et qui trouvent très sympathique l'espace qu'il y a entre les deux avenues, entre la rue Lemercier et l'avenue de Clichy. Donc du coup on ne sait pas forcément, on ne sait pas trop ce qu'ils fument en plus donc ça met un petit doute dans les têtes de tous les gens et c'est vrai qu'on se fait pas mal de souci.

(...) En fait c'est depuis qu'il y a le square, le parc là. Le parc des Batignolles, il a l'air d'accueillir pas mal de monde et du coup ce n'est pas forcément terrible. (Mme A., CMS, Batignolles) ».

13 – Des quartiers « bobos » socialement mixtes ?

Lorsqu'ils sont amenés à décrire la population de leur quartier, les parents des Batignolles ont largement recours à l'image du quartier « bobo », qu'ils définissent comme un quartier de classes moyennes supérieures, « un lieu un peu privilégié » dans Paris. Souvent ils se reconnaissent d'ailleurs eux-mêmes dans cette étiquette « bobo », qu'ils associent à la fois à un certain niveau économique et à une manière de vivre (bien différente des « bourgeois » et caractérisée par une plus grande ouverture aux autres), distincte d'autres quartiers de classes moyennes :

« Pour moi c'est, vraiment, très bobo. (Mme L., CMS, Batignolles) ».

« Comment décririez-vous la population du quartier ? Familles classes moyennes un peu supérieures, un peu bobo, avec des enfants. Qu'est-ce que vous entendez par « bobo ... ? Des gens qui ont un niveau d'études supérieur, tout le monde, enfin, les gens que je connais en fait. (...) C'est quand même la grande majorité. Les deux parents travaillent. Et... pas classique. Des gens en cravate avec le costume il n'y en a pas, et des femmes en tailleur, il n'y en a pas non plus. (...) Les parents des amis de mes enfants sont tous soit dans les médias, ou le journalisme, ou prof... Des catégories pas classiques, avec des horaires pas classiques, un mode de vie pas forcément pas hyper classique. Donc ça, moi ça me va tout à fait, je travaille en horaires décalés, je mets jamais de tailleur... Je me reconnais... Je trouve que je suis à ma place. (Mme D., CMS, Batignolles) ».

L'expression « bobo » n'a cours ni à Stoke Newington, ni à Noe Valley – bien que le terme de « bobo » ait été lancé par le journaliste américain David Brooks dans un essai qui a fait grand bruit (*Bobos in Paradise* - 2001), il n'a pas rencontré aux Etats-Unis (et en Grande-Bretagne) le même succès qu'en France, où les médias s'en sont saisis et l'ont largement popularisé dans le contexte des élections municipales de 2000. Une mère de Stoke Newington utilise cependant l'expression de « chichifié » (*Chi chi fied*) (Mme G., CMS) pour caractériser les dynamiques de son quartier, dans un sens très proche de celui de « Boboisé ». Mais, comme aux Batignolles, les parents reconnaissent la prédominance des classes moyennes supérieures (blanches), qui donnent le ton aux deux quartiers. Et, comme aux Batignolles également, ils insistent sur les manières de vivre (et les valeurs) qui rapprochent entre eux les habitants de ces quartiers (la référence à la *community* est récurrente), et les distinguent d'autres quartiers de classes moyennes supérieures de Londres ou de San Francisco. A Stoke Newington par exemple, les parents insistent sur la spécificité des classes moyennes du quartier, tant dans leur composition sociale (peu de cadres supérieurs de la City, mais plutôt des médias (télévision, radio), de la scène artistique), que dans leurs valeurs et leurs pratiques (un quartier plus à gauche, plus tolérant (*liberal*), où les classes moyennes soutiennent l'école publique et y envoient leurs enfants). Les habitants de Noe Valley quant à eux, opposent fréquemment leur quartier, qu'ils considèrent comme ouvert et tolérant, à celui de la Marina ou de Pacific Heights, considérés comme des quartiers bourgeois.

« J'ai rencontré beaucoup de gens qui sont dans le même esprit, j'ai rencontré beaucoup de gens qui sont comme moi, avec les mêmes idées politiques ou sociales que moi. C'est très mélangé, c'est chouette, j'aime bien en général. (...) Je crois que c'est parce que Stoke Newington a une longue tradition de non-conformisme, ce qui est un phénomène anglais particulier vraiment, mais c'est être un peu différent, peut-être un peu plus de gauche et tolérant, il y a beaucoup de gens du milieu créatif et artistique ici et ce genre de choses, mais aussi pas mal d'avocats et d'universitaires et tout.⁵³ (Mme N, CMS, Stoke Newington) ».

« Je dirais que Noe Valley c'est plutôt blanc, genre jeunes cadres pour la plupart.⁵⁴ (Mme C., CMS, Noe Valley) ».

« Mais cela étant, je pense quand même que les gens ont le bon... Un sens des priorités similaire. Je veux dire, c'est un mot bizarre pour un quartier, mais il ne donne pas l'impression d'être un quartier xénophobe.⁵⁵ (M. U., CMS, Noe Valley) ».

Comparativement la figure du quartier socialement mixte est inégalement mise en avant dans les trois quartiers, et mobilisée de façon plus diverse. Ainsi, à Stoke Newington, les parents interrogés considèrent presque tous la mixité ethnique et sociale comme un élément d'identité majeur du quartier :

⁵³ « I've met a lot of very like-minded people, I've met a lot of people that are like me, have the same political or social attitudes as I have. It's very mixed, it's nice, I like it on the whole. (...) I think it is because Stoke Newington has a long tradition of being non-conformist, which is a particular English phenomenon really, but it's about being a little bit different, perhaps a little bit more liberal left wing, there's a lot of creative and artistic people here and that sort of thing, but also quite a lot of lawyers and academics and things ».

⁵⁴ « I think Noe Valley tends to be white, professional types of people that live, for the most part, in the neighborhood ».

⁵⁵ « But that being said, I still think that people have the right... like a similar set of priorities. I mean, it's a weird word to use for a neighborhood, but it doesn't feel xenophobic ».

« C'est vraiment très très mélangé. Parce que certaines maisons sont de petits appartements et d'autres sont de grandes maisons individuelles. On a tellement de nationalités et de races dans le coin. C'est extraordinaire, vraiment.⁵⁶ (Mme N ; CMS, Stoke Newington) ».

Aux Batignolles comme à Noe Valley, la mixité de la population du quartier est moins mise en avant et donne lieu à des représentations plus contradictoires, certains parents soulignant fortement le côté mélangé du quartier, alors que d'autres au contraire considèrent que tous les habitants se ressemblent :

« Alors le côté négatif, je trouve c'est que tout le monde se ressemble. Par exemple, je croise beaucoup de gens qui travaillent dans la pub, je croise énormément de gens avec qui j'ai travaillé. Donc je pense qu'il y a pas mal de gens des médias, pas mal de gens du cinéma ...et puis pas mal de couples qui viennent s'installer ici au premier enfant. (Mme L., CMS, Batignolles) ».

« Je trouve que c'est super mélangé. Il y a un peu de tout. (...) Du coup, il y a une ouverture d'esprit qui est bien plus grande donc bien plus agréable (qu'à Levallois où elle habitait avant) (Mme C., CM, Batignolles) ».

« C'est assez mélangé, c'est ça que j'aime bien. Il y a des gens... Enfin j'ai l'impression qu'il y a des gens de tous milieux sociaux. (Mme F., CM, Batignolles) ».

« Il y a de tout. De tout. Tout le monde, enfin je pense que c'est très...ce qu'il y a de bien c'est qu'il y a plein de gens quoi, c'est à la fois des jeunes, des vieux ...donc voilà c'est assez mixé. On voit des personnes âgées mais on voit aussi des personnes avec des tous jeunes enfants qui vraisemblablement arrivent dans le quartier. Cette espèce de cohabitation c'est assez sympathique. Y'a tout le monde, toutes les couleurs aussi. Sur l'avenue de Clichy bah voilà, ça passe du blanc au noir, c'est vivant quoi. (Mme A., CMS, Batignolles) ».

« C'est un quartier de classes moyennes supérieures, je dirais. Ce n'est pas vraiment mixte ethniquement. C'est surtout blanc.⁵⁷ (Mme O., CMS, Noe Valley) ».

« J'adore vraiment qu'il y ait tout un mélange de gens.⁵⁸ (Mme E., CMS, Noe Valley) ».

« C'est mélangé socio-économiquement. Ce n'est pas mélangé racialement. C'est un quartier très blanc. Il l'a toujours été. (...) Il y a encore un peu de mélange socio-économique.⁵⁹ (M. G., CMS, Noe Valley) ».

⁵⁶ « It's really very, very mixed. Because some of the houses are small flats and some are big family houses. We've got so many different nationalities and races around here. It's extraordinary, really ».

⁵⁷ « It's upper middle class, I would say. It is not really ethnically diverse. It's mainly white ».

⁵⁸ « I really love that it's a whole mixture of people ».

⁵⁹ « It's mixed socio economically. It's not mixed racially. It's a very white neighborhood. It always has been. (...) There is still some socioeconomic mix ».

« On a beaucoup de gens qui travaillent dans l'informatique dans la péninsule ou des dérivés de ça. Alors plutôt très diplômés et puis il y a un peu de diversité en même temps. Mais c'est de la diversité de San Francisco. Ça reste très aisé et c'est plutôt socio-économiquement des gens dans les mêmes fourchettes.⁶⁰ (Mme Q., CMS, Noe Valley) ».

« Et bien sûr il y a une grande diversité d'orientations sexuelles. Il y a des lesbiennes et des homos. Il y a des familles des différentes couleurs du drapeau gay. Et je trouve que c'est super.⁶¹ (M. U., CMS, Noe Valley) ».

Remarquons au passage qu'à Noe Valley, et dans une moindre mesure à Stoke Newington, de façon plus marquée qu'aux Batignolles, les parents envisagent cette « diversité » de façon différenciée : les uns en évoquent plutôt la dimension sociale, les autres plutôt la dimension ethnico- raciale, culturelle, voire d'orientation sexuelle. Cette conception de la mixité reflète ainsi la place centrale accordée, dans les débats de société (et dans les sciences sociales) aux Etats-Unis, à la question des minorités, celles-ci étant définies comme tout groupe différent et dominé par le groupe dominant des hommes adultes blancs anglo-protestants et les normes qu'ils ont établies. Elle contraste avec la conception française de la mixité, qui repose, elle, sur l'idée d'une société fondée sur le principe d'universalité, qui, par conséquent, ne reconnaît pas les différences culturelles [Lacorne - 1997 ; Collignon - 2001].

Enfin, et c'est particulièrement net dans le cas de Noe Valley, la composition sociale de la population est ressentie de façon très différente selon que les parents habitent au cœur ou dans les marges du quartier. Les parents habitant près du quartier populaire de la Mission insistent en effet systématiquement sur la diversité qui caractérise selon eux les abords de leur domicile, en l'opposant parfois explicitement à l'homogénéité perçue du cœur de Noe Valley :

« Je dirais que c'est assez divers. Divers du point de vue des couleurs, du point de vue socio-économique. Par exemple à une rue d'ici, on serait considéré comme aisés par d'autres gens. C'est un quartier très mixte. Il y a des très grandes maisons individuelles et puis il y a des appartements plus petits que le nôtre occupé par beaucoup de gens, alors je dirais que c'est assez varié.⁶² (Mme X., CMS, Noe Valley) ».

« C'est vraiment mélangé. [Contrairement à] Noe Valley, que des familles, tous des jeunes cadres, des cadres qui ont réussi. Alors je dirais que le niveau de revenu est un peu plus haut et que l'âge est un peu plus élevé aussi.⁶³ (Mme Ca., CMS, Noe Valley) ».

⁶⁰ « You have a lot of peninsula computer or via one of the offshoots of that. So pretty well educated and then there is a good bit of diversity at the same time. But it's San Francisco diversity. It's very comfortable but I think it's more socio-economic, people are about the same range ».

⁶¹ « And of course there's plenty of diversity of sexual orientation. There's lesbians and gay men. There's families of all different colors and stripes. I think that's great ».

⁶² « I would say it's pretty diverse. Diverse color, socio-economic. I think you can be one block away and we would be affluent to some other people. It's a very mixed neighborhood. You've got some very big houses, solely owned with one family and then you've got smaller apartments than us with lots of people in, so I'd say it's quite varied ».

⁶³ « It's really mixed. [As opposed to] Noe Valley [where there are] all families, all young professionals, successful professionals. So I would say the income level is a little higher and age is a little higher too ».

Un autre trait commun, et une autre image forte des Batignolles, de Stoke Newington et de Noe Valley qui ressort des entretiens de parents, concerne l'évolution de ces quartiers. Presque tous les parents relèvent que ces quartiers se sont « métamorphosés », insistant sur la radicalité de ces transformations, avec l'arrivée de commerces et d'habitants des classes moyennes supérieures.

« Ca a énormément changé.⁶⁴ (Mme G.L., CP, Stoke Newington) ».

Cette image est plus présente chez les habitants les plus anciennement installés. A Noe Valley et à Stoke Newington, ils font remonter le processus de transformation à vingt ans plus tôt, alors qu'aux Batignolles, ils expriment leur sentiment d'une accélération des changements au cours des dix dernières années : reprenant à leur compte un discours relativement typique des pionniers de la gentrification, ils constatent la présence croissante de « bobos » et une population finalement de moins en moins mélangée. A Stoke Newington et à Noe Valley, plusieurs parents utilisent spécifiquement le terme de « gentrification » pour qualifier les évolutions de ces quartiers. L'un d'entre eux décrit ainsi précisément la transformation socio-spatiale de Noe Valley sur une période longue, alors même qu'il n'y est installé que depuis un an, attestant de l'importance des débats sur la gentrification (et le déplacement des populations les plus modestes induites par le processus), au-delà des cercles universitaires, dans la ville de San Francisco.

Ces transformations sociales sont diversement appréciées par les parents interrogés. Certains les considèrent comme positives, notamment pour ce que cela apporte en termes de réhabilitation des parcs, voire de transformation des écoles :

« Depuis que j'habite ici le quartier s'est gentrifié et les services se sont améliorés. Des nouveaux cafés et des restaurants ont ouvert, les écoles se sont améliorées. En général, les services se sont améliorés dans le coin. C'est devenu un quartier plus agréable à vivre.⁶⁵ (M. Q., CM, Stoke Newington) ».

« Mais c'est sûr, ça a changé en mieux parce qu'on prend plus soin des aires de jeux. Les parcs ont été réhabilités. Je suppose que c'est l'engagement pour maintenir le quartier... Je ne sais pas.⁶⁶ (Mme M., CM, Noe Valley) ».

« Même le profil des familles de l'école a pas mal changé. Je n'en suis pas sûre mais je dirais que j'ai observé que les familles qui arrivent à l'école avec les enfants plus jeunes sont plus aisées. (...) Alors en fait ça a profité à la qualité de l'école, dans un sens, parce que les gens ont plus de ressources à y investir. Elle s'améliore sans cesse.⁶⁷ (Mme N., CMS, Noe Valley) ».

⁶⁴ « It has changed dramatically ».

⁶⁵ « During the time that we've lived here the area became more gentrified and the services improved. More cafes opened and restaurants have opened, schools improved. So generally the services have improved right around. It became a better place to live ».

⁶⁶ « But definitely, I think for the better because we're definitely taking care of the playgrounds. The parks have been remodeled. I guess the engagement in keeping the neighborhood... I don't know ».

⁶⁷ « Even the demographics of the families at the school has changed quite a bit. I don't know that as a fact, but I would say, as an observer, the families with the younger children coming into the school are much more affluent. (...) So, that's actually helped the quality of the school, in a sense, because people have more resources to put into it. It's getting better all the time ».

D'autres parents, constitués plutôt par des figures emblématiques des pionniers de la gentrification, déplorent ces évolutions au contraire, principalement pour le renchérissement de l'immobilier et le déclin de la « diversité » dans le quartier, à la fois sociale et commerciale :

« Oui, c'est devenu un quartier cher pour y vivre, c'est sûr, les prix de l'immobilier ont explosé et ça se reflète dans le genre de magasins qui ont ouvert sur la rue Church.⁶⁸ (Mme G., CMS, Stoke Newington) ».

« Ce qui m'a fendu le cœur, c'est de voir tellement de petits commerçants de petits magasins sur la 24^{ème} rue qui ont fermé. Parce que leurs loyers ont doublé, des fois triplé. (...) Je n'avais pas envie de voir arriver tellement de chaînes commerciales.⁶⁹ (Mme D. E., CMS, Noe Valley) ».

« Le mot c'est « gentrifié », mais c'est plutôt classes moyennes. Il y a une génération, le quartier était surtout habité par des noirs africains, la communauté caribéenne. Ça l'est toujours, mais moins. (...) Et c'est une société très fracturée. Il y a des gens relativement riches juste à côté de gens horriblement pauvres vraiment.⁷⁰ (M. N., CM, Stoke Newington) ».

« On dirait que le quartier change, qu'il devient plus homogène. Plus blanc, et plus riche. Et c'est un peu décevant.⁷¹ (M. U., CMS, Noe Valley) ».

« Y a 15 ans on était là euh... Quand moi je me suis installé ici c'était essentiellement un quartier d'artisans et de personnes âgées. Depuis euh – ça doit faire 7 ans que ça a commencé – on a eu une inflation sur les prix de l'immobilier, avec l'arrivée de beaucoup de... On va dire de couples avec un seul enfant ... Qui en général travaillent soit dans la finance, soit... Enfin soit dans des secteurs comme ça, donc avec des (insistant sur le mot :) hauts revenus. Donc voilà. Donc on a un quartier qui a beaucoup changé en fait. À la fois dans sa tonalité, à la fois dans... Dans la façon d'être des gens, dans leur façon de consommer, etc. Ce qui fait que commercialement, la sociologie a changé aussi. Les prix ont changé aussi, l'offre a changé, voilà ».

« (D'accord. Et c'est un changement que vous valorisez, ou pas ?) Pas du tout. (Pourquoi ?) Pas du tout, parce qu'on avait la chance de vivre dans un quartier où il y avait une vraie mixité sociale et générationnelle. Chose qui a complètement disparu aujourd'hui. (M. T., CMS, Batignolles) ».

⁶⁸ « Yeah, it's become a more expensive area to live in, certainly, property prices have shot up and that's kind of reflected in the kind of shops that have sprung up on Church Street ».

⁶⁹ « What was heartbreaking for me, is to watch so many of the small vendors from smaller shops on 24th Street close. Because their prices, the rents, doubled and tripled for some. (...) I didn't want to see a lot of chains coming, chain restaurants ».

⁷⁰ « The word is « gentrified », but it's more middle class. A generation ago there would be a predominantly black African, Caribbean community around here. It still is, but there's less so. (...) And it's a very fractured society. There's you know, relative wealth right next door to abject poverty really ».

⁷¹ « It seems like the neighborhood is changing to be more homogeneous. Like more white, and more affluent. And that's a little disappointing ».

Au total, les parents des quartiers gentrifiés attestent d'une appréciation très positive du quartier reposant sur un certain nombre de caractéristiques partagées par de nombreux autres quartiers gentrifiés dans les grandes villes des pays du Nord (forte identité de « quartier-village », accessibilité aux pôles d'emploi, proximité des commerces et des services, sentiment de quartier, mixité sociale, etc.), confirmant les résultats d'une partie de la littérature sur la gentrification. Mais les entretiens révèlent que cet attachement repose aussi en grande partie sur le sentiment que ces qualités urbaines sont particulièrement compatibles avec la vie de famille, et au-delà. Finalement, la concentration même des familles dans les Batignolles, Stoke Newington et Noe Valley, constitue, aux yeux des parents interrogés, une distinction majeure de ces quartiers par rapport aux autres quartiers gentrifiés de Paris, Londres ou San Francisco.

2 – Les quartiers vus par les enfants

Faisant écho à l'image positive relativement consensuelle que leurs parents ont des quartiers gentrifiés, l'immense majorité des enfants enquêtés, qui s'avèrent être de fins connaisseurs de leur quartier, affirment, eux aussi, apprécier les quartiers gentrifiés. C'est ce que mettent en lumière les entretiens réalisés avec les enfants.

21 – Les Batignolles, Stoke Newington et Noe Valley : des « quartiers du bonheur »

Les quartiers gentrifiés ne sont pas des territoires inconnus dans lesquels les enfants seraient passivement guidés par leurs parents (ou d'autres relations), sans repères. Au contraire, il apparaît que les enfants connaissent globalement bien les trois quartiers, puisque 60,7 % des enfants interrogés ont reconnu l'ensemble des lieux représentés sur les photographies présentées lors de l'entretien, tandis qu'à l'opposé, seuls 11,4 % des enfants n'ont pas identifié au moins deux photos du quartier⁷². Les photos qui ont posé le plus de difficultés sont celles des lieux situés à la limite des quartiers, que la plupart des enfants – y compris parmi ceux résidant au sein des quartiers gentrifiés – ne considèrent pas comme faisant partie de leur quartier (la place Clichy aux Batignolles, la mairie de Hackney à Stoke Newington et la rue Mission avec sa station de BART à Noe Valley). Mais dans l'ensemble, les enfants ont une bonne connaissance du quartier et ils sont nombreux à le revendiquer explicitement :

« Je sais très bien m'orienter !⁷³ (Kaetlin, CMS, Noe Valley) ».

« Je connais tellement bien cet endroit !⁷⁴ (Jack, CMS, Stoke Newington) ».

⁷² Pour rappel, ces données portent sur les enfants qui habitent dans les limites de la ville, soit un total de 125 individus (cf. chapitre 2).

⁷³ « I can get around pretty well ! »

⁷⁴ « I know that place so well ! »

Habiter dans ou hors du quartier de Noe Valley

Si les enfants de Noe Valley affirment avec confiance qu'ils connaissent bien le quartier, la question de sa délimitation et de l'inclusion de leur logement dans le quartier leur semble moins évidente. La conscience d'habiter dans les marges du quartier pour la majorité d'entre eux (7 sur 10) (cf. Figure 7) trouble en effet leur sentiment d'appartenance à Noe Valley :

« Je ne sais pas vraiment dans quel quartier j'habite, parce que je suis à la limite de Noe Valley et au bout de la Mission.⁷⁵ (Joyce, CMS). »

« J'habite à Noe Valley parce que j'habite près de Dolores Heights.⁷⁶ (James, CMS). »

« [Ma maison] fait un peu partie de Noe Valley. C'est tout au bout du quartier.⁷⁷ (Jay, CMS) ».

Les représentations des limites du quartier (*neighborhood*) peuvent en outre varier d'un enfant à l'autre. Ainsi, Elena (CMS) et Fiora (CMS), qui habitent à un block l'une de l'autre, estiment habiter à « Mission Dolores », tandis que Kaetlin (CMS), dont le logement est situé dans la même maison que celui de son amie Elena, considère qu'elle habite pour sa part le quartier de « Noe Valley ». Autrement dit, les enfants différencient nettement le cœur du quartier autour de la 24^{ème} rue, qu'ils identifient sans ambiguïté comme « Noe Valley », et ses marges, dont les limites sont mal définies.

Une autre explication de cette difficulté à saisir les limites de leur quartier réside dans l'échelle de référence. Par exemple, alors que Joyce (CMS), qui se déplace essentiellement à pied dans le quartier, estime qu'elle habite « à la limite de Noe Valley », elle assimile à plusieurs reprises son quartier à sa rue au cours de l'entretien, révélant l'importance de cette échelle intermédiaire entre le « grand quartier » et le logement. Son dessin ne tranche pas davantage entre les deux échelles : sur une face de la feuille, elle a dessiné son logement et les maisons qui l'entourent (cf. Figure 35), et sur l'autre, elle a réalisé un plan représentant la rue de son domicile et celle de la 24^{ème} rue, avec un espace blanc entre les deux, et des flèches symbolisant le parcours de l'une à l'autre (cf. Figure 36). Finalement, la figure du quartier de Noe Valley apparaît comme plus ambiguë qu'il n'y paraît à première vue, aux yeux des enfants eux-mêmes.

Au-delà de la question des marges et des échelles du quartier, il faut signaler que la moitié des enfants (sur dix) a une situation résidentielle relativement complexe. Deux enfants, issus des classes moyennes, sont de parents séparés et continuent de voir leur père les week-ends, dans un logement situé hors du quartier mais dans la ville : autrement dit, avec leur deuxième logement vient un deuxième quartier, même si tous les deux considèrent Noe Valley comme leur quartier principal.

⁷⁵ « I don't really know what neighborhood I'm in, because I'm on the edge of Noe Valley and at the end of the Mission ».

⁷⁶ « I live in Noe Valley because I live close to Dolores Heights ».

⁷⁷ « (My house is) sort of part of Noe Valley. It's like the very end of the neighborhood ».

Les trois autres enfants, tous issus des milieux populaires, habitent pour deux d'entre eux une partie de la semaine dans Noe Valley chez leurs grands parents qui y sont implantés depuis plusieurs décennies et le week-end avec leurs parents dans un autre quartier de la ville ou de la lointaine périphérie de San Francisco (Joselito et Carmen), tandis que la troisième est en train de déménager pour la banlieue (Grace). Leurs mobilités résidentielles, qui sont aussi quotidiennes, illustrent parfaitement les forces centripètes que le processus de gentrification fait peser sur les milieux populaires à Noe Valley.

Pour eux, la question de la délimitation de leur quartier apparaît encore plus nuancée :

« J'habite un peu à Noe Valley en quelque sorte.⁷⁸ (Carmen, CP) ».

« C'est la maison de ma grand-mère... Ma maison parce que j'y vais tout le temps.⁷⁹ (Joselito, CP) ».

Figure 35 - Le quartier de Joyce (recto)



⁷⁸ « I sort of live in Noe Valley a little bit ».

⁷⁹ « It's my grand-ma house ... my house because I go there a lot ».

Figure 36 - Le quartier de Joyce (verso)



Le degré de connaissance du quartier n'est cependant pas uniformément réparti entre les enfants. Ainsi, les enfants qui habitent le quartier sont plus nombreux, proportionnellement, à bien le connaître que ceux qui habitent ailleurs, mais plus de la moitié de ces derniers sont tout de même très familiers des lieux. Le milieu social, par ailleurs, joue un rôle très net : plus les enfants sont issus de milieux sociaux aisés, meilleure est leur connaissance du quartier. Ainsi aux Batignolles, si tous les enfants des couches moyennes et supérieures résidant aux Batignolles ont reconnu l'ensemble des photos, c'est le cas d'une moitié seulement des enfants des couches populaires habitant le quartier voisin des Epinettes. De plus, dans les trois quartiers, il apparaît que les garçons sont plus nombreux à en avoir une bonne connaissance que les filles. Enfin, à mesure que les enfants avancent en âge, leur connaissance du quartier s'affaiblit, un résultat qui peut paraître paradoxal. La connaissance du quartier varie donc nettement en fonction des différenciations sociales des enfants, et c'est à la lumière de leurs usages du quartier que ces variations prendront tout leur sens (cf. chapitre 4).

Territoires bien connus, les Batignolles, Stoke Newington et Noe Valley sont également des quartiers très appréciés par les enfants :

« J'aime bien, c'est sympa. (Antonia, CP, Batignolles) ».

« J'aime bien le quartier où j'habite.⁸⁰ (Virginia, CM, Stoke Newington) ».

⁸⁰ « I like the area I live in ».

« Mon quartier a beaucoup de succès. (...) Je l'aime vraiment vraiment bien.⁸¹ (Elena, CMS, Noe Valley) ».

Dans le quartier parisien, qu'un des enfants nomme sur son dessin « le quartier du bonheur », les enfants associent cette appréciation positive à la présence des parcs et des squares, et en particulier au parc Cardinet qui constitue le lieu préféré le plus souvent cité, à la présence des amis, à la présence parfois aussi de la famille élargie ou bien encore, à la proximité des commerces (et notamment du marché des Batignolles). À Stoke Newington et Noe Valley, on retrouve également ces lieux, avec une forte insistance, dans le quartier londonien, sur les maisons des amis, très fréquentées, au moins pour les enfants des classes moyennes et moyennes supérieures.

« On peut faire plusieurs choses, y a un nouveau parc, y a un deuxième parc pas très loin, on n'y va pas trop souvent, on a des magasins, c'est bien. (Paul, CMS, Batignolles) ».

« J'aime bien me promener, parce que des fois je vois des personnes que je connais donc c'est sympa. (...) J'ai beaucoup de copines qui sont à côté de chez moi, j'ai de la famille, donc c'est sympa. On se voit souvent, on s'amuse, voilà. (Antonia, MP, Batignolles) ».

« J'aime bien le fait qu'il y ait plein d'endroits, plein d'écoles, plein de restaurants, plein de boutiques et puis... J'aime bien tous les gens qu'il y a.⁸² (Virginia, CM, Stoke Newington) »

« Il y a plein de gens et c'est coloré. Toutes les boutiques sont en rose, en violet. Ouais, c'est pour ça que je l'aime bien.⁸³ (Latifa, CP, Stoke Newington) ».

« J'aime bien Stoke Newington, le quartier, parce que tous mes amis habitent là. J'ai très envie d'un endroit où je peux voir mes amis quand je veux.⁸⁴ (Kay, CP, Stoke Newington) ».

« Je l'aime bien parce qu'il y a plein de parcs et qu'il y a toujours des gens dans le parc qui jouent avec leurs chiens. Et si tu te fais mal, il y a toujours des gens pour t'aider.⁸⁵ (Neils, CMS, Noe Valley) ».

« Ca (désignant le segment de la 24ème rue représenté sur la photo), c'est l'un de mes coins préférés de tout Noe Valley!⁸⁶ (Jay, CMS, Noe Valley) ».

« Je l'aime bien parce qu'il y a plein de personnes âgées et de bébés, et plein de gens qui habitent là, que je connais.⁸⁷ (Elena, CMS, Noe Valley) ».

⁸¹ « My neighborhood is very popular. (...) I really really like it ».

⁸² « I like the fact that it has lots of places, lots of schools, lots of food places, lots of shops and I don't know... I just... I like all the people there ».

⁸³ « There is lots of people and it's bright. All the shops have that pink color, purple color. Yeah. That's why I like it ».

⁸⁴ « I like Stoke Newington, the local area, because all my friends live there. I really wanted a place where I can always see my friends ».

⁸⁵ « (I like it) because there are a lot of parks in it and there are always some people at the park playing with their dogs. That if you get hurt, there are always people to help you ».

⁸⁶ « This (block of 24th Street) is one of my favorite spots in all of Noe Valley ! ».

Contrairement aux Batignolles, les enfants de Stoke Newington, et, plus encore, ceux de Noe Valley, mettent aussi en avant la dimension sécuritaire pour expliquer leur attachement au quartier, faisant ainsi référence, en creux, à la réputation de dangerosité des quartiers centraux (*inner city*) des grandes villes des Etats-Unis et du Royaume-Uni, encore fortement ancrée dans les représentations (voire dans le quotidien) des adultes... Et des enfants :

« Je le trouve chouette parce qu'il est sûr parce qu'ailleurs c'est pas vraiment sûr, parce qu'il y a des coups de couteaux des fois et tout. J'aime bien mon quartier.⁸⁸ (Latifa, CP, Stoke Newington) ».

« Je dirais que je l'aime bien parce que ce n'est pas trop violent.⁸⁹ (Neils, CMS, Noe Valley) ».

« C'est vraiment un quartier agréable. Il n'y a jamais de problème.⁹⁰ (Elena, CMS, Noe Valley) ».

« Il n'y a jamais de problème et tout. Par exemple, si on va dans les parcs, il n'y a pas... Il n'y pas d'ados qui embêtent les enfants et tout.⁹¹ (Grace, CP, Noe Valley) ».

Dans les trois quartiers, chez certains de ces enfants, cette appréciation positive est en même temps nuancée parfois par l'énoncé de quelques critiques. L'insécurité liée à la présence de jeunes en bandes est par exemple l'un des quelques (rares) reproches adressés par deux enfants (de milieu populaire) au quartier de Stoke Newington. Plus généralement, quelques enfants, dans les trois quartiers, regrettent parfois l'absence de lieux adaptés aux enfants de leur âge, la présence de personnes « peu agréables », la saleté du quartier, etc.

« Parce que ce qui est bien, c'est que j'habite tout à côté de l'école. (...) Mais je ne sors pas tellement de [ma maison], en fait je n'aime pas trop ça. Parce qu'en fait il y a plein de gangsters.⁹² (Ahmed, CP, Stoke Newington) ».

« Mais parfois je m'ennuie beaucoup. Alors peut-être que ce serait mieux s'il y avait plus de choses, pas seulement pour les bébés et les adultes, des choses pour le milieu, pour les enfants et les adolescents.⁹³ (Maeva, CP, Stoke Newington) ».

« Il y a beaucoup de graffitis partout. (...) Je trouve que c'est embêtant.⁹⁴ (Jack, CMS, Stoke Newington) ».

⁸⁷ « (I like it) because there's a lot of old people and babies, and a lot of people who live there I know ».

⁸⁸ « I find it nice because it's safe because some other places is not really safe because there's lots of stabbing going on and everything. I like my area ».

⁸⁹ « I think I like it because it is not that violent ».

⁹⁰ « It's really nice. It's really safe ».

⁹¹ « It's really safe and stuff. Like the parks, if you go there, there won't be any... like teens, talking to kids like that and stuff ».

⁹² « Because the good part is, I live next to it, right next to the school. (...) But I am not very often out of this place [sa maison], so I basically don't like it that much. Basically, because there are a lot of gangsters ».

⁹³ « But sometimes, I just feel really bored. So, maybe they need to have more things. Not just for babies and adults. Something in the middle that's kids and teenagers. Where can they can have things for that ».

⁹⁴ « There's a lot of graffiti quite everywhere. (...) I find it annoying ».

« Sinon moi, j'ai pas beaucoup de choses dans mon quartier où j'aime bien aller. (Paul, CMS, Batignolles) ».

« Il y a des gens pas très agréables dans la rue (Lilian, CP, Batignolles) ».

« Il y a plein de bouteilles par terre. (...) Des fois, y a trop de bagarres dans la rue. (Jessica, CP, Batignolles) ».

Finalement, dans l'ensemble les quartiers gentrifiés apparaissent comme à la fois bien connus et très appréciés par les enfants des Batignolles, de Stoke Newington et de Noe Valley, qui ont notamment invoqué la présence des parcs, de la rue commerçante et des habitants (leurs amis, leurs connaissances – souvent des adultes –, ou encore l'animation du quartier en général). Sans surprise, certains de ces éléments apparaissent dans leurs dessins du quartier ; mais l'analyse de ces derniers, combinée à celle des entretiens individuels, permet de saisir plus finement les représentations du quartier des enfants.

22 – « Dessine-moi ton quartier » : les Batignolles vues par les enfants de Lemerrier

En dessinant leur quartier lors des « Ateliers quartiers » organisés dans leur classe et en commentant ensuite leurs dessins, les enfants ont pu se saisir d'un autre moyen d'exprimer leurs représentations du quartier (cf. chapitre 2). Afin d'appréhender la richesse de ces productions graphiques et d'en faire ressortir les points forts, nous nous concentrons ici sur les dessins réalisés par les enfants de la classe de CM1 de l'école Lemerrier aux Batignolles, soit 27 dessins au total.

Les dessins produits par les enfants ont été analysés en s'inspirant de la méthode décrite dans un article récent (Béneker *et al.* - 2010). La première étape a consisté à observer les dessins dans leur ensemble, à noter l'impression générale qui s'en dégageait, à identifier les thèmes généraux qui émergeaient et les exemples les plus révélateurs. Puis chaque dessin a été analysé dans le détail : il s'agissait, pour chaque thème identifié, d'étudier la façon précise dont il était traité (ou non traité) graphiquement. L'entretien individuel a alors permis de saisir l'articulation entre les thèmes du dessin et ceux de l'entretien. Enfin, les productions de l'enfant (graphiques et discursives) ont été mises en relation avec d'autres informations recueillies auprès de l'enseignante ou éventuellement du parent interrogé.

221 – Comment dessiner son quartier ?

Dès le premier regard, on est frappé par la grande disparité entre les vingt-sept dessins de quartier, pourtant réalisés par des enfants d'âge similaire et habitant le même espace urbain, et qui pose la question de la possibilité même d'analyser à travers eux les représentations du quartier des enfants.

◆ Dessins « détaillés », dessins « sommaires »

En particulier, certaines productions graphiques, que l'on peut qualifier de « sommaires », semblent offrir une matière bien plus limitée pour l'analyse (simplicité du graphisme, rareté des détails et absence de dénominations), que d'autres que l'on peut, par opposition, qualifier de « détaillées ». Les jeunes auteurs sont les premiers à reconnaître les insuffisances de leurs œuvres au cours des entretiens qui ont suivis. Représenter graphiquement un espace demande en effet de mobiliser un ensemble de compétences (mémoire et imagination, maîtrise de l'échelle et de l'outil graphique) que les enfants maîtrisent plus ou moins bien et auxquelles ils accordent plus ou moins d'importance. Le dessin produit par l'enfant résulte d'un filtrage considérable et ne laisse pas à lui seul approcher la richesse du rapport des enfants à leur quartier. Les entretiens individuels sont alors une source complémentaire précieuse : ils permettent à la fois aux enfants d'opérer eux-mêmes un retour réflexif sur leurs productions graphiques, et leur donnent l'occasion d'exprimer leurs représentations du quartier par un autre biais.

Enfin, on sait que les représentations de l'espace, qu'elles soient graphiques ou discursives, sont fortement influencées par l'expérience et les valeurs des individus ainsi que leur position sociale (Gould et White – 1974 ; Ramadier et Moser - 1998). Aussi les dessins et les entretiens pourraient-ils difficilement être interprétés en l'absence de données concernant les caractéristiques sociales (la profession de ses parents), familiales (statut familial, place dans la fratrie) et scolaires (performance individuelle). Par exemple, le dessin de Marc, qui indique la localisation du domicile de neuf de ses amis de la classe, pourrait laisser penser que, pour son jeune auteur, le quartier consiste en la spatialisation de ses relations sociales développées à travers l'école. L'entretien avec son enseignante, révélant que le jeune garçon avait « de gros problèmes relationnels » et n'avait pas d'ami dans l'école, invite à revoir cette interprétation. Au total, à condition de prendre en compte le contexte de production des dessins et d'offrir aux enfants d'autres moyens de s'exprimer, les dessins constituent une source très riche pour comprendre les représentations du quartier, et la diversité des dessins devient alors porteuse de sens en elle-même.

◆ Plan ou dessin ?

La consigne laissait la possibilité aux enfants de représenter leur quartier sous la forme graphique de leur choix. Ils ont opté en grande majorité pour le dessin, rarement pour le plan (deux enfants seulement), et souvent pour une formule combinant à la fois certains éléments du dessin et du plan. On peut se demander si ces modes de représentations montrent un gradient dans la connaissance du quartier, et partant de là, dans les compétences spatiales des enfants. Cette question a fait l'objet de célèbres débats depuis Piaget, sur lesquels on ne s'attardera pas ici.⁹⁵

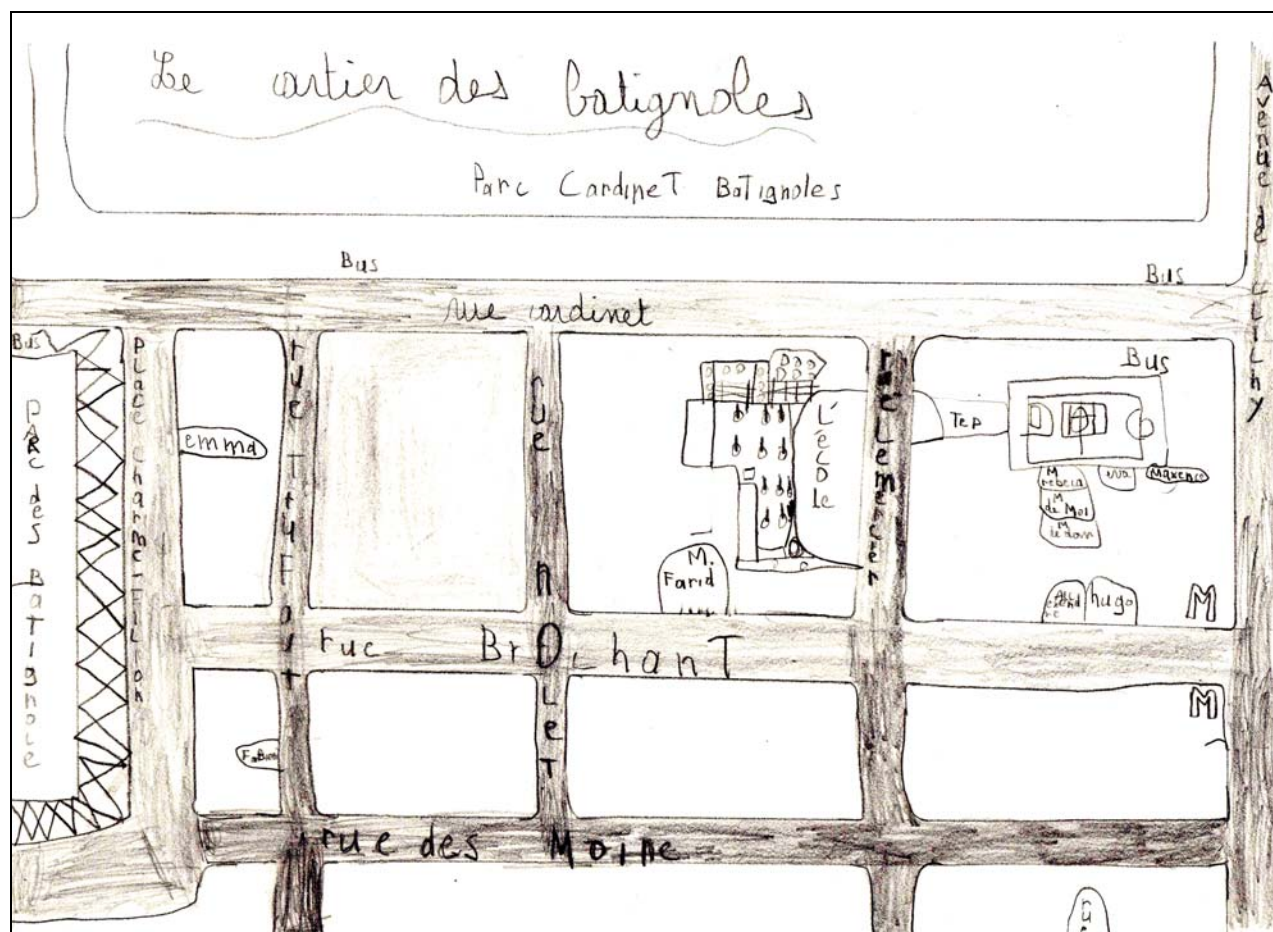
⁹⁵ Pour plus de détails sur ce débat, voir Lehman-Frisch, Authier, Dufaux - 2012.

Quoi qu'il en soit, parmi les enfants de notre échantillon, Marc est l'un des seuls à avoir choisi de représenter son quartier sous forme de plan (cf. Figure 37) et indiscutablement celui dont l'étendue, l'exactitude et la précision sont les plus poussées. L'espace représenté couvre 11 pâtés de maison ; il est nommé (c'est pour lui « le quartier des Batignolles »), ainsi que chacune des rues figurées. Les lieux importants de sa vie quotidienne sont précisément localisés : les deux parcs, l'école (avec un plan de sa cour de récréation, à une échelle certes démesurée par rapport à la réalité), le terrain d'éducation physique (avec là aussi le plan du terrain), ainsi que la localisation de son logement (« moi ») et de celui d'autres élèves de sa classe. Au cours de l'entretien, il justifie son choix de représentation :

« J'me suis dit c'est bien de faire un plan comme ça, je sais que c'est pour savoir un peu plus du quartier, comme ça on sait, par exemple on peut dire là la rue, genre ce qui se passe et tout ».

Ainsi, il voit dans le plan l'outil le plus approprié pour faire état (et transmettre) de sa connaissance du quartier. Sa représentation du quartier renvoie à une compréhension très fine de l'organisation de l'espace.

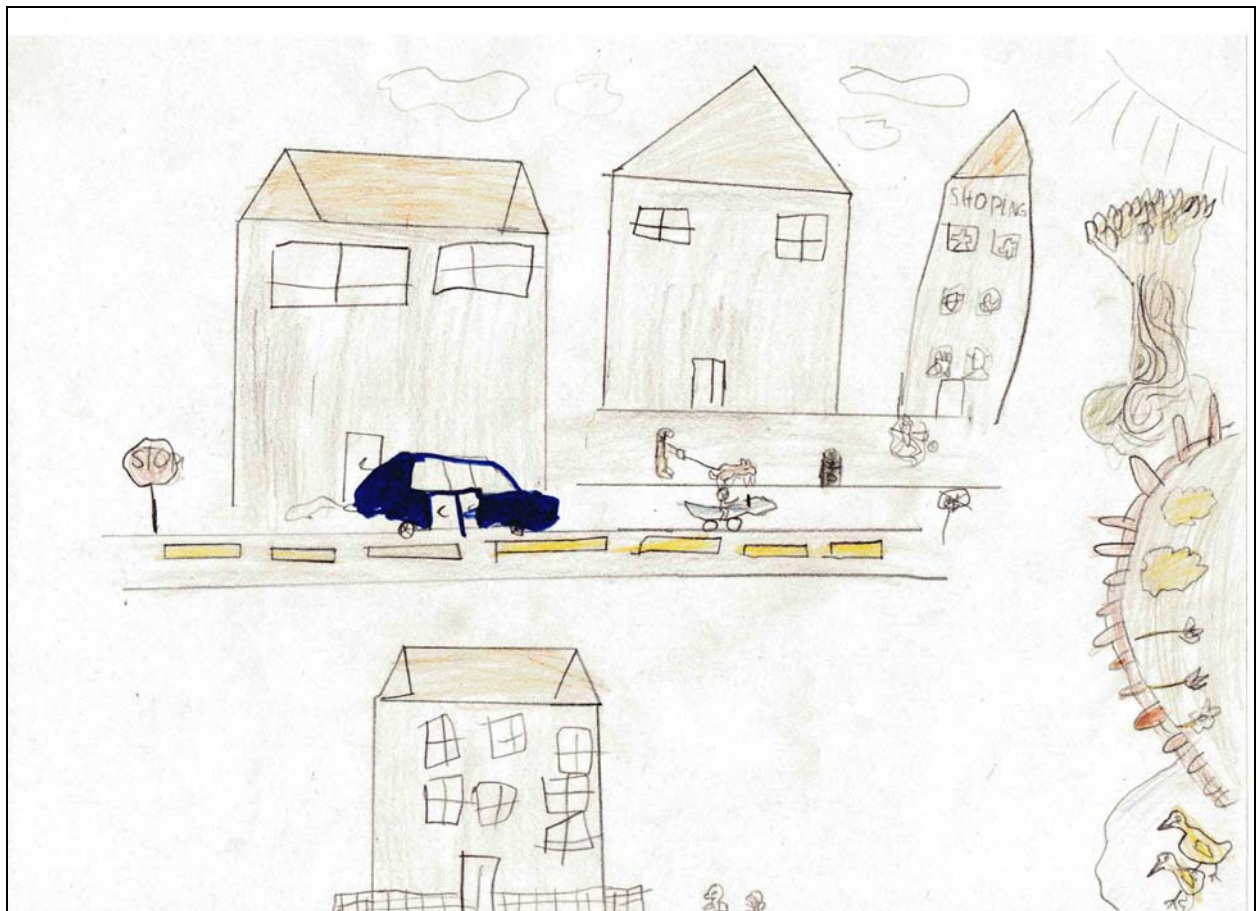
Figure 37 - Le quartier de Marc



A l'opposé, Lilian (cf. Figure 38) a choisi de représenter son quartier sous la forme d'un dessin. Celui-ci consiste en une composition assez réussie esthétiquement : les éléments (des bâtiments, une rue, un parc, des personnages) sont tous soigneusement coloriés aux crayons de couleurs et harmonieusement disposés sur la page. En revanche, leur graphisme est relativement simpliste, cherchant peu à refléter la complexité de la réalité, et surtout, leur position relative est géographiquement incohérente. L'entretien avec Lilian confirme son absence totale de sens de l'espace : il hésite à reconnaître les lieux qui lui sont présentés sur les photos et n'en nomme presque aucun. De plus, à plusieurs reprises, il désigne son quartier sous le nom de Paris.

De prime abord, ces deux cas semblent aller dans le sens d'une conception évolutive du mode de figuration adopté par chaque enfant pour représenter son environnement : le dessin serait caractéristique de capacités cognitives encore balbutiantes, tandis que le plan attesterait d'une conception plus sophistiquée de l'espace et serait associée à une phase ultérieure de développement intellectuel. Plusieurs éléments suggèrent pourtant de nuancer cette interprétation. D'une part, rappelons que les deux enfants ont le même âge : 10 ans au moment de l'entretien. D'autre part, on s'attendrait à ce que les performances scolaires des enfants reflètent leurs compétences spatiales : l'enseignante révèle au contraire qu'alors que Marc est un élève moyen, Lilian est plutôt bon élève.

Figure 38 - Le quartier de Lilian



Le type de graphisme choisi et le niveau de compréhension de l'environnement qu'il semble indiquer sont-ils alors plutôt liés à l'intensité des pratiques et à l'autonomie spatiale dont jouissent chacun des enfants ? La question posée ici est celle de l'impact des pratiques sur la représentation (graphique). Les entretiens avec les enfants et avec l'enseignante attestent d'une autonomie assez faible dans les deux cas : leurs parents respectifs les laissent peu circuler seuls dans le quartier en dehors des trajets école-domicile. En revanche, Marc fréquente davantage de lieux dans le quartier (à l'occasion des multiples activités qu'il pratique) que Lilian (qui va souvent « à la campagne »). Reste qu'on ne peut pas non plus établir de relation systématique entre l'intensité des pratiques et le mode de représentation choisi, comme le révèle le cas de Kamel qui s'il a un usage intense et autonome du quartier, a choisi de dessiner sa rue de façon très allusive et « sommaire ».

Tandis que les parents de Marc sont biologiste et chimiste, ceux de Lilian occupent des emplois modestes dans les secteurs du gardiennage et du bâtiment respectivement. Le milieu social des enfants peut-il expliquer cette différence dans leur rapport à l'espace ? On peut supposer que les enfants des couches moyennes et supérieures sont culturellement plus exposés à des formes de représentations cartographiques que ceux des milieux plus populaires. Mais cela est difficile à déterminer fermement à partir de notre échantillon, qui est quantitativement restreint et offre des exemples contradictoires. Notons de plus que filles et garçons ont choisi à égalité l'un ou l'autre mode de représentation. Finalement, le choix du dessin plutôt que du plan n'est peut-être pas tant affaire de maturation cognitive ou de compétence individuelle ou sociale. On peut formuler l'hypothèse que le dessin, mieux que le plan, permet de mettre en avant, au-delà de la question de l'organisation spatiale, la dimension paysagère des lieux.

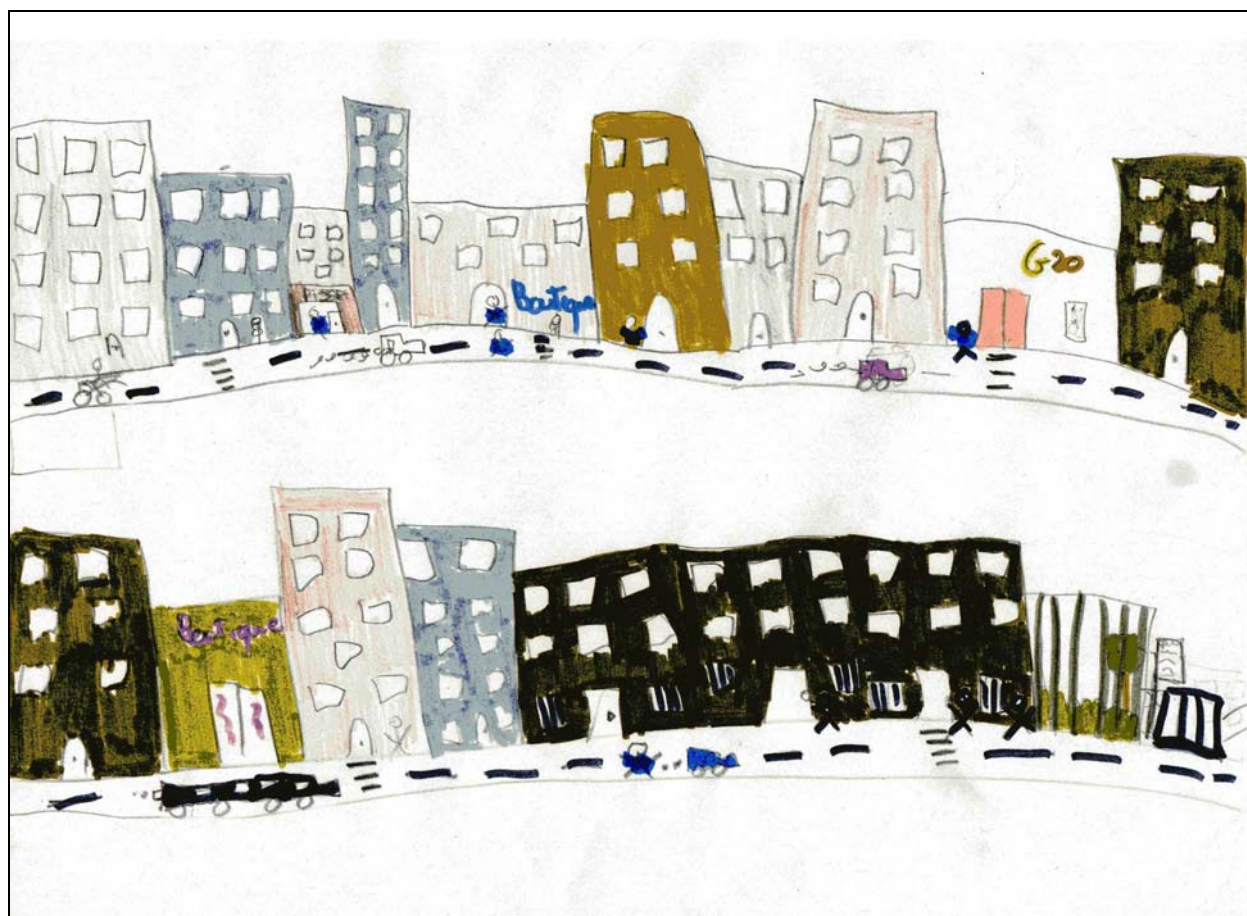
222 – Représenter des paysages.... habités

Dans leur ensemble, les dessins (ou les dessins-plans) semblent être en effet une forme plus appropriée que les plans pour rendre compte de la perception des paysages urbains, qui sous-tend la représentation du quartier des enfants.

♦ **L'environnement urbain, du minéral au végétal**

Il ressort d'abord des dessins des Batignolles une nette impression de densité : souvent, les bâtiments sont représentés comme des immeubles de cinq à six étages, mitoyens et relativement étroits, aux trottoirs presque inexistantes. C'est ainsi que presque tous les enfants qui habitent sur l'avenue de Clichy ou qui l'empruntent pour aller à l'école, et d'autres enfants habitant plus au centre du quartier des Batignolles, ont choisi de représenter leur quartier (six au total).

Figure 39 - Le quartier de Sophie : un quartier dense



Le dessin de Sophie l'illustre bien (cf. Figure 39) : pour elle, le quartier consiste visuellement en une succession d'immeubles rangés le long de l'avenue de Clichy. En en dessinant un long segment sur la même feuille mais sur deux niveaux, elle accentue le sentiment de densité puisque la majeure partie de la page est occupée par des bâtiments. Parfois, la hauteur des immeubles est exagérée par rapport à la réalité, rappelant que la petite taille des enfants accentue pour eux l'effet de verticalité. A l'inverse, il arrive que seuls les rez-de-chaussée soient représentés, ce qui est peut-être lié là aussi à la spécificité du champ de vision des enfants, limité verticalement par leur taille, et horizontalement par les immeubles d'un côté et par la file ininterrompue de voitures garées le long des trottoirs de l'autre.

Au-delà de la densité, les enfants ont rarement cherché à représenter les spécificités de l'architecture parisienne. Ils ont certes dessiné des immeubles plutôt que des maisons individuelles, mais les bâtiments sont souvent représentés au moyen des symboles classiquement utilisés par les enfants pour représenter des maisons : un grand carré pour le corps du bâtiment, un triangle en guise de toit, des carrés plus petits pour figurer les fenêtres, ainsi qu'un rectangle pour la porte d'entrée.

Olivia (cf. Figure 40) est la seule à avoir prêté attention aux détails architecturaux de la façade de son immeuble, dessinant notamment une porte d'entrée bleue à doubles battants et au sommet arrondi, ainsi que plusieurs balcons en fer forgé. Or il s'avère que sa mère est architecte : on peut supposer qu'elle a sensibilisé le regard de sa fille aux détails des paysages urbains que la plupart des autres enfants n'identifient pas clairement.

Figure 40 - Le quartier d'Olivia : paysage et architecture



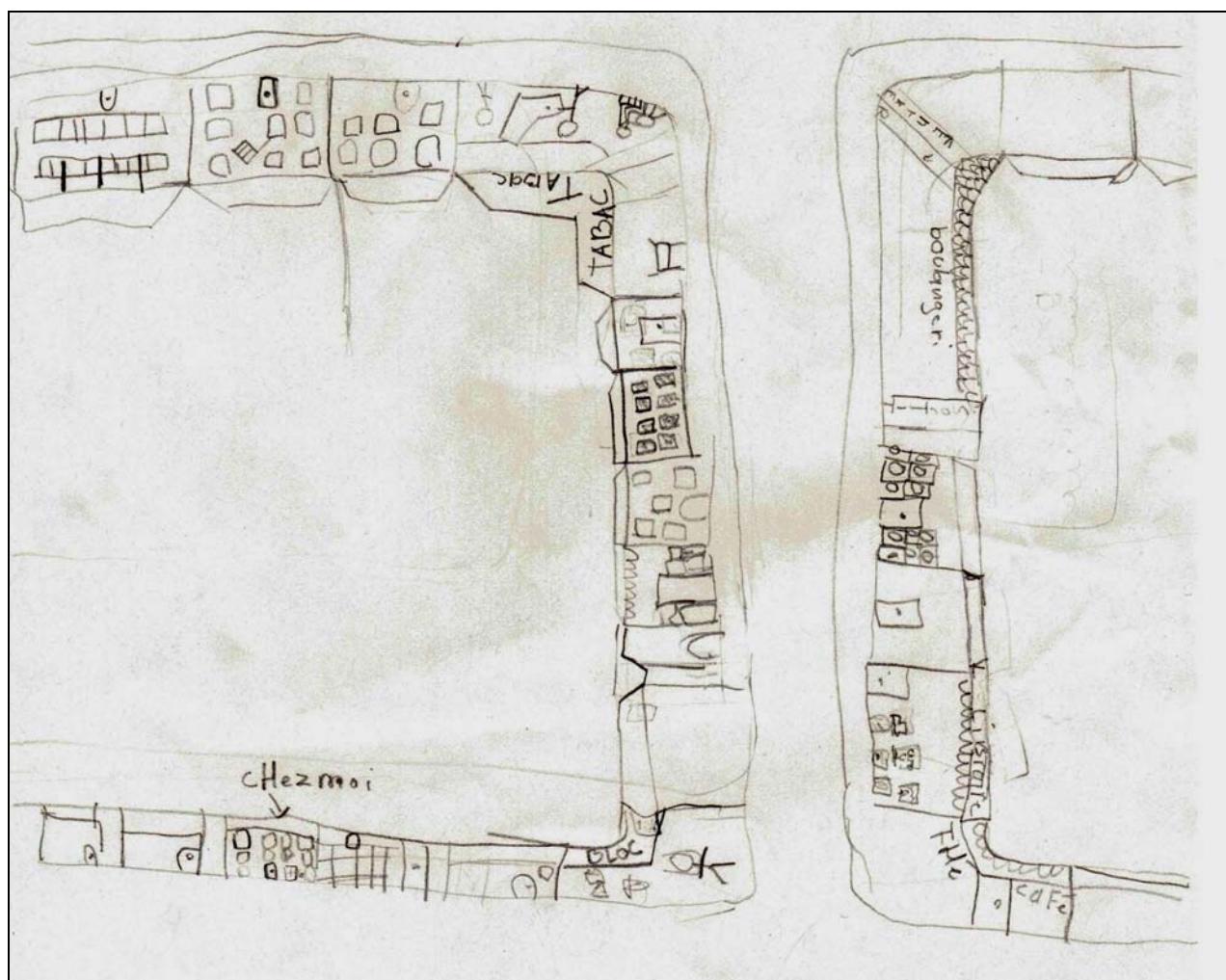
Si les dessins de Sophie ou d'Olivia donnent une image entièrement minérale du quartier, d'autres accordent aussi une place aux éléments de nature. Les parcs, apparaissent comme les lieux de la nature en ville par excellence. Ainsi Victoria, venue d'un département d'Outre-Mer au début de l'année scolaire, ne consacre-t-elle pas moins d'un quart de la page de son plan-dessin (*pictorial plan*) au parc Martin Luther King : le reste du quartier est seulement ébauché au crayon à papier, alors que l'importance visuelle du parc est accentuée par un coloriage soigné au feutre, où le vert (des arbres, plus nombreux que dans la réalité) et le bleu (du petit ruisseau, surdimensionné sur le dessin) prédominent.

L'entretien confirme sa sensibilité à la nature, qui correspond dans son cas à un rejet du quartier et de Paris, auxquels elle reproche d'être « pollués », et à une nostalgie douloureuse pour sa région d'origine : le parc semble être l'un des seuls lieux où elle « se sent mieux ». La sensibilité à la nature n'est cependant pas toujours le reflet d'un rejet de la ville. Pour de nombreux enfants, le parc est au contraire un vecteur privilégié de leur attachement au quartier : certains (des filles surtout, ainsi que quelques garçons) le représentent en bonne place sur leur dessin. D'autres y reviennent seulement (mais longuement) au cours de l'entretien. Ils y évoquent ainsi le parc pour ses dimensions naturelles (plutôt les filles), d'autres pour ses dimensions ludiques (plutôt les garçons).

◆ Un espace animé

Le quartier n'est pas pour ces enfants un environnement inanimé, fût-il minéral ou végétal. Les dessins témoignent d'une attention particulière portée aux usages des lieux, au-delà des parcs.

Figure 41 - Le quartier d'Olivier : un quartier commerçant

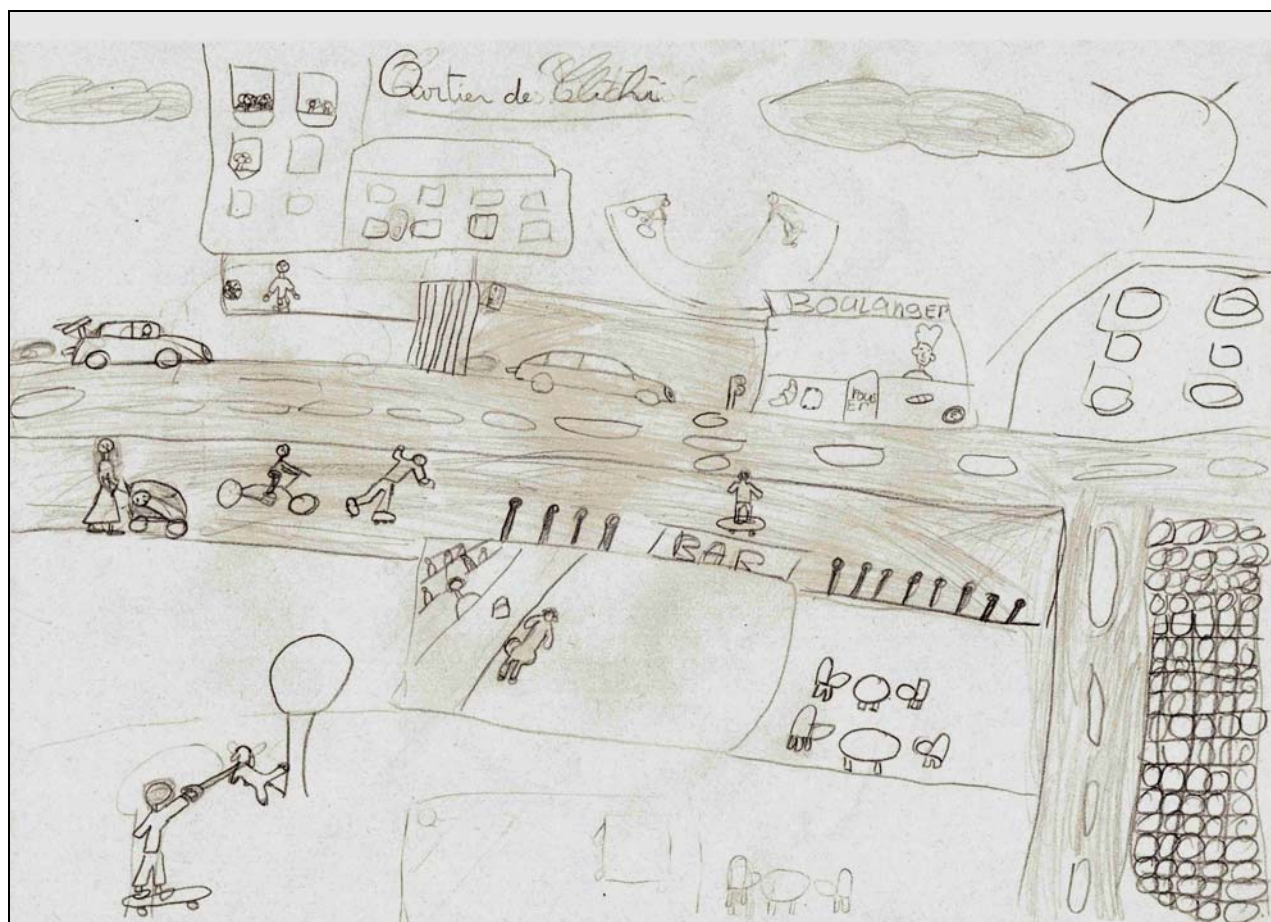


C'est le cas du dessin-plan d'Olivier (cf. Figure 41), sur lequel les magasins constituent autant de repères spatiaux dans l'espace représenté, identifiés par leur fonction (« tabac », « boulangerie ») ou par leur nom (le restaurant « Bloc »). Souvent, les enfants ne se contentent pas d'indiquer l'emplacement des commerces mais en dessinent les intérieurs. Olivier esquisse notamment les clients du tabac, accoudés au comptoir ou assis à une table ainsi que le/la serveur/euse. Cette sensibilité aux activités commerciales du quartier est confirmée dans les entretiens. Qu'ils aiment ou non faire les courses, accompagnés ou non, onze enfants apprécient la présence des commerces au sein du quartier. Kamel, qui a l'habitude de faire un certain nombre de courses seul, les juge d'abord pratiques en raison de leur proximité (« On n'a pas besoin d'aller très loin »). Au-delà de l'aspect simplement fonctionnel des commerces, certains enfants évoquent leur rapport affectif aux produits vendus par ces magasins, comme Antonia, d'origine portugaise, qui parle avec enthousiasme du marché où elle peut trouver des produits du Portugal.

L'école figure sur le dessin d'Olivier, ainsi que sur celui de onze de ses camarades (qui ne présentent pas de caractéristiques spécifiques en termes de sexe, de milieu social et de localisation de leur domicile dans le quartier). Sans doute cela est-il en partie lié au fait que les dessins ont été produits dans ses murs ; mais cela atteste aussi incontestablement de l'importance de ce lieu dans leur vie quotidienne. Ainsi Gaëlle dessine-t-elle l'école de façon disproportionnée, la faisant occuper l'ensemble du pâté de maison alors qu'elle n'en recouvre en réalité qu'un huitième, tandis que Mathieu et Marc mettent un soin tout particulier à établir le plan de la cour de récréation. Cela s'explique logiquement par le fait que les enfants y sont de 8 h 30 à 16 h 30 quatre jours par semaine, sans compter les études surveillées ou les activités périscolaires organisées en son sein et auxquels de nombreux enfants participent jusqu'à 18 heures le soir, voire tout le mercredi. L'école, qui occupe une grande partie de leur temps hebdomadaire, est devenue pour eux le cœur de leurs relations sociales (cf. chapitre 4). En bref, dessins et entretiens mettent en lumière le rôle fondamental joué par l'école dans le quartier des enfants.

Les paysages et les lieux représentés sont souvent habités : quinze dessins comprennent au moins un personnage, qu'il soit figuré de façon simple ou plus élaborée. Sur son *pictorial plan*, Salih (cf. Figure 42) en a représenté treize, vaquant à diverses activités : une mère pousse la poussette de son enfant, des commerçants servent leurs clients, des enfants promènent leur chien, jouent au ballon, font du roller ou du skate board. Sur la chaussée, il a dessiné un conducteur au volant d'une voiture, un cycliste et des jeunes en roller. Il montre bien comment les différents lieux du quartier (commerces, parcs, école) suscitent une animation piétonne intense, même s'il insiste particulièrement sur la fonction ludique de l'espace. Le quartier, pour ces enfants, est bien un espace d'interactions sociales (cf. chapitre 4).

Figure 42 - Le quartier de Salih : un quartier animé



◆ **Une perspective sensible**

Avec leurs dessins, les enfants ont livré une image plus ou moins esthétique de leur quartier. Or les entretiens confirment que la dimension esthétique, et plus largement, l'approche sensible, sont constitutives de leur rapport au quartier. Gaëlle explique par exemple qu'elle apprécie son quartier parce qu'elle le trouve « joli », avant de nuancer : « Enfin, y a des choses qui sont jolies, mais c'est pas si beau que ça ». Certains lieux retiennent particulièrement l'attention des enfants : le parc, la bibliothèque, le marché (« Y'a plein de lumières, puis c'est beau, puis ça donne envie de manger »). Léa avoue qu'elle est très attachée à la vue dont elle jouit de son appartement, surtout « quand il fait beau ». Quelques enfants généralisent leur appréciation esthétique du quartier à l'ensemble de la ville : « Paris c'est joli », estime Antonia, tandis que Martin convoque son expérience d'autres espaces urbains (il connaît le sud de la France pour y avoir passé des vacances ; et est aussi allé en Europe de l'Est pour des raisons familiales) : « J'adore ce quartier et j'adore Paris aussi. (...) C'est la plus belle ville que j'ai vue pour l'instant ».

Bien sûr, la méthode graphique met l'accent sur la dimension visuelle. Mais à l'oral, les enfants ont aussi exprimé la façon dont ils mobilisent d'autres sens pour appréhender leur quartier. Ainsi, ils sont plusieurs à en évoquer la dimension sonore : en général, le quartier est apprécié pour son « calme », un terme dont la connotation est toujours manifestement positive. Mais Samantha distingue clairement différents lieux du quartier en fonction de leur intensité sonore : elle oppose les endroits « calmes » (bibliothèque, rue Brochant), qu'elle apprécie, elle qui rêve d'habiter à la campagne, aux endroits « bruyants » (parc, place Clichy, marché). Olivia évoque quant à elle les variations sonores de certains lieux dans le temps : elle apprécie le parc lorsqu'il est calme, mais ne l'aime plus dès lors qu'il y a « beaucoup de bruit » et « beaucoup de monde ». Autrement dit, la notion de calme est ambiguë : elle fait aussi référence à un besoin de tranquillité, de mise à l'écart des densités et de l'animation urbaines. Enfin, d'autres enfants évoquent leur sensibilité aux odeurs. Lilian, cherchant ce qu'il n'aime pas dans le quartier finit par dire : « par exemple, quand ça sent mauvais par terre ». Bref, les enfants ont une approche indiscutablement sensible de l'espace : « Une grande partie de leur connaissance du quartier est physique, elle est ancrée dans leurs corps. (...) Les enfants sont présents *dans* le quartier et ils ont le quartier « dans la peau » »⁹⁶ (Rasmussen et Smidt - 2003 : 97).

223 – Un quartier ancré sur le domicile

La grande majorité des productions graphiques des enfants est liée au domicile, soit qu'elles le figurent directement sur le dessin (15 dessins), soit qu'elles présentent une perspective située depuis le logement (3 dessins). De façon peu surprenante le domicile apparaît comme un ancrage fort du quartier des enfants, qu'un chercheur a qualifié de « nœud primaire » (*primary node*) ou de « point d'ancrage » (*anchor point*) (Golledge - 1985, cité dans Aitken - 1994 : 61). Les dessins, éclairés par les entretiens individuels, permettent ainsi d'analyser la place du domicile dans le quartier.⁹⁷

◆ Du domicile au quartier

Trois enfants ont assimilé la représentation de leur quartier à celle de leur immeuble, soit en se bornant strictement à sa façade, soit en élargissant l'aperçu aux immeubles voisins. Mais ces dessins ne révèlent pas forcément un rapport au quartier restreint au logement, et les entretiens permettent de mieux saisir la place contrastée du domicile dans le quartier pour ces enfants.

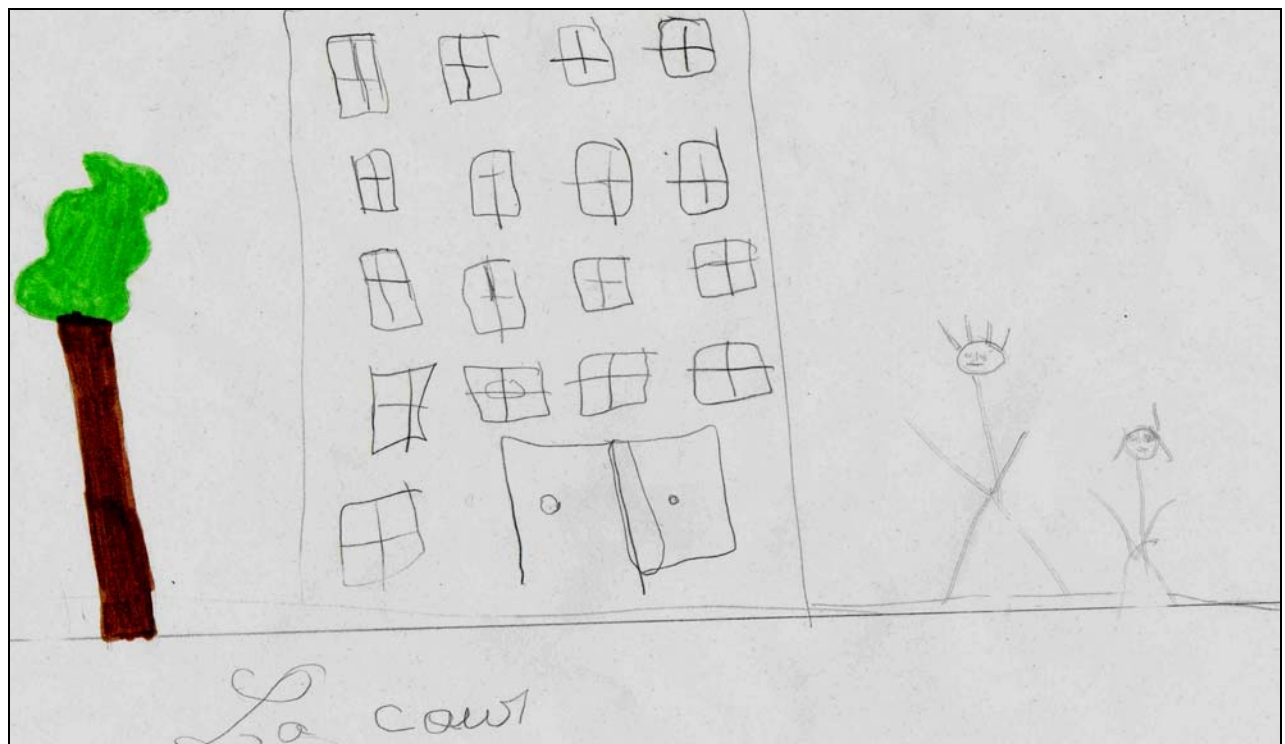
Le dessin de Shelihane (cf. Figure 43), très sommaire graphiquement (il utilise un symbolisme que l'on s'attendrait à trouver chez un enfant plus jeune), représente son immeuble, avec un arbre et deux personnages. Il suggère que pour elle, le quartier se réduit à la façade extérieure de son domicile : il est constitué par ce qu'elle voit de sa « maison » lorsqu'elle est « dehors ».

⁹⁶ « A large part of their knowledge of the neighborhood is physical and is thus embedded in their bodies. (...) The children are present *in* the neighborhood and they have the neighborhood 'under their skin' »

⁹⁷ Bien que certains enfants aient représenté des espaces allant jusqu'à huit blocks (le plan de Marc), il est apparu, à la lumière des entretiens, que les productions graphiques reflètent peu, en général, l'étendue du quartier des enfants.

Et en effet, l'enfant, qui a manifestement du mal à s'exprimer en présence de l'enquêteur, laisse entendre la faiblesse de ses pratiques dans le quartier. D'origine maghrébine, elle vit seule avec sa mère, qui travaille comme agent de nettoyage, dans un logement qu'elle qualifie de studio « trop petit ». Elle a beaucoup de mal à identifier les lieux qui lui sont présentés sur les photos, et il s'avère qu'elle ne fréquente guère d'autres lieux dans le quartier que l'école et parfois la bibliothèque, toujours accompagnée dans ses déplacements par sa mère. La plupart du temps, en raison de l'étroitesse de son logement, elle joue dans la cour de son immeuble – c'est le titre qu'elle a donné à son dessin –, avec sa voisine ou ses cousines. Pour elle, le quartier apparaît donc essentiellement ancré sur le domicile. Le dessin et l'entretien de Shelihane, malgré leur apparente pauvreté respective, sont finalement révélateurs d'un rapport au quartier lui-même limité et très centré sur le logement.

Figure 43 - Le quartier de Shelihane : une cour d'immeuble



De même, le dessin d'Alissa, qui représente son immeuble et les immeubles voisins vus de la rue, pourrait laisser penser au premier abord que la vie quotidienne de l'enfant tourne principalement autour de son logement. Il n'en est rien. Alissa, 10 ans, vit avec son grand frère et sa mère, une française qui exerce le métier de garde d'enfants, le père étant retourné vivre dans son pays d'origine au Maghreb. Elle jouit d'une grande autonomie dans le quartier : elle va seule à l'école, parcourant pour cela un trajet de 300 mètres et traversant une rue sans aucune appréhension, et elle retrouve volontiers son amie au parc ou à la bibliothèque. Alissa apprécie cette liberté, organisée autour d'activités ludiques qu'elle aime beaucoup.

Elle pratique et connaît bien tant son quartier proche qu'un territoire très élargi, jusqu'aux communes de la banlieue proche, où ont lieu ses activités (patinage artistique, équitation), et où elle se rend souvent seule, en transports en commun. Ses activités la rattachent donc plutôt aux enfants des classes moyennes, mais, contrairement à eux, elle s'oriente pour une bonne part seule au sein de ce vaste territoire.

♦ Deux maisons, quel quartier ?

Si le logement est un centre primordial du quartier de l'enfant, que se passe-t-il lorsque, pour des raisons familiales, l'enfant alterne entre deux domiciles ? Dans la classe étudiée, la majorité des enfants vivent dans un seul logement, soit parce que leurs deux parents y vivent ensemble (quatorze enfants), soit parce qu'ils y habitent avec leur mère et ne voient plus leur père (ou rarement) (sept enfants, de milieu populaire essentiellement). Mais cinq enfants (tous issus des couches moyennes et supérieures) ont des parents séparés qui continuent tous deux à s'investir dans leur vie quotidienne : ils alternent donc, à des rythmes variés, entre le logement de leur père et celui de leur mère. Cette situation résidentielle particulière, relativement courante dans la société contemporaine, n'est pas sans influencer le rapport au quartier de ces enfants.

La première question qui s'est posée à ces enfants au moment du dessin est celle du choix du domicile et/ou du quartier à représenter. Ainsi, Mathias a dessiné le domicile de son père, qui habite dans le quartier voisin des Epinettes, alors que sa mère habite plus près de l'école et dans le quartier d'étude :

« Je pouvais pas faire les deux, j'ai dû choisir. J'ai choisi celle de mon papa ».

Il n'a pas envisagé de représenter son quartier à une échelle plus réduite qui lui aurait permis de faire figurer ses deux logements : son dessin est exclusivement constitué du domicile de son père, une maison et son « petit jardin », insistant davantage sur le caractère exceptionnel de ce type de logement dans un environnement urbain dense que sur sa place dans le quartier. Il explique cependant que ses deux maisons font pour lui tout autant partie de son quartier.

Lorsque les deux domiciles parentaux sont trop éloignés, l'enfant doit sélectionner l'un des deux quartiers pour son dessin. Les parents d'Olivier habitent l'un dans les Batignolles, l'autre dans une commune de grande banlieue. Le choix du quartier de sa mère, chez qui il vit pendant la semaine, lui semble très naturel :

« C'est plutôt ici (mon quartier) parce que (...) je (ne) suis qu'un week-end sur deux là-bas et je vis ici et l'école c'est ici et (...) il y a tous mes amis ici ».

Autrement dit, le quartier est pour lui le territoire comprenant non seulement le domicile mais aussi l'école et les amis. Finalement, les enfants de parents séparés, en raison de leur double domicile, construisent un territoire quotidien élargi, voire multi scalaire, dont les limites ne correspondent pas à celles du quartier des Batignolles.

Ainsi, l'hétérogénéité même des dessins est révélatrice de la diversité des rapports au quartier des enfants de l'école Lemercier. Certains dessins « sommaires » apparaissent comme les justes témoins de rapports tenus au quartier pour certains enfants. De plus, le choix du mode de représentation (plan ou dessin) peut signifier des rapports au quartier contrastés. Le plan par exemple permet de mieux exprimer la connaissance et la maîtrise de l'organisation de l'espace par tel enfant, le quartier étant pour lui d'abord conçu comme un ensemble de lieux et d'éléments structurés spatialement. Le dessin, par contraste, est plus adapté à d'autres enfants pour rendre compte de paysages et d'une atmosphère : le quartier est pour eux d'abord vécu et ressenti.

Mais dans l'ensemble, les dessins font tout de même ressortir plusieurs points forts des représentations que ces enfants ont des Batignolles. Ils révèlent en effet une sensibilité particulière aux paysages urbains, c'est-à-dire au bâti du quartier (densité, caractéristiques architecturales), aux éléments de nature (parcs, et au-delà, végétation ou animaux), mais aussi aux activités et aux usagers qui les animent quotidiennement. Ils font apparaître également que le quartier est pour eux un territoire principalement articulé autour du domicile, de l'école et du parc, et que leurs représentations reposent sur des jugements d'ordre à la fois fonctionnel, social et sensible. Autrement dit, le quartier, pour ces enfants, est constitué de ce qu'ils voient, de ce qu'ils font, de ce qu'ils ressentent, et des gens qu'ils rencontrent.

3 - Conclusion

Au total, il s'avère que le quartier n'est pas une *terra incognita* pour les enfants enquêtés, qui en attestent au contraire une connaissance parfois très fine, quoique différenciée selon les caractéristiques résidentielles et sociales des enfants. De plus, ils expriment, comme les adultes, une appréciation très positive de leur quartier. Comme eux, ils mettent en avant les espaces publics (les parcs, les rues commerçantes) et leur animation, ainsi que la sécurité des lieux. Comme eux, ils apportent certaines nuances à cette appréciation. Mais d'autres éléments différencient les appréciations du quartier selon les enfants et selon les parents. Ainsi, contrairement aux parents pour qui cela constitue un atout important, ils évoquent très peu la question de l'accessibilité du quartier à l'échelle de la ville. De plus, de façon nettement plus marquée que leurs parents, les enfants fondent leur appréciation du quartier sur la proximité de leurs amis. Ces différences sont à relier au fait que leurs vies quotidiennes, leurs pratiques et leurs sociabilités, sont nettement plus ancrées localement que celles de leurs parents, et c'est ce que les chapitres suivants vont montrer.

Ce chapitre est centré sur les manières d’habiter et de cohabiter des enfants dans les trois quartiers gentrifiés étudiés. Quels usages les enfants ont-ils de ces quartiers ? Leurs usages sont-ils fortement ou faiblement encadrés par leurs parents ? Quelles relations sociales entretiennent-ils dans ces quartiers ? Observe-t-on au sein de cette population un plus grand mélange social que celui que donne généralement à voir la littérature adulte sur la gentrification (Simon - 1995 ; Lehman-Frisch - 2008) ? Même si ces deux dimensions (les pratiques du quartier et les sociabilités) sont étroitement imbriquées, nous traiterons ici d’abord des manières d’habiter le quartier des enfants (et aussi, plus largement, de leurs pratiques urbaines), puis de leurs sociabilités (à l’école et en dehors de l’école).

1 – Des quartiers fortement « habités ».... sous surveillance

11 – Vue d’ensemble

Si les enfants apprécient les quartiers gentrifiés et s’ils les connaissent bien (cf. chapitre 3), c’est aussi qu’ils en ont un usage intensif. Ils sont en effet très nombreux à cumuler plusieurs types de pratiques (la fréquentation des commerces, des parcs ou de la bibliothèque, ou encore la pratique d’activités périscolaires), comme le mesure l’indice d’usage du quartier (cf. Figure 44)⁹⁸. Un tiers de ces enfants cumule même l’ensemble de ces usages, et seule une minorité d’enfants, à l’opposé, a un faible usage du quartier, y pratiquant une ou aucune de ces activités. Le quartier n’est donc pas, pour la plupart de ces enfants, un simple décor.

Ces usages forts reposent avant tout sur les activités périscolaires pratiquées dans le quartier, qui concernent plus des quatre-cinquièmes des enfants enquêtés. Ces activités, qui consistent en des activités sportives, culturelles ou religieuses, et qui peuvent être ou non institutionnalisées, se déroulent pour certains au sein de l’école (mais hors du temps scolaire, à l’exemple des « Ateliers bleus » dispensés par la Mairie de Paris), pour d’autres ailleurs dans le quartier, tandis que près d’un cinquième des enfants cumulent les deux registres. Ce résultat témoigne du fort développement des activités périscolaires dans les pays développés comme l’ont montré par ailleurs de nombreux travaux (Lareau - 2003 ; Sautory *et al.* - 2011). Il atteste aussi de leur importance dans la construction du rapport au quartier des enfants, dans la mesure où elles suscitent des déplacements (piétons ou motorisés) et développent des sociabilités ancrées localement.

⁹⁸ Pour rappel, les données présentées ici portent sur les enfants qui habitent dans les limites de la ville, soit un total de 125 individus (cf. Chapitre 2).

Les parcs et jardins sont ensuite les lieux les plus fréquentés, au sein des quartiers gentrifiés, par l'ensemble des enfants (les deux tiers d'entre eux s'y rendent « très souvent » ou « souvent », et seuls trois enfants n'y vont « jamais »). Ils constituent de ce fait des pôles importants de la socialisation locale des enfants, et font figure de véritables espaces partagés. Une forte proportion des enfants fréquente également « souvent » ou « très souvent » les commerces des quartiers gentrifiés, confortant l'idée que les rues commerçantes des quartiers gentrifiés occupent, pour les enfants comme pour les adultes (Bridge, Dowling - 2001 ; Lehman-Frisch - 2002), une place privilégiée dans les pratiques locales. Enfin, dans une moindre mesure que les parcs, les jardins et les commerces, la bibliothèque n'en constitue pas moins un lieu fréquenté « très souvent » ou « souvent » par plus de la moitié des enfants.

Figure 44 - Les usages des quartiers gentrifiés des enfants⁹⁹

La fréquentation des parcs et jardins publics	Très souvent	28,3
	Souvent	38,3
	Rarement	30,8
	Jamais	2,5
La fréquentation des commerces	Très souvent	15,8
	Souvent	43,3
	Rarement	30,0
	Jamais	10,8
La fréquentation des bibliothèques	Très souvent	16,7
	Souvent	37,5
	Rarement	24,2
	Jamais	21,7
Les activités pratiquées	Activités à l'école	32,7
	Activités hors école	37,3
	Les deux	18,2
	Pas d'activité	11,8
Indice d'usages du quartier	Très fort usage (N=4)	32,1
	Fort usage (N=3)	23,6
	Usage limité (N=2)	27,4
	Faible usage (N=0 ou 1)	17,0

Mais les enfants enquêtés ne déploient pas leurs pratiques au sein des quartiers gentrifiés en toute liberté. Bien au contraire, pour près des deux tiers d'entre eux, leurs usages sont « fortement » ou « très fortement » encadrés par leurs parents, qui les accompagnent (ou veillent à ce qu'ils soient accompagnés) lors de leurs déplacements et ne les laissent pas fréquenter les parcs, les commerces ou la bibliothèque seuls.

⁹⁹ Tous les chiffres mentionnés correspondent à des pourcentages.

En particulier, 58 % des enfants se rendent à l'école (ou en reviennent) toujours accompagnés par leurs parents ou par d'autres adultes, et à l'inverse, seuls 17,8 % des enfants font systématiquement ces trajets seuls, confirmant les résultats d'enquêtes récentes sur le fort encadrement des trajets scolaires des enfants d'école primaire (Sautory *et al.* - 2011). Les usages intensifs des enfants des quartiers gentrifiés se font donc sous la surveillance attentive de leurs parents.

En même temps, ces quartiers gentrifiés ne constituent pas les seuls lieux de vie des enfants enquêtés. Bien sûr, ceux qui n'y habitent pas développent un certain nombre de pratiques et d'activités dans leur quartier de résidence. Mais ceux qui y habitent attestent eux aussi de pratiques hors des quartiers gentrifiés. Au total, ils sont nombreux à faire des sorties culturelles et de loisirs (50,5 %), à rendre visite à leur famille ou à des amis (46,7 %), à fréquenter des parcs ou jardins (45,7 %), à faire du shopping (44,8 %) ou même à pratiquer des activités sportives ou artistiques (32,4 %), et pour certains, à cumuler une ou plusieurs de ces activités, hors de leur quartier de résidence.

Pris dans leur ensemble, les enfants enquêtés apparaissent ainsi comme de véritables « habitants » des quartiers gentrifiés, même si leur vie sociale ne se limite pas au périmètre de ces quartiers. Mais leurs manières d'habiter, qui sont largement encadrées par leurs parents, sont traversées par de nettes différenciations, qui tiennent pour partie à leurs contextes résidentiels et pour partie à leurs caractéristiques sociales.

12 – Usages du quartier et effets de lieux

Le rapport des enfants aux quartiers gentrifiés varie en effet sensiblement en fonction de leur contexte résidentiel, observé à différentes échelles. Selon que leur domicile est situé au sein ou en dehors de ces quartiers, selon qu'ils résident à une plus ou moins grande distance de l'école, selon, enfin, qu'ils habitent à Paris, à Londres ou à San Francisco, on discerne de nettes différences dans leurs usages des quartiers.

Ainsi ceux qui habitent au sein du quartier gentrifié attestent-ils d'usages plus intensifs et diversifiés (73,6 % d'enfants ont un indice d'usage du quartier « fort » ou « très fort ») en comparaison des enfants résidant ailleurs (37,7 %). L'écart concernant l'intensité des usages des premiers par rapport aux seconds est particulièrement marqué pour les parcs et les commerces (88 % des enfants qui résident dans le quartier fréquentent les parcs ou les jardins publics du quartier et 81 % les commerces, contre, respectivement, 48 % et 41 % des enfants qui habitent ailleurs), et secondairement pour la bibliothèque (66 % contre 43 %), tandis que la différence concernant les activités extrascolaires pratiquées dans le quartier est nettement moins importante. En revanche, les enfants habitant hors du quartier ont plus tendance que les autres à pratiquer ces activités au sein de l'école, alors que ceux qui habitent le quartier ont plus souvent des activités en dehors des murs de l'école ou cumulent des activités dans et hors de l'enceinte scolaire.

Dans la même perspective mais à une échelle plus fine, on observe une forte correspondance entre la distance domicile/école et l'intensité des usages. Globalement, plus les enfants habitent près de l'école, plus ils ont des usages intenses et variés du quartier gentrifié, suivant une corrélation linéaire. Sans surprise, avec l'éloignement géographique, les parents renforcent l'encadrement des usages de leurs enfants, avec un seuil très net à 2 km : les enfants habitant au-delà de cette limite sont plus nombreux à être fortement ou très fortement encadrés que les enfants habitant plus près. Dès lors qu'ils habitent à plus d'1 km de l'école, les enfants sont, en outre, bien moins susceptibles d'effectuer leurs trajets d'école à pied (c'est le cas de 31,1 % d'entre eux, contre 90,4 % pour les enfants habitant plus près) et « toujours ou parfois seuls » (20,7 % contre 66,6 %). Au total, en conformité avec ces résultats, l'encadrement est moins souvent « fort » ou « très fort » pour les enfants habitant les quartiers gentrifiés que pour les autres.

À une échelle plus petite, les Batignolles, Stoke Newington et Noe Valley sont très diversement pratiqués par les enfants enquêtés. L'influence de la localisation du domicile a sa part dans l'explication de ces variations : alors que plus de la moitié des enfants enquêtés aux Batignolles et à Stoke Newington habitent dans le quartier gentrifié, ce n'est le cas que du tiers environ des enfants à Noe Valley. Mais au-delà de ce facteur, certaines différences d'usage émergent, qui paraissent plus directement liées à la spécificité de chaque contexte urbain. Ainsi les enfants de Stoke Newington sont-ils plus nombreux à investir fortement le quartier gentrifié : plus de la moitié d'entre eux cumule la fréquentation des commerces, des parcs, de la bibliothèque et des activités, alors que c'est le cas d'un enfant sur cinq à Noe Valley, et d'un enfant sur six aux Batignolles (cf. Figure 45). De fait, avec son grand parc à proximité immédiate (Clissold Park, avec ses terrains de jeux et de sports, et ses pièces d'eau), sa rue commerçante animée, centrale dans le quartier, et point de passage quasi-obligé pour se rendre à Saint Mary's C. of E. comme à Grazebrook, sa bibliothèque elle aussi très centrale, qui se trouve sur Church Street, ses activités périscolaires nombreuses, à proximité immédiate également (et pour une part importante dans les locaux mêmes des écoles étudiées, et organisées bénévolement par certains parents), Stoke Newington cumule les facteurs qui encouragent la concentration spatiale des activités des enfants.

Figure 45 - Indice d'usages du quartier des enfants aux Batignolles, à Stoke Newington et à Noe Valley

	Très fort usage	Fort usage	Usage limité	Faible usage	Total
Batignolles	14,6 %	24,4 %	39,0 %	22,0 %	100,0 %
Stoke Newington	53,5 %	23,3 %	14,0 %	9,3 %	100,0 %
Noe Valley	22,7 %	22,7 %	31,8 %	22,7 %	100,0 %
Total	32,1 %	23,6 %	27,4 %	17,0 %	100,0 %

Pour les trois quartiers, les pratiques locales des enfants reposent d'abord sur les activités extrascolaires. Mais à Noe Valley et à Stoke Newington, celles-ci concernent une proportion bien plus considérable d'enfants (près de 95 % dans les deux cas) que dans les Batignolles (78 %) : malgré un développement général des activités périscolaires dans les pays occidentaux depuis les années 1990 (Wimer et al. - 2006 ; Ananian et Bauer - 2007 ; Sautory *et al.* - 2011), les enfants semblent donc moins systématiquement engagés dans des activités extrascolaires en France qu'aux Etats-Unis ou au Royaume-Uni, sans doute en lien avec la durée plus longue de leur journée scolaire. Deuxième registre privilégié de pratiques, les parcs et jardins des quartiers gentrifiés sont beaucoup plus souvent fréquentés par les enfants de Stoke Newington (80 % fréquentent souvent ou très souvent les parcs) et des Batignolles (75 %) que par ceux de Noe Valley (60 %). Dans le quartier gentrifié de San Francisco, la petite taille, la localisation excentrée des parcs par rapport au cœur du quartier, la forte dispersion résidentielle des enfants enquêtés dans et hors du quartier et la présence de nombreuses arrière-cours associés aux logements, sont des éléments qui contribuent à expliquer ce résultat. A l'inverse, Clissold Park à Stoke Newington et le Parc Cardinet dans les Batignolles constituent des parcs relativement vastes, situés à proximité du cœur du quartier et apparaissent comme des espaces publics locaux fortement appropriés et largement partagés. Si les enfants de Noe Valley fréquentent moins souvent les parcs locaux, ils sont plus nombreux à fréquenter les commerces du quartier (69 % les fréquentent très souvent ou souvent) – en conformité avec ce qui avait été observé auprès des adultes habitant ce quartier (Lehman-Frisch - 2002) – que ceux de Stoke Newington (64 %), et surtout des Batignolles (46 %). L'usage de la bibliothèque, par ailleurs, est davantage favorisé par les enfants de Stoke Newington (84 % de réponses « très souvent » ou « souvent ») que par ceux de Noe Valley (40 %) ou des Batignolles (30 %).

Ces usages sont de surcroît très diversement encadrés selon les quartiers. Les enfants sont proportionnellement plus nombreux à être « (très) fortement » surveillés à Noe Valley (89,6 %) qu'aux Batignolles (64,7 %) et a fortiori à Stoke Newington (44,7 %). Ce résultat s'explique en partie par la plus forte dispersion des enfants enquêtés à Noe Valley (dans et hors du quartier d'étude), qui entraîne une forte motorisation des déplacements, comme le confirme la faible proportion des enfants qui se rendent à l'école à pied : l'ensemble de leurs usages du quartier gentrifié sont dès lors plus souvent accompagnés par des adultes.

Au total, les manières d'habiter le quartier des enfants sont clairement travaillées à la fois par des effets de localisations et par des effets de lieux. Mais la géographie n'explique pas tout, et il s'agit désormais de montrer dans quelle mesure le milieu social des enfants influence lui aussi leurs usages des quartiers gentrifiés.

13 – Des manières d’habiter socialement différenciées

Parce que les écoles situées aux Batignolles, à Noe Valley et à Stoke Newington n’accueillent pas seulement des enfants résidant dans ces trois quartiers, parce que certaines familles de classes moyennes ou de classes moyennes supérieures habitant ces quartiers évitent pour leurs enfants les établissements scolaires publics (trop « mixtes ») situés à proximité de leur domicile et, aussi, parce que les ménages (de classes moyennes ou de classes moyennes supérieures) habitant ces quartiers ne sont pas tous des familles avec des enfants (ou avec des enfants en âge d’être scolarisés dans des écoles primaires), la composition de notre population d’enfants est socialement beaucoup plus diversifiée que la population de ces trois quartiers gentrifiés. Ainsi, si les enfants de classes moyennes supérieures (26,3 %) et les enfants de classes moyennes (30,5 %) pris ensemble sont majoritaires au sein de notre échantillon, les enfants de classes populaires constituent la catégorie la plus nombreuse (43,2 %) ¹⁰⁰.

Ces trois catégories d’enfants n’habitent pas de la même manière les quartiers gentrifiés (cf. Figure 46). Les enfants de classes moyennes supérieures sont les plus enclins à avoir « un très fort usage » des quartiers enquêtés. Ils sont en particulier, proportionnellement, les plus nombreux à pratiquer localement des activités périscolaires, et à cumuler des activités périscolaires au sein de l’école et des activités périscolaires ailleurs dans le quartier, et les plus nombreux à fréquenter, très souvent ou souvent, les commerces. Contrairement à ce que l’on aurait pu attendre, les enfants de classes populaires ont aussi fortement tendance à « habiter » les quartiers gentrifiés : plus d’un enfant sur trois de cette catégorie se caractérise par un « très fort usage » du quartier et plus d’un enfant sur quatre par un « fort usage ». Cette tendance, plus marquée pour les enfants de classes populaires pour qui le quartier gentrifié est le quartier de résidence, constitue probablement en partie un effet de la gentrification, allant dans le sens d’une relative uniformisation, dans les quartiers gentrifiés, des modes d’habiter des enfants des classes populaires et des modes d’habiter des enfants de classes moyennes supérieures qu’ils côtoient (cf. *infra*).

En même temps, les enfants de classes populaires n’ont pas exactement les mêmes usages des quartiers enquêtés que les enfants de classes moyennes supérieures. Les premiers sont ainsi, proportionnellement, beaucoup moins nombreux à pratiquer des activités périscolaires dans les quartiers de l’enquête (notamment hors de l’école), parce que les ressources de leurs parents ne permettent pas toujours de leur financer ces activités, et moins nombreux également à fréquenter, très souvent ou souvent, les commerces, parce que leurs parents font souvent leurs courses hors du quartier, dans des « grandes surfaces » ou des centres commerciaux périphériques. Inversement, ils fréquentent plus massivement les parcs et les jardins publics, mais aussi les bibliothèques. Ce dernier résultat est sans doute le plus inattendu.

¹⁰⁰ Ce qui tend à confirmer l’idée selon laquelle la gentrification agirait sur l’espace scolaire avec un certain décalage temporel par rapport à l’espace social urbain (Clerval - 2008, p. 403).

Mais il s'explique en partie par deux phénomènes distincts (identifiés lors des entretiens réalisés auprès des enfants) : d'un côté, certains enfants de classes moyennes supérieures, parce qu'ils disposent en quelque sorte d'une bibliothèque à domicile, n'éprouvent pas le besoin pour leurs pratiques de lecture de fréquenter les bibliothèques publiques ; d'un autre côté, certains enfants de classes populaires fréquentent les bibliothèques publiques moins pour emprunter des livres que pour utiliser des outils (des ordinateurs, une connexion Internet) qu'ils ne possèdent pas chez eux.

Figure 46 - Indice d'usages du quartier et milieu social des enfants

	Très fort usage	Fort usage	Usage limité	Faible usage	Total
Classes moyennes supérieures	37,0 %	25,9 %	18,5 %	18,5 %	100,0 %
Classes moyennes	18,8 %	21,9 %	43,8 %	15,6 %	100,0 %
Classes populaires	35,7 %	26,2 %	19,0 %	19,0 %	100,0 %
Total	30,7 %	24,8 %	26,7 %	17,8 %	100,0 %

Enfin, à l'opposé de ces deux catégories d'enfants, les enfants de classes moyennes se distinguent par un usage beaucoup plus limité des quartiers gentrifiés : ils sont, par exemple, les plus nombreux proportionnellement à ne pas fréquenter, ou à fréquenter rarement, les bibliothèques et les plus nombreux à ne pas fréquenter les parcs et les jardins publics ou à le faire rarement. Leur rapport plus distancié aux quartiers gentrifiés, et tout particulièrement aux lieux précédemment cités et fortement investis au contraire par les enfants de classes populaires, tient sans doute pour une part à leur position sociale « intermédiaire » entre les enfants de classes moyennes supérieures et les enfants de classes populaires. En effet, et pour le dire en quelques mots, parce qu'habiter ces quartiers gentrifiés c'est aussi cohabiter avec des enfants de différents milieux sociaux, et parce que la distance sociale qui sépare les enfants de classes moyennes des enfants de classes populaires est moins nette que celle qui sépare les enfants des classes moyennes supérieures des enfants de classes populaires, les enfants de classes moyennes peuvent sans doute plus difficilement s'engager, ou être autorisés par leurs parents à s'engager, dans des rapports de cohabitation avec des enfants de classes populaires¹⁰¹

¹⁰¹ De fait, comme nous avons pu l'observer à partir de différents travaux menés auprès d'adultes résidant dans des contextes de « mixité sociale », « pour que des relations sociales puissent s'instaurer entre différentes populations partageant un même espace résidentiel, il semble nécessaire que les différences entre les populations soient sans ambiguïté et qu'un renversement de situation puisse paraître impossible. En d'autres termes, quand la distance sociale est sans ambiguïté, quand le jeu des démarquages est inutile, quand il n'y a pas de risque de confusion et d'éclaboussures, alors des relations de sociabilité entre les différentes composantes sont possibles. » [Authier - 2008 : 111-112].

Mais le poids du milieu social des enfants ne pèse pas seulement sur l'intensité et la nature de leurs usages des quartiers gentrifiés. Il intervient aussi, avec force, dans l'encadrement de ces usages (par les parents, par un grand-parent, par une baby-sitter, etc.). Ici, comme dans d'autres contextes urbains (Lareau - 2003), le contraste entre les enfants de classes moyennes supérieures et les enfants de classes populaires est très marqué : globalement, les usages des quartiers gentrifiés des enfants de classes moyennes supérieures sont souvent très fortement encadrés ; au contraire, les enfants de classes populaires se caractérisent fréquemment par des usages beaucoup plus autonomes (cf. Figure 47).

Figure 47 - L'encadrement des usages des quartiers enquêtés selon le milieu social des enfants

	Très fort	Fort	Souple ou très souple	Total
Classes moyennes supérieures	46,7 %	33,3 %	20,0 %	100 %
Classes moyennes	30,3 %	33,3 %	36,4 %	100 %
Classes populaires	17,1 %	41,5 %	41,5 %	100 %
Total	29,8 %	36,5 %	33,7 %	100 %

De surcroît, les enfants de classes moyennes supérieures et les enfants de milieux populaires et notamment dans les deux cas, ceux pour qui le quartier gentrifié est aussi le quartier de résidence se distinguent au regard des activités qu'ils pratiquent à l'extérieur des quartiers d'enquête. En effet, les premiers sortent plus fréquemment du quartier gentrifié que les seconds. Et les uns et les autres n'ont pas à l'extérieur du quartier le même type de pratiques. Hors du quartier, les enfants de classes moyennes supérieures (et de classes moyennes) pratiquent souvent des activités distinctives, par exemple à Paris : la pratique d'un instrument de musique, le solfège et la chorale au Conservatoire (situé dans la partie « bourgeoise » du 17^{ème} arrondissement), la fréquentation du Parc Monceau (situé dans le quartier « bourgeois » voisin), la fréquentation des musées parisiens, etc. À l'opposé les sorties du quartier des enfants de milieux populaires, moins fréquentes, prennent souvent la forme de visites dans la famille ou de fréquentations des centres commerciaux périphériques.

Autrement dit, les enfants de classes moyennes supérieures « habitent » fortement les quartiers gentrifiés. Mais leurs usages de ces quartiers sont très encadrés et s'accompagnent de nombreuses pratiques à l'extérieur de ces quartiers. De leur côté, les enfants des classes populaires, et plus particulièrement ceux qui habitent ces quartiers gentrifiés, ont également de nombreux usages de ces quartiers. Mais leurs usages de ces quartiers sont à la fois moins encadrés et plus exclusifs. Enfin, les enfants des classes moyennes se caractérisent par un rapport aux quartiers gentrifiés plus distancié et par des usages de ces quartiers beaucoup plus diversement encadrés.

Ces tendances générales se retrouvent très largement dans les trois quartiers de l'enquête, avec toutefois quelques variations. Ainsi, à Stoke Newington, les enfants de classes moyennes supérieures se caractérisent, comme aux Batignolles et à Noe Valley (et de façon encore plus marquée), par des manières d'habiter le quartier très développées. Mais, contrairement aux enfants de classes moyennes supérieures des Batignolles et de Noe Valley, les enfants de classes moyennes supérieures de Stoke Newington ont des pratiques du quartier moins encadrées (ils circulent ainsi assez facilement les uns chez les autres, par des invitations souvent informelles à jouer après l'école). Inversement, à Stoke Newington toujours, les enfants de milieux populaires (et d'origine étrangère), comparativement aux enfants de milieux populaires parisiens et san franciscains, ont souvent des pratiques du quartier plus limitées, y compris lorsqu'ils résident dans le quartier, et surtout des pratiques davantage encadrées (une partie de leurs parents considérant que le quartier est dangereux).

Si le milieu social des enfants joue donc un rôle fort dans la structuration de leurs manières d'habiter les quartiers gentrifiés, son incidence n'est pas mécanique (nous y reviendrons). Et ce facteur « social » n'intervient pas seul.

14 – Une histoire d'enfants et une affaire de familles

Le sexe et l'âge des enfants, mais également la configuration familiale dans laquelle ils sont insérés, participent aussi à la structuration de leurs manières d'habiter ces quartiers, de façon différenciée selon les milieux sociaux.

141 – Les quartiers des filles et les quartiers des garçons

Globalement, filles et garçons ne se distinguent pas au niveau de l'indice d'usage du quartier (cf. Figure 48). Mais cela ne signifie pas qu'ils habitent de la même manière les quartiers sélectionnés. Plus précisément, s'ils fréquentent dans des proportions très proches les commerces et les bibliothèques, ils n'ont pas le même usage des parcs et des jardins publics, et ils ne participent pas de façon identique aux activités périscolaires proposées localement, au sein des établissements scolaires ou ailleurs dans le quartier.

Les garçons ont ainsi davantage tendance à fréquenter les parcs et les jardins publics que les filles. Inversement, les filles sont proportionnellement plus nombreuses à pratiquer des activités périscolaires et pratiquent davantage ces activités au sein des établissements scolaires, plutôt qu'ailleurs dans le quartier, que les garçons. Autrement dit, le rapport aux quartiers gentrifiés des filles apparaît plus institutionnalisé que celui des garçons.

Il est aussi, et cela va dans le même sens, beaucoup plus encadré. Au sein de notre population, plus de trois filles sur quatre sont « très fortement » ou « fortement » encadrées dans leurs usages de ces quartiers. Au contraire, dans ce même registre, plus d'un garçon sur deux bénéficie d'un encadrement « souple ou très souple ».

Ce contrôle social (par les institutions, par les parents) fortement sexué des manières d'habiter les quartiers enquêtés, qui n'est pas propre aux quartiers gentrifiés (Valentine - 2004), se retrouve dans l'accompagnement des trajets domicile-école : les filles sont sur-représentées parmi les enfants qui effectuent ces trajets toujours accompagnés de leurs parents ; les garçons, à l'inverse, sont sur-représentés parmi les enfants qui font ces trajets toujours seuls.

Figure 48 - Les usages des quartiers des filles et des garçons

	Filles	Garçons
Indice d'usages du quartier		
• Très fort usage	33,3 %	30,4 %
• Fort usage	20,6 %	28,3 %
• Usage limité	28,3 %	26,1 %
• Faible usage	18,3 %	15,2 %
Parcs et jardins publics		
• Très souvent	25,8 %	31,0 %
• Souvent	35,5 %	41,4 %
• Rarement ou jamais	38,7 %	27,6 %
Activités périscolaires		
• À l'école	37,7 %	26,5 %
• Hors de l'école (quartier)	36,1 %	38,8 %
• Les deux	19,7 %	16,3 %
• Pas d'activité	6,6 %	18,4 %

142 – Un rapport au quartier qui diminue avec l'avancée en âge

Dans notre échantillon, les écarts d'âges entre les enfants ne sont pas très élevés (deux ans séparent les enfants les plus jeunes, âgés de 9 ans au moment de l'enquête, des enfants les plus âgés). Mais la prise en compte de cette caractéristique permet de repérer une tendance forte : les rapports aux quartiers gentrifiés des enfants diminuent avec l'avancée en âge. Les enfants les plus jeunes sont ainsi les plus nombreux proportionnellement à cumuler les quatre registres de pratiques observés (50 %). À l'opposé, les enfants âgés de 11 ans sont ceux qui sont les plus enclins à avoir un « faible usage » des quartiers enquêtés (28 %). Les enfants de 10 ans occupant ici une position intermédiaire. Cette tendance globale se retrouve pleinement pour la fréquentation des commerces, pour la fréquentation des bibliothèques ou bien encore, pour le fait de pratiquer des activités périscolaires¹⁰². Et elle intervient aussi, mais pas totalement, dans la fréquentation des parcs et des jardins publics¹⁰³.

¹⁰² Dans ce dernier cas, il apparaît de surcroît qu'avec l'avancée en âge, les enfants ont tendance à privilégier des activités qui se déroulent hors des murs de l'école.

¹⁰³ La proportion d'enfants, ne fréquentant « jamais » ou « rarement » les parcs et les jardins publics, augmente avec l'âge. Mais parmi les enfants qui fréquentent les parcs et les jardins publics « très souvent » ou « souvent », les enfants âgés de 10 ans sont proportionnellement les plus nombreux à les fréquenter « très souvent ».

Plusieurs éléments (saisis lors des entretiens avec les enfants) peuvent être avancés pour expliquer cette désaffection progressive (et relative) des enfants pour ces quartiers lorsqu'ils grandissent. Tout d'abord, en grandissant, les enfants apparaissent moins disposés à participer à des activités encadrées. De même, ils sont moins enclins à accompagner leurs parents pour les courses quotidiennes, comme le révèle cet extrait d'entretien de Tristan, un enfant de classes moyennes, âgé de 11 ans, localisé et scolarisé aux Batignolles :

« [Alors, choisis une autre photo...] Ça. C'est le... j'sais pas, c'est le marché. C'est un grand marché, bah à côté de l'école.

[Tu y vas dans ce marché ?] Non. A part une fois j'suis allé avec ma mère, et à part ça non.

[Tu ne fais pas les courses ?] Je n'aime pas aller dehors avec ma mère.

[Ah bon ?] Avant j'aimais bien quand j'étais petit mais maintenant j'aime plus ».

Enfin, parce qu'ils sont plus âgés, ils sont à la fois, plus souvent autorisés à se déplacer en dehors de leur quartier de résidence et plus à même de le faire (éventuellement pour pratiquer des activités extrascolaires). Cette plus grande liberté de déplacements, qui caractérise les enfants les plus âgés, est notamment observable dans les trajets effectués par les enfants entre leur domicile et leur école : les enfants âgés de 11 ans sont nombreux à réaliser ces trajets parfois seuls et parfois accompagnés (par des copains/copines ou par leurs parents) ; les enfants âgés de 9 ans sont, au contraire, très nombreux à effectuer ces trajets systématiquement accompagnés de leurs parents.

143 – Des rapports aux quartiers différenciés selon les configurations familiales

Les enfants enquêtés ne vivent pas dans les mêmes familles. Certains enfants habitent avec leurs deux parents, alors que d'autres enfants habitent uniquement avec un seul parent (la mère dans la presque totalité des cas), en ayant parfois un deuxième logement qu'ils occupent occasionnellement (le week-end ou pendant les vacances) avec l'autre parent. De même, certains enfants n'ont pas de frères, ni de sœurs, tandis que d'autres enfants habitent avec des frères et/ou des sœurs, qui peuvent être plus âgés ou moins âgés qu'eux. Tout cela intervient aussi dans les rapports que les enfants entretiennent aux quartiers gentrifiés.

Par exemple, les enfants qui habitent avec leur mère seule ont plus fortement tendance que les enfants habitant avec leurs deux parents à avoir « un faible usage » ou un « usage limité » des quartiers observés (52 % contre 42 %). Ils sont en particulier beaucoup plus nombreux à ne pas fréquenter, ou à fréquenter rarement, les parcs et les jardins publics (45 % contre 28 %), et beaucoup plus nombreux à ne pas pratiquer d'activités périscolaires hors des établissements scolaires (60 % contre 41 %). Parce qu'ils habitent avec un seul parent, et que ce parent est (de ce fait) souvent peu disponible, ces enfants de familles monoparentales rencontrent en effet plus de difficultés à être accompagnés pour aller aux parcs ou pour aller dans des lieux proposant (dans ces quartiers) des activités (sportives, artistiques, etc.).

De surcroît, leur moindre investissement local s'explique également par le double fait qu'une partie de ces enfants ont un deuxième logement et qu'ils sont moins souvent présents dans ces quartiers, en particulier le week-end (qui constitue, par exemple, un moment privilégié pour la fréquentation des parcs). En même temps, parce qu'ils habitent avec un seul parent et un parent souvent peu disponible, ces enfants sont moins encadrés dans leurs usages des quartiers gentrifiés et effectuent, plus souvent que les enfants habitant avec leurs deux parents, le trajet de leur domicile à l'école seuls.

Autre illustration, qui renvoie à la composition de la fratrie, les enfants qui habitent avec des frères et/ou des sœurs ont des manières d'habiter les quartiers enquêtés plus développées que les enfants uniques : ils fréquentent davantage, tout à la fois, les commerces, les bibliothèques, les parcs et les jardins publics, et ils ont plus fréquemment tendance à pratiquer leurs activités périscolaires hors de l'école qu'à l'école. Il faut peut-être y voir ici autant un effet de nombre, limitant les mobilités et les pratiques hors du quartier de chacun des membres de la fratrie (et du ménage), qu'un effet de groupe, les pratiques de quartier des frères et/ou des sœurs pouvant favoriser l'ancrage local des autres membres de la fratrie. Dans ce deuxième scénario, les enfants aînés de la famille semblent d'ailleurs souvent jouer le rôle de « pionniers ». En effet, parmi les enfants qui habitent avec des frères et/ou des sœurs, les « aînés » ont tendance à avoir davantage de pratiques des quartiers gentrifiés que les enfants qui ont des frères et/ou des sœurs plus âgés (en plus ou non d'avoir des frères et/ou des sœurs moins âgés). Enfin, il apparaît aussi que l'encadrement des pratiques de quartier des enfants varie selon leur position au sein de la fratrie : les enfants ayant des frères et/ou des sœurs plus âgés ont souvent des usages des quartiers gentrifiés moins encadrés par leurs parents que les enfants aînés de la famille et que les enfants fils ou filles uniques.

144 – Caractéristiques individuelles et milieu social

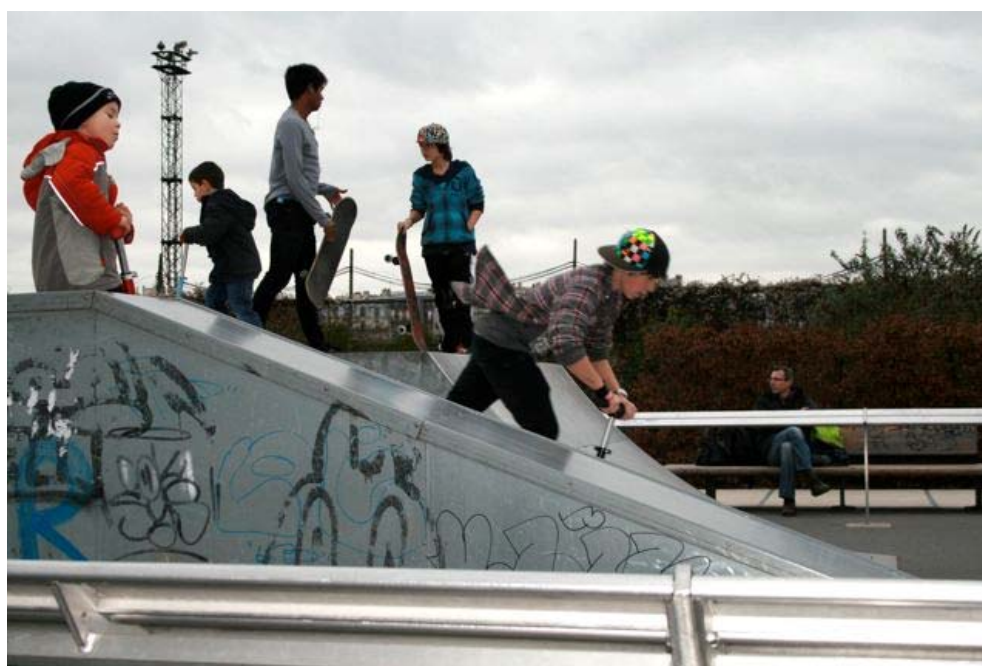
Ces différenciations, individuelles et familiales, sont observables dans les trois quartiers de l'enquête, avec de très légères variations locales. Elles se retrouvent aussi à l'intérieur des trois catégories d'enfants que nous avons distinguées sur la base du milieu social des enfants, mais avec des variations qui peuvent être ici très marquées d'un milieu social à l'autre. Pour l'illustrer, nous prendrons pour exemple la différenciation filles/garçons, dans l'encadrement des usages des quartiers gentrifiés. Globalement, nous l'avons vu, les usages des filles sont beaucoup plus encadrés que les usages des garçons. Mais si cette différenciation est très nette à l'intérieur de la population des enfants de classes populaires et à l'intérieur de la population des enfants de classes moyennes, elle est en revanche beaucoup moins visible dans la population des enfants de classes moyennes supérieures. Dans cette population, filles et garçons ont en effet tous deux des usages très encadrés. Plus encore, la prise en compte conjointe de ces deux variables permet d'observer, par exemple, que les garçons de classes moyennes supérieures ont des usages des quartiers gentrifiés plus encadrés que les filles de classes populaires.

15 - Conclusion

Pour les enfants, pris dans leur ensemble, les quartiers gentrifiés observés sont donc loin de constituer un simple décor. Mais leurs manières d'habiter ces quartiers – et les différents espaces qui composent ces quartiers (voir encadré, page suivante) – sont très contrastées en fonction de leur lieu d'habitation, de leur milieu social, de leur âge, de leur genre, et de leur configuration familiale. Si l'on considère ces variables de façon transversale, les manières d'habiter des enfants apparaissent très structurées par la distance spatiale au quartier gentrifié. Mais en même temps, les effets de celle-ci sont considérablement retravaillés par les différenciations sociales, laissant apparaître plusieurs catégories d'enfants dont les pratiques sont très diverses au sein des quartiers gentrifiés.

Ainsi, on a montré que les enfants dont le quartier gentrifié est le quartier de résidence en ont des usages plus intensifs et diversifiés que ceux dont c'est le quartier d'école. Mais la distance spatiale joue différemment sur le rapport au quartier des enfants en fonction de leur milieu social. D'abord, les enfants des classes moyennes supérieures habitant les quartiers gentrifiés sont ceux dont la vie au sein de ces quartiers est de loin la plus développée. Si les enfants de même milieu social habitant en dehors des quartiers gentrifiés ont des usages des quartiers gentrifiés moins forts que les premiers, ils demeurent cependant assez importants. Ainsi, pour les enfants des classes moyennes supérieures, la distance géographique n'est pas rédhibitoire et elle est atténuée par une forte motorisation de ces familles, par des pratiques globalement plus ouvertes sur l'ensemble de la ville, par une communauté de goûts, c'est-à-dire, ultimement, par la proximité sociale.

Figure 49 - Le skate park du parc Cardinet aux Batignolles



La fréquentation du « Parc Cardinet » par les enfants de l'école Lemer cier

Le Parc Clichy-Batignolles Martin Luther King, plus couramment désigné par les enfants « le parc Cardinet », est un parc-jardin (ouvert en 2007) qui s'étend sur 4 hectares et qui comprend des aires de jeux pour les petits, les enfants d'âge moyen et les adolescents, un terrain de basket, un terrain de foot en terre battue, un *skate-park*, un mur pour les jeux de balle et des espaces verts (pelouse, jardin) (cf. Figure 49). Il constitue un entre-deux entre le quartier des Batignolles (au sud-est) et les quartiers populaires du nord parisien, et notamment le quartier des Epinettes. Très souvent cité comme le lieu préféré de leur quartier et très apprécié, aussi bien par les enfants résidant aux Batignolles que par les enfants habitant aux Epinettes, il constitue un espace fréquenté par tous les enfants interrogés, qui s'y rendent surtout le week-end, parfois le mercredi, plus rarement les autres jours de la semaine, après l'école, ou bien encore pendant les vacances. Mais cet espace-frontière n'est pas fréquenté avec la même intensité par tous. Si certains enfants y vont « tous les samedis et dimanches » ou « plus d'une fois par semaine », d'autres au contraire n'y vont « pas souvent » ou « pas trop ».

Ces différences d'usage sont d'abord une affaire de genre. Ainsi, tous les garçons de la classe fréquentent très souvent le parc, sauf un (qui préfère jouer, le week-end, dans le jardin de son père qui habite en banlieue parisienne). Cette pratique est en revanche moins bien partagée chez les filles, puisque 6 d'entre elles (sur 14) ne le fréquentent pas souvent. Ces différences sont ensuite liées au milieu social des enfants. Le parc Cardinet est en effet davantage fréquenté par les enfants de milieux populaires que par les enfants des couches moyennes et moyennes supérieures. Contrairement au quartier gentrifié des Batignolles, il fait ainsi plutôt figure d'espace populaire, où les enfants (et adolescents) de milieux populaires, plus fréquemment présents, plus nombreux, « donnent localement le ton » (Chamboredon, Lemaire - 1970).

À ces différences en terme de fréquence s'ajoutent d'autres distinctions qui renvoient à la manière dont les enfants se rendent dans ce lieu. Le plus souvent, les enfants vont au parc Cardinet en compagnie de leurs parents ou en compagnie de l'un de leurs parents (généralement la mère). Mais près de la moitié des enfants fréquente aussi parfois le parc sans leurs parents. Certains y vont avec des amis, d'autres, ou les mêmes à d'autres occasions, avec un grand frère, une grande sœur ou un cousin, et d'autres encore, ou parfois les mêmes à d'autres occasions, seuls. Et là-encore, ces différentes configurations sont loin d'être aléatoires. Chez les enfants de couches moyennes et moyennes supérieures, la fréquentation du parc est ainsi toujours encadrée, par les parents ou par des amis, sauf dans un cas (d'un garçon). Excepté ce cas, aucun de ces enfants ne va au parc seul. Et pour certains d'entre eux, l'usage de ce lieu s'effectue exclusivement accompagné des parents. Au contraire, les enfants de milieux populaires se rendent plus volontiers au parc Cardinet sans leurs parents. Si pour la plupart d'entre eux cette modalité se conjugue avec le fait d'y aller à d'autres occasions avec leurs parents, ou avec des amis, elle constitue même, pour certains enfants (des garçons), la seule manière de se rendre au parc.

A l'opposé, la distance spatiale a un fort impact sur le rapport au quartier gentrifié des enfants des classes populaires et l'on distingue deux groupes d'enfants à l'intérieur de cette catégorie. Le premier est composé d'enfants qui habitent hors des quartiers gentrifiés : parmi tous les enfants enquêtés, ce sont eux qui attestent des usages les plus faibles et les moins diversifiés¹⁰⁴. Autrement dit, pour eux, la distance géographique est considérablement renforcée par la distance sociale au quartier. Inversement, les enfants de milieux populaires résidant au sein des quartiers gentrifiés « habitent » ces quartiers de façon plus intensive que leurs camarades du premier groupe, avec un indice d'usage s'approchant de celui des enfants des classes moyennes supérieures. Dans leur cas, la proximité spatiale a pour effet d'atténuer la distance sociale (aux Batignolles et à Noe Valley, beaucoup plus qu'à Stoke Newington). Enfin, les enfants des classes moyennes font figure de catégorie « intermédiaire » : leurs usages attestent de leurs rapports au quartier plus distancés que les deux catégories sociales précédentes, y compris pour les enfants habitant dans les quartiers gentrifiés.

Autrement dit, au regard de leurs pratiques du quartier, on observe une certaine proximité entre les enfants de classes moyennes supérieures et les enfants de classes populaires qui résident dans ces quartiers gentrifiés (tout au moins aux Batignolles et à Noe Valley). Cette proximité est-elle un effet des interactions sociales (et des processus de socialisation réciproque) qui s'établissent (se déploient) à l'intérieur de ces quartiers entre ces enfants ? Pour répondre à cette question, il convient à présent de se pencher sur les sociabilités des enfants.

2 – Un « agréable mélange d'enfants » ?

Lieux fortement investis, les trois quartiers gentrifiés observés constituent également pour les enfants des lieux importants de sociabilités. Interrogés sur la localisation résidentielle des amis de leurs enfants, les parents enquêtés aux Batignolles et à Stoke Newington ont tous répondu spontanément et sur le ton de l'évidence, « le quartier » ou « le neighborhood ». A Noe Valley, les sociabilités sont certes plus dispersées (en raison du système d'affectation scolaire et, plus généralement, de la plus forte mobilité des ménages), mais le quartier concentre malgré tout une partie importante des sociabilités des enfants qui y demeurent. Dans les trois quartiers, et de façon globale, les relations des enfants sont liées à l'école et plus encore à la classe dans lesquelles ils sont scolarisés : l'établissement scolaire constitue ainsi le support et le vecteur privilégié des sociabilités enfantines. Hors des murs de l'école, dans le quartier, les enfants côtoient souvent ces relations de classe (ou tout au moins une partie), mais pas toujours. Ils peuvent aussi, conjointement ou distinctivement, entretenir des relations avec d'autres catégories d'enfants : des enfants scolarisés dans d'autres écoles du quartier, des enfants rencontrés dans le cadre d'activités extra-scolaires, des enfants voisins d'immeubles ou bien encore, des cousins (cousines) qui habitent le quartier ou à proximité.

¹⁰⁴ Et au sein de cette population, cette tendance est plus marquée pour les garçons que pour les filles, et pour les enfants de familles monoparentales que pour ceux de foyers où les deux parents sont présents.

Aussi, dans cette section, nous examinerons d'abord les relations de sociabilité des enfants à l'école. Puis, nous traiterons de leurs sociabilités hors des murs de l'école, dans le quartier (gentrifié), mais aussi dans le logement et hors du quartier (dans la ville). Enfin, nous verrons ce que les parents de ces enfants pensent des amis de leurs enfants¹⁰⁵.

21 – Les sociabilités à l'école

A l'intérieur de l'école, et plus précisément au sein des différentes classes que nous avons sélectionnées, qui se caractérisent toutes par une hétérogénéité socio-ethnique plus ou moins marquée, les réseaux de sociabilité des enfants sont très fortement genrés. Mais en même temps, ils attestent incontestablement d'un « agréable mélange d'enfants » (Ball, Vincent, Kemp - 2008).

Ainsi, aux Batignolles, dans la classe de CM1 de l'école (publique) Lemercier, 22 des 27 enfants ont des relations d'affinité avec au moins un enfant d'un milieu social différent du milieu social auquel appartient l'enfant. Seuls 3 enfants (de milieux populaires) ont des relations affinitaires uniquement avec un ou plusieurs enfants du même milieu social qu'eux ; et deux autres enfants (de couches moyennes supérieures¹⁰⁶) n'ont visiblement pas de relations sociales très développées avec les autres enfants de la classe. Ce mélange social apparaît cependant plus marqué chez les enfants des couches moyennes supérieures que chez les enfants de milieux populaires. Dans la première population, 4 enfants ont des relations « mixtes », partagées entre enfants de couches moyennes supérieures et enfants de milieux populaires et 5 enfants ont des relations exclusivement ou majoritairement avec des enfants de milieux populaires. Dans la deuxième population, 9 enfants ont des relations majoritairement ou exclusivement avec des enfants de milieux populaires, 3 enfants ont des relations mixtes et 4 enfants ont des relations plutôt avec des enfants de couches moyennes supérieures. Ici, la localisation résidentielle des enfants intervient également, mais elle ne constitue pas un facteur discriminant. En effet, les enfants de milieux populaires dont les « amis d'école » sont plutôt des enfants de milieux populaires sont le plus souvent des enfants résidant dans le quartier des Epinettes. Mais ce n'est pas le cas de tous les enfants des Epinettes et deux des trois enfants de milieux populaires qui ont des relations affinitaires uniquement avec des enfants de milieux populaires habitent les Batignolles.

Cet « agréable mélange d'enfants » se retrouve dans les autres écoles publiques comme en atteste l'analyse des groupes d'amis dans les écoles publiques des deux autres quartiers. Dans l'école Grazebrook par exemple, à Stoke Newington, les relations sont fortement marquées par le genre, mais chez les garçons d'une part et chez les filles d'autre part, les amitiés dépassent les clivages socio-ethniques.

¹⁰⁵ Dans ce registre des sociabilités, les entretiens réalisés auprès des enfants se prêtent beaucoup moins à un travail de construction de variables (ou d'indices) et à une exploitation quantitative des informations recueillies. L'analyse des sociabilités des enfants proposée ici aura donc une coloration plus qualitative. Outre les informations contenues dans les entretiens des enfants (et parfois de leurs parents), cette analyse prend également appui sur les entretiens (souvent très longs) qui ont été réalisés auprès des institutrices des six classes sélectionnées.

¹⁰⁶ Pour cette analyse, nous avons différencié les enfants en deux catégories sociales seulement (les enfants des classes moyennes et des classes moyennes supérieures d'un côté, et les enfants de milieux populaires de l'autre).

Ainsi, chez les garçons, le fils d'un avoué explique être ami avec 3 autres garçons : 2 enfants issus des milieux populaires (le fils d'un homme sans activité, d'origine turque, et le fils d'un charpentier, d'origine irlandaise) et un enfant issu des classes moyennes supérieures (le fils d'un professeur d'art dramatique et d'une enseignante). Chez les filles, la fille d'une assistante maternelle désigne six filles de sa classe comme ses « meilleures amies » : quatre d'entre elles, qui sont comme elle d'origine afro-caribéenne, sont aussi des enfants de milieu populaire, mais les deux autres sont issues des classes moyennes supérieures (la fille d'une enseignante, d'origine brésilienne, et la fille d'architectes, d'origine britannique).

« [Combien d'amis as-tu dans ton école ?] *Beaucoup. Mes meilleurs amis sont dans ma classe. Je dirais qu'il y a Kay, Maya, Nicol, Mary, Tina et Virginia. Ça fait six.* [Ça fait six amis... tous dans ta classe ?] *Ouais. (...) Ce sont mes meilleurs amis. Les autres sont aussi mes amis.*¹⁰⁷ (Shandra, CP, Grazebrook) ».

De même, à l'école d'Alvarado, l'enseignante identifie aisément les groupes d'amitié qui se sont formés dans sa classe. Elle désigne notamment un groupe de filles qui atteste pour une part d'un relatif entre-soi social en formant dans la classe ce qu'elle qualifie « le club des 5 filles », composé de 5 enfants issus des classes moyennes-supérieures (dont trois habitent le quartier, et deux sont en dehors) ; mais autour de ce groupe gravitent aussi quotidiennement deux autres filles, issues, elles, des milieux populaires et d'origine hispanique (dont l'une habite le quartier). Parmi les garçons, elle distingue notamment un groupe d'amis ethniquement divers et rassemblant des enfants issus des couches moyennes et des milieux populaires. L'enseignante évoque aussi (entre autres) le cas d'un garçon, issu des couches moyennes supérieures, et qui n'a pas d'ami très proche dans la classe, bien que l'enseignante le juge « sympa avec tout le monde » (*friendly with everyone*). Il a en revanche dans l'école d'autres amis (du même milieu social que lui), qui étaient dans sa classe les années précédentes. Autrement dit, dans une même classe, les enfants sont impliqués à des degrés très divers dans des relations d'amitié mixtes. Une mère estime ainsi qu'au sein de cette école, sa fille a des relations sociales plutôt mixtes, mais elle nuance cette appréciation en différenciant l'échelle de l'école (où coexistent une filière Anglais et une filière Espagnol, cf. chapitre 2) et celle de la classe, et surtout, en expliquant qu'avec l'âge, cette mixité des amis a eu tendance à diminuer dans le cas de sa fille :

« [Vous avez l'impression que Tiffany s'est fait des amis parmi les enfants issus d'autres milieux sociaux et ethniques, dans sa classe ?] – *Mme I. : S'ils sont dans la même classe, oui. Bien qu'il y ait une certaine part d'isolement, je dirais. – Tiffany : Ils séparent la filière Anglais de la filière Espagnol. – Mme I. : Quand vous regardez ces deux filières dans la cour, ils ne se mélangent pas tant que ça. L'autre chose que j'ai remarquée c'est que même dans sa classe, à Tiffany, je pense à une fille en particulier, Lola. Elle vient d'une famille qui parle espagnol. Quand elles étaient en Kindergarden [niveau précédant celui du CP à l'école primaire], elle participait vraiment au mélange.*

¹⁰⁷ « [How many friends do you have in this school?] A lot. My best friends are in my class. I think there's Kay, Maya, Nicol, Mary, Tina and Virginia. There's six. [That's six friends, all of them in this class?] Yeah. (...) That's my best friends. The rest are my friends, as well ».

Mais l'année dernière, en Grade 3 [équivalent CM1], elle a eu l'air un peu isolée. Je la voyais qui restait seule davantage. Donc non, pas totalement, pas complètement.¹⁰⁸ (Mme I., CMS, Noe Valley) ».

Dans les écoles privées, où la composition sociale des classes est moins hétérogène socialement et ethniquement que dans les écoles publiques, et où l'éventail des positions sociales des familles de la communauté scolaire est plus restreint (cf. chapitre 2), la mixité des relations sociales apparaît plus relative que dans les écoles publiques dans l'ensemble. Ainsi, c'est particulièrement net dans la classe de CM2 de l'école Sainte-Marie des Batignolles : c'est plutôt l'entre-soi social, voire l'entre-soi tout court, qui caractérise les sociabilités des enfants. Les échanges entre les élèves de la classe (dont une partie est arrivée dans l'école au début de l'année scolaire) y sont moins développés, ce que confirme l'enseignante, qui la décrit en ces termes :

« C'était vraiment des individus. Il n'y avait pas d'esprit de classe. C'était vraiment des individus côte à côte ».

Au total, dans les écoles, on constate un « agréable mélange d'enfants » : les enfants ne se contentent pas de coexister dans l'indifférence, mais de véritables relations de sociabilité et d'amitié se développent parfois entre enfants de diverses origines sociales et ethniques au sein de la classe et/ou de l'école. Reste que cette mixité ne concerne pas tous les enfants également : certains enfants tendent plus que d'autres à ouvrir leurs sociabilités à des milieux différents du leur. De plus, la mixité des relations sociales est plus ou moins accentuée selon les écoles : elle semble en particulier davantage caractériser les enfants des écoles publiques que ceux des écoles privées.

22 – Les sociabilités hors de l'école

Hors de l'école, dans le quartier, les enfants côtoient souvent ces relations de classe, mais pas toujours. Ils peuvent aussi entretenir des relations avec d'autres enfants.

¹⁰⁸ « [Do you feel like Tiffany has made friends with children from different social and ethnic backgrounds in her own classroom ?] – Mme I. : If they are in the classroom, yes. Although, there is some isolation, I would have to say. – Tiffany: They separate the Spanish and the English. – Mme I. : When you see those two tracks on the playground, they don't mix as much. The other thing that I noticed is even within her classroom, Tiffany in particular, I can think of one particular girl -- Lola. She comes from a Spanish speaking family. When they were in kindergarten, she was very much in the mix. But last year, in third grade, she did seem sort of isolated. I would see her standing off by herself more. So, not totally, not completely »

221 – De l'école au quartier

Dans certains cas, on observe une certaine continuité dans les sociabilités des enfants à l'école et dans le quartier. Mais dans d'autres cas, c'est plutôt la discontinuité qui prévaut : des enfants fréquentent plutôt des amis du quartier rencontrés en dehors de la classe. Ainsi, aux Batignolles, les enfants peuvent avoir, conjointement ou distinctivement, d'autres relations, d'autres amis, dans le quartier ou parfois hors du quartier : des amis connus à l'école maternelle scolarisés dans une autre école publique du quartier, des amis avec qui ils partagent (dans le quartier ou hors du quartier) des activités, des ami(e)s qu'ils côtoient dans leur voisinage, ou bien encore, mais cela est très rare, des amis scolarisés dans l'école voisine (sur les 27 enfants de la classe Lemercier par exemple, 3 seulement ont des relations avec des enfants scolarisés dans l'école privée voisine et un quatrième enfant, appartenant aux couches moyennes supérieures, a un ami dans une école privée située hors des Batignolles). En outre, plusieurs enfants ont dans leur quartier ou à Paris des cousins ou des cousines avec qui ils jouent régulièrement dans leur logement ou au parc Cardinet, ou auxquels ils rendent visite (à Lemercier, ils sont 8 enfants sur 16 dans ce cas à l'intérieur de la population des enfants de milieux populaires et 3 sur 11 seulement dans la population des enfants de couches moyennes supérieures).

Comme aux Batignolles, les sociabilités des enfants, à Stoke Newington, sont très centrées sur le quartier proche, et se font prioritairement dans la continuité de l'école, tout en étant structurées aussi en bonne partie par les activités périscolaires ou par le voisinage (les contacts avec des enfants d'espaces plus lointains sont soit familiaux (cousins), soit liés à des déménagements d'amis d'école en dehors de Stoke Newington). Dans le quartier san franciscain également, les sociabilités locales des enfants habitant Noe Valley se font souvent dans la continuité des liens noués à l'école. Mais, en raison de la forte dispersion résidentielle des enfants, on y observe également fréquemment une autre configuration du rapport entre sociabilité d'école et sociabilité locale : certains enfants (habitants Noe Valley) fréquentent souvent leurs amis de classe qui habitent tous hors du quartier, voire des enfants rencontrés dans des activités pratiquées hors du quartier et dont les domiciles sont dispersés dans la ville. Dans ce cas, la continuité hors école des amitiés formées à l'école ne garantit donc pas l'ancrage local des sociabilités.

222 – De la mixité au filtrage social des sociabilités

Qu'elles s'inscrivent ou non dans le prolongement des relations d'école, ces relations hors des murs de l'école sont davantage marquées par un filtrage social dans les trois quartiers. Ainsi, pour les enfants des couches moyennes supérieures les sociabilités entretenues dans le quartier et au-delà impliquent plus souvent des enfants qui appartiennent au même milieu social qu'eux, assurant ainsi un certain rééquilibrage social par rapport aux sociabilités qu'ils entretiennent avec leurs amis d'école, qui sont souvent des enfants de milieux populaires. A l'école Lemercier par exemple, dans le quartier des Batignolles, Jeanne a principalement des relations de sociabilité avec des filles de milieux populaires, qu'elle rencontre parfois aussi au parc Cardinet ou qu'elle invite chez elle.

Mais en dehors des murs de l'école, elle a surtout des relations de sociabilité avec des filles appartenant au même milieu social qu'elle, qui habitent dans son immeuble, et/ou qui sont scolarisées à l'école privée voisine, ou qui habitent hors des Batignolles et qu'elle a connues dans le cadre d'activités de loisirs. De même à Noe Valley, les relations sociales locales des enfants des couches moyennes supérieures habitant le quartier attestent toutes d'une forte homogénéité sociale, soit qu'ils invitent essentiellement leurs amis de classe du même milieu qu'eux (c'est le cas du « club des cinq filles »), soit qu'ils fréquentent d'autres enfants du quartier, qu'ils soient des voisins ou des enfants rencontrés par les « groupes de maman » constitués par leurs mères (c'est le cas de Neils et de Kaetlin) ; Jay présente une troisième configuration de filtrage social de ses sociabilités en dehors de l'école : il fréquente deux amis de sa classe issus des milieux populaires (qui habitent tous deux hors du quartier), l'enseignant qualifiant d'ailleurs d'« association bizarre » (*weird pairing*) son amitié avec l'un d'entre eux, mais en dehors des relations d'école, s'il ne fréquente pas d'enfant du quartier, il évoque en revanche les amis qu'il a rencontrés dans les centres de loisirs d'été (*summer camps*), et qui habitent eux aussi dans différents quartiers de San Francisco – autrement dit, dans son cas, le rééquilibrage social se fait ici non à l'échelle du quartier mais à l'échelle de la ville. Reste que cette tendance au rééquilibrage social, n'est pas partagée par tous les enfants des couches moyennes supérieures, à l'exemple de Paul, dans les Batignolles, qui a peu de relations, à la fois à l'école et en-dehors de l'école.

De même, les enfants de milieux populaires ont souvent tendance, hors des murs de l'école, à côtoyer des enfants du même milieu social qu'eux, et à fréquenter souvent, en particulier, des membres de leur famille élargie (cousins, cousines...), comme Annette Lareau l'a observée dans d'autres contextes urbains (Lareau - 2003). Ainsi, aux Batignolles, Antonia fréquente à l'école Alissa (CP) et Jeanne (CMS) ; mais pour les invitations au domicile, elle invite uniquement Alissa :

« On est toujours ensemble et on s'invite tout le temps. (Antonia, CP, Batignolles) ».

Dans la même classe, Sophie a deux amies de milieux populaires, Samantha et Cindy, et deux amies de couches moyennes supérieures, Lou et Olivia. Mais en-dehors de l'école, Sophie côtoie seulement Samantha, dans le parc Cardinet (car Cindy et Lou vont peu souvent au parc et Olivia n'y va pas), et deux autres filles de milieux populaires qui sont ses voisines. Pour certains de ces enfants, cette tendance à l'entre-soi social, hors de l'école redouble l'entre-soi social observable à l'école. Lilian illustre bien ce cas de figure, aux Batignolles : à l'école, son unique copain est Thomas, un enfant de milieu populaire et d'origine portugaise, comme lui. En dehors de l'école, il côtoie Thomas dans le parc Cardinet et il passe beaucoup de temps, au parc et dans son logement, avec ses cousins (également portugais). Mais là encore, ces tendances ne caractérisent pas tous les enfants de cette population, comme le montrent, par exemple, le réseau relationnel et les pratiques de sociabilité de Jessica, qui, comme Lilian, habite dans le quartier des Batignolles. À l'école, Jessica est « amie » non pas avec des filles de milieux populaires mais avec deux filles de couches moyennes supérieures. Et en dehors de l'école, elle se rend fréquemment à leur domicile, elle les invite également dans son logement et elle les côtoie aussi au parc Cardinet.

Ce filtrage social des relations des enfants des milieux populaires (et des filles en particulier) est également très marqué à Stoke Newington : ces enfants, qui sont aussi en grande majorité d'origine immigrée, invitent peu ou pas d'amis chez eux, et sont inversement rarement invités chez leurs amis, qu'ils ne voient en outre qu'exceptionnellement (et par hasard) dans le parc, sur la rue commerçante ou dans les activités périscolaires (ils ne fréquentent pas les mêmes activités extra-scolaires que leurs camarades des couches moyennes supérieures). C'est ce que montre le cas emblématique de Rhasaad, d'origine indienne et musulmane :

« [Combien d'amis as-tu ?] *C'est tous les garçons de la classe et quelques filles.* [OK et est-ce que tu les vois parfois en dehors de l'école ?] *Oui.* [Oui ? Où ?] *Parfois je les vois au Parc Clissold. Une fois j'en ai vu à la piscine. Parfois je les vois aux arrêts de bus... Des gens sont assis à côté de moi et parfois je les vois à travers la vitre quand ils vont quelque part.* [Ok. Est-ce que tu les invites, tes amis d'école, chez toi pour jouer ?] *Pas vraiment.* [Non ?] *Mon père dit que je n'ai pas le droit.* [Ok. Alors est-ce que tu vas parfois chez eux pour jouer ?] *Non.* [Non ? Ok. Alors, où est-ce que tu joues avec eux ?] *À l'école.* [Et après l'école ? Est-ce que tu fais des activités ?] *Non, Je vais à la mosquée.* [Tu vas à la mosquée tous les soirs ?] *Tous les jours. Sauf samedi et dimanche.*¹⁰⁹ (Rhasaad, MP, Stoke Newington) ».

En revanche, les sociabilités locales de ces enfants sont fortement marquées par les liens intra-familiaux (particulièrement dans les familles d'origine afro-caribéenne ou africaines, mais aussi indiennes). Les cousins et les cousines, dans quelques cas, constituent, avec des voisins, l'essentiel du réseau « amical » en dehors de l'école. Ces sociabilités peuvent être encore plus concentrées sur le noyau familial proche, et se limiter pour l'essentiel à la famille nucléaire (frères et sœurs, parents), et être très centrées sur le logement. Les voisins sont aussi cités parmi les relations amicales en dehors de l'école. Mais ces relations sont rarement planifiées et reposent plutôt sur la spontanéité des rencontres, rendue possible par la proximité spatiale : les amis sont éventuellement retrouvés sur l'aire de jeux au pied du logement. Finalement, tout se passe comme si les enfants des milieux populaires étaient « rattrapés » par le voisinage et la famille.

La mixité des relations sociales des enfants hors des murs de l'école (ou à l'inverse leur filtrage), apparaît fortement influencée par la localisation du domicile des enfants, dans ou hors du quartier d'enquête (qui est aussi le quartier d'école). Le cas du quartier parisien montre clairement en effet que l'ouverture des sociabilités des enfants de milieu populaire aux enfants des classes moyennes supérieures est favorisée par la proximité spatiale. C'est ainsi que l'on distingue nettement deux catégories d'enfants de milieux populaires. Dans la première figurent des enfants qui, par leurs usages du quartier et du parc et surtout par leurs relations de sociabilité, se caractérisent par une certaine ouverture à la mixité sociale, qui apparaît moins encadrée que dans le cas des enfants des couches moyennes supérieures.

¹⁰⁹ « [How many friends do you have?] I've got that all the boys in the class and some girls. [OK and do you sometimes see them outside of school?] Yes. [Yeah? Where?] Sometimes I see them in Clissold Park. One time I see them when I'm going swimming. Sometimes I see them on the bus stops. After school when I'm people... Some people sit beside me and sometimes I see them through my window when they're going somewhere. [OK. Do you sometimes invite them - your friends from school - in your home to play?] Not really. [No?] My Dad said I'm not allowed. [OK. So do you sometimes go and play.] Yeah. [At their homes?] No. [No? OK. So you would play... where would you find them? Where would you meet them? Where would you play with them?] At school. [At school. OK. How about after school? Do you do after school clubs?] No, I go to mosque. [You go to the mosque every night?] Every day. [Every day.] Except for Saturday and Sunday ».

Dans la deuxième figurent des enfants dont l'ouverture à la mixité sociale est au contraire très limitée et qui, dans certains cas, se caractérisent par un fort entre-soi social. Ces derniers, qui n'ont pas (ou très peu) de relations avec les enfants des couches moyennes supérieures de la classe, qui fréquentent peu le quartier gentrifié des Batignolles, sont ceux qui appartiennent aux ménages familiaux les plus défavorisés socialement (leurs parents sont sans activité professionnelle, ouvrier dans la confection, agent de nettoyage, femme de ménage...) et qui, pour cette raison, habitent plus fréquemment que les premiers, mais pas toujours, aux Epinettes plutôt qu'aux Batignolles. Entre ces deux catégories, à l'intérieur de la première, certains enfants, qui tous résident dans le quartier des Batignolles, se singularisent par le fait de conjuguer une certaine ouverture à la mixité sociale et un fort entre-soi culturel. Tel est le cas par exemple d'Antonia qui côtoie des enfants de couches moyennes supérieures, qui se caractérise par un fort usage du quartier gentrifié et du parc Cardinet et qui, en même temps, suit des cours de catéchisme en portugais, passe beaucoup de temps avec ses cousins portugais qui habitent à proximité de son domicile et parle portugais avec ses parents dans son logement.

223 – Les lieux des liens

Ces relations au-delà des murs de l'école, qui se font ou non dans la continuité des amitiés d'école et qui présentent une ouverture plus ou moins grande à la mixité sociale, se déploient dans différents lieux du quartier. Dans le quartier parisien, elles ont principalement pour cadre le Parc Cardinet. À côté de ce haut-lieu de sociabilités, les enfants des Batignolles côtoient aussi parfois leurs ami(e)s (et/ou cousins/cousines) au cinéma de la place de Clichy, au Mc Donald proche, et, moins occasionnellement, dans leur logement ou dans celui de leurs ami(e)s. Pour la plupart des enfants parisiens, le logement est d'abord le lieu de célébration des anniversaires avec les ami(e)s ; il est ensuite, mais de façon moins large, le lieu d'invitations diverses (pour jouer, pour des goûters, pour des soirées-pyjamas). À Stoke Newington comme à Noe Valley, les enfants rencontrent plus fréquemment leurs ami(e)s dans la rue commerçante (respectivement la rue Church et la 24^{ème} rue) et parfois dans les parcs du quartier (Clissold Park, pour le quartier londonien, reste un lieu de référence important de rencontre d'amis d'école et de jeu, alors que dans le quartier san franciscain, aucun parc ne s'approche de l'espace partagé que le Parc Cardinet constitue aux Batignolles). Mais dans ces deux quartiers gentrifiés, c'est surtout le logement qui apparaît le support privilégié des sociabilités hors école : les invitations à venir jouer (*playdates*) ou dormir (*sleepovers*) dans le logement, souvent organisées à l'avance (mais pas toujours), sont en effet des pratiques beaucoup plus fréquentes que dans le quartier parisien.

Or il est important d'observer que les lieux de ces liens ne sont pas socialement indifférenciés. Les filles et les garçons ne déploient pas leur sociabilités dans les mêmes lieux : aux Batignolles par exemple, les garçons ont plutôt tendance à rencontrer leurs amis d'école au parc Cardinet, tandis que les filles, qui rencontrent aussi fréquemment leurs amies d'école dans ce lieu, les invitent davantage dans leur logement (pour des anniversaires, mais aussi plus fréquemment pour des goûters ou des soirées-pyjamas) que ne le font les garçons avec leurs propres amis d'école.

Une autre forte différenciation sociale dans l'usage de certains lieux comme supports des sociabilités des enfants concerne le logement. Il apparaît très nettement en effet que, dans les trois quartiers, les enfants de couches moyennes supérieures sont plus nombreux à inviter chez eux leurs amis d'école que les enfants de milieux populaires. Plus précisément, les enfants des couches moyennes supérieures invitent principalement des enfants du même milieu social qu'eux, mais parfois aussi des amis issus des couches populaires ; à l'inverse, il est beaucoup plus rare que des enfants des milieux populaires invitent chez eux leurs amis des couches moyennes supérieures. Autrement dit, on observe une forte dissymétrie dans les invitations dans le logement, à la fois du point de vue quantitatif et du point de vue qualitatif. C'est ce que constatent les enfants comme les parents interrogés :

« [Est-ce que tu invites des amis chez toi ?] *Oui en fait, assez souvent. Mon ami Ginny, elle a dû dormir chez moi il y a trois semaines, et elle va sans doute devoir recommencer cette semaine encore.*¹¹⁰ (Isaac, CMS, Stoke Newington) ».

« *Souvent, je vais simplement chez mes amies parce que je suis invitée à jouer.*¹¹¹ (Sarah, CMS, Noe Valley) ».

« [Est-ce que vos filles invitent des amis à la maison ?] *Tout le temps! [Rires]* [Trop souvent ?] *Non, je veux dire, c'est comme ça... [Comment ça se passe ?] Eh bien, parfois c'est organisé à l'avance. Parfois c'est juste quelqu'un qui vient à la maison après l'école.*¹¹² (Mme W., CMS, Stoke Newington) ».

« *Vous savez, ils invitent des amis ou ils vont chez des amis. Il y a beaucoup d'invitations de dernière minute, deux enfants arrivent après l'école, 'Est-ce qu'on peut aller jouer ensemble ?'. Alors c'est, 'Est-ce que son père est là, est-ce que sa mère est là ? Est-ce qu'ils sont d'accord ? Oui ? D'accord !'* ».¹¹³ (M. G., CMS, Noe Valley) ».

« *Parfois mes cousins viennent à la maison. Mes amis en général ils ne viennent pas. Ben je vais chez eux, mais je ne reste pas dormir en général. On y va juste après l'école jusqu'à 19 heures et puis ensuite... je rentre à la maison tout seul parce que Jack habite tout près.*¹¹⁴ (Hussein, MP, Stoke Newington) ».

Cette dissymétrie tient sans doute en partie au fait que les enfants des couches populaires disposent de conditions de logement moins favorables pour recevoir (petite taille, mauvais état, voire absence de logement des parents, qui sont parfois hébergés chez d'autres membres de la famille par exemple) :

¹¹⁰ « [And do you invite friends at your place?] I do actually, quite a lot. My friend Ginny, she had to sleep over three weeks ago, and she probably going to have one this week as well ».

¹¹¹ « A lot of times I just go to my friend's house because we have a playdate ».

¹¹² « [Do your daughters invite their friends at home?] All the time. [laughter] [Too many times?] No. I mean, it's, you know, it's the way that... [How does it happen?] Well, sometimes it's arranged in advance. Sometimes it's just like somebody comes home after school ».

¹¹³ « You know, they have friends over or they go to a friends'. There is a lot of very last-minute, you know, two kids show up after school, "can we go play, can we play," it's like, you know, "is their dad here, is their mom here? Is it OK with their mom or their dad? Yeah, fine ».

¹¹⁴ « Sometimes my cousins come over. My friends don't usually come over. Well I go to theirs but we don't usually sleep in there. We just go there from after school to 7:00, and then mainly we walk...I go home alone and come back alone because Joe is really near ».

« [La plupart du temps tu n'invites pas tes amis... ?] *Non, pas vraiment, parce que parfois je suis très occupée et ma maison n'est pas très grande.*¹¹⁵ (Helena, CP, Stoke Newington) ».

« *Personne n'est jamais venu dans ma maison. [Parce que] c'est juste qu'on n'a pas de maison pour l'instant [et parce que] la maison [de mon grand-père] est très en désordre aussi.*¹¹⁶ (Joselito, CP, Noe Valley) ».

Les parents issus des couches moyennes supérieures mettent souvent en avant, par ailleurs, à Noe Valley comme à Stoke Newington, l'obstacle de la langue, voire de la culture, dans l'organisation des invitations en direction des amis de classe de milieu populaire, dont les parents sont souvent des immigrés qui ne parlent parfois pas l'anglais :

« *Alors on n'interagit pas tant que ça avec cette partie de la communauté [les Hispaniques]. Mais ceci dit, nos enfants ont des amis qui sont hispaniques. C'est plus compliqué d'organiser des invitations à jouer avec eux. Vraiment. (...) Soit à cause de la barrière linguistique, qui rend les choses très compliquées, soit à cause d'une barrière culturelle. Et les enfants hispaniques ne sortent pas et n'invitent pas de la même façon que les enfants blancs. Alors il y a une difficulté qu'il faut dépasser. C'est sûr, pour notre famille, ça met mal à l'aise le fait que ce soit un homme au foyer et un homme qui organise tout ça, et pas une femme.*¹¹⁷ (M. G., CMS, Noe Valley) ».

« *Il y avait une petite fille, une musulmane, avec qui Elly était très amie en Reception [niveau précédant le CP à l'école primaire britannique]. J'ai très souvent essayé de parler à sa mère et de voir si elle pouvait venir à la maison après l'école pour jouer ou autre chose. C'était juste très compliqué parce que sa mère ne parlait pas un mot d'anglais, alors c'était juste impossible. On n'y est jamais arrivé.*¹¹⁸ (Mme G., CMS, Stoke Newington) ».

« *Nathan a quelques amis de milieu musulman. Je les ai invités à ses fêtes d'anniversaire et ils ne viennent jamais. C'est à eux de décider, mais je trouve que c'est frustrant. Je trouve que tout le monde devrait essayer un peu plus sérieusement de se mélanger.*¹¹⁹ (Mme H., CMS, Stoke Newington) ».

¹¹⁵ « [Most of the time you don't invite friends...] No, not really because sometimes I'm really busy and my house is not very big ».

¹¹⁶ « No one has ever been to my house. [Because] we just don't have a house right now [and because] the house is really messy too ».

¹¹⁷ « So, we don't interface as much with that [Hispanic] part of the community. But that said, our kids too have friends who are Hispanic. It's harder to organize play dates with them. It definitely is. (...) Either there's a language barrier, which then makes it very hard, or there's a cultural barrier. And the Spanish kids don't go out and have play dates the same way the white kids do. So, there's a hurdle that has to be jumped. Certainly for our family, there's a discomfort level with the fact that it's a man at home and a man making the arrangements, and not a woman ».

¹¹⁸ « There was one little girl, Muslim girl, who Elly was quite friendly with in Reception. I tried a couple of times to talk to her mum and see if she'd like to come back to our house after school to play or whatever. It was just really hard, because her mum didn't speak any English, so it just wasn't possible. We never got anywhere, really ».

¹¹⁹ « Nathan has a couple of friends from the Muslim backgrounds. I've invited them to his birthday parties and they don't come. So that's their choice, but I find it frustrating. I think that everybody should try a bit harder to mix... ».

Mais cette plus forte propension à recevoir, qui caractérise les enfants des couches moyennes supérieures, est sans doute liée aussi, en partie, aux souhaits de leurs parents, ou tout au moins de certains d'entre eux, d'inscrire dans l'espace du logement, et ainsi de contrôler, les relations sociales de leurs enfants. Par exemple, Olivier (CMS) invite dans son logement (parfois un peu trop fréquemment au goût de sa mère) ses copains de milieux populaires, qui habitent pour la plupart aux Epinettes, mais il ne va pas chez eux. Autre exemple, Lou (CMS) invite chez elle Cindy (CP), qui réside également dans le quartier des Epinettes, mais elle ne fréquente pas le logement de Cindy.

23 – Sociabilités, différenciations sociales et distance spatiale

Une analyse plus quantitative des entretiens d'enfants confirme que la plupart des enfants enquêtés expérimentent un réel mélange social dans leurs sociabilités, de manière cependant plus accentuée dans le cadre scolaire que dans le contexte du quartier. Elle met aussi en évidence que les sociabilités et les rapports à la mixité sociale des enfants, de manière convergente avec ce que l'on a montré pour leurs usages, sont fortement structurés à la fois par les différenciations sociales et la distance spatiale.

Pour les enfants des classes moyennes supérieures, de même que la distance spatiale n'est pas un obstacle insurmontable à leurs usages, de même elle n'impacte guère leurs sociabilités et leur ouverture (contrôlée) à la mixité dans les quartiers gentrifiés. Ces enfants sont en effet plus ouverts à la mixité sociale à l'école que les enfants des autres milieux sociaux. Hors de l'école, plus que les autres enfants, ils ont tendance à cumuler les amis rencontrés dans et en dehors de l'école, et, en même temps, leurs sociabilités dans le quartier relèvent davantage d'une logique d'entre-soi ; par conséquent, le fait d'habiter ou non dans les quartiers gentrifiés (socialement mixtes) altère peu leur faible ouverture sociale en dehors de l'école.

Pour les enfants des milieux populaires, la distance spatiale a un fort impact non seulement sur leurs usages mais aussi sur leurs sociabilités. Ainsi, de façon générale et indépendamment de la localisation de leur domicile, ces enfants sont ceux dont les sociabilités, à l'école, sont les plus introverties. En revanche, ils ont plus tendance que les autres à fréquenter des enfants d'autres milieux sociaux en dehors de l'établissement scolaire. Le contraste est donc net entre les enfants de milieux populaires qui habitent en dehors des quartiers gentrifiés et ceux qui résident en son sein. Pour les premiers, la distance spatiale renforce considérablement les effets de la distance sociale non seulement sur leurs usages mais aussi sur leurs sociabilités, accentuant l'enfermement social de leurs sociabilités. Inversement, le fait d'habiter dans les quartiers gentrifiés ouvre les seconds à la possibilité de développer des sociabilités mixtes ancrées localement, et ces sociabilités contribuent à renforcer leurs pratiques du quartier gentrifié.

Les sociabilités des enfants des classes moyennes quant à elles se distinguent de celles des deux autres catégories sociales. Comme les enfants des classes moyennes supérieures, leurs sociabilités scolaires tendent à l'ouverture sociale. En revanche, ils sont moins engagés qu'eux dans des relations amicales dans le quartier, et, dans ce contexte extra-scolaire, ils attestent d'un entre-soi nettement plus marqué que les enfants des deux autres catégories sociales. Leur distance sociale au quartier gentrifié est finalement autant révélée dans leurs usages que dans leurs sociabilités.

Au total, les enfants pratiquent davantage la mixité des quartiers gentrifiés dans leurs relations sociales quotidiennes que les adultes, à propos desquels de nombreux travaux ont montré que les interactions entre « gentrificateurs » et « gentrifiés » étaient le plus souvent très limitées (Simon - 1995 ; Lehman-Frisch - 2008). En même temps, il est important d'observer que ces sociabilités se déclinent de façon différenciée en fonction des lieux du quartier. Ainsi, aux Batignolles comme à Stoke Newington et à Noe Valley, c'est au sein des écoles (qui attestent toutes d'un certain degré d'hétérogénéité socio-ethnique) que la mixité des relations sociales est la plus marquée.

3 - Conclusion

Dans ces quartiers gentrifiés, on assiste finalement à un certain brouillage des effets du milieu social. De fait, si l'on retrouve bien ici certaines caractéristiques des pratiques quotidiennes des enfants des couches moyennes supérieures et des enfants de milieux populaires, à l'exemple du fort encadrement des pratiques des enfants des classes moyennes et, à l'inverse, de la plus grande autonomie de mouvement des enfants de milieux populaires (Lareau - 2003), les manières d'habiter et de cohabiter des enfants des classes moyennes supérieures et des enfants de milieux populaires des Batignolles, de Stoke Newington et de Noe Valley sont loin de correspondre pleinement aux manières d'habiter et de cohabiter des enfants de leur catégorie sociale. Comparativement aux enfants de classes moyennes supérieures observés dans d'autres contextes urbains (plus homogènes socialement), les premiers se caractérisent en effet par une vie de quartier et des sociabilités locales beaucoup plus développées. De même, comparativement aux enfants de milieux populaires observés dans d'autres contextes, les seconds sont moins rarement impliqués dans des activités organisées, même si c'est loin d'être le cas de tous. De surcroît, nous l'avons souligné, si globalement les enfants de classes moyennes supérieures, d'un côté, et les enfants de milieux populaires, de l'autre, se distinguent par leurs manières d'habiter et de cohabiter dans les trois quartiers gentrifiés, il existe parfois de fortes proximités entre les pratiques et sociabilités locales d'un enfant de classe moyenne supérieure et celles d'un enfant de milieu populaire.

Il faut probablement y voir ici un effet du quartier gentrifié et de la gentrification. Cohabitants dans un même espace et ayant effectivement entre eux des relations, à l'école et parfois hors de l'école, les enfants de classes moyennes supérieures des Batignolles, de Stoke Newington et de Noe Valley peuvent parfois partager des pratiques avec les enfants de milieux populaires qui résident dans ces quartiers, et réciproquement.

Ainsi, les sociabilités entretenues entre enfants de classes moyennes supérieures et enfants de milieux populaires peuvent-elles parfois, par exemple, favoriser la fréquentation des espaces publics du quartier de tel ou tel enfant de classes moyennes supérieures, ou conduire tel ou tel enfant de milieu populaire à participer à des activités organisées, à l'école ou hors de l'école – ce qui, dans les deux cas, constitue une pratique plus rare dans d'autres contextes urbains (Lareau - 2003).

En cela, ces deux quartiers gentrifiés apparaissent, pour les enfants (qui y résident et qui les investissent), comme des contextes relativement singuliers de socialisation. C'est ce que montre aussi, par contraste, le cas des enfants des milieux populaires scolarisés aux Batignolles, à l'école Lemercier, et qui habitent dans le quartier voisin – et populaire – des Epinettes. Contrairement aux enfants des milieux populaires habitant les Batignolles, ces enfants ont souvent peu de relations avec les enfants des classes moyennes supérieures, y compris à l'école, et ne participent pas (pour la plupart) à des activités organisées, ni à l'école, ni dans le quartier des Batignolles, ni dans leur quartier de résidence. Ici, la proximité spatiale joue donc un rôle central dans la proximité sociale. C'est ce qui contribue à expliquer, notamment, qu'à Noe Valley, où les enfants sont résidentielllement plus dispersés, la cohabitation entre enfants de classes moyennes supérieures et enfants de milieux populaires est moins active.

Mais cet « agréable mélange d'enfants », dont notre enquête ne permet pas de saisir de façon plus approfondie les effets sur la « formation sociale » (Darmon - 2010) des enfants, a des limites. En effet, nous l'avons mentionné, hors de leur quartier de résidence, les enfants des classes moyennes supérieures et les enfants des milieux populaires ont des pratiques et des relations à la fois très différentes et très marquées socialement. De surcroît, les vies de quartier des enfants sont elles-mêmes en partie délimitées par leurs parents, vers lesquels il est donc nécessaire de se tourner désormais.

Tous les parents interrogés aux Batignolles, à Stoke Newington et à Noe Valley ont en commun d'avoir un ou plusieurs enfants et en particulier au moins un enfant dont l'âge se situe entre 6 et 11 ans au moment de l'entretien. L'analyse des entretiens des parents habitant au sein des trois quartiers gentrifiés (cf. Figure 32) permet dans un premier temps de dégager quelques lignes fortes qui structurent les motivations résidentielles des parents en fonction de l'ancienneté de leur installation dans le quartier et de la place des enfants dans leurs choix du logement et/ou du quartier. Nous nous pencherons, dans un second temps, sur les pratiques et les sociabilités que les parents déploient dans les quartiers gentrifiés : il s'agira de mesurer les effets de l'arrivée de leur(s) enfant(s) sur leur rapport au quartier. Surtout, il conviendra d'exposer les vies de quartiers différenciées de ces parents, au regard de leurs pratiques et de leurs sociabilités dans le quartier (et dans la ville) et au regard de la place qu'y occupent leurs enfants. Nous proposerons ainsi une typologie des parents pour rendre compte de ces variations.

1 – S'installer ou rester dans les quartiers gentrifiés : la part des enfants dans les choix résidentiels des parents

Dans chacun des trois quartiers gentrifiés, plusieurs groupes de parents se distinguent, qui correspondent à différentes phases du peuplement des quartiers et à différents moments du processus de gentrification. Ces groupes de parents évoquent des motivations résidentielles différenciées, et nous verrons comment celles-ci s'articulent avec la prise en compte des enfants.

11 – L'ancienneté relative d'installation dans le quartier (et dans le logement)

Les parents enquêtés n'ont pas emménagé dans le quartier à la même période. Ils ne se sont donc pas installés au même moment de leur cycle de vie, et ils ne sont pas venus vivre non plus dans le même quartier : installés à dix ans ou vingt ans d'écart les uns par rapport aux autres, ils ont été confrontés à un quartier profondément différent. Les trois quartiers étudiés ont connu en effet, avec des modalités et des temporalités un peu différentes, un puissant mouvement de gentrification qui les a transformés en profondeur.

Aux Batignolles, on peut ainsi distinguer trois grandes populations : la plus nombreuse est constituée de familles qui se sont installées dans le quartier des Batignolles à la fin des années 1990 (c'est le cas de dix parents qui ont emménagé entre 1997 et 2000), au moment où la gentrification du quartier n'était pas encore très visible.

Une deuxième population est constituée de parents qui se sont installées après le tournant des années 2000 (7 parents entre 2002 et 2008), dans un quartier à la fois plus gentrifié et plus familial. Enfin, une troisième population, plus composite, est constituée d'habitants anciennement installés dans le quartier : trois parents installés en 1985-1987, un habitant natif du quartier et deux « pionniers de la gentrification » installés en 1992 et 1995. Les conditions dans lesquelles se sont installées ces différentes catégories d'habitants ne sont de surcroît pas identiques du point de vue de la composition familiale : tous les habitants installés récemment (après 2002) ont emménagé dans le quartier en ayant déjà au moins un enfant ; au contraire, dans la population des parents qui se sont installés à la fin des années 1990 aucun parent, à une exception, n'est venu habiter dans le quartier en ayant déjà un enfant, mais la moitié d'entre eux ont eu un enfant moins d'un an après leur installation. Enfin, dans la dernière population aucun parent ne s'est installé dans le quartier en ayant déjà un enfant et l'enfant ou les enfants de la famille sont nés bien après l'installation du ménage dans le quartier.

À Stoke Newington, parmi les 23 parents interrogés habitant le quartier, on peut relever une ancienneté de l'installation dans le quartier nettement plus accentuée que pour les Batignolles. Elle se combine avec des changements de logements assez nombreux à l'intérieur du quartier, qui à la fois prouvent un fort enracinement dans le quartier, et qui accompagnent des changements de statut matrimonial et social, et surtout la naissance d'enfants. Les premiers à s'être installés dans le quartier y habitent depuis 1965 (« depuis toujours », car c'est une « maison de famille ») ; les derniers parents de l'échantillon à y avoir emménagé y sont depuis 2007. On distingue plusieurs populations, qui ont investi le quartier à des moments différents de son évolution (et qui présentait donc un profil socio-démographique différent). Un premier groupe de huit parents s'est installé dans le quartier entre 1980 et 1990 (un en 1980, et les sept autres entre 1985 et 1990), et un neuvième y habite depuis sa naissance (vers 1965), alors que le quartier était encore très populaire, marqué par une forte présence de populations immigrées pauvres, de logements sociaux, et aussi de squatteurs, en particulier dans certains grands ensembles dégradés. Seul l'un de ces parents vit encore dans le logement acheté à son arrivée dans le quartier : quatre ont acquis plusieurs logements successifs (deux d'entre eux d'abord un appartement avant d'acheter une maison, les deux autres des maisons). Enfin trois d'entre eux (dont une mère qui s'est d'abord installée en squat) sont actuellement locataires dans le parc social de la ville¹²⁰. Dans ce groupe, un seul de ces parents (une mère) avait un enfant au moment de sa première installation dans le quartier (de milieu populaire, elle a alors obtenu un logement social). Un deuxième groupe de parents (huit également) a emménagé dans le quartier entre 1994 et 1998 : à cette période, le processus de gentrification était déjà bien entamé et les familles commençaient à donner le ton au quartier. Seuls deux parents avaient déjà un enfant au moment de leur installation ; les autres sont venus y vivre sans enfant, quoique déjà en couple.

¹²⁰ Dans ce groupe de parents comme dans les deux suivants, il faut relever l'importance du nombre total des locataires (6 dans le parc social et 1 dans le parc privé) et de semi-propriétaires (2) : le parc social joue ainsi un rôle essentiel dans le maintien de la diversité sociale du quartier.

Parmi l'ensemble de ces parents, trois habitent actuellement dans le même logement (dont un en « semi-propriété », dans le cadre du *Key Worker Scheme*, un dispositif social qui encourage l'accès à la propriété de catégories de population jugées stratégiques – les employés des secteurs de l'éducation et de la santé en particulier) mais cinq ont déménagé dans le quartier (dont quatre en accession à la propriété). Un dernier groupe de (sept) parents s'est installé après 2000, alors que le quartier, c'est-à-dire à un moment où la gentrification du quartier était déjà bien établie et où la présence des familles était largement consolidée. Six de ces enquêtés avaient déjà au moins un enfant au moment de s'installer dans le quartier ou l'ont eu (pour une mère), l'année de son installation. Seulement trois sont des propriétaires au sens classique, pour deux d'entre eux d'une grosse maison, pour une autre d'un appartement. Un est « semi-proprétaire ». Enfin, trois parents sont locataires dans le parc social, et ont des revenus très réduits.

À Noe Valley, enfin, les dates d'installation dans le quartier et dans le logement des dix-huit parents interrogés habitant le quartier sont là aussi très diversifiées : les plus anciens habitent le quartier (et leur logement) depuis 1989, et les plus récents en 2009 (soit un an avant l'entretien). Comme aux Batignolles et à Stoke Newington, on identifie trois populations différenciées. Un premier groupe de six parents s'est installé dans le quartier au tournant des années 1990 (un en 1989 et trois entre 1991 et 1993), au moment où la gentrification était encore relativement peu visible. Aucun de ces parents n'avait d'enfant. Pour deux d'entre eux il s'agissait d'un appartement habité avant de vivre en couple, en colocation avec d'autres célibataires c'est-à-dire totalement indépendamment d'un projet d'enfant. Les quatre autres parents, eux, étaient déjà en couple : deux vivent toujours dans le même logement acheté à ce moment-là, et deux ont loué un logement avant de déménager dans le quartier en accession à la propriété en 1993. Une deuxième population (sept parents) s'est installée dans le quartier entre 1996 et 1999, alors que le phénomène de gentrification était devenu visible et que le quartier devenait plus familial. Tous se sont installés alors qu'ils étaient déjà en couple, sans enfant mais dans la perspective d'en avoir, sauf deux, qui avaient déjà un enfant (de moins de un an). Parmi ces huit parents, cinq habitent actuellement dans le même logement (dont un en location) mais trois ont déménagé dans le quartier (en 2007, 2005 et 2004), dont deux en accession à la propriété (les deux derniers). A l'opposé, une troisième population de cinq parents a emménagé dans le quartier après 2002, alors que celui-ci était devenu « supergentrifié » tout en consolidant sa dimension familiale. Tous ces enquêtés avaient déjà au moins un enfant au moment de s'installer dans le quartier. Tous sont propriétaires. Dans ce groupe cependant, une mère d'entre elle a en réalité un parcours migratoire relativement complexe et ne relève pas du tout du profil de « supergentrifieurs ».

Au total, on constate une forte proportion de parents résidant depuis une longue période dans le quartier (ce qui ne signifie pas cependant que le logement ait été choisi sans penser aux enfants potentiels). Cela est probablement lié en partie au renchérissement du marché du logement, qui limite la mobilité résidentielle, mais aussi à l'appréciation du quartier, qui pèse souvent dans la décision de rester. Ils se répartissent de façon à peu près égale entre parents des écoles publiques et parents des écoles privées ou confessionnelles.

12 – Les raisons de l’installation : le logement ou le quartier ?

En fonction de leur date d’arrivée dans le quartier, c’est-à-dire à la fois en fonction de l’état du quartier et en fonction de leur propre situation matrimoniale et familiale, les parents n’accordent pas la même priorité au logement et au quartier pour justifier leur choix résidentiel. C’est ce que montre l’analyse successive des motivations résidentielles des parents enquêtés dans les Batignolles, à Stoke Newington et à Noe Valley.

121 – Dans les Batignolles

Aux Batignolles, les raisons pour lesquelles ces différents groupes d’habitants se sont installés successivement diffèrent. Ainsi, premièrement, à l’intérieur de la population des habitants venus vivre dans le quartier à la fin des années 1990, le choix du logement l’emporte très nettement sur le choix du quartier : dans cette catégorie, les enquêtés étaient surtout à la recherche d’un logement (ancien), à Paris, au moment de leur mise en couple, ou à la recherche d’un logement plus grand dans la perspective d’avoir un enfant. C’est le cas de Mme M., venue y habiter avec son conjoint en 1998, au moment de leur mise en couple, et à la recherche d’un trois pièces, dans l’ancien, à Paris, qui a visité 20 logements dans différents arrondissements de Paris, pour qui « le quartier importait peu » et qui ne connaissait pas le quartier. De même, Mme J. a choisi le logement pour sa surface, sa cour et à Paris, sans connaître préalablement le quartier : elle n’était pas du tout fixée sur un quartier précis et avait visité des logements dans différents endroits de Paris. Enfin, c’est aussi l’exemple de Mme G., locataire, qui a choisi son logement par défaut, dans un quartier non choisi et qu’elle décrit comme peu attirant à l’époque.

Dans les trois cas, les caractéristiques du logement et en particulier le prix du logement (pour les propriétaires) ont souvent constitué un critère de premier choix. Dans cette population, on trouve d’ailleurs, parmi les propriétaires, de nombreux ménages qui ont bénéficié d’un apport de leurs parents (qui sont parfois copropriétaires du logement) et des ménages qui ont acheté des logements en mauvais état et qui ont fait d’importants travaux (figures classiques de la gentrification). Certains soulignent que lorsqu’ils ont emménagé le quartier n’était pas branché et était sale.

Pour les habitants de cette catégorie, la dimension quartier n’est cependant pas absente de leurs motivations résidentielles. En s’installant aux Batignolles, une partie de ces habitants ont été aussi attentifs aux caractéristiques du quartier. C’est le cas notamment des parents qui se sont installés peu avant d’avoir un enfant et qui ont été sensibles, par exemple, à la présence du square des Batignolles, telle Mme K (locataire) qui s’est installée en 2000 (donc le plus récemment dans cette population) :

« (Et quels étaient les critères de choix ?) *Concernant le logement ? (Oui) Bah, le quartier déjà. Ce qui m'a moi attirée c'est le fait qu'il y ait le square des Batignolles, donc un parc. A l'époque il n'y avait pas le nouveau. Et donc y'avait que le square des Batignolles qui était très bien pour les enfants. Et puis j'avais entendu parler du quartier. Comme quoi c'était un quartier qui était bien, qui était... (Comment vous en avez entendu parler ?) Par du bouche à oreille. Du bouche à oreille par des amis qui y étaient déjà. On connaissait des amis qui y habitaient. Et puis on aimait bien le 17^{ème} donc on l'a choisi. Mais on est surtout tombé sur un appartement qui nous a convenu, qui correspondait à ce qu'on cherchait. (Vous avez visité dans d'autres quartiers ou pas ?) Du tout. Absolument pas, absolument pas. (Est-ce que vous avez visité beaucoup d'appartements ?) On a eu le coup de foudre pour celui-ci. Parce qu'il nous convenait, on aime bien les appartements anciens, on a de la place. Ça nous correspondait au niveau salaire, au niveau loyer, au niveau... Tout correspondait donc non on n'a pas cherché. (Et c'est vous qui avez fait les différentes démarches pour trouver cet appartement ?) Oui, oui. (Et tout le monde était d'accord sur le fait que ça soit ... ?) Oui, oui, tout à fait. (Coup de foudre général) Coup de foudre général tout à fait. (Mme K, CMS, Batignolles) ».*

Ce choix pour le quartier est également présent dans deux autres cas de figure : une mère, à la suite de sa séparation, a souhaité rester dans le quartier des Batignolles, pour la garde alternée des enfants, mais aussi pour le quartier, et qui pour se maintenir dans le quartier a acheté et regroupé, suite à de longs travaux étalés sur cinq ans, quatre chambres de bonne, pour un logement au total « atypique » ; et Mme L (locataire) qui est passée des Epinettes (rue Pouchet) aux Batignolles (pour s'installer dans un quartier plus « sympa »).

Deuxièmement, pour les familles qui sont arrivées plus récemment (depuis 2002) dans le quartier et qui donc se sont installées avec un ou plusieurs enfants, le critère « quartier » occupe une place beaucoup plus importante, avec toutefois des nuances. En venant demeurer dans ce quartier, qu'ils connaissaient souvent préalablement (par exemple Mme C. qui l'avait fréquenté lorsqu'elle était à l'IUFM boulevard des Batignolles), dans lequel parfois ils avaient des amis, ces habitants ont fait le choix de vivre dans un quartier « bobo-familial », adapté aux enfants :

« Et finalement le quartier l'a emporté sur le cadre, et puis... il est parfaitement fonctionnel pour une famille, avec deux enfants, c'est très bien. Enfin on n'a pas les mêmes exigences avec les enfants, par exemple c'est très bien insonorisé, y a un petit jardin (...) C'est des choses, enfin... si j'avais pas une famille, je serais pas là. C'est vraiment je trouve en fonction de ... je trouve que c'est le quartier... idéal pour... Enfin quand on a de jeunes enfants. Parce que tout le monde est pareil. Et dans la rue, tout le monde est pareil... La famille type ici vraiment, deux enfants... Maternelle, élémentaire. Il y a vraiment beaucoup de gens comme ça ici. (...) Je savais qu'ici c'était super, et... C'était un de mes quartiers de prédilection. Et en plus c'est près de mon boulot, je suis à 5 minutes, et quand je commence à 5 heures du matin par exemple, c'est génial de pouvoir... Y aller vite et revenir vite. (...) Ça me permet de récupérer les enfants aussi, je peux travailler jusqu'à quatre heures, à quatre heures et demie, je suis là, hein. (Mme D, CMS, locataire, séparée, 2 enfants) ».

En second lieu, et même pour ceux pour lesquels la dimension « quartier » est moins mise en avant le choix du quartier de ces habitants s'est opéré à partir du choix des établissements scolaires :

« (Et pourquoi vous avez préféré les Batignolles au 19^{ème} ?) Alors on était dans un coin du 19^{ème} qui n'était pas très agréable, d'abord on était dans un tout petit logement donc quand on était à deux voire à trois ça allait puis quand la petite dernière est arrivée ça commençait à être juste, c'était un appartement agréable mais un peu vétuste où on était confronté aux soucis qu'on peut rencontrer dans les appartements anciens pas très bien entretenus. Et puis... L'école du quartier avait vraiment très mauvaise réputation et comme je ne voulais pas non plus que mes enfants aillent dans le privé par conviction personnelle, du coup c'était effectivement l'opportunité... Enfin tout coïncidait bien, on avait un logement plus grand, on savait qu'au niveau de l'école il n'y aurait pas de soucis dans le quartier. (Mme N, CMS, locataire) ».

Un autre attrait mis en avant dans le choix du quartier, tout particulièrement pour les femmes élevant seules leur(s) enfant(s), consiste en la proximité de leur lieu de travail, qui leurs permet d'être souvent ou rapidement présentes auprès de leurs enfants, comme l'évoquait Mme D dans son entretien (cf. ci-dessus).

Les raisons d'installation de la troisième population, la plus ancienne, sont moins nettes : d'abord parce que la population est plus composite, ensuite parce que la date d'installation est beaucoup plus lointaine, mais aussi parce qu'une partie d'entre eux (la moitié) ont eu deux logements dans le quartier et ont plutôt évoqué les raisons pour lesquelles ils se sont installés dans le dernier logement occupé, c'est-à-dire aussi les raisons pour lesquelles ils sont restés. Parmi les habitants restés dans le quartier, certains expliquent qu'ils ont déménagé sur place en raison des nécessités de la garde alternée établie pour leur enfant au moment de la séparation avec leur conjoint ; tandis que pour un autre, le deuxième logement occupé dans le quartier correspond au logement acheté au moment de sa mise en couple, avec sa conjointe qui habitait aux Epinettes. Parmi les autres, Mme W a rejoint son mari qui habitait depuis longtemps dans le quartier, dans un logement situé dans un immeuble familial (là encore). M. T, concepteur de réseau, est natif du quartier et y a presque toujours habité (sauf six ans) : mais en même temps il achète et revend ses logements après les avoir retapés (« un plaisir » : il fait cela lui-même). Il est allé des Epinettes aux Batignolles. A noter que dans cette population figure une forte proportion d'individus travaillant dans les métiers de la culture et de la communication (artiste dramatique, réalisateur, éditrice, concepteur de réseau) et plus de locataires (quatre) que de propriétaires (deux). Mais on y trouve aussi une famille de milieu populaire et une famille de cadres supérieurs du privé.

À Stoke Newington, les choix d'installation offrent des éléments de motivation originaux par rapport à ceux de Paris. Il faut tout d'abord rappeler l'importance des locataires et semi-proprétaires dans le parc social (huit sur vingt-trois, soit un tiers des enquêtés) : la plupart d'entre eux n'ont eu qu'une capacité d'influence limitée sur le choix de leur logement et de leur quartier précis (demande faite pour l'ensemble du borough de Hackney). La première motivation, c'est donc clairement le logement, quelle que soit la période considérée, et peut-être plus encore pour la période récente, pour ces locataires ou semi-proprétaires du parc social. La disponibilité d'un parc social de logements très important à Hackney est un élément d'explication majeur de leur localisation. Ainsi, éclairant cette capacité limitée à décider de leur localisation précise, M. N. explique que le logement qu'il a acheté en 2005 était le seul programme de ce type précis dans tout l'arrondissement. C'est de l'accession aidée, avec un montage un peu particulier (avec sa femme, ils ont en fait acheté la moitié de leur logement et louent les 50 % restant). Ils étaient auparavant déjà propriétaires, dans un quartier proche (Dalston, également situé dans le borough de Hackney) mais beaucoup plus pauvre que Stoke Newington. Ils ont donc choisi le logement (un type de logement), et non pas le quartier (même s'ils le connaissaient).

« C'est par hasard qu'on a abouti ici. Nous n'avons pas beaucoup d'argent, et donc la propriété dans laquelle nous vivons fait partie d'un projet de propriété partagée. Et donc nous n'achetons que la moitié et nous louons l'autre moitié. Nous n'aurions pas pu nous permettre d'emménager dans un logement de cette taille sans ce genre de plan. (...) (Et donc le choix de Stoke Newington, ce n'était pas parce que vous aviez choisi le quartier en premier lieu ?) Non, nous avons choisi le logement en premier, et le quartier venait ensuite¹²¹. (M. N., CM, Stoke Newington) ».

Dans ce groupe, une exception. Mme B., après avoir occupé un squat dans le quartier, a participé à la création d'une coopérative de logements : elle a pu négocier avec la mairie le fait d'obtenir un appartement dans le parc social, dans le quartier, auquel elle est très attachée, après la disparition de la coopérative.

Une deuxième originalité des enquêtés de Stoke Newington, c'est que beaucoup, parmi les seize parents qui se sont installés dans le quartier avant 2000, ont changé de logement à l'intérieur du quartier (alors qu'aucun des sept installés dans le quartier depuis 2000 n'a changé de logement depuis son installation). C'est le cas de onze sur seize d'entre eux, avec jusqu'à cinq changements de logement dans le quartier de Stoke Newington. Cela marque pour la plupart, comme nous l'avons déjà noté, un fort attachement au quartier proche. Surtout, si l'on examine de plus près les motivations indiquées, ce parcours résidentiel réalisé à l'intérieur même du quartier de Stoke Newington révèle des modifications dans les motivations, où le quartier prend une place croissante : beaucoup des premières installations se sont faites, dans la deuxième moitié des années 1980 surtout, à la recherche d'un logement bon marché, dans un quartier animé.

¹²¹ « It was by chance we ended up here. We don't have a vast amount of money, so the property we live in now is a shared ownership scheme. So we only buy half and rent the other half. We couldn't have afforded to move to a similar size property without that kind of scheme. (...) (So, the choice of Stoke Newington wasn't because you picked the neighborhood first and...) No, no. We picked the house first, and then the neighborhood came second ».

Le critère du logement peu coûteux était clairement premier pour ces personnes avec peu de capital à investir dans un achat. L'arrivée dans le quartier, inconnu de la quasi-totalité d'entre eux, se fait souvent sur la recommandation d'un ami, qui habite déjà le quartier. Ainsi, Mme G. est venue après son diplôme universitaire s'installer dans le quartier avec sa cousine (elle évoque l'achat d'un appartement « de taille raisonnable, dans notre gamme de prix », il y a vingt ans, à une époque où les prix étaient « raisonnables »). Elle ne connaissait pas du tout Stoke Newington : elle l'a découvert grâce à un ami, qui lui a « recommandé le quartier » :

« Nous sommes ici [dans cette maison] depuis maintenant onze ans. Et j'habite à Stoke Newington depuis 1990, donc depuis un bon bout de temps. Et je suis venue ici, à Stoke Newington, après mon diplôme universitaire. C'est le premier quartier où j'ai vécu adulte, après que j'ai quitté ma famille. Et j'ai choisi de venir à Stoke Newington parce qu'un ami m'avait conseillé le quartier. J'ai vécu à Londres toute ma vie et j'ai grandi à Londres, mais de l'autre côté de Londres, et en fait, je n'avais jamais entendu parler de Stoke Newington, même si j'avais vécu à Londres toute ma vie. Mais un ami me l'a recommandé, et à l'époque les prix de l'immobilier étaient très raisonnables. C'était relativement bon marché d'acheter un bien ici, et donc ça a été le facteur décisif. (Mme G., CMS, Stoke Newington) ».

La confirmation de leur choix du quartier, au moment de leur déménagement au sein du quartier (très regroupé, pour ces parents, entre les années 2003 et 2006) correspond à la formulation de motivations assez différentes, où le quartier joue cette fois un rôle essentiel : la quasi-totalité des personnes interrogées n'a pas cherché un logement dans un autre quartier de la ville. L'adhésion au quartier est très forte, d'abord pour l'image qu'il dégage (un quartier accueillant vis-à-vis des familles), pour ces personnes dont la décision de changer de résidence est presque toujours due à l'arrivée d'un premier enfant ou d'un nouvel enfant, ou, dans deux cas au moins, à la constitution d'un nouveau ménage. Le logement reste un critère de décision important (il s'agit toujours de trouver un logement plus grand, et presque toujours, une maison), mais ce logement plus grand (ou cette maison) doit impérativement se trouver dans Stoke Newington. La question des écoles et la volonté de maintenir les liens amicaux des enfants sont aussi des éléments qui reviennent souvent (voir plus loin).

On peut analyser ce mouvement d'ancrage sur une longue durée et ces parcours résidentiels sur un territoire limité, celui de Stoke Newington, comme participant à une gentrification endogène de Stoke Newington, une part majoritaire des personnes interrogées connaissant une forte progression de leur position sociale et de leurs revenus sur l'ensemble de la période (beaucoup lors de leur arrivée dans le quartier étaient étudiants, sans revenus réguliers).

Enfin, les propriétaires du groupe de parents installés depuis 2000, bien moins nombreux (ils ne sont que trois, en dehors du parc social), ont des motivations très proches. Leurs temps de recherche de logements sont parfois très longs. Le critère du quartier et surtout des écoles tient une place très importante dans le choix. Ainsi, cette mère de 5 filles, qui vivait dans l'ouest de Londres, dans la maison des parents de son mari, et qui explique leur longue recherche d'une maison quand ils ont dû quitter cette maison, avec comme critère principal la qualité des écoles et l'équipement du quartier (parcs, transports en commun...) :

« Et donc, nous devons trouver un endroit pour vivre. Et nous avons passé une année entière à chercher dans tout Londres des endroits qui étaient (...) Des écoles raisonnablement bonnes, des gens comme nous. Et nous voulions des transports publics corrects pour aller en ville. Et des endroits avec des parcs agréables et des espaces ouverts pour les enfants. C'est ce que nous cherchions. Nous avons passé beaucoup de temps, chaque week-end nous allions dans une partie différente de Londres, et nous nous asseyons au parc, et nous regardions les choses. Et parfois pendant la semaine, nous nous promenions au hasard. Et nous avons fini par arriver ici. En partie parce que ça nous était recommandé par des amis, en partie parce que nous avons trouvé la maison. Nous avons aimé la maison, nous l'avons vue, que c'était un bon endroit pour nous. Donc vraiment, c'était une combinaison du quartier et de la maison (...) Nous voulions trouver un endroit qui était bien pour les enfants. Et nous l'avons découvert, vraiment. En partie parce que nous sommes arrivés ici (dans la maison), et puis ensuite nous avons découvert que c'est un très bon endroit (le quartier) pour les enfants.¹²² (Mme N, CMS, Stoke Newington) ».

123 – A Noe Valley

A Noe Valley, plusieurs critères de choix résidentiels sont avancés par les parents. Le critère du coût du logement est l'un des principaux, mais les parents en jouent différemment en fonction de leur date d'installation et de la hiérarchisation de leurs priorités.

Pour les deux premiers groupes de parents (installés dans les années 1990), le choix du quartier est d'abord lié à la quête d'un logement dans le contexte d'un marché immobilier tendu (même dans les années 1990). Autrement dit, le choix du logement a primé sur le choix du quartier, qu'il s'agisse d'un achat ou d'une location. On distingue plusieurs cas dans ce groupe. Ainsi, deux parents habitent aujourd'hui en famille un logement qu'ils ont d'abord investi en colocation avec d'autres personnes au tournant des années 1990 et qu'ils ont gardé, protégés par le contrôle des loyers (« *rent control* ») ou qu'ils ont fini par pouvoir acheter.

¹²² « We've been here twelve years now. And I've lived in Stoke Newington since 1990, so quite a long time. And I moved here, to Stoke Newington, after graduating from university really. It's the first area I lived in as an adult, after I left my family. And I chose to move to Stoke Newington because a friend recommended the area, really. I lived in London all my life and grew up in London, but the other side of London and had actually never heard of Stoke Newington, even though I've lived in London all my life. But a friend recommended it, and at that time housing was very reasonable. It was relatively cheap to buy a property here, so that was really the deciding factor ».

Les motivations résidentielles évoquées sont alors également très liées à la situation centrale du quartier, à sa sécurité, en lien avec les modes de vie de jeunes célibataires sans enfant. Ensuite figure la majorité des parents de ce groupe, qui évoquent presque tous le fait que Noe Valley était un quartier moins cher en moyenne que le reste de la ville, en location comme à l'achat.

« Nous sommes venus ici il y a douze ans, parce qu'à ce moment, c'était un endroit accessible financièrement, où nous pouvions acheter une maison. Nous habitons dans le district de Marina, où nous louions un appartement. Tout ce qui se trouvait de ce côté de la ville était plus cher que dans la partie sud. Je n'avais jamais passé de temps à Noe Valley avant d'acheter la maison. Très rarement. Quand nous avons trouvé cette maison (...) nous l'avons achetée très vite.¹²³ (Mme E2, CMS, Noe Valley) ».

Autrement dit, le choix du logement l'a emporté sur le choix du quartier. Mais compte-tenu de leur budget, le quartier leur plaisait, ce qu'un certain nombre d'entre eux ont confirmé au moment de l'accession à la propriété, quand ils ont choisi d'acheter spécifiquement dans le quartier.

Enfin, dans une configuration légèrement différente, deux autres parents doivent aussi leur installation dans le quartier d'abord à des considérations financières, mais se sont saisis d'opportunités spécifiques qui les ont amenées à choisir le logement complètement indépendamment du choix du quartier.

Pour le groupe installé après 2002 (c'est-à-dire dans le quartier de Noe Valley alors « supergentrifié »), comme aux Batignolles c'est le choix du quartier qui prime sur celui du logement. Ainsi l'installation dans le quartier a-t-elle été réalisée au prix de stratégies résidentielles parfois très sophistiquées :

« En fait, on savait qu'on voulait habiter ici (dans Noe Valley), et donc on avait d'abord vendu, ensuite on avait pris une location, à cinq cents mètres d'ici, et donc on était déjà dans le quartier, donc déjà, pour avoir le sens du quartier¹²⁴. (Mme T, CMS, Noe Valley) ».

« On tombe sur une maison où il y a strictement rien à faire ce qui ne correspondait pas du tout à notre projet initial mais elle nous plaisait, elle était bien placée, et on cherchait absolument le quartier Noe Valley voilà donc on a mis en priorité numéro un le quartier¹²⁵. (Mme E1, CMS, Noe Valley) ».

¹²³ « We moved here 12 years ago, really, because at the point in time, it was an affordable place that we could buy a house. We were living in the Marina District, renting an apartment. Everything on that side of town was more expensive than on the south side of town. I had never spent time in Noe Valley, at all, before buying our house. Very infrequently. When we found this house (...) we bought it really quickly ».

¹²⁴ Entretien réalisé en français.

¹²⁵ Entretien réalisé en français.

Aucun des parents de ce groupe n'évoque, bien entendu, de « gap » dans les prix immobiliers pour justifier l'achat de leur logement dans le quartier, mais l'un d'entre eux souligne malgré tout l'importance pour eux d'acquérir un bien immobilier dont la valeur est assurée par la localisation dans ce quartier recherché, même en cas de destruction par un tremblement de terre. Quoiqu'il en soit, la localisation dans le quartier est privilégiée par rapport à la taille du logement, et plusieurs ont considéré le potentiel d'agrandissement et de transformation du logement pour une meilleure adaptation aux besoins de la famille, à plus ou moins long terme.

« On a refait, on doit être à 80 % à peu près et, on en a un peu marre mais, mais bon, on est extrêmement content de tout ce qu'on a fait parce qu'on a pu vraiment, en gros, on a construit une maison neuve qui fait exactement ce qu'on a besoin. (Mme T, CMS, Noe Valley) ».

En revanche, la crise de l'immobilier (*foreclosure crisis*) explique le ralentissement des mobilités résidentielles (à quelle qu'échelle que ce soit) même parmi les plus récemment installés :

« (Donc, vous avez l'intention de rester ici longtemps ?) On va dire qu'on n'a pas le choix parce que, vu ce qu'on dépense, on est obligé d'attendre jusqu'à ce que l'économie remonte, mais... Mais non, on aime vraiment, vraiment, vraiment cette maison. (Mme T, CMS, Noe Valley) ».

Quelle que soit l'ancienneté de leur installation dans le quartier, la très grande majorité des parents met en avant plusieurs critères communs justifiant leur choix du quartier. Presque tous mentionnent le micro-climat ensoleillé de Noe Valley en comparaison des autres quartiers de la ville :

« Alors Noe Valley, parce que en ayant visité du coup pratiquement tous les quartiers de San Francisco, on s'est rendu compte que Noe Valley était un quartier ensoleillé donc ça c'était un facteur énorme (Mme E1, CMS, Noe Valley) ».

Ils sont nombreux à mettre en avant l'accessibilité du quartier dans la ville par rapport aux transports (bus, BART et autoroutes), ce qui permet de réaliser un compromis de localisation entre les emplois des deux parents, et plus précisément, un compromis entre les exigences de leur vie professionnelle (celle de l'un des parents voire celle des deux parents) et les besoins de la vie familiale.

Dans la continuité directe de ce qui précède, une autre motivation du choix du quartier par de nombreux parents, qu'ils soient arrivés dans les années 1990 ou après 2000, c'est le mode de vie du quartier et en particulier sa dimension « marchable » (« *walkable* ») – même s'ils ont tous au moins une voiture, voire 2 ou 3 – avec la proximité des commerces du quotidien, l'atmosphère de quartier (et, au-delà du quartier, la proximité des aménités culturelles urbaines). Dans ce sens, à plusieurs reprises le choix de ce quartier a été opposé à la vie de banlieue :

« Alors Noe Valley, parce que en ayant visité du coup, pratiquement tous les quartiers de San Francisco, on s'est rendu compte que Noe Valley était un quartier ensoleillé donc ça c'était un facteur énorme, mignon avec un petit côté presque campagne, beaucoup d'arbres, du relief, des petites maisons tranquilles, ça fait pas très urbain mais plus village et puis cette 24^{ème} rue avec les commerces comme on aime, la boulangerie, les petits restos, les boutiques de vêtements, finalement Noe Valley avait un côté un peu village, petite ville européenne, ce qui nous a vraiment plu. (Mme E., CMS, Noe Valley) ».

« Et donc nous l'avons choisi parce qu'on peut marcher (« marchabilité »). Après des années à vivre dans la vraie banlieue, à Kansas City et à Wilmington, Delaware, et dans d'autres endroits, nous voulions vraiment revenir à une vraie vie urbaine¹²⁶ (M. G., CMS, Noe Valley) ».

Parmi les parents installés plus récemment (après 2002), certains évoquent le caractère familial du quartier comme un critère de leur choix de Noe Valley. Ainsi, un père insiste beaucoup sur la dimension familiale du quartier dans sa description de Noe Valley :

« Je pense que c'est super-adapté pour les enfants, et c'est pourquoi quand vous marchez dans Noe Valley, vous voyez tellement de poussettes et de familles avec des enfants. Malheureusement, beaucoup de ces familles avec poussettes vont paniquer au sujet des écoles et elles vont quitter le quartier. Si vous souhaitez être en ville, c'est un cadre très agréable, parce que tout est tout près (...) Il y a beaucoup d'autres familles, qui forment une communauté de gens.¹²⁷ (M. G., CMS, Noe Valley) ».

Certains parents évoquent spécifiquement la diversité comme critère de choix résidentiel (dans le quartier ou dans la ville). C'est le cas de six d'entre eux. D'une part certains parents ont dit rechercher la diversité du quartier de Noe Valley, ou plus précisément de ses marges. D'autre part, des parents ont évoqué le critère de la diversité comme critère plus ou moins directement lié au choix du quartier : un quartier « non xénophobe » (M. U., CMS, Noe Valley) et libéral, mais surtout dans une ville « diverse » :

« C'est une des raisons qui nous a fait choisir d'être en ville, d'avoir cette diversité.¹²⁸ (Mme C1, CMS, Noe Valley) ».

« Je voulais élever mes enfants dans une ville avec beaucoup de diversité dans tous les sens de diversité. Et San Francisco est vraiment unique, et si vous quittez San Francisco, ça commence à disparaître.¹²⁹ (Mme E, CMS, Noe Valley) ».

¹²⁶ « So, we chose it because of it's walkability. And after years of living in real suburbia, in Kansas City and Wilmington, Delaware and other places we really wanted to go back to living a real urban life. (...) So, it's an easy place to be for families ».

¹²⁷ « I think it's super appropriate for kids, and that's why as you walk around Noe Valley you see so many strollers and families with kids. Unfortunately a lot of those families with strollers are going to panic about school and they are going to leave, again. You can live a very easy... If you are going to be in an urban setting with a little kid, this is an easy setting to do it in, because everything is very contiguous. (...) There are a lot of other families, so there is a community of people ».

¹²⁸ « That's one of the reasons we choose to be in the city, to have that diversity ».

¹²⁹ « I wanted to raise my children in a city where there was a great amount of diversity on all definitions of diversity. And San Francisco is very unique and if you start going away from San Francisco, it starts to fall off ».

13 – Les enfants, critères majeurs de choix résidentiel ?

Les enfants apparaissent comme un critère de choix majeur du logement, au moins à partir du moment où leur naissance est anticipée, ou, s'ils sont déjà nés, pour prendre en compte leur besoin d'espace (tant dans le logement, que dans l'offre de parcs et espaces publics du quartier). Les enfants grandissant, la question scolaire devient très importante dans le choix de s'implanter, de rester ou de quitter le quartier d'études. C'est sans doute le moment où les trois quartiers, tous pourtant vus comme accueillants aux enfants et aux familles avec enfants, comme on l'a vu, divergent, Noe Valley apparaissant comme à part, du fait du système d'affectation scolaire.

Aux Batignolles, la plupart des familles ont emménagé dans le quartier sans enfant ou avec des enfants en bas âge. Très souvent donc les enfants n'ont pas été associés au choix du logement et du quartier. Mais cela ne signifie pas que les enfants sont absents des choix résidentiels de leurs parents : d'abord dans les cas de relogement sur place les enfants ont parfois visité le nouveau logement ; plus encore, dans les familles qui se sont installées avec des enfants, la question des enfants apparaît fortement structurante des choix opérés : à travers la question des établissements scolaires, à travers la présence des squares, à travers le fait que le quartier est habité par d'autres familles avec enfants (et par des familles d'un bon niveau social), à travers enfin la proximité quartier-travail qui permet (aux mères) d'être à proximité de leurs enfants. La question des enfants dans le choix résidentiel est aussi présente dans le cas de Mme H. lorsqu'elle évoque un déménagement envisagé en banlieue, pour son fils, mais qui ne s'est pas fait, ou dans le cas de Mme A. qui souligne que ses enfants ne veulent pas quitter le quartier, ce qui la contraint à rester. A noter enfin que l'ouverture à la mixité sociale, des enfants, n'est pas particulièrement mise en avant par les parents lorsqu'ils évoquent les raisons pour lesquelles ils sont venus s'installer aux Batignolles. Mais cette dimension apparaît parfois ailleurs dans l'entretien, lorsqu'ils évoquent les établissements scolaires du quartier ou lorsqu'ils décrivent le quartier.

A Stoke Newington, les enfants apparaissent comme un critère de choix majeur, à la fois de façon générale, par le caractère « family friendly » du quartier, par l'importance attachée à la bonne qualité des écoles publiques du quartier, facteur d'ancrage majeur, et surtout par le fait que l'implantation dans le quartier se fait sur le temps long, en au moins deux étapes. La première est une installation sans enfant, en couple ou non, puis, quelques années plus tard, la plupart des enquêtés ont déménagé, soit dans la perspective d'une naissance, soit avec déjà un ou des enfants, en choisissant dans Stoke Newington un logement plus grand, souvent une maison (ou, dans le logement social, un appartement avec une pièce de plus) : les choix de cette deuxième étape sont largement faits en fonction des enfants, à venir ou déjà nés, parfois avec eux, et en fonction de l'école des enfants. Ainsi, les W., quand ils ont déménagé en 2005 dans Stoke Newington (ils étaient propriétaires de leur appartement, acheté en 1996), cherchaient une maison à proximité de l'école (Grazebrook) où leurs deux filles étaient scolarisées. Autre critère du choix, cette maison devait être dans une partie précise de Stoke Newington, qu'ils appréciaient particulièrement, du fait d'un sentiment de quartier plus fort.

« Nous habitons de l'autre côté du parc, donc ce n'est pas tout à fait Stoke Newington (...) Et j'ai eu Joyce quelques années après que je me sois installée là-bas, donc nous allions tout le temps au parc. Et donc nous connaissons bien ce quartier avant de déménager de l'autre côté du parc (...) Il y a davantage une impression de communauté ici qu'il n'y en avait de l'autre côté. (D'accord, et comment est-ce que vous avez choisi ce quartier ? Pourquoi l'avez-vous choisi ?) En fait, nous cherchions une maison proche de l'école, pour les enfants.¹³⁰ (Mme W, CMS, Stoke Newington) ».

Ces relogements à l'intérieur du quartier, qui prennent en compte le point de vue des enfants, sont particulièrement le cas de plusieurs couples recomposés, avec de grands enfants : la maison est associée à la fondation d'une nouvelle famille, où les différents membres de la famille recomposée pourront trouver leur place. Dans tous les cas où les enfants sont déjà scolarisés, le choix du logement vise aussi à maintenir les liens amicaux intenses des enfants (cela se fait au moins dans un cas dans une atmosphère de révolte des enfants contre l'éventualité d'un éloignement, même modéré, du quartier. C'est dans cette perspective d'une recomposition familiale, mais ancrée dans un quartier bien connu et très apprécié, que Mme H décrit l'achat de sa maison en 2004, une grande maison (six chambres) pour Stoke Newington (elle était déjà propriétaire d'une maison à Stoke Newington, achetée en 1986, et revendue à cette occasion). L'idée était que chaque enfant de son ménage recomposé (elle et son partenaire ont trois enfants : le fils de 21 ans de son compagnon, sa fille de 20 ans, leur garçon de 6 ans) puisse avoir une chambre, parce qu'ils ne savaient pas alors si la famille recomposée fonctionnerait bien. L'autre critère, en dehors de la taille de la maison, c'était de rester dans leur quartier, afin que les enfants n'aient pas trop de bouleversements dans leurs vies, qu'ils puissent rester dans les mêmes écoles.

A Noe Valley, la plupart des parents, même lorsqu'ils se sont installés (peu) avant la naissance de leur(s) enfant(s), se sont installés en couple, avec la perspective de fonder une famille (sauf une mère divorcée, qui est revenue à San Francisco avec deux enfants). Le choix du logement se fait en fonction de cela. Les parents insistent donc sur le nombre de chambres (deux à quatre en fonction de leurs moyens), sur le type de bâtiment (appartement, « flat » ou « single-family house »), et souvent aussi sur le « backyard » :

« Et donc, on a vendu, et on a acheté une maison exclusivement pour l'utilisation des enfants. C'est-à-dire que tous nos critères étaient liés aux enfants, avoir un jardin fermé pour pas qu'ils puissent sortir, avoir un endroit où ils peuvent pas tomber sur du béton depuis trois étages, qu'ils puissent rentrer et sortir, des endroits où on peut courir en rond d'une porte, d'une porte à une porte, courir en rond, faire du vélo partout, enfin, donc on a acheté spécifiquement pour les enfants. (...) Notre premier (enfant) avait deux ans et demi à l'époque, presque trois ans, et c'est lui qui a choisi (la maison)¹³¹. (Mme T, CMS, Noe Valley) ».

¹³⁰ « We lived on the other side of the park, so it's not quite Stoke Newington actually. (...) And I had lone a couple of years after I moved here, so we always went to the park. So we knew this area well before we moved then to the other side of the park. (...) There's more of a community feel here than there was over there. OK, and how did you choose this area? Why did you choose? Really, we were looking for a house that was close to the school really, for the children ».

¹³¹ Entretien réalisé en français.

Pour les parents installés depuis les années 1990, avec l'agrandissement de la famille et au fur et à mesure de l'avancée en âge des enfants, la question se pose de rester ou de quitter le quartier et/ou le logement. Les parents enquêtés ont fait plusieurs choix. Certains ont décidé de rester dans le quartier (et dans le logement) malgré la taille du logement, considérée comme trop petite, par attachement pour le quartier, et dans le cas de Mme E aussi pour offrir la stabilité résidentielle à ses enfants, qui lui a tant manqué quand elle était enfant elle-même :

« Nous avons passé un certain temps, nous avons vraiment pensé à quitter le quartier et nous avons tranché que nous voulions vraiment rester. Nos enfants se sont attachés à ce quartier. Nous étions à (l'école) Alvarado. Nous avons aimé Alvarado. Nous voulions rester. Nous ne voulions pas commencer à faire des navettes lointaines. Et vraiment, nous ne voulions pas aller en banlieue. Et donc on a pris cette décision.¹³² (Mme E, CMS, Noe Valley) ».

Plusieurs parents évoquent le projet de réaliser des travaux leur permettant d'agrandir leur logement à plus ou moins long terme, ce qui offre l'avantage d'être moins coûteux qu'un déménagement et de rester flexible en fonction de l'état de leurs finances dans le contexte économique incertain des années 2009-2010. D'autres ont déménagé (ou ont le projet de le faire) tout en restant dans le quartier. D'autres encore viennent de quitter le quartier. Au-delà de ces cas limites, plusieurs parents de l'échantillon ont évoqué des amis ou des connaissances du quartier qui en ont fait autant, et mettent en avant plusieurs facteurs, au premier rang desquels le coût du logement... Et la question des écoles :

« Malheureusement, ce qui arrive souvent, c'est que les écoles peuvent ne pas être ce que les gens souhaitent qu'elles soient, et ils déménagent quand leurs enfants commencent le jardin d'enfants. Ils déménagent à Marin, où les écoles sont légèrement meilleures.¹³³ (Mme O, CMS, Noe Valley) ».

Au total, dans les trois quartiers, les motivations résidentielles des parents varient fortement selon le moment de leur installation dans le quartier : dans la première période (globalement avant 2000), le critère du logement est primordial. Dans la seconde, le critère du quartier l'emporte, dans des quartiers nettement transformés par la gentrification et qui sont devenus très valorisés. Mais globalement, les enfants constituent un critère de choix majeur, du logement et du quartier, même pour les parents les plus anciennement installés, ne serait-ce que par leur prise en compte dans leur choix de rester ou non dans le quartier (voire dans leur logement).

¹³² « We spent some time, we actually thought about leaving, and we decided we really wanted to stay in the city, and we really wanted to stay. Our kids had become anchored in this neighborhood. We were in Alvarado. We liked Alvarado. We wanted to stay. We didn't want to start having to commute from far away. And we really didn't want to go to the suburbs. So we made that decision ».

¹³³ « Unfortunately, what happens many times is that the schools might not be what people want them to be, and they move out by the time the kids start kindergarten. They move to Marin where the schools are slightly better ».

2 – Pratiques et sociabilités des parents dans les quartiers gentrifiés

Les parents enquêtés, qu'ils soient installés dans le quartier depuis plusieurs décennies ou depuis quelques mois seulement, et quelles que soient leurs motivations résidentielles initiales, sont amenés à déployer au moins une partie de leurs pratiques et de leur sociabilité quotidienne, avec ou sans leurs enfants, dans les quartiers gentrifiés. Si tous reconnaissent que l'arrivée de leurs enfants a sensiblement modifié leurs pratiques dans le sens d'un plus fort centrage local, ils attestent de rapports au quartier finalement très diversifiés.

21 – « La naissance de chaque enfant vous rend plus local »¹³⁴

Pour les parents, nombreux nous l'avons vu, qui se sont installés dans l'un des trois quartiers avant d'avoir des enfants, et ont donc habité, un temps plus ou moins long, leur quartier sans enfant, l'arrivée dans le ménage d'un ou de plusieurs enfants a presque toujours modifié fortement leur inscription dans le quartier :

« (Et l'arrivée de votre fille a changé votre usage du quartier ?) *Oui. Ah oui, ça c'est clair (...) avant j'ai pas, comment dire, j'ai pas profité, ou j'ai pas ue n'ai pasle quartier. (...) e n'ai pas profités pase n'ai pas utilisé, je le traversais, pour aller à l'arrêt du bus. Quand ma fille était petite, donc les trois premières années, j'ai passé ma vie dans le square. Et j'ai d'ailleurs fait beaucoup de connaissances. (...) Dans le square, des personnes des jeunes... Mères, comme moi à l'époque, que je fréquente encore aujourd'hui (...) Donc effectivement ça... Ca m'a permis de m'intégrer d'une certaine façon dans le quartier, de me sentir aussi, enfin... Chez moi, dans ce quartier. (Mme W., CMS, Batignolles) ».*

« *Ouais, on a fait tout ça quand on est arrivé à San Francisco, bien sûr nous étions avec tous ces gens sans enfant, et donc nous allions en voiture de l'autre côté, jusqu'à East Bay et nous essayions tous ces restaurants, et celui-ci, et celui-là... Et maintenant, c'est, non. Maintenant, on reste juste en ville (...) Dans le quartier la plupart du temps¹³⁵. (Mme X., CMS, Noe Valley) ».*

« *Et bien, je pense que quand je travaillais, j'allais dans le centre-ville et je rentrais à la maison, et j'allais au lit, et je faisais de longues journées de travail, si bien que je n'étais pas rentré avant 8 heures, 9 heures du soir, et évidemment, quand nous avons eu Tom, tout ça s'est arrêté, et j'ai découvert beaucoup plus du quartier, en allant à pied partout, dans les parcs, à la bibliothèque, et des choses que je ne faisais jamais quand je travaillais. (Vous pensez que vous utilisez davantage [votre quartier] ou pas ?) Je l'utilise beaucoup plus. Je me sens beaucoup plus faire partie du voisinage et je connais les marchands, sur la 24^{ème} rue, et du moins, ils reconnaissent mon visage, parce que je suis beaucoup dans les parages¹³⁶. (Mme C1, CMS, Noe Valley) ».*

¹³⁴ « With each additional child it keeps you more local ».

¹³⁵ « Yeah, we kind of did all that when we first got to San Francisco, of course, we were with the no children crowd, so we would drive over to the East Bay and try all these restaurants and this, that, and the other, and now it's like, nah. Now, we'll just stay in the city. (...) Neighborhood most of the time ».

¹³⁶ « Well, I think when I was working, I used to go downtown and come home and go to bed and I used to work long hours so I wouldn't get home until 8:00 pr 9:00 at night, and so obviously when we had Tom, that all stopped, and I found a lot more of the neighborhood because of walking everywhere, going to parks, going to the library, and things I just didn't use when I was working. (So

« Quand vous avez de jeunes enfants, vous avez besoin de sortir de la maison, n'est-ce pas ? Moi, j'allais beaucoup au parc. Peut-être chaque jour et c'était un grand luxe, de pouvoir sortir de chez soi, et le parc est juste là, et vous n'avez pas besoin de prendre la voiture. J'ai découvert différents éléments du quartier, les groupes de jeux et toutes les activités. Avant d'avoir des enfants, je ne passais pas tellement de temps ici, parce que j'allais au travail. Quand je me suis installée ici en premier, je travaillais pour une compagnie d'éditions, c'est là que j'ai connu Claire, nous travaillions ensemble. Et alors, vous allez juste travailler et vous rentrez dans votre appartement la nuit... Peut-être que vous sortez. D'une certaine manière, vous n'utilisez pas tellement le quartier ; depuis que j'ai des enfants, et que je ne travaille plus, c'est beaucoup ma maison dans un coin très chouette [que j'utilise]¹³⁷ (Mme G., CMS, Stoke Newington) ».

De façon générale aux Batignolles comme à Stoke Newington et à Noe Valley, le fait d'avoir des enfants a conduit tous les parents interrogés à centrer davantage leurs pratiques (et leurs sociabilités) sur le quartier. Comparativement à d'autres habitants observés dans d'autres quartiers gentrifiés pour lesquels le quartier n'est qu'un simple décor ou « paysage » (Simon - 1995), les parents des trois quartiers se caractérisent en effet, dans leur ensemble, par une vie de quartier relativement importante, au minimum, voire, dans des cas assez nombreux, intense ou très intense. Le changement n'est pas seulement territorial mais se fait au moins autant dans les types de pratiques. Ainsi, à Noe Valley, cette mère observe que depuis qu'elle a des enfants, ses pratiques du quartier et de la ville ont changé pas tant en terme d'étendue qu'en terme de nature : elles sont aujourd'hui centrées autour des enfants :

« Je n'utilise presque pas le reste de la ville, mais beaucoup de ce que je fais est centré autour des activités des filles.¹³⁸ (Mme L, CMS, Noe Valley) ».

Cependant, ce centrage sur les enfants et le quartier proche peut connaître des variations au fil du temps. Ainsi, à Noe Valley, plusieurs parents observent qu'au fur et à mesure que leurs enfants grandissent, les pratiques du quartier évoluent, et en particulier, le territoire pratiqué s'agrandit fortement (le reste de la ville est davantage pratiqué) :

« Quand j'ai eu James, je suis devenue très locale. Je me promenais avec lui et je restais sur les terrains de jeux, juste ici. Ce n'était pas nécessaire d'aller ailleurs, il était heureux, quand il était bébé, de jouer ici, mais maintenant, du fait de la différence d'âge, ils ne veulent plus être sur un terrain de jeux pour tout-petits. Et donc je dois trouver des terrains de jeux ouverts à des groupes d'âge plus élevés. Et donc nous allons au Golden Gate Park, ou nous allons au musée. Oui, vraiment, nous allons au-delà de notre quartier proche¹³⁹. (Mme M, CM, Noe Valley) ».

you feel you use it more, or...?) I use it a lot more. I feel a lot more of the community and knowing the merchants, up on 24th Street, or at least they recognize my face now because I'm around a lot ».

¹³⁷ « When you have young children, you need to get out of the house, don't you? So I used to go to the park a lot. Probably every day, and that's a great luxury, to be able to go out your front door and the park's right there, and not have to get in the car. I discovered different elements of the neighborhood, like the playgroups and all the classes that go on. Before I had children, I didn't spend that much time in here, because I went to work. When I first moved in here, I worked for a publishing company, which is where I met Claire; we used to work together. So then, you're just going to work, and coming back to your flat at night or whatever. Maybe going out. In a way you don't use the area very much at all, since having children, and not working, it's very much my home in a very cool area.

¹³⁸ « I don't use the rest of the city, more or less, but a lot of what I do now is centered around activities for the girls »..

¹³⁹ « When I had James, I was very local. I would just stroll him and stay within the playgrounds right there. There was no need to go anywhere else, he was happy as a toddler to play right here? But now, because of the age difference, they're not willing to be in a

A l'inverse, à Stoke Newington, les ancrages se font sur des durées longues dans le quartier proche (en particulier, avec une grande majorité des enfants dont les parents ont décidé qu'ils iront à *Stoke Newington Secondary School* (le collège du quartier), enfants qui continuent d'avoir en grandissant des activités nombreuses dans le quartier proche, et dont la plupart des amis habitent le quartier proche :

« C'est très local. Très, très local. Nous n'avons pas de voiture, et donc je ne peux pas les emmener partout.¹⁴⁰ (Mme N., mère de 5 filles, CMS, Stoke Newington) ».

Ainsi l'arrivée d'un enfant, ou de plus jeunes enfants, modifie sensiblement les pratiques urbaines des parents, dans le sens d'un plus fort ancrage local. Mais cet ancrage sur le quartier n'est pas figé, et il évolue avec l'âge des enfants. De plus, il est plus marqué dans l'ensemble dans les Batignolles et à Stoke Newington qu'à Noe Valley, où les pratiques tendent à être plus dispersées.

22 – Des vies de quartier diversement ancrées autour des enfants

Au-delà, en dépit de ces bouleversements communs, qui réorganisent en profondeur leurs rapports au quartier, et de ces divergences au fil du temps entre quartiers, tous les parents n'habitent pas un même quartier gentrifié de la même manière. L'examen de leurs pratiques locales, effectuées avec ou sans leurs enfants, de leurs relations de sociabilité autour de leur domicile et, aussi, de leurs pratiques et relations sociales hors du quartier, dans le reste de la ville ou dans des lieux plus éloignés, permet de distinguer trois configurations principales (et une intermédiaire, qui peut être distinguée aux Batignolles), trois manières d'habiter le quartier et de vivre en ville, auxquelles sont associées (dans chaque cas) des parents aux caractéristiques relativement marquées, qui ne correspondent pas aux groupes de parents identifiés précédemment en fonction de leur date d'installation dans le quartier.

221 – « Une culture de quartier »

Dans cette première configuration, les parents se caractérisent par une vie de quartier particulièrement intense et fortement structurée autour des enfants et de leurs activités. Ces parents, très présents dans le quartier, fréquentent régulièrement avec leurs enfants les parcs (Cardinet et/ou square des Batignolles, dans le quartier des Batignolles, Clissold Park à Stoke Newington), la bibliothèque du quartier (à Paris comme à Londres et à San Francisco) et les cinémas proches (Place de Clichy à Paris et vers la mairie de Hackney à Londres). Ils vont aussi, de façon plus ou moins régulière, déjeuner avec leurs enfants dans les restaurants du quartier (en particulier sur la rue Church à Stoke Newington et sur la 24^{ème} rue à Noe Valley) ou prendre un verre à la terrasse d'un café. Ils accompagnent leurs enfants à l'école, aux diverses activités qu'ils pratiquent dans le quartier ou bien encore, au domicile des amis de leurs enfants lorsque ces derniers sont invités (pour un anniversaire, pour jouer...).

toddler playground. So I need to search out playgrounds that open to older age groups. So we'll go to Golden Gate Park or we'll go to museum there. Yeah, we're definitely looking further out from just the local area »..

¹⁴⁰ « It's very local. Very, very local. We don't have a car, so I can't take them anywhere ».

« *Toute notre vie est centrée ici (...) Et donc, nous sommes beaucoup ici (...) Nous travaillons ici, nous marchons, nous faisons nos achats ici, nous allons sur les terrains de jeux.*¹⁴¹ (Mme C2, CMS, Noe Valley) ».

« (En ce qui concerne vos enfants, qu'est-ce que vous faites avec eux, avec elles dans le quartier ?) *On fait beaucoup les parcs. On va faire du vélo, de la trottinette. Et puis on va à la bibliothèque, et puis qu'est-ce qu'on fait d'autre... Et puis (...) Je les emmène partout parce que le mercredi je ne travaille pas mais je fais des courses, donc je les emmène (...) parce que quand la grande elle a son activité, j'ai la petite avec moi on va faire des courses, donc on est tout le temps... On est très souvent dans les rues du quartier on va dire.* (Mme L, CMS, Batignolles) ».

« *Et l'une des choses agréables dans le fait d'habiter à Stoke Newington, c'est que vous pouvez être à la maison, et vous êtes entourés par leurs amis (des enfants), et c'est vraiment facile de prendre le téléphone et de dire 'Est-ce que Katie aurait envie de venir jouer ?' Ou bien 'Vous voulez que l'on se retrouve au parc ?'*¹⁴² (Mme G, CMS, Stoke Newington) ».

De plus et c'est spécifique à Stoke Newington et à Noe Valley, l'école constitue également un lieu important du quartier pour les parents. Il faut noter en effet que la participation des parents dans la vie de l'école est beaucoup plus forte en Grande-Bretagne et *a fortiori* aux Etats-Unis qu'en France : les parents assistent ainsi à l'*assembly* quotidienne (brève réunion de toute la communauté scolaire autour du directeur ou de la directrice pour annoncer les nouvelles relatives à l'école), ils participent aux innombrables tâches et activités de l'association de parents d'élèves – ces associations sont extrêmement actives aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, et plus largement. A la sortie de l'école, ils surveillent leurs enfants pendant qu'ils jouent, après la classe (voire le week-end), dans la cour de l'école (à Noe Valley) ; ils les accompagnent à leurs multiples activités (en organisant souvent des *carpools* (co-voitages) avec d'autres parents de l'école) et organisent des invitations (*playdates* voire *sleepovers*) avec les amis des enfants souvent à la sortie de l'école, de façon plus ou moins spontanée.

Ce faisant, dans les trois villes, ces parents côtoient localement d'autres parents, souvent très proches socialement (et devenus pour certains, au fil du temps, des amis), avec lesquels ils partagent d'autres pratiques, sans la présence d'enfants : prendre un café le matin après avoir déposé les enfants, fréquenter à d'autres moments de la journée les bars et restaurants du quartier, etc. Liées aux enfants, mais effectuées sans eux, ces pratiques et relations participent aussi au fort ancrage local de ces parents. Ces pratiques intenses autour des enfants ont été l'occasion de construire des sociabilités locales intenses elles aussi, avec d'autres parents le plus souvent issus du même milieu social qu'eux.

¹⁴¹ « Our whole life is centralized here. (...) So, we're around here a lot. (...) We work here, we walk, we do our shopping here, we do playgrounds ».

¹⁴² « And that's one of the nice things about living in Stoke Newington is that you can be at home, and you're surrounded by, well they're surrounded by all their little friends and it's really easy just to pick up the phone and say, "Would Katie like to come over and play?" Or "Do you fancy meeting up at the park?" ».

Ces amis ont donc été rencontrés dans les parcs, et, à Noe Valley et Stoke Newington, dans les *mothers' groups*, par la *preschool* (l'école maternelle), et surtout, en majorité, dans les trois villes, par l'école de leurs enfants. Avec ces parents, ils développent de fortes sociabilités : ils s'invitent mutuellement dans le logement ou dans le jardin (à Stoke Newington et à Noe Valley, où les maisons, qui possèdent souvent des jardins, jouent un rôle important comme lieu de déploiement des sociabilités des enfants comme des adultes, contrastant avec les appartements parisiens) lorsque la température le permet, souvent de façon spontanée.

« (Et alors est-ce que vous allez dans des bars, des cafés ?) *Dans des bars, des cafés ? Au café, ici tous les matins. Après l'école, après avoir accompagné les enfants, le café des mères de famille. (D'accord, vous allez avec d'autres parents d'élèves ?) Avec d'autres parents d'élèves. Et puis sinon, dans des bars, quand on n'a pas les enfants, oui, on sort pas mal. Alors, en revanche, en général les bars on vient par ici, en sortant du resto on revient dans le quartier, parce qu'en fait y a pas mal de bars ouverts tard. (Mme L, CMS, Batignolles) ».*

« *Nous avons des amis qui pour la plupart habitent dans le quartier (...) Et bien sûr, nous nous sommes fait de très bons amis à Alvarado. Quand vos enfants vont à l'école et que vous participez aux sorties scolaires, vous vous faites de bons amis de cette façon. Et nous avons tout un groupe d'amis qui a commencé comme ça. Avoir des enfants du même âge, faire les mêmes activités, dans la même classe. Et beaucoup d'entre eux habitent tout près d'ici. Et quand nous allons dîner, nous allons à pied les uns chez les autres.*¹⁴³ (Mme E, CMS, Noe Valley) ».

Ces parents entretiennent aussi pour la plupart des relations de voisinage autour des enfants. A Noe Valley, son symbole paroxystique est l'ouverture pratiquée entre les jardins mitoyens pour laisser les enfants circuler. A Stoke Newington, une manifestation de cette sociabilité locale est la fête d'Halloween, qui voit des parents parcourir leur rue avec leurs enfants, enfants qui sont bien accueillis par les voisins.

Les sociabilités locales jouent parfois pour les parents interrogés un rôle de substitution lorsque la famille élargie n'habite pas à proximité. Alors que cette dernière est relativement présente aux Batignolles et à Stoke Newington (où elle offre assez souvent diverses formes d'encadrement, de garde ou d'activités, voire d'accueil pour les enfants), nombreux sont les parents interrogés à Noe Valley à mettre en lien l'intensité de leurs relations locales avec l'absence de leur famille :

« *Y a des cousins et des cousines dans l'immeuble, avec leurs enfants, donc c'est plusieurs générations qui s'y trouvent. (...) Donc (...) on se voit tout le temps, mais comme bon... voisinage. (Mme W, CMS, Batignolles) ».*

¹⁴³ « We do have friends who mostly live in the neighborhood. (...) And of course we've made some very good friends from Alvarado. When your kids are going to school and you are doing field trips and you just make good friends that way. So we have a whole group of friends that are sort of the foundation was. With having kids the same age, doing the same activities in the same class. And a lot of them actually also live very close to here. So when we go to dinner we walk to each other's houses ».

« Je pense que les amis en quelque sorte jouent le rôle de la famille ici, c'est un peu l'impression d'un village. Je pense que c'est tout à fait spécifique à San Francisco, parce que beaucoup de gens, je pense ne sont pas d'ici.¹⁴⁴ (M. U, CMS, Noe Valley) ».

Certains aléas de la vie peuvent encore renforcer le besoin de centrage sur le quartier en l'absence de famille élargie. Cette mère explique par exemple qu'après avoir divorcé et être devenue mère célibataire, elle a cherché le soutien de la « communauté » du quartier, ce qui l'a déterminée à scolariser sa fille dans l'école (publique) du quartier :

« (Comment avez-vous choisi l'école Alvarado ?) Le voisinage (rires) Parce que j'étais une mère célibataire à ce moment-là, j'avais plusieurs amis qui habitaient aux alentours...¹⁴⁵ (Mme C, CMS, Noe Valley) ».

Ce fort ancrage dans le quartier s'exprime encore dans d'autres pratiques et d'autres relations : ces parents font ainsi leurs courses « exclusivement » (ou pour l'essentiel) dans le quartier, le plus souvent sans leurs enfants ; ils pratiquent souvent à proximité de leur domicile des activités : jogging dans le parc proche, gym, danse... ; ils fréquentent les bars et les restaurants du quartier, en couple et/ou avec des amis, qui habitent ou non le quartier (en pouvant laisser les enfants à la maison, à proximité), vont chez le médecin, chez le coiffeur, etc. ; ils entretiennent fréquemment de nombreuses relations de voisinage, surtout avec leurs voisins directs ; ils participent aux fêtes de voisins ; et ils participent aussi aux manifestations organisées dans le quartier : vide-grenier, brocante. Ils promènent leur chien dans le parc, et rencontrent ainsi une autre population, aussi sans enfant. Leurs pratiques et relations sociales attestent ainsi d'une « certaine culture de quartier ».

« (Et quels sont les endroits que vous fréquentez le plus dans le quartier ?) Les parcs qui sont liés vraiment à l'activité des enfants. Donc le grand parc, puis avant c'était le square des Batignolles, mais un peu moins maintenant que les enfants ont grandi. (...) Et puis les cafés parce qu'on aime vraiment une certaine culture de quartier, donc on est beaucoup dans le quartier et dans les bars. (Mme M, CMS, Batignolles) ».

« J'essaie de ne pas trop aller au supermarché. Je vais dans un supermarché classique deux fois par mois. Mais nous avons de très bons marchands de fruits et légumes, et j'essaie d'aller dans les boutiques du coin.¹⁴⁶ (Mme W, CMS, Stoke Newington) ».

Cette forte inscription dans le quartier n'est pas exclusive d'une vie sociale hors du quartier sans les enfants (pour des sorties au restaurant, pour des sorties culturelles en couple et/ou avec des amis) ou, mais moins fréquemment, avec les enfants (musées, expositions, balades urbaines) – en particulier lorsque les enfants grandissent.

¹⁴⁴ « I do think that friends kind of take the role of family here, that it's much more of a village type of feel (...) I think that's very kind of quintessential San Francisco because I think a lot of people aren't from here ».

¹⁴⁵ « The neighborhood. [Laughs] Because I was a single mom at that point also, I had several friends that lived around... ».

¹⁴⁶ « I try not to go too much to supermarkets. I do a regular supermarket shop maybe twice a month. But we have very good greengrocers and so I try to go to the local shops ».

Cette sortie du quartier est inégale selon les villes. Elle est globalement moins marquée aux Batignolles et à Stoke Newington qu'à Noe Valley. A Noe Valley, ces pratiques hors quartier correspondent non seulement à des sorties en famille le week-end dans la ville, dans les parcs, les zoos, ou les musées (« *There is so much to do* »), voire souvent au-delà de la ville (les plages, promenades à pied ou à vélo dans les parcs naturels, etc.), mais elles sont aussi en partie liées aux activités hebdomadaires des enfants (des activités sportives d'abord, mais aussi souvent culturelles ou artistiques), qui, à la différence de Stoke Newington et des Batignolles, dépassent très souvent le cadre du quartier : une seule mère évoque ses efforts de long terme pour tenter de recentrer toutes les activités de ses enfants dans le quartier, montrant ainsi *a contrario* combien la dispersion des activités est chose courante à San Francisco. Les Batignolles et surtout Stoke Newington présentent des familles beaucoup plus ancrées dans leur quartier, même le week-end.

Les parents sortent également du quartier sans leurs enfants : pour se rendre à leur travail, pour ceux qui travaillent hors du quartier (une minorité à Noe Valley, un cas unique à Stoke Newington, alors que c'est la majorité aux Batignolles), pour faire un certain nombre de courses (notamment les provisions de gros), voire, plus rarement, pour faire des activités sportives ou culturelles. Mais les parents de Noe Valley, même lorsqu'ils habitent à San Francisco depuis longtemps, constatent qu'ils voient peu les amis rencontrés en dehors des enfants (rencontrés avant d'avoir des enfants, ou dans le milieu professionnel), qui habitent justement hors du quartier le plus souvent :

« C'est intéressant. Je n'ai plus de relations sociales avec la plupart des gens avec qui je travaille. Il y en a quelques-uns que je considérerais comme des amis, mais je n'ai pas de relations sociales avec eux, sauf si ça a à voir avec le travail.¹⁴⁷ (Mme N, CMS, Noe Valley) ».

Les parents de cette première configuration de rapport au quartier attestent d'un profil particulier. On remarque que dans les trois quartiers étudiés, la grande majorité d'entre eux se sont donc rendus disponibles pour leurs enfants, soit en arrêtant de travailler (le partenaire assurant les revenus du ménage), au moins pour un temps long (configuration dominante à Stoke Newington, avec huit parents sur treize), soit en travaillant à temps partiel ou en horaires aménagés (configuration fréquente aux Batignolles), soit en créant leur activité ou en trouvant un emploi dans le quartier (4 sur 13 à Stoke Newington, 4 sur 9 à Noe Valley).

Aux Batignolles, ce groupe est composé exclusivement de femmes, mariées, qui bien souvent ne travaillent pas le mercredi (après-midi), âgées de 37-38 ans, ayant deux enfants, arrivées pour une part à la fin des années 1990 (sans enfant) et ayant progressivement noué des liens avec d'autres femmes de cette génération, et pour une part après 2002. Ces femmes, qui travaillent dans différents secteurs d'activités (cadre dans l'immobilier, avocat, journaliste, institutrice...), avec une majorité ici de femmes du secteur privé, se caractérisent aussi par des horaires de travail relativement souples.

¹⁴⁷ « It's interesting. I don't socialize with most of the people that I work with anymore. There are a few people that I would consider friends, but I don't really socialize with them at all, unless it's a work-related social event ».

À Stoke Newington, ce groupe est constitué de treize parents (trois hommes et dix femmes), ce qui en fait la configuration dominante dans ce quartier (d'autant que plusieurs parents du groupe suivant (cf. plus loin) ont fait partie de ce groupe quand leurs enfants étaient plus petits). Ils se sont installés plutôt anciennement dans le quartier (sept avant 1991, deux en 1996-1997), mais quatre d'entre eux ont emménagé plus récemment (après 2004). Tous ces parents sont mariés ou remariés, sauf une mère célibataire. Le spectre de leurs professions est assez large (manager à la BBC, architecte, gestionnaire d'installations informatiques, consultant multimédias, avoué, commerçant, gestionnaire d'une salle d'arts martiaux, travailleur social, éducatrice spécialisée...), mais leur présence dans le quartier est liée à la souplesse de leurs activités : huit sont au foyer (toutes des femmes), trois ont créé leur activité dans le quartier (dont deux à domicile) et un père travaille dans le quartier, une mère travaille à temps partiel.

A Noe Valley, enfin, ce groupe est constitué de neuf parents, installés à des dates diverses dans le quartier (entre 1991 et 2009). Composés de sept femmes et de deux hommes, tous ces parents sont mariés (ou remarié dans un cas), comme aux Batignolles et à Stoke Newington. Leur forte présence dans le quartier est là aussi liée à des arrangements professionnels particuliers (deux parents sont au foyer – dont un père –, les sept autres travaillant à temps partiel et/ou avec des horaires flexibles, et parmi ceux-là, trois travaillent dans le quartier, et un travaille à domicile (un père), alors qu'ils travaillent dans différents secteurs d'activité (pharmacienne, professeur à l'université, pédiatre, psychologue, présidente de la PTA, propriétaire d'une petite galerie d'art, consultant financier, etc.).

222 – Un rapport intermittent au quartier : un type intermédiaire

Ce type se distingue seulement nettement aux Batignolles. Il constitue clairement un type intermédiaire, hybride, entre le premier et le troisième groupes de parents. Comme les parents du premier groupe, les parents associés à cette deuxième configuration attestent d'un rapport au quartier important, dans lequel les enfants occupent une grande place: ils fréquentent les parcs, le cinéma, la bibliothèque avec leurs enfants ; ils vont aux restaurants du quartier avec leurs enfants ; ils les accompagnent à l'école et à leurs activités. Mais, à la différence des premiers, ce rapport (familial) au quartier est, chez eux, intermittent, parce qu'ils ne sont pas toujours présents dans le quartier, en raison de leur activité professionnelle, ou parce que leurs enfants ne sont pas toujours présents avec eux.

En raison de cette présence plus discontinue et/ou de la présence plus discontinue de leurs enfants au domicile, ces parents ont tendance à être moins impliqués dans les réseaux de sociabilités qui gravitent autour des écoles et moins impliqués aussi dans des relations de voisinage (dans les fêtes de voisins...). Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'entretiennent pas localement des relations de sociabilités. Comme les parents du premier groupe, ces parents sont aussi en effet des adeptes des bars et des restaurants du quartier, qu'ils fréquentent plutôt avec des amis qui ne résident pas dans le quartier.

Ainsi, au sein de cette population, les parents alternent parfois dans le quartier une vie de père ou de mère de famille et une vie « en solo », ou bien une vie dans le quartier avec les enfants (qui n'exclue pas, comme pour les parents du premier groupe, des sorties avec les enfants dans Paris) et une vie urbaine ou une vie dans d'autres lieux sans enfant, faite de sorties, de restaurants, d'activités :

« J'ai en fait une vie double si vous voulez. J'ai ma vie quand je suis avec mon ami, et ma vie avec les enfants (Mme M, CMS, Batignolles) ».

Le profil de ces habitants se distingue du groupe de parents précédent : ce sont souvent des intermittents du spectacle (réalisateur, artiste dramatique, directrice de production) et/ou des personnes séparées ou divorcées qui ont la garde de leur(s) enfant(s) à mi-temps. On trouve ici les pionniers de la gentrification, des femmes arrivées dans les années 1990 et une femme arrivée après 2002. Pour les pionniers (comme M. T.), les sociabilités locales sont plus importantes, et s'inscrivent dans un rapport plus « militant » au quartier, accordant une large place au « vivre ensemble » et à la mixité sociale.

« (Et quels sont les endroits que vous fréquentez le plus dans ce quartier ?) Le bar. Et deux, trois copains, qui ont monté des galeries d'art, donc en fait il y a une vie collective sous-jacente au quartier. Qui n'est pas très visible, mais y a un réseau comme ça de gens qui sont là depuis longtemps... Qui continuent à vivre de la façon dont on vivait dans le quartier il y a quinze ans. C'est-à-dire que oui, on arrive encore à coloniser l'espace public, la rue... Boire des coups dehors, organiser des choses... (...) On a une espèce de maillage comme ça... De maillage du quartier, qui est fait entre des ateliers d'artistes, des cours d'immeubles où les gens se connaissent, des terrasses de bistros et certains commerces... (...) Y a de tout. C'est à la fois solidaire, c'est à la fois cordial, c'est à la fois amical ou... Détestable ou indifférent. (M. T, CMS, Batignolles) »

Particulièrement visible dans le rapport au quartier de ces parents, la variabilité des rapports au quartier est également présente, de façon moins structurante, chez d'autres parents qui ont également la garde alternée de leurs enfants ou, plus ponctuellement, chez des parents qui à l'occasion de telle ou telle période de vacances scolaires, se retrouvent sans enfant et en profitent alors pour sortir beaucoup : au restaurant, au cinéma, dans les bars, dans le quartier et/ou hors du quartier.

223 – Le quartier, une unité relative

Les parents de cette troisième configuration pratiquent aussi le quartier, principalement avec leurs enfants, mais de manière moins intensive et ont localement des sociabilités plus limitées : ils sont moins ancrés dans les réseaux de sociabilités locales, ils rencontrent plus rarement des amis dans les bars du quartier (qu'ils ne fréquentent pas ou qu'ils fréquentent moins) et/ou ils ont des relations moins développées, parfois plutôt tendues, avec leurs voisins :

« On s'entend pas très bien avec les voisins du dessous. On est quand même, disons socialement assez différents on va dire. Avec un rapport au monde très différent, de sorte que c'est pas très simple. On essaie de faire mine de ne pas s'ignorer. Mais chacun préférerait ne pas connaître l'autre. (M. M, CMS, Batignolles) ».

Pour ces parents, le quartier est un lieu de vie, mais qui occupe une place moins grande dans leur vie quotidienne, avec ou sans leurs enfants, parce que leur vie quotidienne se déroule aussi pour une large part, au regard de leurs pratiques et de leurs relations, avec ou sans leurs enfants, en dehors du quartier, dans le reste de la ville. Ainsi, ces parents font plutôt leurs courses hors du quartier. Ils fréquentent moins (ou parfois pas du tout) les parcs, la bibliothèque, le cinéma, etc. À l'inverse, ils emmènent souvent leurs enfants dans les musées ou à des expositions ailleurs en ville.

Au sein de cette population, cette centration moins forte sur le quartier peut se décliner diversement. Ainsi, pour certains de ces parents, le quartier est un lieu de vie exclusivement avec les enfants et la ville un lieu de vie sans les enfants. Pour d'autres au contraire, le quartier peut être plus un lieu de vie sans les enfants qu'un lieu de vie avec les enfants, la ville apparaissant alors à la fois comme un lieu de vie avec les enfants et sans les enfants. Pour d'autres encore, le quartier et la ville correspondent à deux espaces également investis, à la fois avec et sans les enfants. Pour ces raisons, c'est dans cette population que l'on trouve aussi les adultes ayant une délimitation du quartier plus étendue.

Aux Batignolles, cette population est composée à la fois de mères et de pères, installés dans le quartier à des dates différentes. Elle est surtout composée de parents qui ne vivent pas maritalement (divorcés ou séparés) et, aussi, de parents plus âgés que les parents des deux autres populations (ces parents sont plus proches de la cinquantaine). En cela, ces parents (qui ont parfois côtoyé dans le passé d'autres parents de leur âge qui ont quitté le quartier) ont un profil un peu éloigné de la population qui se caractérise par une « certaine culture de quartier » et qui localement donne le ton (avec laquelle il ne se mélange pas). Dans cette population, figure ainsi Mme F, qui outre le fait d'avoir un profil un peu éloigné de la population « dominante » (bibliothécaire et d'origine étrangère) occupe aussi une position résidentielle à la marge du quartier (elle habite avenue de Clichy).

A Stoke Newington, ce groupe compte sept femmes : toutes habitent le quartier, toutes, sauf une, le pratiquent assez intensément, à côté de l'usage d'autres espaces, et de pratiques d'autres sociabilités. Quatre d'entre elles sont divorcées ou séparées, et parmi elles, trois ont recomposé une famille avec un nouveau partenaire ou une nouvelle partenaire. Elles occupent des emplois pour la plupart très qualifiés (consultante en politiques éducatives, avocate, productrice de télévision, directrice de maison d'accueil pour femmes...). Ce qui les distingue fortement du premier groupe, c'est qu'elles ont repris leur travail, à l'extérieur du quartier et à temps plein. Cela signifie une disponibilité plus limitée aux sociabilités du quartier et de l'école, même si elles intègrent des usages relativement intenses du quartier dans leur planning chargé. A la différence de Paris, ce sont des mères qui presque toutes ont pratiqué intensément le quartier, quand leurs enfants étaient petits, et qui continuent à entretenir des liens assez forts avec le quartier, même s'ils sont fortement relativisés par les autres lieux qu'elles fréquentent, lieux professionnels et lieux de sociabilités amicales.

Il s'agit donc plus d'un cumul de lieux et de sociabilités que d'une coupure ou une distance forte prise avec le quartier d'habitation. La seule à marquer une telle distance est originale dans le groupe : peu qualifiée, Mme T, française, vit seule avec son enfant et, bien que travaillant dans le quartier, elle a pris ses distances avec le quartier et est polarisée à l'extérieur, vers le lieu de résidence de son nouveau compagnon, où elle se rend dès que possible, où elle fait ses courses, où elle aimerait emménager. Les six autres, au contraire, considèrent leur quartier comme une ressource importante, mais l'associent à d'autres espaces et d'autres réseaux, avec parfois des organisations complexes et des déplacements multiples : ainsi, Mme Hb, qui explique qu'elle a deux réseaux d'amis, dont un réseau qu'elle voit en ville, après le travail, sans repasser par le quartier :

« Non, je ne fais pas grand chose ici, non, non, pas grand chose. Ben, il manque des trucs aux alentours, plus de magasins quoi. Y a trop de restaurants. (...) Et pas assez de magasins comme Hargos ou cinéma, il n'y a même pas de cinéma aux alentours d'ici quoi. (Mme T, MP, Stoke Newington) ».

« Je trouve que j'utilise Londres au maximum, en fait. Nous prenons les meilleures choses de Londres.¹⁴⁸ (Mme Ha, CMS, Stoke Newington) ».

« L'autre chose que je fais parfois, mais c'est moi, sans mon mari, si je retrouve des amis en ville, j'y vais directement après le travail, et je vais au restaurant, sans rentrer d'abord à la maison, parce que je peux gagner beaucoup de temps. (...) C'est comme si j'avais deux réseaux d'amis. Il y a mes amis du quartier et mes amis plus anciens, qui se sont dispersés dans tout Londres.¹⁴⁹ (Mme Hb, CMS, Stoke Newington) ».

A Noe Valley, ce groupe est composé de sept parents, qui pratiquent le quartier intensément mais de manière beaucoup moins exclusive que les parents de la première catégorie, en particulier en semaine. Ils sont tout aussi attachés au quartier que ces derniers, et fréquentent assidûment la 24^{ème} rue, et parfois les parcs, mais de nombreuses pratiques se déroulent à l'extérieur du quartier, avec ou sans leurs enfants. Ils ont de nombreuses relations locales, et notamment des relations de voisinage qui peuvent être très cordiales, mais ils développent en général de nombreuses sociabilités hors du quartier. On distingue nettement trois sous-groupes au sein de cette population, dont les profils différents expliquent la relativité de leurs pratiques et de leurs sociabilités dans le quartier. Le premier sous-groupe est composé de mères travaillant à plein temps hors du quartier, toutes deux installées dans le quartier depuis plus de dix ans. Mme D. est cadre dans une grande entreprise du secteur agroalimentaire, elle travaille dans le centre-ville (*downtown*) et voyage beaucoup hors de l'agglomération. Mme L.-S travaille pour la municipalité de San Francisco et elle est amenée à beaucoup se déplacer dans divers endroits de la ville pour organiser des réunions ; elle est aussi impliquée d'un point de vue personnel, dans une multitude d'activités qui la conduisent en divers lieux de la ville.

¹⁴⁸ « I feel that we use London to the maximum, actually. We get all the best things about London ».

¹⁴⁹ « The other thing I would sometimes do, but that's just me rather than going out with my husband, if I'm meeting other friends in town, then I go straight from work and go to restaurant not come home first because then I can save a lot of time. (...) It's kind of like there's two different sets friends. There's my local friends and my older friends, you know who have spread across London ».

Elle est pourtant également très impliquée dans l'école et la paroisse du quartier (St Philip), tandis que la première n'en a pas le temps et fait le minimum requis. Les enfants de l'une comme de l'autre font de nombreuses activités, dans et hors quartier (comme la très grande majorité des enfants des parents interrogés). En famille, ces deux mères combinent les pratiques du quartier et ont aussi des pratiques intensives à l'échelle de la ville et au-delà. Leurs sociabilités sont ancrées dans le quartier, autour de l'école principalement, mais pas exclusivement.

Un deuxième sous-groupe est composé de parents dont au moins un enfant est scolarisé dans une école en dehors du quartier. C'est le cas de Mme E₁ et de Mme E₂, qui ont toutes deux un enfant scolarisé à St Philip et un ou deux autres enfants plus âgés scolarisés dans une autre école privée hors quartier. Toutes deux pratiquent intensément le quartier, seules ou en couple, ou avec au moins leur enfant scolarisé dans le quartier, mais elles sont décentrées dans leur pratiques et, surtout, dans leurs sociabilités par l'école hors-quartier de leur(s) autre(s) enfants). Même chose pour les deux mères interrogées et dont aucun enfant n'est scolarisé dans le quartier (Mme T, école publique Flynn, et Mme Q, école privée La Pérouse) : leurs fortes pratiques locales, seules et avec leurs enfants (sur la 24^{ème} rue, dans les parcs du quartier) et leurs sociabilités ont tendance à être en partie décentrées en raison des écoles de leurs enfants (dans le quartier duquel elles peuvent faire des courses, fréquenter les parcs, etc.), et de leur appartenance à la communauté française (par la nationalité pour Mme T, et par l'école pour Mme Q) :

« Y a très peu de gens qu'on connaît qui habitent San Francisco (Mme T, CMS, Noe Valley) ».

« Comme on joue [en termes de sociabilités] sur plusieurs tableaux, sur l'école des enfants, l'école américaine (St Philip), l'école française (Lycée La Pérouse), on est déjà presque surchargé vous voyez, en termes de socialisation, surchargé d'événements sociaux. Donc les voisins arrivent en troisième catégorie, mais on les voit de temps en temps (Mme E₁, CMS, Noe Valley) ».

Le dernier sous-groupe, marginal, est composé d'une seule mère (au foyer), qui habite à la marge du quartier, à proximité du quartier populaire de la Mission : Mme Y., installée dans le quartier depuis 1991, pratique intensément le quartier de Noe Valley avec ou pour ses enfants, mais, lorsqu'elle est seule, elle oriente plutôt ses pratiques du côté de la Mission, un quartier qu'elle dit préférer à celui de Noe Valley, ou dans le reste de la ville (cf. son portrait dans le chapitre 6).

224 – Une vie de quartier très limitée

La dernière configuration, très minoritaire, correspond aux parents qui n'habitent pas, ou très peu, le quartier. Les manières d'habiter le quartier de ces parents sont très limitées et essentiellement fonctionnelles. Ils font leurs courses plutôt à l'extérieur du quartier, ils fréquentent rarement le cinéma et les restaurants du quartier avec leurs enfants et ils ne fréquentent pas la bibliothèque ou les parcs avec leurs enfants.

Faiblement ancrés dans le quartier, par les pratiques et activités de leurs enfants, ces parents n'ont pas par ailleurs des usages individuels (ou en couple) du quartier. Pour ces raisons, ces parents ont de surcroît localement des sociabilités très limitées : ils n'ont pas, ou peu, de relations de voisinage, et des rencontres très éphémères avec les mères d'enfants de la classe à la sortie de l'école ou pas de relation du tout.

Si dans les trois quartiers étudiés, on trouve des parents qui se rapprochent de ce profil, c'est avec des spécificités très fortes pour chacune des villes, au point que l'on peut distinguer deux sous-types : d'une part, aux Batignolles, des mères très actives, appartenant aux couches moyennes supérieures, dont l'essentiel de la vie très remplie se passe en dehors du quartier ; d'autre part, à Stoke Newington et à Noe Valley, des familles pauvres, presque toutes d'origine immigrée, à la fois contraintes par leurs revenus limités et ayant des relations sociales à base affinitaires et familiales, surtout en dehors du quartier.

Aux Batignolles, il s'agit de parents de couches moyennes supérieures très occupés, qui ont une vie « parisienne » beaucoup plus qu'une vie de quartier : leur vie sociale se déroule essentiellement à Paris (sorties culturelles, restaurants). L'accompagnement de l'enfant à l'école est délégué souvent à une baby-sitter ou à une jeune fille au pair. Et les activités de l'enfant s'effectuent souvent en dehors du quartier (parc Monceau, conservatoire, sorties culturelles à Paris). Il s'agit de trois femmes, cadres dans le privé, la quarantaine, vivant en couple, avec dans deux cas sur trois des enfants à la fois plus nombreux et d'âges différents (avec de grands enfants), et installées aux Batignolles dans deux cas sur trois après 2002. Des femmes très prises par leur travail et peu présentes dans le quartier, ayant donc un profil un peu éloigné de la famille-type du quartier (plus âgées, plus d'enfants et des enfants plus âgés) :

« [Et est-ce que vous passez beaucoup de temps dans votre quartier ?] *Moi je travaille, alors... Oui j'en passe mais bon... Je ne traîne pas dans le quartier non plus. (Mme C-D, CMS, Batignolles) ».*

A Stoke Newington, trois familles sont concernées : à l'opposé de Paris, il s'agit de familles pauvres très contraintes par leurs revenus limités. L'une d'entre elle (les T.) est marquée par la maladie mentale du père : la mère, interviewée, travaille à temps plein loin de Stoke Newington ; durant son temps libre, elle est soit à son domicile (elle s'occupe beaucoup de son mari), soit à l'hospice (loin du quartier), où elle rend visite à sa mère. Les usages de la famille sont beaucoup centrés sur le domicile et l'utilisation du quartier est très réduite. Les deux autres familles sont d'origine immigrée (les N. sont des Indiens d'origine, les B. sont Irakiens (kurdes) d'origine). La vie de quartier proche de ces deux familles est très limitée, et pour l'essentiel se concentre sur le domicile (tout particulièrement pour les mères de famille, qui ne travaillent pas et se consacrent à leurs enfants et à leur maison). Ces familles entretiennent très peu de relations avec le voisinage, même très proche, qui est, à l'opposé de la vision de la quasi-totalité des autres parents du quartier interrogés, et vu par eux comme indifférent et réservé, et avec les parents de l'école, que met à distance une maîtrise limitée de l'anglais (eux-mêmes pointent d'ailleurs qu'à l'école, il y a des parents turcs bien plus à l'écart qu'eux, qui ne parlent pas du tout anglais et ne se fréquentent qu'entre eux).

Ils passent peu de temps dans les espaces publics proches : les magasins du quartier sont vus comme beaucoup trop chers (et les courses sont faites dans des centres commerciaux spécialisés dans les produits orientaux, en périphérie de Londres), les activités (sportives et culturelles) également. Les relations sociales se déroulent surtout sur une base familiale et affinitaire avec des amis et de la famille extérieurs au quartier. Dans les deux cas (surtout dans le cas de la famille N.), la mosquée, extérieure au quartier proche, fréquentée très régulièrement (pour la prière, pour l'apprentissage de l'arabe pour les enfants) joue un rôle important dans l'organisation des relations sociales.

« Tout le monde est réservé (...) Ils s'occupent de leurs propres affaires¹⁵⁰ ».

« (Vos critères de choix, c'était surtout la mosquée, et...) Oui, la mosquée. La mosquée et la communauté (...) Parce que la mosquée joue un rôle très important dans nos affaires sociales et religieuses.¹⁵¹ (M.N, MP, Stoke Newington) ».

A Noe Valley, il s'agit également d'un groupe restreint, de deux parents (Mme M., M. V.), qui atteste d'une vie de quartier limitée et exclusivement liée à la présence de leurs enfants dans le quartier en semaine. Ils fréquentent (ou ont fréquenté) en effet les parcs à proximité de leur domicile avec leurs enfants et vont éventuellement avec eux à la bibliothèque. En raison de leurs horaires de travail flexibles ou leurs laissant une plage de temps libre les après-midi, ils sont très impliqués à l'école (comme beaucoup de parents). Mais ils se rendent rarement sur la 24^{ème} rue et font toutes leurs courses hors du quartier (dans les grandes surfaces ou les centres commerciaux). Autrement dit, leurs pratiques du quartier sont sélectives, et se concentrent exclusivement sur les espaces publics de Noe Valley. De même que leurs pratiques à l'échelle du quartier sont limitées, leurs sociabilités de quartier sont elles aussi très restreintes voire inexistantes et ils connaissent rarement leurs voisins. De façon plus générale, leurs sociabilités apparaissent plus limitées que celles des parents des groupes précédents, et elles se déploient soit dans leur logement soit ailleurs dans la ville. De même, leurs pratiques, lorsqu'ils sont seuls ou en famille, se déroulent préférentiellement dans le logement ou dans le reste de la ville.

Si les deux parents de ce groupe sont caractérisés par de très faibles revenus, ils n'offrent cependant pas le même profil, et leurs manières d'habiter le quartier (et la ville) se différencient à plusieurs égards. Mme M., mère divorcée de trois enfants, vit sur la même parcelle que sa mère et sa grand-mère mais dans un logement indépendant. Elle fréquente faiblement les espaces publics du quartier : sans ses enfants ou avec ses enfants en dehors de la semaine scolaire, ses pratiques et ses sociabilités se déploient plutôt dans son logement élargi (avec la mère, la grand-mère et la femme qu'elle héberge moyennant de l'aide avec ses enfants, avec la vieille voisine chinoise, avec qui elle aime parler chinois – aussi pour ses enfants qui sont métisses). Hors de son logement, elle se rend rarement sur la 24^{ème} rue ; elle n'a pas de relation sociale dans le quartier.

¹⁵⁰ « Everybody, everybody's reserved. (...) They're involved in their own thing ».

¹⁵¹ « (Were your criteria of choice especially the mosque and...?) The mosque, yes. The mosque and community(...) Because the mosque plays a very important role in our social and religious affairs ».

Ses pratiques se reportent sur le reste de la ville, pour son travail (elle est consultante en Feng-Shui et se déplace dans les logements de ses clients), pour faire les courses lorsqu'elle est seule, plus rarement pour aller au restaurant avec une amie (dans le Tenderloin, un quartier pauvre du centre-ville) ; avec ses enfants, elle a des pratiques de la ville similaires à celles des parents des catégories précédentes puisqu'ils se rendent régulièrement au Golden Gate Park ou dans les divers musées de la ville.

Le deuxième parent, d'origine immigrée et de milieu populaire, est particulièrement intéressant, mettant en lumière des modes d'organisation des relations sociales relativement intenses, mais largement à l'écart du quartier gentrifié. M. V. (MP), père marié, deux enfants, originaire du San Salvador, habite un appartement qu'il loue à Noe Valley depuis 1998. Comme Mme M., il habite à distance du quartier, dans ses sociabilités et dans ses pratiques (sauf l'école et les parcs). Contrairement à Mme M., il a quelques amis rencontrés par l'école, tous comme lui originaires du San Salvador (ce qui atteste d'une tendance au repli social), mais aucun d'entre eux n'habite le quartier (ils résident plutôt dans les quartiers populaires de la Mission ou de la banlieue de San Francisco). Comme les parents des autres catégories, il a développé avec eux une sociabilité familiale (intergénérationnelle) et les considère comme une seconde famille (ses enfants appellent ses amis « oncle » et « tante »). Il les reçoit parfois dans son logement pour un barbecue. En revanche, il a des relations distantes avec ses voisins :

« Nous connaissons des gens du Mexique, du Guatemala, du Honduras et quand nous nous rencontrons pour faire la fête, on a des conversations différentes. (...) (Connaissez-vous vos voisins ?) Pas tant que ça. Pas tant que ça (...) Peut-être qu'une fois on les a invités pour un barbecue. Et ce sont des gens très occupés. Parfois, je ne les vois pas pendant un mois. Et parfois, je les vois : « Oh, je pensais que vous aviez déménagé ! » Ils disent : non, nous sommes occupés.¹⁵² (M. V, CP, Noe Valley) ».

Hors de son logement, seul, ses pratiques sont orientées vers le reste de la ville pour son travail (il travaille dans deux restaurants du sud de la ville, le matin et le soir) ; il ne fait pas d'activité, faute de temps et d'argent. Le week-end avec sa famille, les pratiques sont aussi résolument tournées hors du quartier vers la ville. Mais contrairement à Mme M. et aux autres parents des couches moyennes et des couches moyennes supérieures de l'échantillon, la famille ne fréquente pas les musées ou autres lieux culturels de la ville, ne fait pas de promenade urbaine : elle se rend plutôt à la piscine, au zoo, dans les parcs, dans les parcs d'attractions (hors de la ville) – où elle ont un abonnement annuel (et pour lequel elle s'efforce de faire des économies) et surtout M. V. fréquente (avec sa femme ou en famille) les restaurants, cinémas, ou encore les centres commerciaux dont il apprécie la diversité et la proximité (à San Francisco ou en banlieue proche).

¹⁵² « We know people from Mexico, Guatemala, Honduras and when we meet with them have a party with them stuff like that, it's like different conversation. (...) (Connaissez-vous vos voisins?) Not too much. Not too much (...) Maybe one time we invite our neighbors to barbeque. But they are like... They are busy people. Yeah. Sometime I don't see them for month. And sometime I see them, oh, I thought you moved out. Yeah. They said no, we are busy ».

Au total, la typologie proposée ici éclaire la diversité des rapports au quartier, qui oppose des parents ayant une intense vie de quartier, à des parents ayant un rapport plus distant au quartier, le considèrent comme une unité relative, voire enfin à des parents ayant une vie de quartier très limitée. Finalement, il apparaît que c'est le groupe des parents très présents et très enracinés localement qui donne le ton aux Batignolles, à Stoke Newington comme à Noe Valley.

3 - Conclusion

L'analyse des entretiens de parents habitant les quartiers gentrifiés dans les Batignolles, Stoke Newington et Noe Valley laisse apparaître un certain nombre de points communs dans leurs rapports au quartier. Tout d'abord, les parents étudiés, dans leur ensemble, et comparativement à d'autres habitants de quartiers gentrifiés, sont des habitants qui habitent intensément ou au moins assez intensément leurs quartiers respectifs (la configuration des parents ayant une vie de quartier très limitée correspond à une part réduite des enquêtés, sur les trois terrains).

Autre point commun dans les manières d'habiter le quartier des parents de Noe Valley, des Batignolles et de Stoke Newington : on observe un très fort entre-soi social dans les trois quartiers, en dépit des côtoiements entre groupes sociaux, en particulier ceux permis ou contraints par l'école (comme l'analyse Lia Karsten (2007) dans le cas de Rotterdam, pour lequel elle constate, bien que la « diversité » soit vantée, que les réseaux sociaux des familles sont constitués d'individus et de familles partageant une certaine homogénéité en termes de classe, d'ethnicité, de situation familiale et de valeurs sur la vie urbaine). De nombreux enquêtés font état de relations de voisinage tendues avec des autres différents d'eux, socialement, ou, surtout, au minimum, de relations indifférentes ou distantes, que ce soit du point de vue des couches moyennes supérieures ou du point de vue des personnes de milieu populaire. A l'inverse, sur chacun des trois terrains d'étude, un seul parent fait état de relations socialement mixtes assez fortes (un père de Noe Valley évoque des relations d'amitié avec des parents de milieu populaire, d'origine hispanique, rencontrés par l'école mais qui habitent hors du quartier).

Dans les trois quartiers, les manières d'habiter le quartier sont fortement articulées autour des enfants (qui jouent notamment un rôle important dans les relations de sociabilités locales des parents, à l'exemple des relations de voisinage – y compris parfois comme sources de conflits), et se combinent avec d'importantes pratiques hors quartier sans enfant (avec des nuances : des parents ont aussi des pratiques du quartier sans enfant, et d'autres ont aussi des pratiques et des relations hors quartier avec enfants).

Quelques différences notables apparaissent cependant entre les trois quartiers. Ainsi, à Noe Valley, pour toutes les catégories de parents, même les plus ancrés localement, les pratiques sont plus ouvertes sur le reste de la ville (ou dispersées) qu'aux Batignolles ou à Stoke Newington. Cela repose d'une part sur le fait que les activités (notamment sportives) des enfants, très nombreuses, se déroulent le plus souvent dans divers lieux de la ville (et induisent donc de multiples accompagnements par les parents, en semaine et en week-end), alors qu'aux Batignolles et surtout à Stoke Newington, elles ont un cadre spatial beaucoup plus resserré. Cela s'explique également par le fait que les amis d'école des enfants n'habitent pas en majorité le quartier (alors que c'est l'inverse aux Batignolles comme à Stoke Newington). Les sorties familiales dans la ville (voire hors de la ville) sont plus fréquentes, en particulier le week-end (plus forte mobilité des ménages en général, dans une ville moins dense que Paris ou Londres, et dont on sort facilement, en voiture). Enfin, on peut relever que de très fortes variations dans les temporalités marquent les pratiques et les sociabilités des parents à Noe Valley : ils tendent à avoir une vie davantage centrée sur le quartier en semaine, mais plus ouverte sur le reste de la ville en week-end (et pendant les vacances, où sont aussi effectués des séjours plus lointains, en Californie ou ailleurs). On peut y voir une spécificité de San Francisco (et plus largement des villes nord-américaines), avec des déplacements beaucoup plus intenses dans l'ensemble de la région urbaine par rapport à Paris et Londres, villes européennes plus compactes, et aux mobilités plus limitées.

Autre différence, à Noe Valley, comme à Stoke Newington, l'ancrage des pratiques et des sociabilités des parents dans le quartier est étroitement lié à l'école (même si ça n'est pas exclusif), beaucoup plus qu'aux Batignolles. C'est à mettre en lien avec un rapport différent à l'école, où les parents sont fortement requis de participer à la vie de l'école, et où la revendication d'une « *community* » autour de l'école est récurrente. À Noe Valley, la *community*, c'est d'abord celle de l'école avant d'être celle du quartier. Et lorsque les deux coïncident (ce qui, à San Francisco, n'est pas toujours le cas en raison des systèmes d'affectation scolaire), elle en est très renforcée. A Stoke Newington, les choses sont plus simples, avec un système d'affectation, pour les écoles publiques comme pour les écoles confessionnelles, proche de la carte scolaire française (*catchment area*), qui permet plus simplement à la *community* de l'école et à celle du quartier de coïncider. Finalement, pour nombre des parents de l'échantillon, le choix (souvent délibéré, et qui a pu faire l'objet de stratégies très sophistiquées) de scolariser leurs enfants dans une école locale était lié en partie au désir de davantage habiter le quartier.

Enfin, notons que la place des enfants dans les pratiques des parents n'est pas tout à fait équivalente dans les trois quartiers. Plus qu'aux Batignolles, un nombre important de parents de Noe Valley et de Stoke Newington affirme qu'ils consacrent délibérément toutes leurs pratiques et tout leur temps à leurs enfants. Il serait intéressant de creuser cette question de la place des enfants dans les stratégies éducatives des parents dans différents contextes nationaux.

Les enfants ne déploient pas leurs manières d'habiter et leurs sociabilités en toute indépendance. L'analyse croisée de leurs discours avec ceux de leurs parents révèle au contraire qu'ils co-construisent leurs rapports au quartier avec leurs parents. Les parents de onze enfants enquêtés aux Batignolles, à Stoke Newington et à Noe Valley, et résidant dans ces quartiers, se sont ainsi prêtés au jeu de l'entretien. Il s'agit, à une exception près, de mères – ce qui atteste leur rôle important dans la vie quotidienne des enfants – et, à une exception près également, de parents issus des classes moyennes supérieures – ce qui illustre la réticence des couches populaires résidant dans les quartiers gentrifiés vis-à-vis de la démarche d'enquête (Oberti - 2007 ; Clerval - 2008).

Il ressort d'abord de cette analyse croisée que les enfants structurent le rapport au quartier de leurs parents (Karsten - 2007) : les pratiques de ces derniers se recentrent localement avec l'arrivée de leurs enfants, l'espace et le temps de leur quotidien sont nettement articulés autour d'eux, et leurs enfants sont l'occasion de nouvelles sociabilités. Parfois, les pratiques et les sociabilités locales des parents et des enfants sont très imbriquées : les trajets à l'école, les courses, le parc, les restaurants, etc., donnent lieu à de nombreuses pratiques conjointes qui peuvent évoluer en « traditions familiales » ; des « sociabilités de famille » se développent, renforcées par la proximité socio-spatiale et par les amitiés croisées des enfants et des parents. Dans ce système, les mères jouent souvent un rôle clef, et plus elles sont impliquées dans l'école, plus le recouvrement de leur quartier avec celui de leurs enfants est fort. Il arrive cependant que les enfants déploient des pratiques et des sociabilités en dehors du contrôle de leurs parents : ils développent notamment une sociabilité « entre pairs » qui leur est propre, à l'école, sur le chemin de l'école ou au parc. Bref, on observe une plus ou moins grande continuité entre le quartier des enfants et celui des parents. Mais globalement, les pratiques et les sociabilités des enfants dans le quartier sont plus intenses que celles des parents.

Inversement, le quartier des enfants est fortement structuré par les stratégies éducatives de leurs parents (Valentine - 2004) : il dépend de leurs représentations du quartier et de ses habitants ; il dépend aussi de l'importance qu'ils accordent, dans leurs projets éducatifs, à la vie de quartier de leurs enfants, voire à leur intégration à une communauté locale. Il est enfin fonction de leur rapport à la mixité sociale, considérée comme simple « effet paysage » (Simon - 1995) ou investie d'une dimension éducative structurante – et qui permet aussi à leurs enfants d'envisager éventuellement leur propre différence avec sérénité. Les parents insistent ainsi de façon assez convergente sur la nécessité d'« un apprentissage de la diversité ». Ils ont cependant des conceptions variées de la diversité (sociale, ethnique ou culturelle, d'orientation sexuelle, de performance scolaire, voire de handicaps). De plus, ils sont plus ou moins enclins à exposer leurs enfants à la diversité selon les cadres où elle se déploie (école, quartier, ville, voire au-delà), mais globalement l'école joue un rôle important, sous réserve que la mixité sociale n'altère pas la performance scolaire. Au total, cette influence des parents sur le quartier des enfants se traduit par un fort encadrement de leurs usages du quartier, mais aussi par une « maîtrise » de leurs pratiques, de leurs relations et de leurs activités, qui passe en partie par les choix scolaires.

En même temps, cette co-construction du rapport au quartier est travaillée par des différences fortes selon les parents. Les portraits exposés dans ce chapitre présentent six types distincts (mais non exhaustifs) de cette co-construction du rapport au quartier des enfants et de leurs parents aux Batignolles, à Noe Valley et à Stoke Newington.

1 – Le quartier : « une école de la vie »

Le couple Olivier (10 ans) et Mme A. (38 ans, divorcée) donne à voir une première configuration dans laquelle l'enfant et la mère ont tous deux une vie de quartier très développée, et dans laquelle la vie de quartier de l'enfant apparaît étroitement liée à l'importance que sa mère accorde conjointement au quartier, comme lieu de socialisation, et au fait de côtoyer des personnes différentes de soi, comme expérience socialisatrice.

Olivier est scolarisé à l'école Lemercier. Il habite le quartier des Batignolles depuis sa naissance et vit dans un logement de petite taille, situé à proximité de l'école, avec sa sœur, âgée de 11 ans et demi, sa mère et le nouveau compagnon de sa mère. Dans ce quartier, qu'il connaît très bien et qu'il apprécie beaucoup, Olivier cumule de nombreuses pratiques : le handball, dans le cadre des activités multisports organisées le mercredi, le catéchisme, la fréquentation du marché, et parfois des commerces, ou bien encore, la fréquentation du cinéma de la place Clichy. En revanche, contrairement aux autres garçons de sa classe, il va rarement au parc Cardinet, la semaine, préférant jouer dans son logement, et le week-end, parce qu'il part un week-end sur deux chez son père qui habite en banlieue. Ses déplacements dans le quartier sont souvent encadrés, mais il fait les trajets de son domicile à l'école, toute proche, seul. Dans son quartier, Olivier entretient également de nombreuses sociabilités. Son réseau de relations, composé de copains d'école, est socialement mixte, mais ses meilleurs copains sont des « musulmans », de « milieux défavorisés » (selon les propos de sa mère), qui habitent avenue de Clichy (aux Epinettes). Il invite parfois ces enfants dans son logement, mais il ne se rend pas chez eux et il les côtoie très rarement au parc Cardinet. Olivier se caractérise ainsi par une vie de quartier relativement conséquente et la composition de son réseau relationnel atteste d'une réelle ouverture aux autres enfants différents de lui.

Professeuse des écoles-formatrice, travaillant pour une part dans son logement, Mme A. passe également « beaucoup de temps » dans le quartier, et y fait « beaucoup de choses » : les courses (le plus souvent seule), des sorties dans les bars ou les restaurants (avec son compagnon, avec des amies, plus rarement avec ses enfants), des sorties au cinéma de la place de Clichy (avec des amies), des « visites » à la bibliothèque (avec sa fille), des réunions de parents d'élèves, etc. Mais sa vie sociale est loin de se limiter au quartier. « Petitement logée », elle profite (en famille ou avec des amis) « de l'extérieur », « de ce que Paris peut lui proposer » (en termes de sorties, de spectacles, etc.), et elle part souvent aussi en week-end avec son compagnon et pendant les vacances scolaires. Dans le quartier, Mme A. entretient également des relations de sociabilité, avec ses voisins et avec d'autres parents d'élèves (de l'école Lemercier et du collège où est scolarisée sa fille). Mais ses relations apparaissent plus superficielles que celles de ses enfants : « Si on quittait le quartier, explique-t-elle, je pense que je ne reverrais personne »

Ainsi, même si Olivier et sa mère ont des vies de quartier relativement différentes, tous deux habitent fortement les Batignolles. Pour Mme A., avoir une vie de quartier constitue en effet une chose « très importante », pour elle-même, et plus encore pour ses enfants :

« (Pourquoi avez-vous choisi de scolariser vos enfants à l'école Lemercier ?) C'est l'école du quartier et pour moi avoir une vie de quartier, c'est très important. C'est aussi pour ça que Mathilde est à Mallarmé [dans le collège public de secteur, situé aux Epinettes]. Parce que continuer à être dans son quartier ça reste important. (...) Moi, je n'ai pas eu cette chance d'être dans mon école de quartier. Et je trouve que pour tisser des relations c'est, enfin la vie des copines et des copains est aussi importante que ce qu'on fait au collège et à l'école ».

Le quartier des Batignolles satisfait ici cette attente et permet de surcroît (contrairement au quartier voisin de Monceau qui est « vraiment le 17ème bourgeois et traditionnel ») « d'accéder à une mixité ethnique et sociale » que Mme A. apprécie et qu'elle considère également « très importante », en terme d'expériences socialisatrices pour ces enfants :

« Je l'aime bien ce quartier. (...) Je trouve qu'on a, du fait que les Batignolles soient aussi rattachées, pour la scolarisation de mes enfants c'est aussi rattaché à l'avenue de Clichy, et que le collège soit aux Epinettes, ça permet d'accéder à une mixité ethnique et sociale, qui est intéressante. Je trouve ça chouette. J'en tire une richesse. (Et est ce que vous pensez que c'est important pour vos enfants de rencontrer d'autres enfants de milieux sociaux différents ?) Pour moi oui c'est, ça fait partie des choses très importantes de la vie. Oui. (C'est ce que vous appelez « l'école de la vie » ?) Oui. (Et pourquoi c'est important pour vous ?) Parce que je suis absolument, je ne pense pas qu'on puisse s'épanouir et avoir une connaissance de la vie en vivant dans un milieu fermé, avec des gens qui nous ressemblent, qui ont les mêmes activités. Je crois que le monde est fait pour qu'on se connaisse, qu'on se rencontre ».

Ainsi, dans cette configuration, le quartier gentrifié apparaît pour Olivier, et aux yeux de sa mère, « comme une école de la vie ». Cette configuration doit certainement beaucoup au milieu professionnel (le secteur éducatif) dans lequel évolue Mme A. et en particulier à son activité d'enseignante de ZEP et de REP (« enfin de milieux difficiles en banlieue ») qui l'amène à côtoyer de nombreux enfants de milieux populaires, regroupés dans des classes et des établissements très peu diversifiés socialement. Elle est probablement à relier aussi au fait que le père d'Olivier avec lequel Mme A. a vécu de nombreuses années est d'une origine culturelle (asiatique) autre que celle (française) de Mme A. Enfin, cette configuration apparaît également déterminée par la propre enfance de Mme A., qui, visiblement, a rencontré des difficultés à tisser dans son quartier d'enfance des relations amicales, parce que son école se situait ailleurs.

2 – La diversité sociale a ses limites

Olivia et Mme B. forment un type bien différent. Ici, l'enfant et la mère vivent tous les deux très largement à l'écart du quartier gentrifié, en partie, pour Olivia, parce que Mme B. n'a pas du tout le même rapport à la diversité sociale (du quartier et de façon plus générale), ni les mêmes valeurs éducatives, que la mère d'Olivier.

Scolarisée dans la même classe qu'Olivier, Olivia (10 ans) ne participe pas en effet aux activités multisports organisées le mercredi, ne va pas au parc Cardinet et ne fréquente pas souvent le marché et les commerces du quartier. Sa vie sociale se déroule plus volontiers à l'extérieur des Batignolles : au Parc Monceau, au Parc Floral, à Neuilly ou à la Porte de Champerret pour la piscine, etc. De surcroît, dans le quartier, ses rares pratiques (la fréquentation de la bibliothèque, la fréquentation des commerces) et ses déplacements (notamment pour aller à l'école) sont fortement encadrés par sa mère ou par la jeune fille au pair qui la garde régulièrement. Ses relations avec les autres enfants du quartier sont également peu nombreuses. À l'école, Olivia fréquente quelques filles de milieux populaires et d'origines étrangères. Mais elle ne les côtoie pas dans le quartier, et les invite rarement dans son logement. Hors de l'école, elle fréquente plutôt ses cousins et cousines et des copines rencontrées dans le cadre de ses activités de loisirs ou dans le cadre de colonies de vacances. Olivia se caractérise ainsi par un usage très limité du quartier gentrifié et une faible ouverture à sa diversité sociale apparaissant fortement orchestrés par sa mère.

Âgée de 44 ans, Mme B. est veuve et exerce le métier d'architecte dans une agence située à Paris, en tant que salariée. Elle s'est installée aux Batignolles, avec sa fille et son fils (Bertrand, âgé de 11 ans au moment de l'enquête), en 2003, à la suite du décès de son mari, dans un grand logement de type haussmannien, qu'elle a acheté. De retour en ville, après avoir habité en banlieue parisienne, Mme B. souhaitait se rapprocher de ses parents (localisés dans le IX^e arrondissement) et habiter un bon quartier, pour elle et pour sa famille, dans un logement à « proximité de beaucoup de choses » : des écoles, des commerces, du métro. Mais le quartier gentrifié ne correspond pas au quartier « bobo » qu'elle pensait trouver en s'installant. Si elle en apprécie la diversité des commerces, et le mélange « de gens âgés charmants et de jeunes qui ont des enfants », elle le considère trop mixte socialement :

« (Et justement, pour vous, quel type de population habite le quartier ?) Divers ! Divers ! Vraiment, ma fille étant encore à l'école Lemercier là. Très grande mixité sociale. D'ailleurs je pense toujours que si mon mari était là, on n'aurait jamais habité, enfin mes enfants n'auraient jamais été dans cette école là où y'a une grande diversité sociale. La diversité sociale elle est... Elle est bien jusqu'à cette limite que là je suis en train de passer avec l'insécurité. Parce que là c'est quand même pas... Les jeunes là, qu'on voit dans la rue, qui font du tapage nocturne, qui font des problèmes... Qui nous menacent un peu, qui nous font un peu peur, ce ne sont pas des jeunes gens de familles bobos. Ça c'est clair. »

Pour cette raison Mme B., dont la vie de quartier est également très limitée, tient très largement sa fille à distance des Batignolles et de ses habitants. Pour elle, au contraire de la mère d'Olivier, le rapport à la diversité sociale ne doit être pour ses enfants qu'une expérience limitée, dans le temps et dans l'espace :

« (Et est-ce que vous pensez que c'est important que vos enfants rencontrent des gens d'un milieu social différent ?) Jusqu'à un certain point oui mais après, euh... oui, c'est important de le faire. Donc je pense que justement l'école Lemercier était... apportait une ouverture d'esprit tout simplement. Ma fille elle a ses trois meilleures copines : marocaine, chinoise et turque. Voilà. Donc je trouve ça génial. Et je me faisais la réflexion d'ailleurs, l'autre jour, elle n'a pas de copine euh... elle n'a pas choisi des... Enfin bon, c'est comme ça hein. Je trouve ça génial mais à un moment donné je crois qu'on est plus à l'aise dans un endroit... Enfin, en grandissant faut voir hein... Avec des gens qui nous ressemblent on est plus à l'aise. Enfin moi je suis plus à l'aise en tout cas. Parce qu'après les différences elles sont très enrichissantes mais faut savoir les mesurer. Y'a Bertrand, quand il était en CM2 y'avait des gamins qui étaient absolument charmants mais arrivés dans le milieu pro, euh familial, c'était une catastrophe. C'était une catastrophe. Les parents s'en fichaient complètement ».

Aussi, pour apporter « une ouverture d'esprit » à ses enfants, Mme B. a-t-elle scolarisé Olivia (et son frère) à l'école publique du quartier, mais sans encourager en même temps sa fille à avoir en dehors de l'école des pratiques et des relations avec des enfants différents d'elle. Et pour le collège, Olivia (comme son frère) ne sera pas scolarisée dans le collège public de secteur localisé dans le quartier populaire des Epinettes :

« Ça c'est, je ne peux pas. Pour une raison de fréquentation, de diversité sociale... Jusqu'en primaire ça va à peu près mais après des enfants qui ne sont pas encadrés à la maison et qui font que des bêtises... Ça va encore en petite classe mais plus ça va... Je suis très préoccupée des fréquentations de mes enfants, euh, de l'éducation de mes enfants. Je ne suis pas trop disponible et donc j'essaie de les mettre dans un environnement plus encadré. Enfin, ils ne sont pas très encadrés à Pierre de Ronsard mais le niveau général est quand même... Y'a aussi des problèmes évidemment mais je me sens plus rassurée. C'est plus des gens qui me ressemblent ».

Dans cette configuration où le rapport à la diversité sociale des enfants a ses temps et ses espaces, le quartier gentrifié, jugé trop « populaire », ne correspond pas, pour elle-même et pour ses enfants, aux normes et aux valeurs de Mme B., qui se considère « bourgeoise plutôt, (mais) pas bohème » et qui appartient à un milieu professionnel fort différent de celui de Mme A. En même temps, dans cette configuration, où le quartier est peu investi, à la fois par l'enfant et par la mère, le statut de Mme B, de mère élevant seule ses enfants, et son activité professionnelle, qui la tient à l'écart du quartier 10 heures par jour, pèsent aussi, certainement, très fortement.

3 – L’attachement à une « community »

Neils (11 ans) et sa mère, Mme O. (51 ans), présentent le cas d’un couple mère/enfant dont les pratiques et les sociabilités sont à la fois très centrées sur le quartier, profondément imbriquées, et marquées par l’entre-soi social : la mixité est acceptée dans le cadre de l’école publique Alvarado, mais maintenue à distance par la mère comme par le fils.

Neils habite avec ses parents, sa sœur aînée et son frère jumeau dans une maison située sur la 24^{ème} rue, à trois *blocks* de son école (Alvarado), c’est-à-dire au cœur de Noe Valley. Ses pratiques du quartier sont intenses et diversifiées (il se rend souvent au petit parc situé sur le même trottoir que sa maison, il fréquente assidûment la bibliothèque et les commerces de sa rue, prend des cours de piano chez un professeur en face de l’école, va chez des amis du quartier), relativement autonomes (il se déplace souvent sans la supervision de ses parents mais en compagnie de son frère), et en même temps concentrées sur un territoire restreint. Ces usages locaux se combinent à de nombreux usages dans le reste de la ville, en semaine avec les entraînements de football (*soccer*) sur différents terrains de San Francisco, et le week-end avec les *matches* de football ou les sorties culturelles et urbaines en famille dans divers lieux de la ville. Dans sa classe (Neils est en Grade 5 à Alvarado), le groupe des garçons est majoritairement composé d’enfants issus des milieux populaires ou des couches moyennes inférieures). Neils, sans être fermé aux autres enfants, n’y a pas d’ami proche. Mais dans le quartier, il a une sociabilité poussée, avec des enfants qui ont changé de classe ou d’école, avec des amis du football, des voisins ou avec les enfants d’amis de sa mère. Au total, il semble en retrait de la mixité dans ses sociabilités à l’école (où il a des amis en dehors de sa classe) et a fortiori dans le quartier.

Ce fort ancrage local fait écho au rapport de sa mère au quartier. Mme O., d’origine suédoise, est pharmacienne à temps partiel (son mari, Canadien, est professeur dans une université de la ville). Le couple a acheté la maison en 1991, parce que « *we knew that Noe Valley was a nice neighborhood* », et plus précisément pour des motivations relatives au quartier (micro-climat, accessibilité), à l’état du marché immobilier par rapport à leurs moyens de l’époque, et aussi à la localisation au sein du quartier :

« C’est une rue très passante, mais c’est une bonne localisation. Ayant des enfants, on est à cinq maisons du parc, alors ils n’ont pas de rue à traverser pour aller au parc. Il y a un terrain de tennis, un terrain de basket, et puis la petite aire de jeux. Quand ils étaient petits, on y allait très souvent. Maintenant qu’ils sont au collège¹⁵³, ils peuvent aller sur la rue commerçante, aller à la boulangerie, au magasin de bagels, acheter un burrito ou n’importe quoi, et prendre le bus. Les transports publics sont aussi très bons. A part le fait que c’est une rue très passante [et donc bruyante], avec le bus qui passe, c’est une localisation parfaite¹⁵⁴ ».

¹⁵³ L’entretien avec Mme O. a été réalisé un an après celui avec son fils.

¹⁵⁴ « It’s a busy street, but it’s a nice location. Having kids, we’re five houses from the park, so they don’t have to cross the street in order to go to the park. There’s the tennis court, basketball court, and then their little play area. When they were little we always went there. Now when they are in middle school, they can walk down the street to the business area, and go to the bakery, bagel shop, buy a burrito or whatever, and catch buses. The communication transit is very good, too. Apart from the busy street, and the bus going by and all that, it’s a perfect location. »

Elle apprécie beaucoup Noe Valley, qu'elle décrit comme de « classes moyennes supérieures », ethniquement peu diversifié, autant de caractéristiques qu'elle relie au renchérissement de l'immobilier, comme l'illustre l'évolution de la valeur de sa propre maison en vingt ans. Pour elle, le quartier est avant tout caractérisé par son atmosphère familiale, même si elle constate le départ des familles pour la banlieue lorsque les enfants arrivent en âge d'aller à l'école :

« Oh, quand les enfants sont petits, on allait au parc et il y avait toutes ces autres mamans. On habite Noe Valley, mais on l'appelle « Vallée des Poussettes » à cause de toutes les mamans, et les parents et les nounous avec leurs poussettes. Malheureusement, ce qui se passe très souvent c'est que les écoles ne correspondent pas à ce que veulent les gens, et lorsque leurs enfants entrent au Kindergarden¹⁵⁵. Ils vont à Marin, où les écoles sont un peu mieux¹⁵⁶ ».

Au total, elle estime que :

« C'est un quartier fabuleux pour élever des enfants. (...) Nous, notre famille, on adore notre quartier¹⁵⁷ »

De fait, elle a fortement investi son quartier (ainsi que son logement). Elle y fait ses courses hebdomadaires ; elle est très impliquée à l'école. Elle évoque la façon dont le trajet à pied à l'école le matin est devenu un moment familial privilégié que son mari et elle ont tenu à conserver jusqu'à la fin de l'école primaire, alors même que leurs fils étaient autorisés, le soir, à rentrer seuls à la maison. Autre tradition familiale, la famille va dîner dans un restaurant local toutes les semaines. Elle-même ne quitte le quartier, seule, que pour travailler, faire certaines courses, ou se rendre aux réunions de l'association de femmes de son pays d'origine. La plupart de ses amis habitent le quartier : elle les a rencontrés autour de ses enfants dans un parc local, par un « groupe de mamans », par le football ou par l'école.

« On dirait que la plupart de nos amis sont liés à l'école aujourd'hui parce qu'on a rencontré plein de gens super à Alvarado, surtout dans la promotion de [ma fille], quand elle a commencé. Je crois que c'est lié au premier enfant, et on est très impliqué et inquiet, un peu, alors on va davantage vers les autres parents avec son premier avant qu'avec le second¹⁵⁸ ».

Ainsi, les liens qui l'unissent à ces amis sont d'autant plus forts qu'ils relèvent d'une « sociabilité familiale » fondée sur la proximité spatiale (et sociale) et sur les amitiés croisées entre enfants et entre parents. Elle qualifie deux de ces familles de « familles de secours » (*backup families*), susceptibles de lui rendre des services d'urgence.

¹⁵⁵ Rappel : la classe de Kindergarden correspond à la grande section de l'école maternelle en France, mais c'est la première classe de l'école primaire.

¹⁵⁶ « Oh, when the kids were small, you went to the park and you had all these other moms. We live in Noe Valley, but it is called, "Stroller Valley," because there are so many moms, and parents, and nannies with strollers. Unfortunately, what happens many times is that the schools might not be what people want them to be, and they move out by the time the kids start kindergarden. They move to Marin where the schools are slightly better. »

¹⁵⁷ « It's a fabulous neighborhood to raise children. (...) We as a family love our neighborhood. »

¹⁵⁸ « It seems like most of our friends are school-related at this point because we got to know a lot of great people at Alvarado, especially in (my daughter's) grade, when she started. I think it has to do with first child, and you're very involved and worried, a little bit, so you do more outreach for parents with your first child than with your second. »

C'est par le biais de l'école primaire que Mme O. et Neils sont confrontés à la mixité socio-ethnique. Pour sa fille aînée, après avoir écarté l'option privée pour des raisons financières et après avoir visité un grand nombre d'écoles publiques (« *I toured a million schools* », c'est-à-dire « j'ai visité des millions d'écoles »), elle a choisi un établissement hors du quartier dont la bonne performance scolaire, la prédominance de familles diplômées et le dynamisme de l'association de parents lui ont plu :

« Alors on s'est senti à notre place¹⁵⁹ ».

Mais la loterie a affecté l'enfant à l'école Alvarado, plus proche de leur domicile. Elle apprécie finalement beaucoup cette école, où elle a ensuite scolarisé Neils et son frère¹⁶⁰. Elle la décrit aujourd'hui comme très vivante, mixte, avec de bons enseignants, et, surtout, un fort « sentiment de communauté » lié à l'association de parents :

« C'est [une école] très dynamique, je trouve, à cause de sa filière espagnole, alors ça diffuse beaucoup la culture hispanique, et c'est très multicolore, joyeux et gai. (..) ».

« Ce que j'aime le plus... Le sentiment de communauté est incroyable dans cette école. (...) La participation des parents est super. On s'amuse beaucoup avec ces gens. Aussi le fait que les enfants... Il y a toutes les dimensions de la vie représentées : il y a [une grande diversité] du point de vue ethnique, du point de vue financier, du point de vue scolaire... Il y a de tout, d'un bout du spectre à l'autre, mais c'est quand même une école qui marche très bien, où le niveau scolaire est bon¹⁶¹ ».

Si elle présente d'abord la mixité (qu'elle entend comme ethnique, sociale et de niveaux scolaires) comme une qualité d'Alvarado, elle nuance ensuite cette idée. En effet, la performance scolaire lui semble plus importante (notamment pour le collège). De plus, sa sociabilité avec les parents hispaniques de l'école est limitée aux accompagnements de sorties scolaires, et son fils a peu d'amis dans sa classe :

« A l'école, [Neils] avait beaucoup d'amis. Ce qui comptait, c'était qu'ils soient gentils, OK, et pas trop macho et durs... Parce que lui n'est pas trop macho. Il a longtemps joué à la corde à sauter avec les filles. Alors il n'aime pas trop les jeux brutaux : il n'aime pas quand on parle mal. Ce n'est pas son genre. Il déteste qu'on soit injuste avec lui, et ça le contrarie beaucoup, il se met à pleurer. Alors ça a limité son cercle d'amis ».

« Dans son équipe de foot, il y avait à peu près quatre enfants hispaniques de sa promotion. Mais cette promotion, malheureusement était une promotion très très difficile ».

¹⁵⁹ « So it was where we felt we belonged. »

¹⁶⁰ La loterie ne s'applique qu'à l'aîné(e) : le reste de la fratrie est affecté prioritairement dans la même école que l'aîné(e).

¹⁶¹ « It is very vibrant, I would say, because it does have the immersion program, so it infuses a lot of Hispanic culture in there, which is very colorful, happy and cheerful. »

« I think that's what I like the most, that the community feeling at that school is so amazing. (...) So the parent participation is great. You have a lot of fun with those people. Also, this fact that the kids are definitely you have every part of life represented. : You have ethnically, you have financially, you have academically all these vary from one end into the other, but it's still a very well functioning school where academics are strong. »

« Ce qui se passe, c'est qu'ils mélangent les classes chaque année, alors il a moins d'amis dans sa classe que dans l'autre classe, la filière générale d'anglais, vous voyez ? Dans ces deux classes, [Neils et son frère] ont peut-être deux ou trois amis parce que les autres enfants sont très difficiles. Ils viennent de familles différentes, qui ne sont pas compatibles avec notre façon d'éduquer nos enfants, leurs apprendre le respect et tout ça, et aussi leurs mettre la pression pour l'école ».

« Il y avait très peu d'enfants avec lesquels ils étaient compatibles. Les filles dans sa promotion, dans la filière d'anglais, elles étaient toutes très compatibles avec notre style de vie. Alors elles avaient un très gros groupe d'amies, avec les parents qui s'entraident et qui s'impliquent dans l'école¹⁶² ».

A propos du collège qu'elle et son mari ont choisi (hors du quartier) pour sa fille et où Leif doit entrer, elle revient sur la question de la mixité et s'inquiète de son impact sur la performance scolaire de l'établissement.

Ainsi, on observe un fort recouvrement des pratiques et des sociabilités de Neils et de sa mère. Se caractérisant par une vie de quartier intense, ces pratiques et ces sociabilités sont à mettre en lien avec certains choix de vie de Mme O. : celui du temps partiel pour s'occuper de ses enfants, et celui de Noe Valley comme lui semblant adapté à la vie de famille. De plus, elles attestent d'un repli social relatif (l'enfant est tout de même scolarisé dans le public) et ambigu. En effet, en choisissant l'école, Mme O. a cherché, plus que la mixité, une « communauté » qui offrirait à son fils un cadre de socialisation « compatible » avec ses « valeurs » (celles de la performance scolaire mais aussi celle du respect des autres). Elle l'a trouvée à Alvarado, où la « communauté », cristallisée par la puissante association de parents (PTA), est ouverte aux familles populaires hispaniques... Mais dominée par des familles des classes moyennes supérieures blanche (c'est là tout le paradoxe). Elle envisage donc la mixité de l'école avec d'autant plus de sérénité qu'elle est maîtrisée par la PTA, où elle-même est très présente. Au-delà de l'école, elle a aussi trouvé cette « communauté » à Noe Valley, malgré la faible visibilité des minorités socio-ethniques dans le quartier, de par sa proximité sociale avec la majorité des habitants, diplômés et ouverts à l'idée de mixité.

¹⁶² « I think that at school, he was friends with a lot of kids. The important thing is that they are nice, OK, and not so macho and rough ... because he is not very macho. He jumped rope with the girls for a long time. So he does not like the rough play; he does not like the rough talk. He's not that kind of guy. He hates to be unfairly treated, then he gets very upset and starts to cry. So I think that really limited his circle of friends.

We had in the soccer team... there were probably four Hispanic kids from his grade. But that grade unfortunately was a very, very rough grade with very problematic kids.

The thing is that they mix up the classes every year, so it's not really friends from their class as much as friends from the grade, the general English program, right? In those two classes, (Leif and his twin brother) probably have had two or three friends because the other kids were very rough. They came from different kinds of families that were not compatible with our style of teaching our kids, and teaching respect and everything, and also putting pressure academically.

There were very few kids that they were compatible with. The girls in his grade, in the English program, they were all very compatible with our lifestyle. So they had a very big group of friends with parents helping each other and doing things for the school. »

4 – Habiter à la marge de Noe Valley : les ajustements du territoire

Comme Neils et Mme O., Fiora (11 ans) et sa mère, Mme Y., attestent de forts rapports au quartier et d'une articulation étroite de leurs pratiques et de leurs sociabilités, mais Mme Y. témoigne d'une plus grande ouverture à la mixité. Ce portrait montre la façon dont elle utilise la position intermédiaire de son domicile, à la marge de Noe Valley et à proximité du quartier populaire de la Mission, pour ajuster finement les territoires quotidiens de sa famille en fonction de la dimension de la mixité à laquelle elle souhaite que les uns et les autres soient exposés, sous surveillance.

Fiora vit avec ses parents, son frère (12 ans) et sa sœur (6 ans) ce qu'elle appelle « Mission Dolores », dans la maison que ses parents ont achetée au milieu des années 1990, peu après leur arrivée d'Europe, en partage avec un couple d'amis qui y réside toujours (les parents de Kaetlin (SP, CMS), la meilleure amie de Fiora). Fiora apprécie beaucoup Noe Valley, arguant notamment de sa « sécurité », un critère qu'elle convoque souvent pour juger les lieux qu'elle évoque. Bien qu'elle habite plus loin du cœur du quartier que son camarade de classe Neils, elle a comme lui un fort rapport avec Noe Valley. Elle y a des pratiques locales intenses et variées (le parc Dolores, la 24^{ème} rue, la bibliothèque, les leçons de piano), fortement encadrées par sa mère - sans que Fiora réclame davantage d'autonomie spatiale. Elle a également de nombreuses pratiques hors quartier, avec son club de basket ou de football, avec les sorties culturelles familiales, mais aussi sur la rue Mission avec son père. Comme Leif encore, ses sociabilités sont très centrées sur Noe Valley, en particulier avec son amie et voisine Kaetlin. A la différence de Neils cependant, une partie de ces sociabilités s'inscrivent dans la continuité des amitiés liées dans la classe : elle fréquente souvent ses amies du « groupe des cinq filles » (selon l'expression de son enseignante) de sa classe à Alvarado, presque toutes issues du même milieu social et habitant le quartier ou à proximité.

L'ancrage de Fiora dans Noe Valley offre un certain contraste avec le rapport au quartier plus ambivalent de sa mère. Mme Y. (au foyer – son mari est consultant indépendant) apprécie en effet particulièrement la situation de leur logement à la limite de Noe Valley et de la Mission et la mixité ethnique et sociale qui en découle :

« Ce n'est pas vraiment Noe. J'aime bien ça. Je n'ai pas envie de faire partie de Noe. J'aime pouvoir aller de l'autre côté (en désignant le côté de la Mission) ».

« Je trouve que [le quartier] est assez divers. Diversité de couleurs, diversité socio-économique. Si vous vous éloignez d'un pâté de maisons, on serait considéré comme aisés par d'autres gens. C'est un quartier très mixte. Il y a de très grandes maisons individuelles et il y a aussi des appartements plus petits que le nôtre avec beaucoup de gens qui y habitent, alors je dirais que c'est très varié ».

« Varié, ensoleillé, amusant. Je ne voudrais habiter nulle part ailleurs dans la ville¹⁶³ ».

Sans ses enfants, ses pratiques sont plutôt orientées vers le reste de la ville (gym, bateau), et en particulier vers la Mission, où elle fait certaines courses alimentaires et dont elle aime fréquenter parfois les restaurants ou les clubs de musique sur la rue Valencia avec son mari :

« On aime bien la Mission, de ce côté de la rue Valencia, avec plein de restaurants. Et c'est juste plus intéressant. C'est un peu plus branché. Alors que la 24ème rue n'est pas tellement branchée. C'est près de quelques bons clubs de jazz, de quelques bons endroits pour écouter de la musique, alors c'est plus amusant.¹⁶⁴ ».

Mais ses pratiques personnelles sont très contraintes par les emplois du temps des enfants :

« Le temps file.... Je dépose tout le monde. Je suis aussi bénévole aussi à l'école de mon fils [qui est au collège], alors j'ai l'impression de rentrer à la maison, de faire la vaisselle, de courir à droite à gauche pour faire deux trois choses et ensuite il est temps d'aller chercher les enfants à l'école à nouveau¹⁶⁵ ».

Finalement, en dépit de ses réticences vis-à-vis de Noe Valley, ses pratiques personnelles, s'y avèrent très ancrées, entre l'école Alvarado, où elle est très active, et l'accompagnement de Fiora (et de sa sœur) à l'école ou à ses activités. De plus, comme Mme O., ses sociabilités sont très locales et fortement articulées autour des enfants : elle fréquente souvent des amies rencontrées par un « groupe de mamans » (*Mothers' Group*) ou par l'école ; elle organise aussi chaque vendredi soir un dîner familial avec leurs amis-voisins.

La localisation d'Alvarado au sein de Noe Valley a constitué un critère pour le choix de l'école primaire lorsque la question s'est posée pour l'aîné. Mais Mme Y. a tout de même visité une douzaine d'établissements publics avant de se décider pour Alvarado, dont elle a apprécié les nombreuses activités artistiques proposées et la mixité des enfants :

« C'était l'école du quartier. (...) Ce sont les activités artistiques qui m'ont attirée dans cette école, et la diversité. Il y a plein d'écoles privées qui disent, oui, nous sommes mixtes, et je me dis, ouais... Ce n'est pas vraiment ce que... Mes enfants sont des citadins et je veux qu'ils vivent l'expérience de la ville ».

¹⁶³ « It's not really Noe. I like that. I don't want to be any part of Noe. I like being able to go that way (en désignant le côté de la Mission).

I would say it's pretty diverse. Diverse color, socio economic. I think you can be one block away and we would be affluent to some other people. It's a very mixed neighborhood. You've got some very big houses with one family and then you've got smaller apartments than us with lots of people in them, so I'd say it's quite varied.

Varied, sunny, fun. I wouldn't be anywhere else in this city. »

¹⁶⁴ « We like the Mission on Valencia going that way, with more range of restaurants. And it's just more interesting. It's a little bit more edgy. Whereas 24th street is not so edgy. It's close to some good jazz clubs, some good music places, so it's a bit more fun. »

¹⁶⁵ « Time goes... dropping everybody off. I volunteer at my son's school as well a little bit so it feels like I get home, do the dishes, run around, do a few things here and then it's time to pick the children up again. »

« Je veux juste que [mes enfants] soient plus équilibrés, je dirais. Et tolérants. J'aime aussi le fait que les écoles publiques accueillent des enfants qui ont des difficultés et je pense que c'est super pour des enfants de côtoyer ça pour qu'ils ne soient pas... Quand ils voient un enfant dans un fauteuil roulant ou quelqu'un qui est différent...¹⁶⁶ ».

Notons que pour Mme Y. la mixité est non seulement pensée en termes ethniques mais aussi en termes de handicaps et d'orientation sexuelle (elle se déclare tout aussi ouverte à la diversité d'orientation sexuelle des relations amoureuses à venir de ses enfants, « du moment qu'ils sont heureux »). Cette conception de la mixité reflète ainsi la place centrale accordée, dans les débats de société (et dans les sciences sociales) aux Etats-Unis, à la question des minorités, celles-ci étant définies comme tout groupe différent de et dominé par le groupe dominant des hommes adultes blancs anglo-protestants et les normes qu'ils ont établies. Elle contraste avec la conception française de la mixité, qui repose, elle, sur l'idée d'une société fondée sur le principe d'universalité, qui, par conséquent, ne reconnaît pas les différences culturelles [Lacorne - 1997 ; Collignon - 2001].

Fiora a ensuite rejoint son frère à Alvarado. Sa petite sœur également, mais dans la section espagnol où elle fréquente davantage d'enfants hispaniques, ce dont sa mère se réjouit :

« J'ai l'impression d'expérimenter la même école mais en voyant l'autre côté de la promotion, ce qui est vraiment super¹⁶⁷ ».

Au total, pour Mme Y., le rapport à la mixité est une dimension importante de l'éducation de ses enfants. Ainsi, elle estime que l'école doit être « diverse » car elle constitue un lieu d'apprentissage quotidien de la vie urbaine. Au-delà de l'école, elle apprécie la mixité socio-ethnique (et commerçante) des alentours de son domicile, à la marge de Noe Valley. Mais cette appréciation de la mixité a des limites. D'une part, elle ne se traduit ni dans ses sociabilités, ni dans celles de ses enfants. D'autre part, pour le choix du collège, la mixité est pour Mme Y. moins importante que la question de l'environnement (du collège lui-même, et du quartier dans lequel il est implanté) et surtout, de la performance scolaire. Enfin, si elle-même pratique volontiers la diversité des marges de Noe Valley, ce n'est pas le cas de sa fille : les usages de Fiora sont très centrés sur le cœur de Noe Valley (hormis le parc Dolores) et Mme Y. encadre systématiquement ses déplacements (« Je crois que c'est parce que c'est une fille », se justifie-t-elle). Mme Y. laisse davantage de liberté de déplacement à son fils aîné, mais elle la restreint strictement au cœur du quartier de Noe Valley, assimilant implicitement la mixité urbaine à l'insécurité :

¹⁶⁶ « It was the neighborhood school. (...) It was the art that pulled me into the school and the diversity. A lot of private schools say yes, we are diverse and I go, yeah..., that is not quite why... My kids are city kids and I want them to experience city life.

I just want (my kids) to be more well rounded, I think. And to be accepting. I also like the fact that public schools have children with learning disabilities and I think that is great for kids to be around that so that they are not like... when they see a child in a wheelchair or somebody who's different.... »

¹⁶⁷ « I feel like I am experiencing the same school but I am seeing the other side in this promotion, which is really lovely. »

« Et il reste dans le quartier, dans Noe Valley, ce qui est pratique d'être ici au milieu, parce que Noe Valley, je trouve, est un quartier très sûr alors que le quartier plus branché, la Mission, je ne suis pas à l'aise pour l'instant avec l'idée qu'ils aillent par là-bas¹⁶⁸ ».

Finalement, Mme Y. contrôle étroitement le rapport à la mixité de ses enfants en modulant leurs territoires (l'école mais pas le collège, le cœur de Noe Valley mais ni les marges ni le quartier populaire voisin) et leur autonomie en fonction de leur âge et de leur genre.

5 – Chez soi dans un quartier divers ethniquement et socialement

Le duo lone (10 ans) et Mme V. (42 ans, mariée) correspond à une situation où la fille comme la mère ont une pratique du quartier intense, tissée d'activités diversifiées et multiples, qui mobilisent de nombreuses ressources de leur quartier proche, à commencer par leur maison et leur grand jardin. La vie de quartier d'lone se combine fortement à la vie de quartier de sa mère, qui y passe comme elle l'essentiel de son temps et y déploie des activités multiples. Cette vie de quartier intense, d'lone comme de sa mère, est éclairée par le rôle central que Mme V. accorde au quartier proche et à sa diversité, tant ethnique que sociale.

lone, bilingue (néerlandais et anglais), est scolarisée à l'école Grazebrook (en Year 5 au moment de son entretien) depuis le début de sa scolarité. Elle vit dans le quartier de Stoke Newington depuis sa naissance. Elle habite avec sa mère, son père (44 ans) et sa sœur (7 ans, également à Grazebrook, en Year 2) une immense maison des années 1830, sur quatre étages, que ses parents ont achetée quatre ans auparavant (avant, ils habitaient à proximité, de l'autre côté de Clissold Park, dans un appartement acheté en 1997). Elle connaît très bien ce quartier, qu'elle apprécie énormément, et le pratique intensément, mobilisant de nombreuses ressources du quartier (courses avec sa mère dans les petits commerces de Church Street, qu'elle identifie très bien, pratique intensive de la bibliothèque (deux fois par semaine)...) et cumulant de multiples activités périscolaires dans son quartier proche (violon, danse, piscine (3 fois par semaine), arts du cirque, cours d'arts plastiques (organisés par sa mère), cours de percussion, jusqu'à trois activités dans une même journée, après l'école ! Si le grand jardin attendant sa maison est son lieu privilégié de jeu, elle fréquente également régulièrement Clissold Park, comme de nombreux enfants de sa classe, pour y faire du vélo, et pour retrouver ses amis et jouer sur les terrains de jeux. Ses déplacements dans le quartier, faits à pied et à vélo, sont souvent accompagnés (surtout par sa mère), mais lone a de fortes marges de liberté : elle va parfois seule, à pied ou en vélo, chez des amis habitant à proximité, et peut revenir seule de l'école.

¹⁶⁸ « And he's just in the neighborhood, in Noe Valley, which is nice being here in the middle because Noe Valley, I feel, is a very safe neighborhood whereas the more edgy neighborhood is Mission and I'm not comfortable yet with them walking that way. (...) Fine, this side, not there. »

A Stoke Newington, Lone entretient de nombreuses et intenses relations de sociabilité, ce qu'elle représente sur son dessin où elle figure la maison de ses meilleurs amis. Elle a connu presque tous ses amis à l'école (quelques-uns ont changé d'école suite à un déménagement, mais presque tous sont encore à Grazebrook) : leurs parents, comme les siens, appartiennent aux classes moyennes supérieures ou aux classes moyennes. Ils habitent comme elle des maisons, à proximité de chez elle. Elle invite très souvent ses amis dans sa maison et dans son jardin, et elle est très souvent invitée chez eux, parfois à dormir. Elle peut se rendre seule chez eux. Elle les retrouve également dans le cadre de plusieurs de ses activités périscolaires (avec des déplacements groupés d'enfants sous la supervision d'un seul parent), ainsi qu'à Clissold Park.

Lone se caractérise donc par une vie de quartier très intense, qui mobilise beaucoup de ressources du quartier proche (c'est manifeste dans la description qu'elle fait de son dessin du quartier : elle remarque qu'elle n'a pas pu y faire entrer tous les éléments importants qu'elle voulait y figurer, car trop nombreux). Son réseau relationnel proche révèle des formes d'entre-soi social (associé à une vraie diversité en termes d'origines géographiques).

Artiste indépendante, Mme V. travaille beaucoup dans sa maison, où elle dispose d'un studio pour créer : elle passe l'essentiel de son temps dans sa maison et aussi dans son quartier proche, où elle regroupe, consciemment, la plupart de ses activités : courses (dans des petites boutiques sur Church Street en particulier, qu'elle soutient par attachement à son quartier : elle évite les supermarchés), restaurants, en particulier turcs (une fois par semaine, avec enfants ou seulement avec son mari (ils sortent sans les enfants une fois par semaine, le samedi soir (baby-sitteur à la maison)). Elle invite beaucoup dans sa grande maison, surtout le week-end : enfants, voisins, amis, famille... Ses relations de sociabilité sont très centrées sur son quartier (même si elle pratique aussi beaucoup le reste de Londres, pour les sorties, surtout) : presque toutes ses relations régulières habitent le quartier (en dehors de sa famille, qui vit aux Pays-Bas et en Belgique), et elle a connu la plupart par le biais de ses enfants.

« Je dirais que la plupart des gens qu'on voit régulièrement sont dans le quartier. (...) On a beaucoup d'amis par l'école, beaucoup de gens qu'on a rencontrés par l'école.¹⁶⁹ »

Elle se sent vraiment chez elle dans cette maison et dans ce quartier.

« Je crois qu'on va rester ici un bout de temps, on est bien, on est vraiment bien ici. En fait, je crois que pour tous les deux, c'est vraiment devenu notre chez-nous. Vous savez, j'ai habité un peu partout. J'ai habité à... J'ai grandi en Hollande, alors je suis née en Belgique, j'ai habité en France pendant un an. Et je crois que ici maintenant je peux vraiment dire... Pas les deux premières années mais au bout d'un moment je me sens vraiment chez moi ici. Vraiment. Je me considère comme londonienne. Je ne me considère pas anglaise parce que je ne le suis pas. Mais je me considère londonienne¹⁷⁰ ».

¹⁶⁹ « I would say that most of the people that we see on a regular basis are from here. (...) We've got a lot of friends actually through the school, a lot of people that we met through the school ».

¹⁷⁰ « I think we will stay here for quite a while, we like it, we really like it here. In fact, I think that for us both this has really become our home. You know I've lived in a bit all over the place. I've lived in...I grew up in Holland so I was born in Belgium. I've lived in Belgium, I've lived in France for a year. And I think that here now I can really say. Not the first couple of years but after a while I really feel at home here. I really am. I would call myself a Londoner. I wouldn't call myself English because I'm not. But I would call myself a Londoner ».

Ses relations de sociabilité semblent aussi intenses que celle d'Ione : elles se nourrissent les unes aux autres (invitations d'amis d'Ione avec leurs parents, échanges de services (transports des enfants vers les activités périscolaires, garde des enfants...), activités communes avec Ione, dont une dont elle est l'organisatrice (atelier d'arts plastiques). Leurs vies de quartier sont donc fortement imbriquées, et comportent beaucoup d'activités et de temps communs. L'une comme l'autre mobilisent de nombreuses ressources du quartier qu'elles pratiquent intensément. Au-delà, pour Mme V., sa vie à Stoke Newington - à ses yeux quartier ethniquement très divers et qui pourtant a les solidarités d'un village - est fondatrice de son identité de londonienne (et non d'anglaise) lui permettant à elle, étrangère, d'appartenir à un groupe (« community »). Elle apprécie beaucoup son quartier : en tant qu'étrangère, elle s'y trouve chez elle.

« Il y a des choses que j'aime vraiment bien dans ce quartier. Newington est différent, c'est un endroit un peu spécial. Parce qu'il y a un chouette mélange de gens. Je crois que c'est pour ça que, en tant qu'étrangère, je me sens bien chez moi ici. (...) Parce qu'il y a tellement de gens différents, on se sent à l'aise pour être soi-même, vraiment soi-même. Mais il y a quand même, en même temps un vrai esprit de communauté ici. Bien plus que là où on vivait avant, de l'autre côté du parc, aussi curieux que ça paraisse. C'était vraiment un sentiment différent¹⁷¹ ».

« Je veux dire, il y a une chose qui unit les gens. C'est qu'ils se sentent tous liés au quartier¹⁷² ».

Elle apprécie beaucoup la diversité du quartier comme de l'école, qui lui permet de se sentir chez elle et qui, selon elle, permet à ses enfants d'apprendre la tolérance envers tout ce qui ne semble pas « normal ».

« Il y a une chose dont je pense que nos enfants profitent. C'est qu'ils sont tolérants envers tout parce qu'il y a tellement de choses différentes dans leur école. Tellement de parents différents, tellement d'enfants différents, avec des besoins et des capacités différents. Qu'ils sont très tolérants envers tout ce qui n'est pas spécialement normal, ou ce qui ne semble pas être normal¹⁷³ ».

Elle apprécie beaucoup toutes ces formes de diversité pour ses filles et pense que ça leur a été très profitable (ainsi, Ione, qui avait un défaut de prononciation, a pu le surmonter tranquillement, sans apparaître comme bizarre.)

¹⁷¹ « There are things I very much like about this neighborhood. Newington is very different, quite a special place. Because it's got a nice mix of people. I think that's why, being a foreigner, I feel quite at home here. (...) Because there are so many different people, you feel you can really be yourself, truly be yourself. But, there's still, at the same time, very much a community spirit here. Much more so than where we lived before, on the other side of the park, funnily enough. That felt very different ».

¹⁷² « « I mean there's one thing that binds people together. It's that they all feel quite connected to the area ».

¹⁷³ « That's one thing that I think that our children really benefit from. Is that they accept everything because there are so many different things happening at school. So many different parents, so many different children, with different needs and different abilities. That they are very accepting of anything that's not particularly normal, or seems to be normal ».

« [Vous appréciez cette diversité pour vos enfants ?] *Ouais (...) absolument. C'est très important. (...) Parce que je leurs parle néerlandais à la maison, en fait, la langue maternelle de Ione c'est le néerlandais. Ensuite on lui a appris l'anglais. Parce que j'étais avec elle à la maison tout le temps. Enfin la plupart du temps. (...) En plus elle est née avec un bec-de-lièvre. Je pense qu'avoir à ce moment un léger défigUREMENT, mais avoir ça dans un environnement où beaucoup d'enfants peuvent avoir... (...) Ne pas être 100 % normaux ou perçus comme normaux, c'est en fait très positif¹⁷⁴ ».*

Le quartier gentrifié est aux yeux d'Ione un quartier où « tout est bien » (*it's all good*) et sa mère partage son appréciation, fondée sur des relations sociales intenses et des activités multiples, occasions de socialisation. Cette bulle de proximité aux aspects de village, parcourue à pied et à vélo, est vécue de manières similaires par la fille et la mère. Cette dernière, en revanche, insiste sur la diversité sociale et ethnique du quartier comme de l'école, alors qu'Ione semble avoir une exposition limitée à la diversité sociale, au moins dans ses relations les plus intenses, ayant plutôt des relations dans des milieux sociaux proches.

Cette configuration de relations intenses et heureuses au quartier est à expliquer par les ressources financières de Mme V. (son mari, spécialisé dans le droit des brevets, a un revenu élevé), et par la disponibilité de Mme V., ainsi que par son milieu artistique et ses origines étrangères, qui l'amènent à trouver sa place en Angleterre dans un lieu marqué fortement par la présence de communautés étrangères. Ce rapport au quartier est aussi à relier aux ancrages spatiaux multiples de Mme V, passée (enfant) de la Belgique aux Pays-Bas et qui a aussi vécu en France, avant de venir à Londres.

6 – Faire communauté en restant à l'écart du quartier

George et son père, M. M., correspondent à une configuration très éloignée de la bulle de sociabilité intense et chaleureuse, centrée sur le quartier proche, décrite par Ione et sa mère : ils en sont très à l'écart, et M. M., seul parent enquêté n'appartenant pas aux classes moyennes supérieures, a à la fois une vision du quartier et de la diversité, et des valeurs éducatives et culturelles radicalement différentes de celles de Mme V. et de la totalité des parents gentrificateurs interrogés.

George (10 ans) est un garçon musulman d'origine indienne (son père est né au Gujarat et sa mère au Tamil Nadu), né à Londres. Il va en classe avec Ione, à Grazebrook, mais n'a aucune de ses nombreuses activités périscolaires, après 15 h 30, qui lui donnerait l'occasion de retrouver ses pairs. S'il se rend à la piscine, c'est avec ses grands frères, adultes. Il ne rencontre pas ses amis de classe en dehors de l'école (sauf par hasard), n'est pas invité chez eux, ni ne les invite.

¹⁷⁴ « [Do you like this diversity for your children?] Yeah (...) absolutely. That's really important. (...) Because I speak Dutch to them at home and then they, I mean Ione's first language actually was Dutch. Then we started to teach her English. Because I was at home with her all the time. Well most of it. (...) Also she was born with a cleft lip and palate. I think having at the moment a slight disfigurement. But I mean having that being in an environment with lots of children who might have... (...) not been 100% normal or perceived to be normal. It's actually quite positive ».

Sa vie sociale est surtout centrée autour de son logement et de sa famille. Il joue beaucoup sur le terrain de jeux tout proche de chez lui, seul sujet de son dessin du quartier (terrain pour lequel il propose de nouvelles balançoires quand il lui est demandé quelles améliorations le quartier pourrait connaître). Ses pratiques du quartier, en dehors de cela, sont très limitées, et toujours encadrées par ses parents (il va à l'école avec son père, en voiture, ou sa mère, fait les courses avec sa mère, fait quelques sorties avec ses grands frères et son petit frère, va (rarement) à la bibliothèque avec ses parents, se rend parfois, avec sa famille, chez sa grand-mère, qui habite Londres...). Ses relations avec les enfants du quartier sont très limitées : à l'école, ses amis de classe sont de milieu populaire et surtout d'origine indienne, mais il ne les rencontre pas dans le quartier, ni ne les invite. En dehors de l'école, il fréquente surtout ses frères et ses sœurs. De plus, il se rend chaque dimanche à la mosquée pour y apprendre l'arabe et recevoir un enseignement religieux, et suit des cours de soutien le samedi.

George est donc un enfant aux pratiques du quartier limitées, très contrôlées par son père et sa mère, pratiques surtout centrées sur sa maison et sa famille. De plus, il travaille beaucoup pour l'école (tous les jours de la semaine sont occupés par des activités d'apprentissage scolaire). En dehors de l'école, il n'a que très peu d'occasions d'être exposé à la diversité sociale, culturelle et ethnique du quartier.

Âgé de 48 ans, M. M., postier, est marié à Mme M. (44 ans, femme au foyer), et père de six enfants (fille de 23 ans ; garçon de 22 ans, à l'Université ; garçon de 19 ans, mécanicien ; fille de 17 ans, qui finit ses études secondaires, George, 10 ans, à Grazebrook et un garçon de 7 ans, à Grazebrook). Ils vivent tous les huit dans une maison semi-indépendante (un logement social dans un ensemble plus vaste), dont ils sont locataires depuis 1997 (la famille vit dans le quartier depuis 1990 : de 1990 à 1997, ils étaient tout près de leur localisation actuelle). Originaire de l'Inde, c'est un musulman très croyant et pratiquant, arrivé à Londres enfant, en 1965.

Il explique les choix résidentiels de la famille uniquement par la proximité de la mosquée qu'ils fréquentent, à Finsbury Park : cet élément a été décisif dans son choix de localisation (de fait, M. M. semble prendre la quasi-totalité des décisions importantes seul). La mosquée organise en profondeur sa sociabilité et celle de sa famille. Il s'agit d'abord de s'assurer que ses enfants apprennent la langue arabe et suivent un enseignement religieux.

« Les Musulmans gravitent autour de la mosquée en général. Où que soit la masjid, la mosquée, c'est là qu'on va en général. Comme les Juifs, les Juifs vont aller du côté de la synagogue. [Vous avez envisagé d'autres endroits à Londres ?] Non, comme je vous le disais, on gravite en général autour de la mosquée. (...) La mosquée n'est pas loin de là où j'habite, (...) à Finsbury Park, la célèbre Mosquée Abu Hamza¹⁷⁵ ».

¹⁷⁵ « The Muslims usually gravitate towards a mosque. Wherever the masjid, the mosque, is, we usually go there. Like Jewish people. Jewish people will go towards where the synagogue is. (Interviewer : Did you consider other places in London ?) No, as I said, we usually gravitate towards the mosque. (...) The mosque is not far from where I live. (...) in Finsbury Park, the famous Abu Hamza Mosque ».

« Si je déménageais disons dans un quartier anglais, où les anglais seraient majoritaires, il n'y aurait pas de mosquée là-bas. Vous comprenez ? (...) Alors je serais obligé de me déplacer très loin. Et je veux que mes enfants apprennent l'arabe, suivent des cours de religion, et c'est la mosquée qui offre ça. C'est pour ça qu'on va toujours, où qu'on aille, on établit d'abord une mosquée. Et on gravite autour de la mosquée¹⁷⁶ ».

Au-delà, la proximité de la mosquée ouvre la possibilité d'une vie communautaire, telle qu'il la souhaite. C'est l'occasion de signaler que ce qui pour lui fait communauté (*community*) c'est la religion musulmane. La *community* prend alors un sens profondément différent de celui de la quasi-totalité des autres personnes interrogées : c'est pour lui la communauté des croyants (de la mosquée), communauté affinitaire religieuse donc, et non la communauté de voisinage, ouverte sur la diversité culturelle.

« (Quels étaient vos critères de choix en particulier, la mosquée et... ?) La mosquée, oui ? La mosquée et la communauté... [La communauté...] Parce que la mosquée joue un rôle très important dans notre vie sociale et religieuse¹⁷⁷ ».

Pour autant, il est tout à fait conscient de la diversité sociale, culturelle et ethnique du quartier mais lui et sa famille se tiennent à l'écart : si pour lui, toutes ces communautés vivent côte à côte, « paisiblement », « sans friction », à ses yeux, c'est dans un simple rapport de juxtaposition (« Bonjour, bonsoir, ça va ? »). Sa description est diamétralement opposée de celle de la plupart des parents interrogés, qui au contraire insistent sur l'intensité des relations de voisinage (il n'y a que deux autres parents, également de classes populaires et musulmans, qui donnent une description proche de la sienne, de voisins froids, aux relations très limitées).

« [Quels genres de gens habitent dans ce quartier ?] Il y a des indiens de l'ouest ici. Il y a des africains ici. Il y a des danois ici. (...) Il y a des turcs... des turcs/kurdes, des irlandais. Il y a des juifs. Vous avez vu les juifs ? Il y a des anciens juifs ici, des juifs orthodoxes. La moitié de mes voisins sont tous des juifs. [Ok, Ok. Et est-ce que ces différentes communautés vivent...] Pacifiquement. Ils vivent pacifiquement. (...) Eh bien, il n'y a pas de friction. [Et est-ce qu'il y a des liens entre... ?] En termes de, « Bonjour, bonsoir, comment allez-vous ? »¹⁷⁸

« Ce sont des gens très très sympathiques, vraiment. Mais tout le monde, tout le monde est réservé. Ils sont occupés par leurs propres affaires. Oui, tout le monde est occupé par ses propres affaires. (...) Leur propre vie. Tout le monde est occupé ».¹⁷⁹

¹⁷⁶ « If I move say to an English area, where the English people are the majority, there is no mosque there. Do you understand? (...) So, I have to travel very far. And I want my children to learn Arabic, religious classes, and the mosque provide it. That's why we always, wherever, we go we set up a mosque first. And we gravitate towards the mosque ».

¹⁷⁷ « [What were your criteria of choice especially the mosque and...?] The mosque, yes. The mosque and community... [Community...] Because the mosque plays a very important role in our social and religious affairs ».

¹⁷⁸ « (What kinds of people do live in this neighborhood?) You have West Indians here. You have Africans here. You have Danish people here. (...) You have Turkish... Turkish... Turkish/Kurdish. (...) Irish people. You have Jewish people. Do you see the Jewish people? There's old Jews here, Orthodox Jews. Half of my neighbors is all Jewish people. (Interviewer: OK. OK. And, do these different communities live a...) Peacefully. They live peacefully. (...) Well, there's no friction. (Interviewer: And, they have relationships between...) In terms of, "Hello. Good evening. Are you OK?" »

¹⁷⁹ « They're friendly, friendly people, very much so. But, everybody everybody's reserved. They're involved in their own thing. Yeah. Everybody is involved in their own affairs. (...) Their own life. Everybody's busy ».

Pas ou très peu d'invitations à la maison, par manque de temps pour M. et Mme M. : « On est des gens très occupés ! » (We are very busy people !). Pas de visite impromptue non plus. Ils fréquentent peu leurs voisins, même proches : ils connaissent ces derniers de vue (*facially*) et de nom, mais ne les fréquentent qu'exceptionnellement, lors des grandes fêtes religieuses, à quelques occasions dans l'année, où ils offrent ou reçoivent des plats cuisinés.

« Oui, je les connais, oui. De vue, je les connais de vue. Même de nom, je les connais. [Et plus que de vue ? Est-ce que ce sont des amis à vous ?] Eh bien, ils ne sont pas si proches, mais je les connais de vue. (...) Parfois, pour leurs événements culturels, ils nous invitent, oui. Parfois, il y a des événements culturels ou religieux un peu importants, alors ils nous invitent, oui. Ils nous envoient des plats et on leurs envoie aussi des plats quand on a nos propres fêtes. [Et c'est souvent ou... ?] Quelques fois par an¹⁸⁰ ».

On peut s'étonner au final que M. M. ait scolarisé tous ses enfants dans des écoles publiques, plutôt que dans des écoles privées religieuses (musulmanes), qui lui auraient garanti un entre-soi culturel et religieux. Il s'en explique longuement, avançant d'abord des arguments financiers : les écoles privées sont très chères (même si les écoles musulmanes le sont moins que les autres). Surtout, il est très attaché à la réussite scolaire et sociale de ses enfants (ce qu'attestent ses commentaires, ainsi que la poursuite d'études longues de presque tous ses enfants plus âgés, et que la pression mise sur le travail à la maison pour les plus jeunes, toujours « très occupés » du fait de leur travail, ce qu'il donne d'ailleurs comme élément d'explication à la faiblesse de leurs relations amicales (« nous sommes des gens très occupés »). Or les écoles musulmanes, selon lui, ne donnent pas la garantie d'un bon niveau académique, alors que c'est le cas de Grazebrook (tandis qu'il pense que St Mary's, où sont allés deux de ses enfants plus âgés, n'a pas un bon niveau. Ses projets pour la carrière scolaire de George vont au-delà, et il souhaite l'inscrire dans le public encore à Stoke Newington Secondary School, de bon niveau.

« [Ok, et est-ce que vous avez envisagé les écoles privées pour vos enfants ?] Eh bien, il y a beaucoup d'écoles privées musulmanes. [Ok, et est-ce que vous avez envisagé des écoles privées musulmanes ?] Non, non. (...) Parce que c'est mieux pour eux d'aller à l'école publique et (d'économiser) l'argent des frais de scolarité. C'est plus efficace en termes de coûts que de les envoyer dans une école musulmane où il faut payer d'énormes sommes d'argent¹⁸¹ ».

¹⁸⁰ « Yes, I know them, yes. Facially, by face I know them. Even by name, I know them. [And more than by face? Are they friends of you?]) Well, they're not as close, but I know them facially. (...) Sometimes in their cultural events, they invite us, yes. Sometimes there were cultural events or religious events of some significance, then they do, yes. They send dishes to us and we send also dishes to them when we have our festivities. [So it's often, or... ?] A few times in a year ».

¹⁸¹ « [OK, and did you ever consider private schools, for your children?] Well, there are plenty of Muslim private schools [OK, and did you ever consider Muslim schools?] No, I didn't, no. (...) Because it's better for them to go to public schools and have tuition, paid towards tuition money. It is more cost effect than sending them to a Muslim school, where you pay a huge amount of money ».

7 - Conclusion

Ces différents portraits soulignent à la fois, le rôle important des enfants dans la structuration des rapports au quartier de leurs parents, et le rôle important des parents dans la structuration des rapports au quartier de leurs enfants. Ils montrent aussi, et plus encore, que dans ces quartiers gentrifiés, les familles avec enfants, confrontées à une certaine mixité sociale (et ethnique), investissent très diversement leur quartier et s'investissent tout aussi diversement dans des rapports de cohabitation avec les autres habitants de leur quartier. Cela est très net entre la famille de M. et Mme M. (à Stoke Newington), la seule « famille » de classes populaires enquêtée, et les autres familles appartenant aux classes moyennes supérieures. Mais, dans ces deux registres étroitement liés, des différences existent aussi au sein même des familles des classes moyennes supérieures, en fonction du milieu social des parents (avec une opposition entre « gens du public » et « gens du privé »), de leur champ professionnel (éducation, artistes) et du temps dont ils disposent dans le quartier en lien avec leur emploi (temps plein ou partiel, mère au foyer...), de leur situation familiale (couples « mixtes », mères seules...) ou bien encore, du souvenir qu'ils ont de leurs pratiques et sociabilités locales dans leur enfance.

L'observation des manières d'habiter et de cohabiter des enfants et de leurs parents dans les quartiers gentrifiés permet ainsi de renouveler le regard sur ces quartiers de centre-ville et sur les rapports de cohabitation qui s'y déploient.

D'une part, cette recherche met au jour des acteurs jusque là ignorés par la littérature sur la gentrification : les parents. Elle montre que, dans les quartiers gentrifiés familiaux, cohabitent plusieurs générations de gentrificateurs (et de gentrifiés), dont les choix résidentiels ne résultent pas des mêmes raisonnements en fonction de leur date d'arrivée et de leur statut familial : les plus anciennement installés, qui n'avaient souvent pas d'enfant au moment de leur emménagement, ont tendance à avoir accordé la priorité au logement sur le quartier, alors que les plus récemment arrivés ont d'abord choisi le quartier (gentrifié, familial) avant de sélectionner leur logement. Mais même les ménages les plus anciennement installés se sont posés la question résidentielle avec la naissance du premier enfant (ou plus souvent du deuxième voire du troisième enfant) et/ou avec l'avancée en âge de leur(s) enfants. Notre enquête montre que le fort attachement au quartier, à son style de vie et tout particulièrement à son « adaptation » à la vie familiale (mais beaucoup moins prioritairement à sa diversité sociale), clairement exprimé par la plupart des parents interrogés, ont conduit un certain nombre de ménages à faire des compromis sur leur logement pour être en mesure de rester dans le quartier.

Quelle que soit la date de leur arrivée, les parents, gentrificateurs ou gentrifiés, sont amenés à déployer, au moins en partie, leurs pratiques et leurs sociabilités dans les quartiers gentrifiés. Notre recherche établit que, indépendamment de la date d'arrivée dans le quartier, la naissance du premier enfant (puis éventuellement d'autres enfants) structure fortement les manières d'habiter des parents, en opérant notamment un fort recentrement des pratiques et des sociabilités, auquel succède ensuite un élargissement progressif du territoire avec son (ou leur) avancée en âge. Surtout, au-delà de cette tendance générale, il apparaît que les manières d'habiter des parents sont nettement différenciées. On distingue plusieurs grands types de vies de quartier des parents, en fonction de l'intensité et de l'exclusivité plus ou moins grande de leurs pratiques et de leurs sociabilités à l'échelle du quartier. Ces différences sont liées au profil des parents (leur milieu social, leur situation familiale, leur temps disponible, etc.), mais aussi à la place qu'ils accordent au quartier dans l'éducation de leurs enfants, et donc aussi, en partie, à leur rapport à la diversité sociale du quartier. Et finalement, ce sont les parents les plus investis dans la « culture de quartier » qui donnent le ton aux quartiers gentrifiés familiaux.

D'autre part, en s'intéressant aux enfants dans les quartiers gentrifiés, notre recherche apporte une autre série de résultats novateurs. Ainsi, elle montre notamment que ces quartiers peuvent être des lieux fortement habités par les enfants (y compris par des enfants qui n'en sont pas résidents). Loin d'être des personnages absents des processus de gentrification, les enfants jouent un rôle important dans la vie sociale des quartiers gentrifiés, en y étant souvent plus présents que leurs parents.

Plus encore, il apparaît que les rapports de cohabitation qui s'instaurent dans les quartiers gentrifiés ne sont pas toujours marqués par des logiques d'entre-soi social. Comparativement à leurs parents, et *a fortiori* comparativement à ce que donne à voir la littérature sur la gentrification portant sur d'autres types de ménages adultes, l'analyse des manières d'habiter et de cohabiter des enfants de différents milieux sociaux révèle un plus grand mélange social.

Dans le même temps, cette observation des manières d'habiter les quartiers gentrifiés des enfants apporte des éléments de connaissance sur la vie de quartier et, plus largement, sur la vie citadine des enfants dans les grandes villes contemporaines des pays du Nord. Dans cette perspective, nos analyses confirment la place importante qu'occupe le quartier dans la vie quotidienne des enfants. Mais, à l'encontre des propos généralisants faisant du quartier le territoire des enfants (Ascher - 1995), nos analyses montrent que les enfants peuvent habiter très diversement leur quartier (en fonction de leur milieu social, de leur âge, de leur sexe, etc.) et que le quartier dans lequel ils résident ne constitue pas l'unique lieu de leur vie sociale – quand leur école se situe dans un autre quartier, qui peut plus ou moins fortement polariser leurs pratiques et leurs relations sociales ; ou, quand leur école se situe dans leur quartier de résidence, lorsque les enfants fréquentent (pour leurs activités de loisirs par exemple) d'autres lieux de la ville, plus ou moins éloignés de leur domicile.

Ce faisant, cette enquête donne à voir des enfances très différenciées, à Paris, à Londres et à San Francisco, entre les enfants de classes populaires, de classes moyennes et de classes moyennes supérieures, entre les filles et les garçons, entre les jeunes enfants et les enfants plus âgés, entre les enfants habitant avec leurs deux parents et les enfants vivant dans des familles monoparentales ou bien encore, entre les aînés, les cadets (ou les benjamins) et les enfants uniques. Il souligne ainsi le grand intérêt que peut revêtir la prise en compte des pratiques spatiales des enfants dans l'étude de la différenciation sociale des enfants et des enfances.

Dans tous les cas, et c'est un dernier apport de cette recherche, les manières d'habiter et de cohabiter des enfants, dans le quartier et hors du quartier, sont étroitement liées à la manière dont les parents orientent, encouragent, ou limitent la vie de quartier et hors du quartier de leurs enfants, en fonction des rapports qu'ils entretiennent eux-mêmes avec le quartier et avec ses habitants, en fonction de l'importance qu'ils accordent, au côté de l'école, au quartier et à la vie de quartier dans l'éducation de leurs enfants, en fonction aussi, et plus largement, des rapports qu'ils entretiennent à la diversité sociale : à l'école, dans le quartier, dans la ville, etc. Inversement, les analyses développées dans cette recherche révèlent que dans ces quartiers gentrifiés de centre-ville, les enfants jouent parfois un rôle important dans la structuration des manières d'habiter et de cohabiter de leurs parents, et en particulier dans les pratiques et sociabilités locales des mères des classes moyennes supérieures.

Nous souhaitons d'abord exprimer notre profonde gratitude à tous les enfants et à tous les parents qui ont accepté de participer à cette recherche, ainsi qu'aux directeurs et directrices d'écoles et aux enseignants (tes) qui nous ont chaleureusement accueillis dans leur école et dans leur classe et sans l'aide de qui cette étude n'aurait pas pu avoir lieu.

Nous tenons également à remercier :

- * Anaïs Collet**
- * Colin Giraud**
- * Léa Lavigne**
- * Gisèle Moret**
- * Camille Valérion**

pour leur participation à la collecte des matériaux.

Julie Robert – Université Paris Ouest-Nanterre La Défense – a réalisé toutes les cartes dans le cadre de cette recherche, nous lui en sommes très reconnaissants.

Enfin, nos remerciements les plus sincères vont à Catherine Vérité pour son soutien constant tout au long de ce projet.

- 📖 AITKEN S. – 1994 - *“Putting Children in their Place”* – Washington - DC : Association of American Geographers
- 📖 ANDRE Y. - BAILLY A. - FERRAS R. - GUERIN J.P. & GUMUCHIAN H. (dir.) (1989) - « *Représenter l'espace : L'imaginaire spatial à l'école* » - Paris - Anthropos
- 📖 APUR - INSEE Ile-de-France (2010) - « *Paris gagne à nouveau des familles* » - janvier
- 📖 ARIES P. - (1960) - « *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* » - Paris - Plon
- 📖 ASCHER F. - (1995) - « *Métapolis ou l'avenir des villes* » - Paris - Éditions Odile Jacob
- 📖 ASCHER F. - BÉHAR D. - DONZELOT J. & al. - (1999) - « *Quand la ville se défait* » - Esprit n°258
- 📖 ATKINSON et BRIDGE (dir.) - (2005) - *“Gentrification in a Global Context : The New Urban Colonialism”* - Milton Park - Routledge
- 📖 AUTHIER J.Y. - (2001) - « *Les rapports au quartier* » - in AUTHIER J.Y. (dir.) - « *Du domicile à la ville : vivre en quartier ancien* » - Paris - Anthropos
- 📖 AUTHIER J.Y. - (2008) - « *Les pratiques sociales de coprésence dans les espaces résidentiels : mixité et proximité* » - in JAILLET M.C. - PERRIN E., MENARD F. (dir.) - « *Diversité sociale, ségrégation urbaine et mixité* » - Paris - Editions du PUCA
- 📖 AUTHIER J.Y. - BACQUE M.H. & GUERIN-PACE F. (dir.) - (2008) - « *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales* » - Paris - La Découverte
- 📖 AUTHIER J.Y. & BIDOUC C. - (2008) - « *La gentrification urbaine* » - Espaces et sociétés - 132/133-1/2 - pp. 13-22
- 📖 BALL S. - VINCENT C. & KEMP S. - (2004) - « *Un agréable mélange d'enfants... : Prise en charge de la petite enfance, mixité sociale et classes moyennes* » - Education et Sociétés - n° 14 - pp. 13-31
- 📖 BEAUD S. - (2002) - « *80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire* » - La Découverte - Paris
- 📖 BÉNEKER T. - SANDERS R. - TANI S. & TALYOR L. - (2010) - « *Picturing the City : Young people's representations of urban environments* » - Children's Geographies - (8) 2 - pp. 123-140

- 📖 BERNARD L. - (2004) - « *Le XVIIIème arrondissement de Paris : des cicatrices profondes, une mixité introuvable* » - Thèse non publiée - Université René Descartes - Paris 5
- 📖 BERTRAND M.J. & METTON A. - (1972) - « *La perception de l'espace urbain : de l'enfant à l'homme* » - L'espace géographique - 1-4 - pp. 283-285
- 📖 BIDOU C. - (1984) - « *Les aventuriers du quotidien : Essai sur les nouvelles classes moyennes* » - Paris - Descartes & Cie
- 📖 BIDOU C. (dir.) - (2003) - « *Retours en ville* » - Paris - Descartes et Cie
- 📖 BLANC M. & BIDOU C. - (2010) - « *Paradoxes de la mixité sociale : Editorial* » - Espaces et Sociétés - 140/141 - pp. 9-20
- 📖 BLAUT J.M. & STEA D. - (1971) - « *Studies of Geographic Learning* » - Annals of the Association of American Geographers – 61 - pp. 387-393
- 📖 BOURDIN A. - (2009) - « *Du bon usage de la ville* » - Paris - Descartes et Cie
- 📖 BRAHINSKY R. - CHION M. & FELDSTEIN L. - (2012) - « *Making Pueblote : Reflections on Community Planning in San Francisco* » - Justice Spatiale/Spatial Justice - 5 (à paraître)
- 📖 BREUX S. - LOISEAU H. & REUCHAMPS M. - (2010) - « *Les potentialités de l'utilisation de la carte mentale en science politique* » - Transeo Review – n° 2/3
- 📖 BRIDGE G. & DOWLING R. - (2001) - « *Microgeographies of Retailing and Gentrification* » - Australian Geographer - 32 (1)
- 📖 BRODKIN E. (2001) - « *The City without Children* » - SPUR Newsletter - San Francisco
- 📖 BROOKS D. (2000) - « *Bobos in Paradise : The New Upper Class and How They Got There* » – New-York – Londres - Simon & Schuster - Touchstone
- 📖 BROOKS D. - (2002) - « *Les Bobos : « Bourgeois-Bohêmes* » - Livre de Poche
- 📖 BUNGE W. - (1973) - « *The Geography* » - The Professional Geographer - 25-4 - pp. 331-337
- 📖 BUTLER T. - (1995) - « *Gentrification and the Urban Middle Class* » - in BUTLER T. - SAVAGE M. - Social Change the Middle Classes – Londres – Routledge - pp. 188-204
- 📖 BUTLER T. - (2003) - « *Living in the Bubble : Gentrification and its Others in North London* » - Urban Studies - 40-12 - pp. 2469-2486
- 📖 BUTLER T. & ROBSON G. - (2003) – « *London Calling : The Middle Classes and the Re-Making of Inner-London* » – Berg – Oxford – New-York

- 📖 CALLENGE C. - LUSSAULT M. - PAGAND B. (dir.) - (1997) - « *Figures de l'urbain : des villes, des banlieues et de leurs représentations* » - Tours - Maison des Sciences de la Ville
- 📖 CASABIANCA R.M. de (1959) - « *Enfants sans air : étude sociologique des enfants d'un quartier urbain* » - Paris - Fleurus
- 📖 CHAMBOREDON J.C. & LEMAIRE M. - (1970) - « *Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement* » - Revue Française de Sociologie - vol. 11 - n° 1 - pp. 3-33
- 📖 CHARMES E. - (2006) - « *La rue, village ou décor ? Enquêtes sociologiques sur deux rues de Belleville* » - Paris - Creaphis
- 📖 CHAWLA L. (ed.) - (2002) - « *Growing Up in an Urbanizing World* » - Londres - UNESCO - Earthscan Publications
- 📖 CHOMBART DE LAUWE M.J. - (1977) - « *Dans la ville, des enfants* » - Paris - Autrement - n° 10
- 📖 CHOMBART DE LAUWE M.J. - (1987) - « *Espaces d'enfants, la relation enfant/environnement, ses conflits* » - Delval
- 📖 CHRISTENSEN P. & O'BRIEN M. (eds) - (2003) - « *Children in the City: Home, Neighbourhood and Community* » - Londres - Routledge
- 📖 CLERVAL A. - (2008) - « *La gentrification à Paris intra-muros : dynamiques spatiales, rapports* »
- 📖 CLOUTIER M.S. & TORRES J. (dir.) - (2010) - « *L'enfant et la ville : notes introductoires* » - Enfances, Familles, Générations - n°12 - pp. i-xv
- 📖 COLLET A. - (2003) - « *Le phénomène de gentrification : D'une époque à l'autre. Anciens et nouveaux habitants dans un quartier central de Londres (Stoke Newington)* » - Mémoire de DEA non publié - Université Lyon 2
- 📖 COLLET A. - (2010) - « *Génération de classes moyennes et travail de gentrification. Changement social et changement urbain dans le Bas-Montreuil et à la Croix-Rousse* » - 1975-2005 - Thèse non publiée - Université Lyon 2
- 📖 COLLIGNON B. - (2001) - « *La géographie et les minorités : déconstruire et dénoncer les discours dominants - Introduction* » - in STASZAK J.F. - COLLIGNON B. - CHIVALLON C. - DEBARBIEUX B. - GENEAU de Lamarlière I. & Hancock (dir.) - « *Géographies anglo-saxonnes : tendances contemporaines* » - Paris - Belin - pp. 23-29
- 📖 DAMON J. (dir) - (2008) - « *Vivre en ville* » - Paris - PUF

- 📖 DANIC I. - DAVID O. & DEPEAU S. (dir.) - (2010) - « *Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien* » - Rennes : Presses Universitaires de Rennes
- 📖 DANIC I. - DELALANDE J. & RAYOU P. - (2006) - « *Enquêtes auprès d'enfants et de jeunes : objets, méthodes et terrains de recherche en sciences sociales* » - Presses Universitaires de Rennes
- 📖 DANSEREAU F. - (1985) - « *La réanimation urbaine et la reconquête des quartiers anciens par les couches moyennes : tour d'horizon de la littérature nord-américaine* » - Sociologie du Travail - 21-2 - pp. 191-205
- 📖 DARMON M. - (2010) - « *La socialisation* » - Paris - Armand Colin
- 📖 DAVID O. - (2010) - « *Introduction générale* » - in DANIC I. - DAVID O. & DEPEAU S. (dir.) - « *Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien* » - Rennes - Presses Universitaires de Rennes - pp. 7-13
- 📖 DE SINGLY F. - (1998) - « *Habitat et relations familiales* » - Paris - Plan construction et architecture
- 📖 DELALANDE J. - (2001) - « *La cour de récréation : pour une anthropologie de l'enfance* » - Rennes - PUR
- 📖 DELALANDE J. - (2003) - « *La récré expliquée aux parents* » - Paris - Audibert
- 📖 DELALANDE J. (2010) - « *La socialisation des enfants dans la cour d'école : une conquête consentie ?* » - in DANIC I. - DAVID O. & DEPEAU S. (dir.) - « *Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien* » - Rennes - Presses Universitaires de Rennes - pp. 35-48
- 📖 DEPEAU S. - (2003) - « *L'enfant en ville : autonomie de déplacement et accessibilité environnementale* » - Thèse de doctorat en psychologie - Université R. Descartes-Paris 5
- 📖 DEPEAU S. - (2008) - « *Radioscopie des territoires de la mobilité des enfants en milieu urbain : comparaison entre Paris intra-muros et banlieue parisienne* » - Enfances, Familles, Générations - n° 8
- 📖 DUBOIS-TAINE G. - CHALAS Y. (dir.) - (1997) - « *La Ville émergente, La Tour d'Aigues* » - Editions de l'Aube
- 📖 ENAUX C. & LEGENDRE A. - (2010) - « *Méthode d'identification des lieux investis par des enfants de six à onze ans dans leur espace de vie urbain quotidien* » - DANIC I. - DAVID O. & DEPEAU S. (dir.) - « *Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien* » - Rennes - Presses Universitaires de Rennes - pp. 89-100
- 📖 FAINSTEIN D. - (2005) - « *Cities and Diversity : Should We Want It ? Can we Plan for it ?* » - Urban Affairs Review – 41 – n° 1 - pp. 3-19

- 📖 FERRAS R. - (1978) - « *'Ecusson' et 'polygone' : Enfants et retraités dans le centre de Montpellier* » - Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie - 101-1 - Montpellier
- 📖 FRÉMONT A. - (1976) – “*La région, espace vécu*” – Paris – Flammarion – 1999 - (2^{ème} édition) - Gale D.E. - (1976) - *The Back-To-The-City Movement Revisited* - Washington D.C. - Department of Urban and Regional Planning - George Washington University
- 📖 GALE D.E. - (1976) - “*The Back-to-the-City Movement Revisited*” - Washington D.C. - Department of Urban and Regional Planning - George Washington University
- 📖 GENESTIER P. - (1999) - « *Le sortilège du quartier : quand le lieu est censé faire lien* » - Les Annales de la recherche urbaine - n° 82
- 📖 GENESTIER P. - (2010) - « *La mixité : mot d'ordre, vœu pieux ou simple argument ?* » - Espaces et Sociétés - n° 1-2
- 📖 GLASS R. - (1964) - « *Introduction : Aspects of change* » - in : Center for Urban Studies (Ed.) - “*London : aspects of Change, London : McKibbon and Kee*” - XII-XLI
- 📖 GOULD P. & WHITE R. - (1974) - “*Mental Maps*” – Harmondsworth - Penguin Books
- 📖 GREATER LONDON AUTHORITY - (2004) - “*The State of London's Children Report*”
- 📖 GREATER LONDON AUTHORITY - (2007) - “*The State of London's Children Report*”
- 📖 HAMNETT C. - (2003) - “*Unequal City : London in the Global Arena*” – Londres – New-York - Routledge
- 📖 HART R. - (1979) - “*Children's Experience of Place : A Developmental Study*” – New-York - Irvington Publishers
- 📖 HOLLOWAY S. & VALENTINE G. - (2000) - “*Children's Geographies : Playing, Living, Learning*” – Londres – New-York - Routledge
- 📖 HOLT L. (ed.) - (2011) - “*Geographies of Children, Youth & Families*” - Londres et New-York - Routledge
- 📖 IMRIE R. - LEES L. & RACO M. - (2009) - “*Regenerating London : Governance, Sustainability and Community in a Global City*” - Londres, New-York - Routledge
- 📖 INSEE - Recensement 2006
- 📖 KARSTEN L. - (1998) - « *Growing up in Amsterdam : differentiation and ségrégation in children's daily lives* » - Urban Studies – n° 35 – 1998 - pp. 565-581

- 📖 KARSTEN L. - (2002) - « *Mapping Childhood in Amsterdam : the Spatial and Social Construction of Children's Domains in the City* » - Tidschrift voor Economische en Sociale Geografie - 93-3 - pp. 231-241
- 📖 KARSTEN L. - (2003) - « *Family gentrifiers : Challenging the City as a place simultaneously to build a career and to raise children* » - Urban Studies - 40-12 - pp. 2573-2584
- 📖 KARSTEN L. - (2005) - « *It All Used to be Better ? Different generations on Continuity and Change in Urban Children's Daily Use of Space* » - Children's Geographies - 3-3 - pp. 275-290
- 📖 KARSTEN L. - (2007) - « *Housing as a Way of Life : Towards an Understanding of Middle-Class Families' Preferences for an Urban Residential Location* » - Housing Studies - 22 (1) - pp. 83-98
- 📖 KARSTEN L. - (2010) - « *Children's Social Capital in the Segregated Context of Amsterdam : An Historical-geographical Approach* » - Urban Studies - pp. 1-16
- 📖 KARSTEN L. & VAN VILET W. - (2006) - « *Increasing Children's Freedom of Movement : Introduction* » - Children, Youth and Environment - 16-1 - pp. 69-73
- 📖 KATZ C. - (2004) - « *Growing Up Global : Economic Restructuring and Children's Everyday Lives* » - Minneapolis - University of Minnesota Press
- 📖 KNIGHT H. - (2011) - « *S.F. Losing Kids as Parents Seek Schools, Homes* » - SF Gate – 19 Juin
- 📖 KOKOREFF M. - (2003) - « *La Force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique* » - Paris - Payot
- 📖 LACORNE D. - (1997) - « *La crise de l'identité américaine : du melting-pot au multiculturalisme* » - Paris - Gallimard
- 📖 LAREAU A. - (2003) - « *Unequal Childhoods : Class, Race and Family Life* » - Berkeley - Los Angeles - Londres - University of California Press
- 📖 LEE N'T. - (2008) - « *Is There a Future for Children in San Francisco ? An Analysis of Family Income, Race & Opportunity* » - Coleman Advocates for Children and Youth - San Francisco - Octobre
- 📖 LEES L. - (2008) - « *Gentrification and Social Mixing : Towards an Inclusive Urban Renaissance ?* » - Urban Studies - 45-12 - pp. 2449-2470
- 📖 LEES L. - (2010) - « *The Geography of Gentrification : Towards Comparative Urbanism* » - Intervention au séminaire de P. Legalès - « *Cities are back in town* » - Institut d'Etudes Politiques – Paris - 15 Décembre

- 📖 LEES L. - SLATER T. & WYLY E. - (2008) - "*Gentrification*" - London & New-York - Routledge
- 📖 LEGENDRE A. - (2010) - « *Evolution de la connaissance et de l'utilisation des espaces publics extérieurs entre 6 et 11 ans : le cas d'Arpajon, une petite ville de la banlieue parisienne* » - in DANIC I. - DAVID O. & DEPEAU S. (dir.) - « *Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien* » - Rennes - Presses Universitaires de Rennes - pp. 75-88
- 📖 LEHMAN-FRISCH S. - (2001) - « *La rue commerçante dans l'expérience urbaine aux Etats-Unis : Transformation et renouveau des quartiers de San Francisco (1950-2000)* » - Thèse de doctorat non publiée - Université de Nanterre - Paris 10
- 📖 LEHMAN-FRISCH S. - (2002) - « *'Like a Village' : Les habitants et leur rue commerçante dans Noe Valley, un quartier gentrifié de San Francisco* » - *Espaces et Sociétés* - 108-109 - pp. 47-70
- 📖 LEHMAN-FRISCH S. - (2008) - « *Gentrifieurs, gentrifiés : Co-habiter dans le quartier de Mission* » - *Espaces et Sociétés* - 132-133 - pp. 143-160
- 📖 LEHMAN-FRISCH S. - AUTHIER J.Y. - DUFAUX F. - « *'Draw me your Neighbourhood' : A Gentrified Paris Neighbourhood Through its Children's Eyes* » - *Children's Geographies* - 10-1 - pp. 17-34
- 📖 LEHMAN-FRISCH S. & VIVET J. - (2011) - « *Géographies des enfants et des jeunes : Introduction* » - *Carnets de géographes* - n° 3 - pp. 1-19
- 📖 LEPOUTRE D. - (2001) - « *Cœur de banlieue* » - Paris - O. Jacob
- 📖 LEVY J.P. - (2006) - « *Mixité à la française. Une vision politique de la ville lissée* » - *Mouvements* - 4-5 - n° 47-48 - pp. 167-173
- 📖 LEY D. - « *Gentrification : A Ten Year Overview* » - in Gerecke Kent (ed) - *The Canadian City – Montreal* - Black Rose Books – 1991 - pp. 181-196
- 📖 LEY D. - (1996) - "*The New Middle Class and the Remaking of the Central City*" – New-York - Oxford University Press
- 📖 LIGNIER W. - (2010) - « *Des chambres intelligentes ? Un regard sociologique sur l'espace personnel des enfants dits "intellectuellement précoces"* » - in DANIC I. - DAVID O. & DEPEAU S. (dir.) - « *Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien* » - Rennes - Presses Universitaires de Rennes - pp. 119-128
- 📖 LONDON CHILD POVERTY COMMISSION - (2010) - "*Legacy Report*" - Londres
- 📖 LUGADET-AGRAZ J.B. - (1989) - « *Représentations enfantines des l'espace urbains : Exemples clermontois* » - in ANDRE Y. - BAILLY A. - FERRAS R. - GUERIN J.P. & GUMUCHIAN H. (dir.) - « *Représenter l'espace : L'imaginaire spatial à l'école* » - Paris – Anthropos - pp. 179-190

- 📖 LYNCH K. - (1960) - "*The Image of the City*" – Cambridge – Massachussets - MIT Press
- 📖 LYNCH K. (dir.) - (1977) - "*Growing Up in Cities*" – Cambridge – Massachussets – MIT Press
- 📖 MASSON-VINCENT M. - (1995) - « *L'enfant et la montagne : Savoirs géographiques et représentations spatiales sur la montagne* » - Paris - Anthropos
- 📖 MATTHEWS H. - (1984) - « *Cognitive Maps of Young Children : A Comparison of Graphic and Iconic Techniques* » - Area – n° 16 - pp. 31-41
- 📖 MATTHEWS H. - (1985) - « *Young Children's Representation of the Environment : A Comparison of Techniques* » - Journal of Environmental Psychology – n° 5 - pp. 262-278
- 📖 MATTHEWS H. - (1992) - "*Making Sense of Place : Children's Understandings of Large-Scale Environment*" - Hemel Hempstead - Harvester Wheatsheaf
- 📖 MAURIN E. - (2004) - « *Le ghetto français : Enquête sur le séparatisme social* » - Paris - Seuil
- 📖 MCKENDRICK J.H. - (2000) - « *The Geography of Children : An Annotated Bibliography* » - Childhood - 7-3 - pp. 359-387
- 📖 MCKENDRICK J. - BRADFORD M.G. - FIELDER A.V. - (2000) - « *Time for a party ! Making Sense of the Commercialisation of Leisure Space for Children* » - in Holloway S. - Valentine G. (ed) - "*Children's Geographies : Playing, Living, Learning*" – Routledge - pp. 100-118
- 📖 METTON A. - (1976) - « *L'Espace vécu par les enfants de Courbevoie* » - Paris - CNAC Georges-Pompidou - CCI
- 📖 MORELLE M. - (2007) - « *La rue des enfants, les enfants des rues* » - Paris - CNRS Editions
- 📖 NEITZERT - (1990) - « *La chambre d'enfant : représentations et pratiques qui en affectent l'usage dans une catégorie sociale en évolution, les professions intermédiaires* » - Recherche à la demande du Plan et Construction, Ministère de l'Équipement, du Logement de l'Aménagement du Territoire et des Transports - Fédération nationale des écoles des parents et des éducateurs - Paris
- 📖 OBERTI M. - (2007) - « *L'école dans la ville : Ségrégation, mixité, carte scolaire* » - Paris - Les Presses de Sciences Po
- 📖 OBSERVATOIRE DES FAMILLES PARISIENNES - APUR (2007) - « *Analyse des données statistiques sur les familles parisiennes* » - Juin

- 📖 OBSERVATOIRE DES FAMILLES PARISIENNES - APUR (2010) - « *Analyse des données statistiques sur les familles parisiennes* » - Juin
- 📖 PIAGET J. & INHELDER B. - (1982) - « *La représentation de l'espace chez l'enfant* » - Paris - Presses Universitaires de France - 4ème édition
- 📖 PINÇON M. & PINÇON-CHARLOT M. - (2001) - « *Sociologie de Paris* » - Paris – La Découverte
- 📖 PROUT A. & JAMES A. - (1990) - « *A New Paradigm for the Sociology of Childhood? Provenance, Promise and Problems* » - in JAMES A. & PROUT A. (eds) - “*Constructing and Reconstructing Childhood*” – Londres - Falmer Press
- 📖 RAMADIER T. & DEPEAU S. - (2010) - « *Approche méthodologique (JRS) et développementale de la représentation de l'espace quotidien de l'enfant* » - in Danic I. - David O. & Depeau S. (dir.) - « *Enfants et jeunes dans les espaces du quotidien* » - Rennes - Presses Universitaires de Rennes – 2010 - pp. 61-74
- 📖 RAMADIER T. & MOSER G. - (1998) - « *Social Legibility, the cognitive map and urban behaviour* » - Journal of Environmental Psychology – n° 18 - pp. 307-319
- 📖 RASMUSSEN K. & SMIDT S. - (2003) - « *Children in the neighborhood* » - in CHRISTENSEN P. & O'BRIEN M. (dir.) - “*Children in the City: Home, Neighborhood and Community*” – Londres – Routledge - pp. 82-100
- 📖 RAYOU P. - (2006) - « *Ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait autres. Les territoires et calendriers scolaires des enfants et des jeunes* » - in SIROTA R. (dir.) - « *Éléments pour une sociologie de l'enfance* » - Presses universitaires de Rennes - pp. 217-224
- 📖 RAZY E. - DE SUREMAIN C.E. - PACHE HUBERT V. - (2012) - « *Anthropologie de l'enfance et des enfants à travers le monde* » - AnthropoChildren - n° 1
- 📖 RENAHY N. - (2005) - « *Les gars du coin : Enquête sur une jeunesse rurale* » - Paris – La Découverte
- 📖 ROSENBERG S. - (1980) - « *Vivre dans son quartier... Quand même* » - Les Annales de la recherche urbaine - n° 9 – 1980 - pp. 55-75
- 📖 SAUTORY O. – DREES - BIAUSQUE V. & VIDALENC J. - (2011) - « *Le temps périscolaire et les contraintes professionnelles des parents* » - INSEE Première - 1370
- 📖 SGARD A. & HOYAUX A.F. - (2006) - « *L'élève et son lycée : De l'espace scolaire aux constructions des territoires lycéens* » - L'Information géographique - vol. 70 - pp. 87-106
- 📖 SIMON P. - (1995) - « *La Société partagée : Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation. Belleville, Paris XXe* » - Cahiers internationaux de sociologie - vol. 98 - pp. 161-190

- 📖 SIROTA R. - (1998) - « *Les copains d'abord : Les anniversaires de l'enfance, donner et recevoir* » - Ethnologie française - 28-4 - pp. 457-471
- 📖 SIROTA R. (dir.) - (2006) - « *Éléments pour une sociologie de l'enfance* » - Rennes - Presses Universitaires de Rennes
- 📖 SMITH N. - (1996) - « *The New Urban Frontier : Gentrification and the Revanchist City* » - New-York & London - Routledge
- 📖 SMITH - (1999) - « *A propos de yuppies et de logements, la gentrification, la restructuration sociale et le rêve urbain* » - Géographie, Economie et Société - n° 1 - pp. 157-189
- 📖 SOLNIT R. & SCHWARTZENBERG S. - (2000) - « *Hollow City: The Siege of San Francisco and the Crisis of American Urbanism* »
- 📖 TESSIER S. (dir.) - (2005) - « *L'enfant des rues, contribution à une socio-anthropologie de l'enfant en grande difficulté dans l'espace urbain* » - Paris - L'Harmattan
- 📖 TISSOT S. - (2007) - « *L'État et les quartiers. Genèse d'une catégorie de l'action publique* » - Paris – Seuil - coll. « Liber »
- 📖 TSOUKALA T. - (2007) - « *Les territoires urbains de l'enfant* » - Paris - L'Harmattan
- 📖 VALENTINE G. - (2004) - « *Public Space and the Culture of Childhood* » - London - Ashgate
- 📖 VAN CRIEKINGEN M. - (2008) - « *Réurbanisation ou gentrification ? Parcours d'entrée dans la vie adulte et changements urbains à Bruxelles* » - Espaces et Sociétés - n° 134 - pp. 149-166
- 📖 VAN ZANTEN A. - (2009) - « *Choisir son école : Les stratégies éducatives des classes moyennes* » - Paris - PUF
- 📖 VINCENT C. & BALL S.J. - (2007) - « *Childcare, Choice and Class Practice* » - Londres – New-York - Routledge
- 📖 WARD C. - (1978) - « *The Child in the City* » - Londres - Architectural Press - 1978
- 📖 ZEIHNER H. - (2003) - « *Shaping Daily Life in Urban Environments* » - in CHRISTENSEN P. - O'BRIEN M. (dir.) - « *Children in the City: Home, Neighbourhood and Community* » - London and New-York – Routledge - pp. 66-81
- 📖 ZUKIN S. - (1989) - « *Loft Living: Culture and Capital in Urban Change* » - Rutgers University Press